

FR. THOMAS BOIS, O. P.

2

LES KURDES

HISTOIRE
SOCIOLOGIE
LITTERATURE
FOLKLORE

BEYROUTH
1958

A ma très chère Joyce
pour son anniversaire
18 mars 1966

promesses

108

LES KURDES

HISTOIRE. SOCIOLOGIE. LITTÉRATURE. FOLKLORE

S'il est un peuple du Moyen-Orient qui reste presque inconnu et souvent méconnu du monde occidental, c'est bien le peuple kurde. Ce n'est point que les journaux ne le citent à l'occasion de quelque trouble, ni qu'il ait dit son dernier mot, mais les spécialistes seuls ont lu la magistrale étude de Professeur V. Minorsky qui lui a été consacrée dans l'Encyclopédie de l'Islam il y a bien longtemps déjà, et qui était le seul travail d'ensemble à nous faire connaître ce peuple indo-européen.

Or voici qu'à moins d'un an d'intervalle deux ouvrages de valeur viennent rafraîchir et enrichir nos connaissances en ce domaine. Monsieur Basile NIKITINE, qui a eu des contacts personnels avec le peuple kurde, lors de son séjour comme Consul Russe à Ourmiah (Perse), durant la première guerre mondiale, s'est toujours tenu au courant et nous offre aujourd'hui la synthèse de ses études dans *Les Kurdes, étude historique et sociologique*. (Paris, C. Klincksieck, 1956, 360 pages). Certes, tout n'est pas neuf dans ces pages et nous en avons déjà lu la primeur en de multiples articles de revues, tant françaises qu'étrangères, publiés au cours de ces dernières années. Si l'ouvrage, rédigé depuis 1943, ne voit le jour que maintenant, la cause en est aux difficultés de l'édition. De très brèves notations nous signalent cependant les principaux événements survenus dans l'intervalle. Malgré son titre: *Kurds, Turks and Arabs* (London, Oxford University Press, 1957, 458 pages), l'ouvrage de Monsieur C. J. EDMONDS est moins vaste dans son extension, mais étudie plus minutieusement certains points, ainsi que nous l'indique d'ailleurs le sous-titre: *Politics, Travel and*

Research in North-Eastern Iraq, 1919-1925. L'auteur, arrivé dans le pays depuis 1918 et qui y resta comme Conseiller au Ministère de l'Intérieur de 1934 à 1945, était aux premières loges pour nous renseigner sur les personnages qu'il a rencontrés ou les événements auxquels il a participé ou dont il a été témoin durant cette période cruciale pour l'existence même de l'Irak, période assez brève en somme. Nous ne devons donc pas nous attendre à voir exposés et résolus tous les problèmes pendants entre les Kurdes, les Arabes et les Turcs, ni même à savoir tout ce qui s'est passé au Kurdistan irakien durant cette même période. Certains Kurdes qui depuis la fin de la première guerre mondiale ont joué un rôle actif, sinon toujours positif, ne sont même pas mentionnés et on ne nous cite pas non plus les Yézidis, par exemple, tout simplement parce que l'auteur n'a pas été mêlé personnellement à ces activités ou à leur règlement. On peut le regretter, car il va sans dire que C. J. Edmonds pouvait nous apporter beaucoup de lumières. — Ces lacunes d'ailleurs ont été plus ou moins comblées par la publication récente de certains documents en kurde, en arabe ou en turc, que nous citerons par la suite. Car, dans cette étude, prenant comme cadre le travail de B. Nikitine, nous voudrions faire le point de ce que nous savons aujourd'hui sur les Kurdes, leur histoire, leur vie sociale, religieuse et scolaire, leur littérature et leur folklore, en utilisant, sinon tout ce qui a paru, du moins tout ce qui nous est parvenu sur ce sujet durant ces dernières années.

I

L'HISTOIRE

Les Kurdes, dont le nombre atteindrait plusieurs millions, chiffre variant entre trois et neuf, suivant les différents auteurs, occupent en un bloc homogène, que séparent des frontières artificielles, une partie de la Turquie, de l'Irak et de l'Iran. On en trouve encore près de 200.000 en Syrie et près de la moitié autant en U.R.S.S., tant dans la République d'Arménie Soviétique qu'en Géorgie. Dans son second chapitre (p. 23-42), M. Nikitine traite de la *Géographie du Kurdistan*, de ses hautes montagnes, de ses rivières

au poisson abondant, de ses gras pâturages, de son climat souvent bien rude, et termine par quelques statistiques. Le Taurus, l'Ararat et la «chaîne magistrale» (Edmonds) du Zagros forment l'ossature du pays. Certains sommets sont très élevés et dépassent les 4.000 mètres. Le Tigre et l'Euphrate prennent leur source en plein cœur du Kurdistan et leurs multiples affluents, comme le Mourad-Sou ou les deux Zab, arrosent de fertiles villages. En ce qui concerne le Kurdistan irakien, C. J. Edmonds nous en détaille la moindre rivière, le moindre pic, le moindre col, du moins dans le secteur qu'il a lui-même parcouru. En outre, on n'ignore pas, d'une part, que la majorité des puits de pétrole se trouvent, en Irak, dans la zone kurde; on sait, d'autre part, que le barrage du Dokan, en voie d'achèvement, par la retenue des eaux du Zab inférieur, va former un des lacs artificiels les plus grands du monde, d'une capacité de 7 milliards de mètres cubes d'eau, d'une superficie de 50 kilomètres carrés et permettra l'irrigation de 350.000 hectares: ce qui ne sera pas sans influencer sur l'économie de toute cette région kurde.

Une première question historique qui se pose est celle de l'*origine* des Kurdes. Problème obscur, s'il en fut. Certains savants orientalistes considèrent les Kurdes comme les descendants des Carduques, qui luttèrent contre Xénophon; d'autres en font des Khaldes ou des Kyrtiens. Marr les croit autochtones et japhétiques. Minorsky, qui connaît bien la question, leur donne une origine médo-scythe. Et chacun naturellement d'apporter des arguments d'ordre historique, anthropologique ou linguistique à l'appui de sa thèse. On les lira dans le premier chapitre de Nikitine (p. 1-22), qu'on refermera avec encore bien des doutes dans l'esprit. En tout cas, il n'est pas interdit de penser que les Kurdes d'aujourd'hui proviennent de plusieurs souches, qui se sont amalgamées au cours des siècles.

Quoi qu'il en soit de l'origine raciale des Kurdes, Edmonds signale, en de nombreux passages de son livre, les ruines et traces des peuples anciens qui ont habité ou traversé cette partie du Kurdistan si bien connue de lui et qui est véritablement pétrie

d'Histoire et même de Préhistoire. En effet, Jarmo, entre Cham-chamal et Sulaimani, est «le plus ancien village du Moyen-Orient» (1). Barda-Balka, la grotte de Hazar Merd, dans la même région, ou celle de Shanidar, près de Rawandiz, où fut découvert le premier squelette humain du temps paléolithique en Irak (2), montrent que le pays fut peuplé depuis des millénaires. Edmonds ne parle guère de ces sites qui n'avaient pas encore été fouillés, mais la civilisation accadienne se retrouve à Kirkuk (Arrapha) (p. 286), à Yorghân-Tapa (Nuzu) (p. 286-289). C'est sur le mont Nisir, identifié à Pira Magrun, que s'est arrêtée l'Arche de Gilgamesh (p. 21). Le roi d'Akkad, Naram-Sin, a dressé, 2.400 ans avant J.C. une «stèle de la victoire», remportée par Satuni, roi des Lullu, à Darband-i Gawr (p. 359-360). Les sculptures et inscriptions de Maltai (p. 430), Darband-i Ramkan (p. 238-241), Batas (p. 239) et de multiples tells inexplorés rappellent la puissance assyrienne. La tombe du Mède Phraortes, père de Cyaxare, ne serait autre que la légendaire Grotte-du-gars-et-de-la-fille (*Ishkewt-i kurh u kich*), près du village de Shornakh (p. 207-212). Faut-il rappeler la Bataille d'Arbelles, entre Alexandre et Darius, qui aurait eu lieu près de Gaugamela (p. 299)? La tour de Paikuli, avec ses inscriptions en pelhévi et en parthe, aurait été dressée par ordre du sassanide Narseh, en 293, pour commémorer son accession au trône (p. 164-167). On a signalé à Edmonds les ruines de deux monastères chrétiens à Mazon et à Salot (p. 243), dans la région de Ranya, mais c'est près de cent couvents que les Nestoriens avaient construits, avant l'Islam, dans ce pays qui est aujourd'hui l'habitat des Kurdes (3). La période pré-islamique a laissé encore à Sardash les ruines du château de Julindi (p. 212-213), roi païen qui s'allia au Diable, dit la légende, pour résister à l'avance des Musulmans. Au sud de Halabja, entre Sazan et Kosawa, près de la frontière persane, on voit le trône de la Princesse Zérinkewsh-aux-sandaless-d'^{or}argent, d'où elle venait admirer le paysage (p. 198). Ces quelques noms relevés dans le livre d'Edmonds montrent l'intérêt archéologique et historique du Kurdistan irakien.

L'*Histoire du peuple kurde* nous est résumée à longs traits dans les chapitres VII à IX de Nikitine (p. 153-190). Elle commence, comme on peut s'y attendre, par celle, plus ou moins morcelée, des principales tribus qui vécurent assez longtemps indépendantes. De véritables petits royaumes s'installèrent ici ou là, du VII^e au XV^e siècle, avec les dynasties des Chaddadites, des Hassanwaihides, des Marwanides, des Banou Annaz et surtout celle des Ayoubides. Mais on pourrait dire qu'il s'agissait en fait d'États plus foncièrement musulmans que spécifiquement kurdes. C'est assez clair, me semble-t-il, pour Saladin qui, de tous les personnages qui ont illustré leur Histoire, reste pour les Kurdes celui dont ils sont, à juste titre, le plus fier. Or Saladin exerça une action où son kurdisme, si j'ose dire, ne transparait guère, sauf peut-être en sa psychologie humaine de vrai chevalier et dans le caractère constructif de son œuvre. A. CHAMPDOR a donné il n'y a pas si longtemps une biographie alerte de la plus haute figure de l'Islam, après Mahomet (4). L'esquisse biographique, plus ou moins romancée, de ce héros légendaire qu'en avait composée, il y a des années, l'écrivain libanais Georges Zaidan, vient d'être traduite en kurde, à Bagdad, par A. B. HEWRÎ (Maaref, 1957, 160 pages), et V. MINORSKY, tout récemment encore, en des pages consacrées à la *Préhistoire de Saladin*, nous a fourni les dernières précisions scientifiques sur les origines kurdes de cette forte personnalité (5).

Du XVI^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e, c'est la période du régime féodal en Turquie et en Perse. Le *Charaf-Nameh* nous renseigne sur des gouvernements kurdes indépendants, avec leurs dynasties héréditaires, ainsi que sur les grands féodaux qui battaient monnaie et faisaient dire la *khoutba* à leur nom. Un autre personnage marquant de l'Histoire kurde est un prince de la famille kurde des Zend, Kérim Khan, qui régna sur la Perse de 1750 à 1779, tout en refusant le titre de Chah, pour se contenter de celui de Régent (*Wakil*). Son amour de la justice et des arts le fit surnommer le Titus de la Perse. Sa mémoire est toujours en vénération. Il avait fait de Chiraz sa capitale qui, aujourd'hui encore, s'enorgueillit des monuments qu'il y a élevés. Malheureu-

sement, sa mort entraîna la rivalité des princes Zend qui ne possédaient pas tous sa sagesse. Ils se disputèrent entre eux pour la couronne, puis contre les Kadjars. L'aventure se termina par l'assassinat de Lutf Ali Khan, dernier Zend, qui fut remplacé par le Kadjar Agha Mohammed Khan en 1794. C'est l'histoire romancée de ces événements tragiques, *Pâlawani Zend* (Baghdad, Maaref, 1956, 171 pages), que raconte, en kurde, HASAN FEHMI CAF, après avoir rapporté quelques anecdotes sur Kérim Khan lui-même. Ainsi qu'on l'aura remarqué, pas plus que Saladin, Kérim Khan n'a essayé de faire une œuvre nationale kurde, si bien que certains Kurdes se sont demandé si le destin des Kurdes n'était pas précisément de se mettre au service des autres peuples. Cette thèse, soutenue autrefois, en turc et en français, par le Dr Chucri Mohammed SEKBAN (6), a été violemment combattue, et tout spécialement en arabe par REFIQ HILMI (*Maqâlât*, Baghdad, 1956, 80 pages). En tout cas, s'il reste vrai que le Kurdistan n'a jamais existé comme État indépendant unifié, il n'en a pas moins fourni aux gouvernements des pays où il se trouve situé, — et M. Massignon le reconnaît dans la Préface de l'ouvrage de M. Nikitine, — un grand nombre de fortes personnalités qui se sont distinguées — et se distinguent encore — dans l'armée, la diplomatie, la politique et même la littérature.

Vers le milieu du XIX^e siècle, les Sultans Ottomans et les Chahs d'Iran voulurent centraliser leur pouvoir et faire disparaître tous ces princes qui ne reconnaissaient d'autre autorité que la leur propre. Ce qui provoqua bien des mouvements et soulèvements contre les gouvernements turc et persan. C'est alors que naît le sentiment national, qui tend à unifier toute la Nation kurde. Au début, toutes ces révoltes se font un peu sans vue d'ensemble : c'est un chef un peu plus puissant que ses voisins qui veut garder son autonomie ou se tailler un petit royaume. Les plus connus sont Bédir Khan Beg (1843), et cheikh Obeidullah de Nehri (1880). L'unification des aspirations nationales kurdes s'esquisse en 1908, après la révolte des Jeunes-Turcs, et fut reconnue officiellement par les Grandes Puissances, dans le Traité de Sèvres, du 20 août

1920, qui envisageait l'autonomie des régions kurdes de l'ancien Empire Ottoman. On sait comment le Traité de Lausanne (24 juin 1923) a brisé cet espoir. Depuis lors, tant en Turquie qu'en Irak ou en Iran, les Kurdes ont essayé de réaliser leur rêve d'indépendance. M. Nikitine est assez bref dans son récit des événements qui ont intéressé les Kurdes depuis le fin de la première guerre mondiale. Ils ne manquent pourtant pas d'importance pour l'Histoire des Kurdes, ou même d'intérêt pour l'Histoire tout court, puisque le Pandit NEHRU lui-même y fait plusieurs fois allusion dans son *Coup d'œil sur l'Histoire du monde*, traduite en arabe (Beirut, 1957), p. 159 et 329. On trouvera les renseignements essentiels sur cette période dans L. RAMBOUT, *Les Kurdes et le Droit* (Paris, Le Cerf, 1947, 160 pages). Mais depuis la parution de ce travail, maint acteur ou témoin des événements a livré au public les pages de son Journal ou publié ses Souvenirs. Pour la Turquie et les révoltes de Cheikh Said et de Dersim, nous avons, en turc, le récit détaillé du Dr M. NURI DERSIMI, dans son ouvrage fondamental: *Kurdistan. Tarihi Dersim* (Alep. Ani Matbaasi, 1952, 342 pages). L'auteur, qui est du pays et connaît personnellement les principaux acteurs, nous donne d'abord une description détaillée de la géographie et de la situation économique de la région en chacun de ses secteurs (p. 1-74). Après le rappel de quelques notions d'histoire et de l'activité des leaders kurdes vers la fin du régime ottoman et le début du pouvoir d'Ataturk (p. 75-172), Dersimi raconte alors en détail la révolte de Cheikh Said de Piran (1925), celle de l'Agri-Dagh (1930) et surtout celle de Dersim (1937-1938) menée par Seyid Riza, qui fut la plus dure et la plus coûteuse pour les Turcs. On nous annonce encore un ouvrage, également en turc, du Lt. Col. irakien ABDULAZIZ YAMULKI, *Kurdistan and the Kurdish revolts* (7), dont le premier tome traitera spécialement des Kurdes de Turquie, le second étant réservé aux événements d'Irak et d'Iran.

On est relativement bien documenté sur les Kurdes d'Irak. C. J. Edmonds, dans la quatrième partie de son ouvrage (p. 386-435) rappelle les tractations au sujet du vilayet de Mossoul, convoité par les Turcs, et le rôle de la Commission envoyée par la

S.D.N. en 1924-1925, dont les travaux ont abouti au maintien de cette zone kurde sous l'autorité du roi d'Irak et cela grâce à l'activité déployée par la Grande-Bretagne: ce que les jeunes Irakiens ont oublié, constate amèrement l'auteur (p. 433). Edmonds rappelle aussi sa participation à la répression du premier mouvement de Cheikh Mahmoud (passim). Mais l'histoire de ce «Roi du Kurdistan», nous est racontée avec force détails par REFİQ HİLMÎ, en une série de brochures, en kurde, d'une centaine de pages chacune, dont la publication a commencé en 1956 et qui ont pour titre (en français): *Souvenir. Kurdistan du Sud. Les révolutions de Chaikh Mahmoud* (8). Ces pages nous donnent en quelque sorte une chronique des Kurdes d'Irak depuis la fin de la guerre de 1914-1918. Le rôle de Cheikh Mahmoud y est naturellement mis en vedette; mais on nous cite aussi le nom de beaucoup de chefs de tribus, d'officiers britanniques ou d'autres personnages qui parurent un jour ou l'autre sur la scène. De nombreuses photographies de personnes ou de paysages, illustrent ces petites brochures: malheureusement la plupart manquent de netteté. Cheikh Mahmoud mourut à Bagdad, le 9 octobre 1956, à l'âge de 76 ans. Depuis longtemps déjà il vivait dans la retraite à Sulaimani. Il eut peut-être autant d'ennemis que d'admirateurs, mais son nom restera célèbre dans les Annales de l'Indépendance kurde.

Les Cheikhs de Barzan, au N.E. de l'Irak, eux aussi, ont donné du fil à retordre aux Britanniques et aux Irakiens: Cheikh Ahmed, en 1930 et 1933 et surtout son frère, Molla Moustapha en 1943 et 1945. Ce dernier, réfugié en U.R.S.S., est désigné désormais sous le nom de Général Moustapha Barzani. Le récit de leurs révoltes contre le gouvernement irakien nous est conté, en arabe, par M. BRIFKANI, *Vérités historiques sur l'affaire de Barzan* (Bagdad, 1953, 43 pages) et par MARUF CIYAWOK: *Le Drame du Barzan opprimé* (Bagdad, 1954, 216 pages). L'exposé du premier est plus clair; celui du second, qui fut fonctionnaire administratif dans la région et qui est mort au début de 1958, est beaucoup plus détaillé, mais assez mal ordonné; et le ton, pour être sincère, n'en est pas toujours très serein. Les motifs des différentes révoltes des

Cheikhs de Barzan sont probablement plus simples et moins politiques que ceux qu'il dénonce. — A côté de ces mouvements sanglants où s'entremêlent politique, religion et questions sociales, l'Irak connaît encore des vagues de banditisme, né parfois d'un vain prétexte, mais qui dégénère et provoque le trouble dans toute une région. C'est ce qui s'est produit dans le Caza de Chwarta. (liwa de Sulaimani) où, de 1947 à 1955, un bandit, Khola Pisé, a semé la terreur avec ses complices, multipliant pillages et assassinats, jusqu'au jour où il fut finalement abattu par la police ainsi que ses acolytes. Le récit de ses méfaits est narré, en arabe, par Mohammed CHUKRÎ EL AZZAOUÏ, dans une brochure intitulée: *Le Livre Noir* (Baghdad, 1955, 64 pages).

Aucun document nouveau, à ma connaissance, n'a paru récemment sur la République kurde de Mahabad, fondée, en Iran, en 1946, par Ghazi Mohamed (9). En ce pays, les derniers événements de quelque importance survenue au Kurdistan furent une première action punitive, en 1950, et une expédition militaire plus importante, en février 1956, contre les tribus de Djawanroud, d'où une nouvelle protestation des Nationalistes kurdes à l'O.N.U., le 3 mars 1956 (10). Quelques détails sur cette affaire sont rapportés, en arabe, par SAMED KURDISTANÏ, dans *Le Combat des Kurdes* (11).

Comme l'Histoire se fait tous les jours, il nous faut noter ici quelques petits faits qui datent d'hier à peine. On le sait, les Nationalistes kurdes s'efforcent, depuis longtemps, d'attirer l'attention des instances internationales. Leurs Appels à l'O.N.U. sont assez fréquents, mais sont toujours restés sans écho. Lors du Congrès International de la «Ligue anti-colonialiste hellénique», tenu à Athènes, en novembre 1957, une Déléguée kurde a pu, finalement, exposer la question kurde, malgré l'opposition violente de certaines délégations; mais lors de la Conférence Afro-Asiatique du Caire (26 décembre 1957-2 janvier 1958), l'envoyé kurde se vit refuser l'accès de la Conférence, sous prétexte qu'il s'était présenté «trop tard».

Enfin il est trop tôt encore pour juger des répercussions possibles de la récente révolution irakienne sur le développement du

nationalisme kurde. Notons l'article 3 de la Constitution provisoire de la nouvelle République où «pour la première fois dans l'histoire du pays mention est faite des Kurdes *«considérés comme partenaires égaux avec les Arabes dans la nation et dont les droits au sein de l'Unité irakienne sont reconnus»*. (*Le Monde*, n° 4219 du 17 et 18 août 1958). De fait, comme dans les gouvernements précédents, plusieurs Kurdes furent introduits dans le Ministère, et en particulier Cheikh Baba Ah, fils du fameux Cheikh Mahmoud. D'autre part, un Décret du 2 septembre 1958, amnistia Moustapha Barzani et ses compagnons réfugiés à l'étranger. Ils sont donc rentrés à Baghdad, après avoir rendu visite au Président Nasser, avec qui Barzani aurait étudié, le 5 octobre, «un programme d'action» comme l'écrit la presse égyptienne. L'annonce de la révolution avait effectivement provoqué une vague d'enthousiasme dans le Kurdistan où l'on afficha partout des cartes du Kurdistan, qui disparurent bientôt d'ailleurs. De leur côté, les communistes du pays relevèrent la tête, reprirent l'édition de leur journal *Al qa'da* (La Base) et, en particulier, se remirent à diffuser leur organe en kurde, *Azadi* (La Liberté). Tout cela n'est pas sans soulever les craintes des journalistes turcs de l'*Akis*, qui redoute le dynamisme kurde contre les Turcs de Kirkuk, et du *Cumhuriyet*, qui voit là la main de Moscou. De quoi demain sera-t-il fait?

II

LA VIE SOCIALE, RELIGIEUSE ET SCOLAIRE

B. Nikitine consacre les chapitres III à VI de son ouvrage à l'étude sociologique des Kurdes.

1. — *L'état social.*

On a affaire, nous dit-il, à un peuple de pasteurs et d'élèves semi-nomades, groupés en tribus, et d'agriculteurs sédentaires, à l'artisanat familial, et qui abandonnent le commerce à leurs voisins chrétiens et juifs. Cependant, il faut reconnaître que le Kurde a su s'adapter facilement aux travaux techniques et mécaniques qu'impose désormais, dans leurs régions, l'industrie pétrolière moderne.

Ce genre de vie va naturellement influencer sur le caractère du Kurde. «C'est sous cette double influence, celle de la lutte constante avec la nature et l'homme et celle des exigences de la discipline tribale que s'est formé le noble caractère kurde marqué par cette triade aristocratique: fierté, distinction de comportement et sens d'honneur chevaleresque» (p. 69). Ce qui n'est incompatible ni avec l'instinct de pillage, la cruauté de la vendetta, le goût de la chasse ou la générosité de l'hospitalité. Ajoutons une digne pureté des mœurs. Ces belles qualités sont reconnues par de nombreux voyageurs étrangers dont on nous rapporte maints témoignages (p. 75-80). Quelques récits nous rappellent le sens de l'humour de cette forte race.

La *famille kurde* fait l'objet d'un long chapitre (p. 87-118). Après avoir décrit la tente ou la maison paysanne, détaillé le costume, tant masculin que féminin, relaté l'alimentation et l'organisation des repas, l'auteur insiste, à juste titre, sur le rôle de la femme en milieu kurde. La femme kurde, par son esprit d'indépendance et son sens de l'honneur, sa bravoure et son dévouement familial, se montre la digne émule de son mari. On nous met ensuite au courant des rites de la vie de famille: mariage, naissance, obsèques.

S'il est un point, bien caractéristique d'un peuple et qui éclaire assez bien sa mentalité, c'est le nom qu'il donne à ses enfants. Beaucoup de Kurdes portent des noms musulmans, cela va de soi. Mais il existe aussi des noms spécifiquement kurdes, portés par les Héros de l'histoire et de la légende nationales, ou qui désignent des vertus qu'on souhaite posséder, ou sont tout simplement des noms de fleurs, de fruits ou même d'animaux dont les qualités sont appréciées de tous. Pour que les parents ne soient pas embarrassés dans leur inspiration patriotique, ELADÎN SÊCADÊ a publié une petite brochure originale (12), sorte de memento alphabétique où l'on peut choisir pour les «chers petits», ou comme dit l'auteur «les coins de notre foie», «*cegergûşekayan*», un titre sur mesure.

Passons maintenant, avec B. Nikitine, à l'étude de la *structure de la tribu*, considérée tant au point de vue social que sous son aspect économique. Sans doute, aujourd'hui, la tribu tend-elle à se désagréger. Les pouvoirs du chef risquent d'être supplantés par l'autorité d'un gouvernement central, jaloux de ses prérogatives. Ce qui ne laisse pas d'avoir une profonde répercussion sur l'économie du groupe. Mais si le cadre se détend, il existe pourtant encore, et c'est ce qui continue à rendre complexe la solution du problème kurde. C. J. Edmonds, à son tour, enrichit notre connaissance de la sociologie kurde. C'est ainsi qu'à propos de la ville de Sulaimani (ch. VII), il nous donne des détails précis sur le costume (p. 87-89), l'habitation, avec un plan de maison (p. 90-93). Ailleurs, il nous entretiendra des coutumes matrimoniales (p. 225-226). Il relève lui aussi le rôle de la femme dans la famille et nous cite plusieurs d'entre elles qui surent tenir une place de chef dans leur tribu (p. 14 et 233), ou dans la cité, comme Rabi'a Khan, chef des boulangers à Sulaimani (p. 86); sans parler de cette étrange Faqê Marif, âgée de vingt-cinq ans, au nom, aux vêtements et au comportement masculins (p. 234).

Un des intérêts certains de l'ouvrage de C. J. Edmonds c'est que l'auteur s'est informé de l'origine des familles de chefs qu'il a rencontrés. Il nous donne ainsi l'arbre généalogique des chefs Hamawend (p. 41), des Baban (p. 55), des Begzadés Djaff (p. 144) et des Begzadés Avroman (p. 155), des Aghas de Pijdar (p. 219), des Zengana (p. 272), et des Dauda (p. 273). Cette remontée aux sources explique et fait comprendre les liens, mais aussi les rivalités actuelles des tribus entre elles ou des chefs, originaires d'une même tribu.

La vie sociale des Kurdes d'U.R.S.S. est décrite dans l'ouvrage récent de EMÎNÊ EVDAL, *Mœurs et Coutumes des Kurdes de Transcaucasie* (13).

«Le livre se divise en deux parties. La première compte trois chapitres et la seconde six. Dans son introduction, l'auteur nous décrit brièvement l'habitat actuel des Kurdes. Il rappelle qu'avant 1595, à cause de la violence et de l'oppression du Gouvernement turc, quelques tribus kurdes sont venues de Turquie et d'Iran dans la montagne Gharabagh, dans le nahiya de Larchin

en Azerbaïdjan soviétique, et s'y installèrent. Puis de nombreuses autres tribus vinrent en Transcaucasie, Géorgie, Azerbaïdjan et Arménie où elles vivent jusqu'à ce jour.

Dans la première partie de son livre, l'auteur décrit les mœurs et coutumes du peuple kurde avant la Révolution, ses occupations, ses croyances, l'état de son habitation, le mariage et le deuil, les armes et l'habillement. Tout cela a été parfaitement expliqué et quiconque lit attentivement ce travail doit en reconnaître la valeur, ainsi que les peines endurées pour acquérir de telles connaissances auprès des vieillards très au fait de ces anciennes coutumes qui, d'ailleurs, ne sont pas propres uniquement aux Kurdes d'Arménie, mais se retrouvent aussi chez ceux de Géorgie et d'Azerbaïdjan. En outre, l'auteur fournit la liste de tous les nahiya et villages habités par les Kurdes et le nom des tribus auxquelles ils se rattachent.

Dans la seconde partie, Eminê Evdal s'attarde aux us et coutumes des Kurdes soviétiques de Transcaucasie; il insiste sur les progrès réalisés et les usages nouveaux. Bien des choses nuisibles d'autrefois ont été éliminées. Il n'y a plus désormais d'esclaves des cheikhs et des pirs, ni de serviteurs des aghas et des begs. Tous vivent libres et heureux. — L'auteur s'arrête sur la maison des Kurdes et en montre l'amélioration. On n'y dort plus sur des nattes ou des feutres pourris, mais sur des tapis de haute laine, avec couvertures et matelas de laine, recouverts de châles et de peluche. Dans la maison kurde, on trouve aujourd'hui appareil de radio, lit nickelé, commode et horloge; au lieu d'habitations souterraines, les Kurdes vivent maintenant en des maisons lumineuses construites en belles pierres de tuf et éclairées avec des lampes Ilitch.

L'auteur montre qu'au lieu de maisons isolées d'avant l'arrivée des kolkhoz, la propriété est devenue collective; au lieu de la charrue et du chariot d'autrefois, les plaines des kolkhoz sont cultivées au tracteur et à la moissonneuse-batteuse. Il écrit que beaucoup de garçons et de filles kurdes travaillent, non seulement dans les kolkhoz et les sovkhos, mais aussi dans les entreprises, établissements, fabriques et usines; que maintenant, par milliers, les enfants de ce peuple, autrefois opprimé, s'instruisent dans des écoles, instituts techniques et établissements d'enseignement supérieur. Puis en détail, on nous décrit la situation de la femme kurde. Autrefois, elle n'avait le droit ni de s'instruire, ni de travailler en commun avec des hommes, et on la vendait comme une marchandise; mais maintenant elle est libre et indépendante, peut voter et être élue aux différents postes du Gouvernement. Elle reçoit l'instruction, non seulement dans les écoles moyennes, mais aussi dans les établissements d'enseignement supérieur».

Le recenseur signale en outre que l'ouvrage est abondamment illustré de photographies de Kurdes célèbres et termine par quelques critiques de détail sur l'emploi de tel ou tel mot ou la réalité de tel usage et souhaite que le volume soit bientôt traduit en kurde. Tel est bien aussi notre vœu.

De tout cela il ressort qu'en Arménie soviétique, où le nomadisme a totalement disparu, le cadre tribal a éclaté de toutes parts. Des kolkhoz ont été établis partout et l'élevage des troupeaux conserve toute son importance sur les pentes de l'Alagöz. Pourtant un aspect nouveau de la vie sociale est apparu: la participation aux activités politiques. A ce propos, rien de plus pittoresque que le compte-rendu des dernières élections. Celles-ci sont organisées

comme une fête, avec chants, drapeaux et banderoles. Dès les premières heures du matin, paysans et paysannes s'approchent des urnes. Les reporters n'oublient pas de signaler la première personne du village qui accomplit ce devoir patriotique. Par exemple, à Sorik, dans le nahiya de Talîn, c'est une trayeuse de choc, Ana Acho qui, en déposant son bulletin, déclare que les femmes kurdes, comme toutes les femmes soviétiques, doivent s'atteler aux fonctions civiques: aussi va-t-elle voter pour le Parti Communiste. A Gelto, dans le même nahiya, ce sont les deux centenaires du bourg, Ayoyê Temo et Ekhterê Temo (respectivement âgés de 110 et de 120 ans?), qui félicitent les jeunes de vivre désormais libres et heureux. C'est pourquoi ils donnent leur voix au Parti. Au village de Nédjirlûya-Jorîn, dans le nahiya de Chahûmiyan, la Kurde Badjoya Hamê se réjouit de la victoire remportée depuis quarante ans sur les Padichahs, les propriétaires et les exploités et évoque le temps de sa jeunesse, quand sa mère se plaignait qu'on imposât un mari aux fillettes, laissées sans instruction... et elle termine son petit discours en remerciant le Parti Communiste et le Gouvernement des Soviets. Et notre reporter de conclure: «En trois heures, tous les électeurs du village, *comme un seul homme, mêna miroveki*, donnèrent leur voix aux candidats du bloc communiste (14).

2. — *La situation religieuse.*

Abordant la vie spirituelle des Kurdes, B. Nikitine nous introduit tout d'abord dans leur Religion (ch. XI). Les Kurdes sont musulmans sunnites pour la plupart et de rite chaféite. Mais l'auteur montre que, pour être orthodoxe dans l'ensemble, la religion des Kurdes doit beaucoup à l'influence mystique des cheikhs des Confréries Naqchbendi ou Qadri surtout, qui très souvent aussi, jouèrent un rôle politique important. On rencontre également au Kurdistan des sectes, tout imprégnées d'islamisme, mais qui aujourd'hui sont bien loin de l'Islam. On nous signale les *Ahl-ê Haqq*, en Perse (p. 241-244), et les *Yézidis*, si souvent et improprement appelés Adorateurs du Diable, dont le plus grand nombre vit en Irak. Sur ces derniers, M. Nikitine nous fait connaître les théories, bien spéciales, de son compatriote le célèbre Professeur N. Marr

(p. 228-241), théories bien anciennes d'ailleurs, puisqu'elles datent de 1911. J'avoue, pour ma part, n'être point du tout convaincu de cette thèse qui s'appuie sur des bases bien fragiles. Quant à la méthode «paléontologique» de Marr de reconstruire l'Histoire, elle me laisse non seulement sceptique, mais rêveur. La simple analyse du mot *Tchelebi*, dont l'étymologie reste d'ailleurs controversée, suffit au professeur pour expliquer l'origine des Kurdes en général et celle des Yézidis en particulier. C'est sans doute le caractère trop conjectural de cette hypothèse qui l'a laissée dans l'ombre car, sauf erreur de ma part, elle n'avait pas jusqu'ici été portée à la connaissance de l'Europe occidentale. L'exposé de la religion chez les Kurdes se termine, dans l'ouvrage de B. Nikitine, par le rappel de quelques superstitions populaires que l'on compare à celles des peuples avoisinants (p. 244-254).

Chose curieuse, M. Edmonds ne souffle mot des Yézidis. C'est vrai qu'il n'a pas eu de contacts directs avec eux. Par contre, il s'étend très longuement sur la secte des *Ahl-é Haqq* qu'il nomme *Kakai* (ch. XIII). Il nous rappelle l'origine de la secte (p. 182-184), nous en résume l'histoire (p. 184-185), s'étend sur son organisation (p. 185-191) et sa distribution géographique (p. 191-196). Il identifie les *Sarli* aux *Kakai*, mais les distingue nettement des *Shabak* (p. 195), qui sont des *Qizilbash* kurdes, dont il parle également (p. 268-269). La plupart de ces renseignements sont de toute première main.

Chez les Kurdes de Turquie, existe en outre la Confrérie, nord-africaine, des *Tijani*, qui compterait 30.000 adeptes (15). En Syrie, au Kurd Dagh, au nord d'Alep, un peu avant la seconde guerre mondiale, de 1930 à 1940, un mouvement de réveil religieux et de réformes sociales, le *mouroudisme*, dirigé par Ibrahim Khalil, dégénéra bientôt en jacquerie sanglante contre les Aghas et dut être réprimé par la force. Depuis l'assassinat de Cheikho Agha, d'un côté, et de Cheikh Hanif, de l'autre, pour des rivalités électorales, en 1947, la situation semble avoir perdu de sa tension aiguë.

Le lecteur n'aura pas été sans remarquer que bien des événements survenus dans les différents secteurs du Kurdistan ont sou-

vent pour promoteurs des chefs religieux. C. J.-Edmonds, qui a tout un chapitre (ch. VI) sur ces personnages: *Cheikhs et Seiyids* (p. 59-79) nous y donne des renseignements précieux sur l'origine et la puissance des Seiyids de Barzinja, famille du fameux Cheikh Mahmoud (p. 69), non sans rappeler le pouvoir magique d'un ancêtre, Kak Ahmed, de protéger des balles, grâce à un talisman: *gulabend* (p. 74-76). L'auteur nous donne encore l'arbre généalogique des Aghas de Tawêla qui sont, comme il dit, des cheikhs «à tapis de prière» (p. 78) et aussi de la famille des Cheikhs Talabani de Kirkuk (p. 276). Par contre, il ne nous dit rien des Cheikhs de Barzan, avec qui il n'a pas eu affaire; mais nos sources orientales ne nous manquent pas sur ce point. SADIQ DAMLOOJI, qui avait déjà publié un gros ouvrage sur les Yézidis, *El-Yazidiyyah* (Mossoul, 1949, 520 pages), nous entretient des *Takiés* soufies de Bahdinan (p. 61-68) et des réunions mystiques qui s'y tiennent (p. 163-167), dans un travail plus récent sur *Les Principautés kurdes du Bahdinan ou Principautés d'Amadia* (Mossoul, 1952, 176 pages). CIYAWOK (*op. cit.* p. 52-56) résume les croyances et coutumes des Barzanis et leurs révoltes au temps des Turcs. M. BRIFKANÏ (*op. cit.* p. 5-11) nous apprend que Barzan est le nom du village des Cheikhs de la confrérie Naqchbendi qui commencèrent à prendre de l'influence en 1825, au temps du Cheikh Taha de Nehri, successeur de Mewlana Khaled qui introduisit la fraternité au Kurdistan. Barzan n'est donc pas une tribu, comme on se l'imagine souvent; mais on a fini par appeler Barzani les tribus Beroji, Chirwan, Mizûri ou Herki qui acceptèrent l'enseignement des Cheikhs de Barzan et subissent fanatiquement leur influence. On croit les cheikhs doués de puissance surnaturelle et on se dévoue à leur personne, à la vie, à la mort.

Outre ces associations religieuses classiques, si je puis dire, il n'est pas rare de voir surgir en ces frustes milieux impressionnables des inspirés, plus ou moins excentriques, qui se croient une vocation de réformateurs de la religion et de la société, mais dont le rôle reste éphémère et finit souvent lamentablement. Il y a vingt-cinq ans, dans la région de Surdash (Irak), un cheikh, appelé Babê Richê, avait fondé ou rénové une secte: *Haqqa*, qui prêchait

l'obligation pour le riche de distribuer ses biens aux pauvres et préconisait l'émancipation totale de la femme. L'arrestation, en 1944, de son successeur, Mama Riza, soupçonné de communisme, provoqua des troubles entre ses disciples et l'administration. Edmonds ne le jugeait pas dangereux (p. 204-206). Tout récemment, 16 avril 1958, les journaux nous faisaient part de l'arrestation à Kilaw-Kut, dans le district de Shuwan en Irak, d'un illuminé, Hama Sur, qui s'attribuait le titre de prophète et avait jeté les fondements d'une nouvelle religion qui interdisait le thé et tous les «excitants», proclamait la nécessité de la continence même pour les gens mariés, interdisait la coupe des cheveux, déclarait la prière inutile et se faisait le champion de la journée de huit heures....

Ainsi, au fond de toutes ces agitations, où s'enchevêtrent sentiments religieux, aspirations sociales et sensibilité tribale, on retrouve presque toujours une rivalité inconsciente entre guides spirituels, chefs de tribus et autorités locales, car les premiers veulent ajouter à leurs pouvoirs d'ordre spirituel une influence d'ordre matériel et temporel. Et, vu l'ignorance et l'esprit superstitieux du montagnard kurde, ils arrivent souvent à leurs fins. On s'explique dès lors l'attitude de la jeunesse instruite d'aujourd'hui qui tend à s'éloigner de ceux qu'elle considère comme de mauvais bergers. Et, d'autre part, l'esprit encore féodal de beaucoup de chefs de tribus n'attire pas davantage les jeunes évolués qui cherchent leur voie et croient découvrir, dans l'idéal communiste, une solution équitable aux problèmes de vie qu'ils se posent.

3. — *La vie scolaire.*

La vie scolaire au Kurdistan, à peine signalée par B. Nikitine (p. 256-257), était inexistante lorsqu'Edmonds fit ses débuts dans la région. Or les études scolaires sont de la plus haute importance pour la vie d'un peuple. Où en sont les Kurdes aujourd'hui en ce domaine? Sans doute, dans la plupart des pays qu'ils habitent les petits Kurdes peuvent fréquenter les écoles, plus ou moins nombreuses, qui y existent et y apprendre la langue nationale officielle: turc, arabe ou persan; mais, en fait, actuellement, ce n'est qu'en Arménie soviétique et dans les liwas irakiens de Sulaimani, Kirkuk

et Erbil que les enfants kurdes peuvent apprendre à lire dans leur langue maternelle (16).

Quelle est donc, aujourd'hui, la situation scolaire du Kurdistan, en ce qui concerne le nombre des écoles, leur programme, les manuels utilisés ?

En Arménie soviétique, il semble bien que tous les enfants kurdes d'âge scolaire peuvent bénéficier de l'instruction. En effet, il y a vingt-cinq ans déjà que P. Rondot (17) signalait 40 écoles primaires, avec 71 professeurs kurdes et 1936 élèves, sur une population kurde estimée à 17.500 personnes. Il existait en outre une École moyenne de 7 classes et une École Normale kurde à Ériwan avec 161 élèves. Cette situation n'a pu que s'améliorer avec le temps. Et, en effet, en 1947, on relevait pour le seul nahiyā d'Aparan, qui compte de 60 à 65 villages, la fabrication de 250 poêles pour les salles de classes du secteur. Cependant si, du côté gouvernemental, il n'y a rien à redire, il n'en serait pas de même de la part de la population, à en croire les plaintes récentes de T. Emer directeur de l'école septennale de Tilik, dans le nahiyā de Talin (18).

En Irak, la situation est assez différente. Il n'est pas facile de dire combien de petits kurdes profitent de l'instruction et on sait qu'un des principaux griefs que les Nationalistes font périodiquement au Gouvernement irakien est précisément le manque d'écoles dans le Kurdistan. Les chiffres cités par Rambout (*op. cit.* p. 70), ou Nikitine (p. 256) doivent être considérés aujourd'hui comme périmés. L'effort vraiment remarquable de l'État irakien dans le domaine de l'enseignement primaire ne peut pas ne pas avoir eu sa répercussion au Kurdistan (19) : Certaines villes kurdes sont privilégiées. Ainsi Halabja, qui est en quelque sorte la capitale de la grosse tribu de Djaff, possédait déjà en 1946 :

- 1 école primaire de garçons avec 6 classes et 283 élèves;
- 1 école intermédiaire avec 3 classes et 37 élèves;
- 1 école primaire de filles avec 6 classes et 75 élèves.

Soit un total de 395 élèves pour une population de 10.000 habitants. A Sulaimani, centre administratif de Mohafazat du même nom, en 1955, le roi Fayçal II a inauguré une École technique où 152

toujours en vigueur. Sur les 30 heures de classe en quatrième, les élèves avaient 6 heures de kurde, 3 d'arménien et 3 de russe (première année d'enseignement) et dix-huit heures d'autres matières. On ne nous spécifiait pas d'ailleurs la langue employée pour ces leçons-là; mais le kurde seul devait, en principe, être utilisé durant les deux premières années d'enseignement. Mais les Règlements sont une chose et leur application en est une autre. C'est ainsi que dans un tout récent article intitulé: *L'enseignement de la langue kurde dans le nahiya d'Aparan (Riya Teze, n° 44 (1960) du 1er juillet 1958)*, K. ÇAÇANÎ constate avec regret que cet enseignement laisse beaucoup à désirer. En effet, certains instituteurs utilisent les dialectes plutôt que la langue littéraire, d'autres se servent de manuels démodés alors qu'existent de nouvelles éditions, et même, et cela est un comble, d'aucuns omettent entièrement les leçons de kurde....

Examinons maintenant les manuels scolaires. Signalons pour commencer quelques alphabets récents: H. CINDÎ, *Elifba* (6ème éd. Erivan, 1954, 100 pages; 7ème éd. en 1957); O. SEBRÎ, *Elifbêya Kurdî* (Damas, 1955, 56 pages); CEMAL NEBEZ, *Nûsîntê kurdî be latîntê* (Baghdad, 1957, XI, 35 pages). Il convient de remarquer ce dernier, qui est un nouvel essai d'alphabet latin par un Kurde d'Irak. A part quelques petits changements, il correspond à celui de *Hawar*, utilisé par les Kurdes de Syrie. Mais attendons de voir si désormais, en Irak, les livres kurdes seront édités en ces caractères-là (21).

E. EVDAL avait publié, à Erivan, en 1952, une petite grammaire à l'usage de la première classe: *Zmanê kurmançî* (96 pages). Or, en 1956, ont paru simultanément trois grammaires, en trois pays et en trois écritures différentes: QANAT KÖRDO, *Gramatîka zîmanê kurdî ser zaravê kurmançî* (Erivan, 174 pages); REŞÎD KURD, *Rêzmanana zîmanê kurmançî* (Damas, 114 pages) et NURÎ ELÎ EMÎN, *Qewa'id zîmanê kurdî le serf û nehwa* (Baghdad, 112 pages). Ce sont, en fait, les premières grammaires complètes, composées par des Kurdes, à l'usage des écoliers kurdes. Les auteurs se sont donc ingénies à faire œuvre nouvelle. Tout le vocabulaire grammatical était à créer. Nos grammairiens y ont plus ou moins réussi. On ne constate pas sans stupeur qu'ils ne sont d'accord que sur un seul mot, le nom: *nav*. Tous les

coraniques, ménagères pour les filles (500 élèves), pour les soldats (610 élèves), avec un effectif global de 7.446 élèves. Ce qui fait que pour cette année-là, sur une population totale du liwa de Sulaimani estimée à 222.700 habitants au recensement de 1947, le nombre de Kurdes à recevoir une instruction plus ou moins poussée s'élève à 19.773. — Je n'ai pas de chiffres récents pour l'ensemble des écoles officielles du Kurdistan irakien, mais les exemples précités suffisent à montrer une amélioration sensible. Ajoutons que subsistent encore en certains villages, grâce au dévouement de quelque mollah ou de quelque cheikh, des écoles religieuses traditionnelles: coraniques, religieuses «moyennes» et écoles dépendant des mosquées; mais il est difficile d'en préciser le nombre et l'effectif.

Je transcris maintenant l'horaire scolaire des leçons de la classe de 4ème de l'école de garçons el-Ayoubiya de Sulaimani, tel qu'il a été écrit, en arabe, par un élève de cette classe, le 17 avril 1955.

Samedi	Gram. arabe	Dessin Trav. manuel	Calcul	Leç. Choses Hygiène	Géographie
Dimanche	Lect. arabe	Calcul	Religion	Histoire	KURDE
Lundi	Rédact. arabe	Calcul	Gymn. Chant	Politesse	Écrit. arabe
Mardi	Calcul	Gram. arabe	Géographie	Religion	Dictée arabe
Mercredi	Gram. arabe	Dessin Trav. manuel	Calcul	Écrit. arabe	Histoire
Jeudi	Calcul	Poésie arabe	Leç. choses Hygiène	Religion	KURDE

Ainsi donc, sur les 30 leçons hebdomadaires, il n'y en a que deux seulement qui sont réservées à l'étude de la langue kurde; mais il faut y ajouter les 13 leçons de quelques matières enseignées également en kurde, à savoir: calcul (6), Histoire (2), Géographie (2), Sciences (2), Politesse (1). Le dessin et la gymnastique mis à part (3 leçons), le Coran nécessairement enseigné en arabe (3 leçons). Avec les neuf heures de classe assignées à l'enseignement de la langue arabe, on constate que les deux langues sont donc enseignées à peu près à égalité.

J'ignore si l'emploi du temps dans les écoles d'Arménie soviétique, tel qu'il était donné dans l'article précité de P. Rondot est

garçons suivent, durant cinq ans, des cours d'enseignement secondaire combinés avec des cours pratiques de mécanique, électricité, menuiserie, soudure, etc. 530 enfants (garçons et filles) fréquentent la première école mixte ouverte, il y a deux ans, à titre d'essai et qui s'est avérée être un réel succès. En outre, en cette même ville, se trouve un des plus jolis centres d'éducation fondamentale de l'Irak, où 300 femmes et jeunes filles apprennent à filer, tisser, tricoter, coudre et faire la cuisine (20). En tout cas, voici un tableau de l'Instruction Publique pour le liwa entier de Sulaimani pour les années 1947, 1951 et 1955. Les progrès réalisés sautent aux yeux. Sont indiqués dans les colonnes (1) le nombre d'écoles; dans les colonnes (2) celui des professeurs ou maîtresses; dans les colonnes (3) celui des élèves.

GARÇONS	1947			1951			1955		
	(1)	(2)	(3)	(1)	(2)	(3)	(1)	(2)	(3)
Primaires	42	123	2.950	41	161	3.632	71	278	6.893
Moyennes	1	4	60	1	6	102	2	15	249
Secondaires	1	14	320	1	12	402	1	20	555
Techniques							1	7	92
Totaux	44	141	3.330	43	179	4.136	75	320	7.789

FILLES	1947			1951			1955		
	(1)	(2)	(3)	(1)	(2)	(3)	(1)	(2)	(3)
Primaires	7	44	910	8	47	971	30	75	2.293
Moyennes	1	3	100	1	7	147			
Secondaires							1	11	245
Totaux	8	47	1.010	9	54	1.118	31	86	2.538
TOTAL GÉNÉRAL	52	188	4.340	52	233	5.254	106	406	10.327

Ainsi qu'on le constate, si l'avance est modeste entre 1947 et 1951, on peut dire que le développement est spectaculaire entre 1951 et 1955, surtout dans l'enseignement féminin, où le nombre d'écoles primaires a presque quadruplé.

Pour cette même année 1955, la statistique que j'ai sous les yeux ajoute un certain nombre d'écoles du soir, écoles élémentaires,

autres termes: adjectifs, verbes, pronoms, adverbes, etc., sont différents et d'ailleurs plus ou moins adéquats. On pourra lire à ce propos mes *Remarques critiques sur la nomenclature grammaticale kurde*, à paraître dans la *Bibliotheca Orientalis* de Leiden.

Le dictionnaire est le compagnon normal de la grammaire. Inutile de dire qu'il n'existe en kurde rien qui approche, même de loin, de nos différents Larousse. Les seuls dictionnaires existants ont pour but de faciliter aux élèves la compréhension des textes de la langue du pays qu'ils habitent. En Irak, ils ont à leur disposition un dictionnaire Arabe-Kurde, *El-Murched* ou *Raber* de 400 pages, assez mal imprimé, mais avec beaucoup de courage, à Erbil en 1950 par GEWÊ MUKRÎANÎ (22).

Depuis septembre 1957, les Kurdes d'Arménie soviétique ont trois nouveaux dictionnaires: un Dictionnaire Arménien-Kurde, un Dictionnaire Kurde-Russe et un Dictionnaire Russo-Kurde. Les deux premiers sont assez différents, tant dans leur présentation que dans l'esprit qui a présidé à leur composition. Le Dictionnaire Arménien-Kurde, *Xebernama ermêni-kördî*, préparé par S. SIYABENDOV et A. ÇAÇAN et édité à Erivan (352 pages, 22 × 15) se présente élégamment en son cartonnage vert d'eau et en la netteté de son impression. Ce dictionnaire est destiné à compléter et même à remplacer celui qui avait été édité en 1933. Il contient 23.000 mots. Mais cette richesse ne doit pas faire illusion. E. ŞEMİLOV, qui en rend compte dans le n° 21 (937) de *Riya Teze* du 13 mars 1958, reproche aux éditeurs d'avoir forgé maladroitement et de façon hybride quelques mots nouveaux. Il donne comme exemple le mot: aquarelle, traduit *akvarêl* et *avboyax*. Il ne fait aucune remarque sur la première traduction, et pourtant...; mais il dit: *Av* est kurde, *boyax* est azerbaïdjanais, la formation du mot n'est donc pas conforme au génie de la langue et on aurait dû dire: *avreng*. Cette critique est tout à fait pertinente; pourtant bien d'autres observations auraient pu être faites. En effet, dans cette seule et même page 17, que viennent faire, par exemple, les mots *akt*, *aktîv*, *aktîvîst*, *akrêdîtîv*, *akrobat*, *aksent*, *aksîz*, *akstîonêr*, *akûstîk*, *klûb*, et il y en a d'autres? Si tous ces mots-là sont kurdes, un

Européen n'aura bientôt plus besoin de dictionnaire pour lire un texte kurde...; mais ce sont, sans doute, les Kurdes eux-mêmes qui ont besoin d'un dictionnaire. En fait, tous les mots précités ont leur équivalent en kurde et peut-être aurait-on pu, au moins, les marquer d'un astérisque pour montrer qu'ils ne remontent pas à la source originelle de la langue. Comme tout langage primitif, non encore adapté à la civilisation moderne, le kurde a tout à fait le droit d'emprunter à des langues plus évoluées les termes qui lui manquent pour exprimer les idées nouvelles, surtout dans le domaine de la technique, à condition toutefois qu'on ne puisse, à partir des racines propres, forger ces mots nouveaux. Or la langue kurde se prête parfaitement à cette formation de vocables neufs. Il n'y a qu'à lire les revues *Hawar* ou *Ronahî*, publiées à Beyrouth en 1942-1945, pour voir comment les frères Bader-Khan ont su exprimer par des formes vraiment kurdes, tout le nouveau matériel de guerre utilisé alors, pour ne prendre que cet exemple. A Bagdad, Tewfiq Wehbi avait agi de la même façon (23).

Le Dictionnaire kurdo-russe, *Kurdsko-russkiy slovarî* ou *Xeber-nama kôrmancî-rûsî* sort des presses de l'Institut des langues étrangères de Moscou. Il compte 620 pages, format 17×11, les pages 507 à 618 étant consacrées à une *Esquisse de la Grammaire kurde*, en russe, qui m'a paru assez claire. Les tableaux des conjugaisons, en particulier, sont bien présentés. L'auteur est ÇERKES X. BEKO, candidat en sciences philologiques. L'ouvrage, préfacé par l'Académicien I. A. Orbéli, renferme environ 14.000 mots. C'est beaucoup moins que l'ouvrage précédent, mais il est mieux conçu et réalisé. Contrairement à ce dernier, il ne se contente pas de mettre un ou plusieurs mots en face de son correspondant arménien, il distingue les différents sens possibles d'un même mot en les numérotant, et en les séparant alors encore par des lettres. En outre, il donne beaucoup d'expressions, de phrases même: ce qui rend ce travail à la fois plus scientifique et plus pratique. Mais il n'est pas, malgré tout sans défauts. Il abonde lui aussi en mots étrangers, comme, dans la seule page 234, *manifest*, *manometr*, *marksîzm*, *matématik*, *matérialîzm* dont la présence peut à la rigueur s'expliquer;

mais certains vocables kurdes, par ex., *masî*, poisson ou *mar*, serpent sont orthographiés *me'sî* et *me'r*, ce qui leur donne une prononciation qui n'est pas la prononciation courante et cela déroute un peu.

Quant au Dictionnaire Russo-kurde, *Russko-Kurdskiy slovari*, il a été édité par I. O. FARUKOV, à Moscou, également à l'Imprimerie Nationale des Dictionnaires étrangers et nationaux. Il compte 782 pages et près de 30.000 mots. Malheureusement je ne l'ai vu que quelques instants à Paris et n'ai pu me rendre compte de ses qualités et de ses défauts.

Je n'ai pas en mains les livres scolaires en usage dans les classes primaires des villages kurdes d'Arménie soviétique, mais les quelques manuels utilisés dans les régions kurdes d'Irak ne sont que des traductions de l'arabe. Ainsi la Géographie, pour la classe de 4e: *Cixrafiyayî ibtidayî taze* (1949, 162 pages); l'Instruction civique et morale pour la 5e: *Wacibatê rewştî xuwê niştîmanê* (1948, 98 pages) ou *Firmanê niştîmanê û rewştî* (1951, 130 pages); l'Histoire naturelle: zoologie et botanique: *Ktêbê eşîya û seretayî sirwişt*, pour la 5e (1950, 120 pages). Dans ce dernier ouvrage, chaque titre de chapitre ou de paragraphe est traduit en arabe et, sous chaque gravure, on donne, en kurde et en arabe, le nom de la plante ou de l'animal représenté: Les Kurdes se plaignent que ces livres, imprimés à Bagdad par le Gouvernement irakien lui-même, ne sont pas composés spécialement pour les Kurdes et que, d'ailleurs, ils sont insuffisants (24).

Si nous comparons maintenant les Livres de lecture employés dans les écoles kurdes d'Irak ou d'Arménie soviétique, nous ferons des constatations intéressantes.

Les élèves de la quatrième primaire en Irak ont à leur disposition La Lecture Kurde: *Xwendîné Kurdî* de NACÎ EBAS (Bagdad, 1949, 224 pages). Ce livre, qui débute par une page du Coran, en arabe naturellement, contient quarante morceaux. Ce sont pour la plupart des fables ou des histoires d'animaux. Des légendes et contes, empruntés au folklore oriental, ont toujours une teinte moralisante. Quelques lectures seulement ont un aspect plus scientifique. La seule saveur réellement kurde de l'ouvrage nous

est apportée par une dizaine de poèmes de ZÎWER (1875-1946), toujours plein de charme et bien fait pour plaire aux enfants. Chaque morceau de ce recueil est suivi de quelques questions d'intelligence et aussi d'un petit vocabulaire où les mots difficiles ou rares sont expliqués et souvent même traduits en arabe. Les dessins sont aussi spirituels, mais les photographies sont lamentables et n'ont donc rien d'éducatif.

Si nous passons au livre de lecture, imprimé à Erivan, en 1955, et édité pour la classe de 3^e par HACIYÊ CINDÎ: *Zmanê dê. Ktêba xwendinê* (180 pages), nous entrons littéralement dans un autre monde. Les 126 numéros, assez brefs, de l'ouvrage sont répartis en neuf centres d'intérêt. Les huit premiers numéros n'ont point de titre commun, mais voici celui des autres: 1. — Le jardin et la vigne (n^{os} 9-26); 2. — L'école, la maison, les camarades (n^{os} 27-41); 3. — La Grande Révolution Socialiste d'Octobre (n^{os} 42-62); 4. — L'hiver (n^{os} 61-71); 5. — Lénine (n^{os} 72-82); 6. — Les animaux sauvages et domestiques (n^{os} 83-95); 7. — L'hygiène (n^{os} 96-100); 8. — Le printemps (n^{os} 101-117); 9. — La fête du 1^{er} Mai (n^{os} 118-126). Prose et poésie alternent au long du livre. On voit déjà, par ce simple énoncé, que si les lectures des petits Kurdes d'Arménie soviétique sont plus variées que celles de leurs camarades irakiens, elles sont aussi plus nettement orientées. En outre, alors que les différents contes ou fables du livre irakien restent anonymes, les textes que nous avons ici constituent comme une Anthologie de traductions d'écrivains célèbres, russes comme Pouchkine (n. 8), Tolstoï (n. 39), Nékrasov (n. 70), Jitkov (n. 66); les spécialistes pour enfants: Gaidar (n. 31) et Ilin (n. 1), Mikhaïlov, auteur des paroles de l'hymne soviétique (n. 73), et j'en passe. Comme il convient les auteurs Arméniens Aghayan (n. 89 et 116), Toumanian (n^{os} 25, 90, 103) et Tcharentz (n. 46) sont aussi mis à contribution. Citons encore l'Ukrainienne Wassilievskaya (n. 85). Il s'agit, on le voit, de faire connaissance assez tôt avec les auteurs connus de la grande famille des peuples communistes. Mais les écrivains kurdes conservent naturellement une place de choix: poètes, comme Mikailê Rechid (n^{os} 21 et 23), Q. Mirad (n^{os} 7 et

55), Usivê Beko (n. 117), E. Django (n. 26), A. Tcholo (nos 33 et 81); Eminê Evdal (n. 102); en prose, on peut lire les pages de Dj. Gendjo (nos 9, 36, 96), de Q. Kôrdo (n. 112), de W. Nadirî (n. 124). L'auteur du manuel s'est réservé la part du lion avec 23 poésies et tous les textes en prose, non signés, au nombre de 31. Des questions suivent la plupart des passages en prose. On y insiste sur le côté moral et le patriotisme.

Le patriotisme. Arrêtons-nous y un instant. La première lecture, en effet, due à la plume de Ilin, est intitulée: *Wetenê me, Notre Patrie*, c'est-à-dire «la maison des peuples soviétiques». Le numéro deux est la traduction kurde de l'Hymne national de la République Socialiste Soviétique d'Arménie:

Monde libre de l'Arménie Soviétique,
 Bien des siècles d'oppression ont passé sur toi,
 Nos ancêtres ont farouchement lutté pour toi,
 Pour que tu sois Notre Mère-Patrie, Arménie!

On se représente mal des petits Kurdes chantant cela. Mais, au fait, les petits écoliers kurdes d'Irak, n'admirent-ils pas eux aussi la photographie de leur roi, le Roi Fayçal II, à la première page de leurs manuels scolaires? et le mot Kurdistan n'est-il pas proscrit, ici et là, dans les livres laissés aux mains des écoliers? (25) Tous ces volumes d'U.R.S.S. sont cartonnés et leurs illustrations, sans toujours être très artistiques, ont pourtant un cachet plus concret, plus véridique que les dessins des ouvrages irakiens.

Si l'insuffisance d'écoles primaires, en pays kurde, maintient une grosse partie du peuple dans l'analphabétisme, il ne s'ensuit pas, loin de là, que tous les Kurdes soient ignorants. Cela peut paraître paradoxal, mais il existe chez eux une assez forte proportion de gens très cultivés qui constituent l'élite intellectuelle des pays où ils vivent. Je me suis laissé dire qu'à Istanbul même un bon pourcentage des journalistes du pays était d'origine kurde. On pourrait faire à Bagdad une constatation analogue. En effet, nombreux sont ceux qui quittent les villages de leurs montagnes pour fréquenter les écoles secondaires de Mossoul et les établissements supérieurs de Bagdad, où ils font très bonne figure auprès

de leurs condisciples arabes. Erivan et Moscou, de leur côté, abritent de nombreux étudiants kurdes. Et la réflexion de ces Anglais qui disent des Kurdes d'Irak qu'«ils ne lisent rien ou lisent Sartre et Hemingway» (26), montre bien le caractère presque anormal de cette situation. Certains poursuivent leurs études à l'étranger. Ils sont aujourd'hui environ 70 en Europe occidentale et près de 100 aux États-Unis, et on n'est pas obligé d'admettre cette boutade de James BELL qui affirme (*Time*, 22 sept. 1952) que les quelques Kurdes qui sont allés aux U.S.A. en sont revenus «fanatiques de base-ball, de Xavier Cugat et des girls de la Ve Avenue»! En tout cas, les étudiants kurdes d'Europe ont tenu leur second Congrès Général à Londres, du 2 au 4 janvier 1958. Leur «Association Culturelle des Étudiants Kurdes en Europe» (A.C. E.K.E.), *Komeley Zanistî Xwendikarani Kurd le Ewropa*, en est sortie réorganisée et renforcée. Ses principaux buts sont: 1. — Unir les étudiants kurdes en Europe et organiser des rencontres périodiques entre eux; 2. — Réaliser l'entraide matérielle entre les étudiants kurdes en Europe; 3. — S'occuper de la culture nationale kurde et travailler à son développement; 4. — Faire connaître au monde la culture du peuple kurde, son pays et sa situation; 5. — Se mettre en contact avec d'autres organisations estudiantines nationales ou internationales en vue de coopération, conformément aux buts de l'Association et dans les limites de son intérêt; 6. — Publier un Bulletin périodique comme un moyen d'exécution. Ce programme est extrait précisément de ce Bulletin, intitulé *Kurdistan*, et dont le n° 1, mars 1958, a été ronéotypé à Londres. Ses trente pages contiennent l'Appel du Président de l'Association, ISMET CHERIFF, en kurde, arabe, anglais et français; un article du même, en anglais, sur *La langue kurde et ses dialectes*; un article de Bakir A. Ali sur *La musique kurde*, en anglais également. Les autres articles, tous en kurde, mais en caractères arabes, traitent de la langue kurde, de l'histoire kurde. Salahedin Seedila donne un alphabet en caractères latins; un étudiant en médecine traite de la *malaria* et un ingénieur nous parle de la *maison au Kurdistan*. On peut lire encore quelques poèmes de DILDAR (1917-1948). On est agréa-

blement impressionné par le caractère sérieux des articles de ce premier numéro d'une revue dont les rédacteurs sont étudiants à Lausanne, Vienne, Londres, etc. Nous lui souhaitons bon succès et longue vie.

Le numéro 2 du Bulletin a paru en Août presque entièrement en anglais (18 pages). Dans son éditorial, il salue avec joie la naissance de la République irakienne et prône la fraternité kurdo-arabe. I. Chériff continue son étude sur la *langue kurde et ses dialectes*; Saleh Saadallah donne une petite étude sur *Mamê Alan*; F. M. Resha rend compte de la brochure *Dîyarî* de Kameran. — On publie des lettres de B. Nikitine, de P. Rondot et une entrevue avec S. Wikander; un article (en kurde) sur les Kurdes de Turquie. Enfin quelques nouvelles. — D'autre part, le troisième Congrès général des étudiants kurdes en Europe s'est réuni à Munich (Allemagne) du 4 au 6 Août. On y a décidé de rayer le mot (culturel) du nom de l'Association, non pour lui ôter son aspect culturel, mais pour élargir son activité. L'A.E.K.E. va donc désormais ajouter à ses principaux buts celui «de travailler au service du peuple kurde et de ses questions nationales, de les faire connaître au monde...».

III

LA LITTÉRATURE

Le dernier chapitre de B. Nikitine (p. 255-295) nous entretient de la littérature kurde qui, au dire de Viltchevsky, souffre de «l'hypertrophie du folklore». De fait, celui-ci est extrêmement riche, qu'il s'agisse d'épopées, de contes, de fables, de proverbes, de chansons, les Kurdes n'ont rien à envier à personne et les Orientalistes nous ont déjà fait part de leurs découvertes en ce domaine. La littérature écrite est plus récente. Elle doit se débattre souvent au milieu de bien des difficultés matérielles; peu à peu pourtant, elle fait son chemin, tant en Irak qu'en Syrie et surtout en Arménie soviétique. Que les Russes s'intéressent aux Kurdes, le fait n'est pas nouveau et l'auteur se complait à nous rappeler, en un trop court paragraphe, le rôle de pionniers tenu par ses

compatriotes dans la kurdologie (27). D'autre part, nous avons déjà jeté, dans cette même Revue un «*Coup d'œil sur la littérature kurde*» (*Al-Machreq*, mars-avril 1955, p. 201-239). Depuis me sont parvenues quelques nouveautés et je vais signaler aussi quelques ouvrages qui avaient échappé à ma connaissance. Les pages qui suivent voudraient utiliser au mieux tous ces nouveaux documents.

1. — *L'Irak conserve son avance.*

En effet, la liberté culturelle qui existe en ce pays permet aux Kurdes de maintenir vivante leur langue et d'enrichir leur littérature. Deux nouvelles Revues ont vu le jour cette année. La première *Şefeq*, *L'Aurore*, paraît à Kirkuk et est éditée depuis janvier 1958. Elle est en principe bimensuelle, mais pour le moment ne paraîtra qu'une fois par mois. Elle compte 48 pages (28×21), dont un peu plus de la moitié en kurde. L'autre partie est en arabe. En effet, cette Revue «littéraire, scientifique et sociale» a pour but de favoriser en Irak la double culture qui y règne. C'est un rapprochement intellectuel kurdo-arabe. Les noms de Tewfiq Wehbi, Refiq Hilmi, Cemil Bendi Rojbeyani, pour ne citer que ceux-là, suffisent à montrer qu'avec de tels collaborateurs cette Revue fera honneur aux Lettres kurdes. Je ne connais pas directement l'autre Revue: *Taqaddom*, *Le Progrès*, publiée à Bagdad depuis peu. D'après le journal *Al-Hurriya* de Beyrouth (n° 33 du 15 mai 1958), c'est un magazine kurdo-arabe également. L'édition de la section kurde est confiée au Sénateur Tewfiq Wehbi, tandis que l'éditeur pour l'arabe est Sayid Mohamined Brifkani, journaliste irakien (kurde) bien connu. Le magazine rapporte les événements de la semaine, contient des articles littéraires, d'autres pour les femmes, quelques contes brefs et une chronique sportive (28).

Dans le domaine des traductions, quelques travaux dignes d'être mentionnés. De GORAN, *Helbijarde* (Baghdad, 1953, 106 pages) ou Morceaux choisis d'auteurs occidentaux, comme Pearl Buck, Oscar Wilde, Catulle-Mendès et Anatole France et quelques récits de guerre. *Zadig* de Voltaire, ainsi que je l'ai contrôlé, a trouvé un bon traducteur en MEHEMED ELÎ KURDÎ, *Hekayet Zadiç* (Baghdad, 1954, 168 pages). *The Tempest* de Shakespeare, *Çîrokî Gerda-*

weka fut mis à la portée des lecteurs Kurdes par C. A. NEBEZ (Baghdad, 1955, 150 pages), qui laisse entre parenthèses les noms propres et certains mots anglais difficiles, dont la traduction peut ainsi être vérifiée.

Parmi les prosateurs, quelques récits ou contes légendaires, comme *Mem Homer* (Hawlêr, 1954, 27 pages) par M. M. EMÎN; *Nasr û Marmar* (Baghdad, 1956, 22 pages) par M. T. URDÎ; *Xanzad* (Sulaimani, 1957, 56 pages) de C. A. BABAN. — Dans *Lalo Kêrîm* (Hewlêr, 1956, 72 pages) C. A. NEBEZ expose les souffrances de la vie sociale. Mais tout cela reste assez maigre. Par contre ELADÎN SÊCADÊ, dont la plume est féconde, a publié coup sur coup trois beaux volumes, de 200 pages chacun, intitulés *Le Fil des Perles*, *Rîşteyê Mirwarî* (Baghdad, 1er et 2e vol. 1957; 3e vol. 1958). Ces récits littéraires, ces contes, ces historiettes où se mêlent philosophie, croyances, Histoire, fournissent de bonnes heures de lectures à la fois instructives et amusantes. Le même auteur nous décrit, d'autre part, une tournée qu'il fit à travers le Kurdistan, *Keştik le Kurdistanê, A Journey in Kurdistan* (Baghdad, 1956, 146 pages). Périple de 1.816 kms, accompli par Sedjadé, durant l'été de 1955, et qui le mena dans les principales villes du Kurdistan irakien, en commençant par Mossoul (p. 6-11), Akra (p. 12-20), Zakho (p. 21-28), Duhok (p. 29-33), Amadia (p. 34-47), Bamerné (p. 48-62), Hewlêr ou Erbil (p. 63-74), Kirkûk (p. 75-83) et se termine par Sulaimani (p. 84-96), avec une pointe sur le barrage du Dokan (p. 97-102) et Qaladiza, à la frontière persane (p. 103-117), puis retour à Baghdad. Aux pages 118-120 on a dressé un tableau des écoles du liwa de Sulaimani que j'ai utilisé plus haut. Cet ouvrage est une véritable mine de renseignements sur la géographie et les ressources naturelles et économiques de la région, son Histoire aussi, la situation sociale, les mœurs et coutumes de ses habitants. L'auteur y a rencontré les personnages les plus marquants et a eu avec eux des conversations pleines d'intérêt. Malheureusement le volume est déparé par les photographies où il est impossible, dans la plupart des cas, de reconnaître ce qu'elles représentent.

La poésie est toujours à l'honneur. Le folklore est représenté

par deux longs poèmes épiques: *Leyla û Mecnûn*, publié à Baghddad (1950, 48 pages) par ALÎ BAPÎR et *Xorşîd û Xawer*, publié également à Baghddad (1953, 54 pages) aux frais de Mela M. SALIHÎ. La même année, parut, toujours à Baghddad, le *Dîwanê SAFÎ*, surnom de Kak Mistefa Heyrani (1972-1941). Son œuvre, qui comporte une section kurde (p. 13-68) et une partie persane (p. 71-112), est éditée par Mohsen Dizayî et précédée d'une notice biographique par Eladin Sedjadé. En 1957, à Baghddad encore, M. XIZNEDAR, avec l'aide du journal Gulavêj de Sulaimani, nous donne une très belle édition de *Diwanê Ehmedê HEMDÎ Beg Sahibqiran* (1878-1936), précédés d'une notice historique et littéraire (400 pages). La facture de ces nombreux poèmes est variée. Les strophes prennent souvent la disposition de quatrains ou de quintils. On y exalte l'amour de la Patrie et de la Liberté et la note religieuse conserve sa place. Quelques Anthologies sont publiées. R. HÎLMÎ, dans le second volume de *Poètes et Ecrivains Kurdes, Şiir û edebiyatê kurdî* (Baghddad, 1956, 208 pages), nous donne, précédés de notices littéraires, des extraits de Dildar, Ramzi, Zîwer, Salim, Salam, Alî Bapîr et Nûrî Şêx Salih. A. B. HEWRÎ, né en 1915, nous offre dans *Azad û Awat* (Baghddad, 1956, 78 pages), quelques pages de son Diwan. Une longue préface (p. 7-21) de Mistefa Salih Kerfîm nous renseigne sur l'auteur. EHMED HERDÎ, de Sulaimani, dans *Razê Teniyayî* (Baghddad, 1957, 32 pages), nous présente quelques-uns de ses poèmes que Marûf Xiznedar situe dans l'Histoire de la poésie kurde (p. 4-12). A l'usage des classes, NERÎMAN publie un nouveau choix de poésies: *Helbest bo qutabîyan* (Kirkûk, 1955, 84 pages). Le Recueil *Bizar* (Baghddad, 1957, 106 pages), édité par RESUL BIZAR GERDÎ, né en 1926, se divise en trois sections. La première (p. 6-30) compte 53 *Heyran* ou brèves odelettes lyriques de quelques lignes, de facture libre originale; la seconde (p. 31-64) nous offre des chants, *Goranî*, pour lesquels l'auteur a composé la musique; la troisième, intitulée *Maqâmât* ou Séances (p. 64-106) renferme des poésies de différents auteurs. KAMERAN fait précéder d'une notice sur la poésie en général (p. 5-13) un recueil de ses poèmes qu'il intitule: *Cadeau, Diyarî* (Baghddad, 1957, 84

pages). Ce même Kameran fait l'éloge, en vers libres, de *Jemîlé*, héroïne algérienne, dans *Şefeq* (fév. 1958, p. 25-26), que célèbre également SACÊD AWARÊ (Baghdad, Liwa, 1958, 16 pages). L'auteur compare cette jeune fille à Jeanne d'Arc «héroïne française qui se dressa contre l'impérialisme anglais». Dans ce même ordre de panégyrique, M. S. DELAN a glorifié Cheikh Mahmoud l'Immortel: *Şêx Mehmûdê Zîndû*, avec une introduction de M. Xiznedar (Baghdad, 1957, 60 pages). Les préoccupations à propos de l'instruction des filles et du rôle de la femme dans la société se manifestent en deux comédies: La fille et l'école, *Keç û qutabxanê* de F. BORYAN (Baghdad, 1956, 14 pages) et La femme et l'écriture, *Efrat û niveşte* par Jîrî (Baghdad, 1956, 20 pages). Ces pièces ont été jouées dans les écoles du liwa de Sulaimani. Signalons pour terminer que MARUF XIZNEDAR, décidément très actif, a traduit en arabe un certain nombre de Chants et Poèmes kurdes: *Aghanî Kurdistan* (Baghdad, 1956, 64 pages) où nous retrouvons Ehmedê Xanî, Pîremêrd, Dîldar, Mihrban Xanim, Nalî, Bêkes, etc. De son côté, Edmonds publie et traduit en anglais quelques pièces du satirique Riza Talabanî (p. 57 et 290-295), de Pîremêrd (p. 44) et dix poésies de Goran (p. 172-179). •

2. — *En Syrie, on entretient le feu sacré.*

Des Kurdes de Syrie, nous n'avons pas grand'chose. O. SEBRÎ, ce conteur si vivant en prose, semble passer par une période de pessimisme, à en juger par son petit recueil de poésies, intitulé *Bahoz, La Tempête* (sans lieu, 1956, 68 pages). Les sentiments nationalistes exprimés paraissent s'exaspérer et attendre du Nord l'espoir de se réaliser. La prosodie du poète d'autre part rompt carrément avec les procédés classiques.

Mais arrêtons-nous plus longuement au *Destana Memê Alan, Légende de Memê Alan*, paru tout récemment à Damas (1957, XXXIV, 150 pages). On connaît cette histoire, une des plus populaires du folklore kurde. Grâce à des Péris, Memê Alan, fils du roi d'Occident, rencontre de façon merveilleuse la Princesse Zin, de la famille régnante du Botan. Mais l'enchantement terminé, les deux amants sont de nouveau séparés et n'auront de cesse

qu'ils ne se soient retrouvés. Naturellement, maints obstacles se dressent sur la route de leur amour, préparés par la jalousie du magicien Béko, favori de l'Emir de Djézireh et qui finira par obtenir la mort des deux jeunes gens réunis. Ce long poème de 3.675 vers se partage en plusieurs épisodes qui se subdivisent eux-mêmes en de multiples fragments. Dans une très intéressante introduction (p. V-XXXIV), l'éditeur, *Çiroknivîs*, qui reste anonyme, ne nous cache pas qu'il a basé son édition sur le travail de R. LESCOT, *Textes kurdes, II, Mamê Alan* (Beyrouth, 1942, 386 pages), mais, dès la première page, on se rend compte qu'il ne s'est pas contenté de recopier ce texte. Il y introduit maints changements. Dans l'orthographe d'abord. En effet, il préfère écrire *Ku, hun, úsa, bicúk*, au lieu de *ko, hon, wisa*, et *picúk*. Il fait aussi quelques corrections grammaticales; mais surtout il n'hésite pas à remplacer un mot turc par un mot kurde. Ainsi, rien que dans le premier paragraphe, il élimine les mots arabes ou turcs: *ezîm, qapîyan, walîlix, midirlix* pour les remplacer par: *mezîm, deriyan, wîlayet, midiriyet* (ces deux derniers mots sont arabes, d'ailleurs, mais utilisés en Syrie), et rectifie l'orthographe de *dewa, cêl, carciyan* en *deva, cil* et *carşîyan*. Malheureusement, ce beau purisme ne se maintient pas partout et un mot turc, supprimé ici, est conservé à la page suivante. Quelques vers ont sauté: 345-347; 386; 424, 426; 772-773; 1619-1620; 1656; 2112-2114; 3027; 3166; 3640-3643. Certains ont dû disparaître par mégarde, mais d'autres semblent bien avoir été omis à dessein, comme le vers 424 où des jeunes gens kurdes portent des anneaux aux oreilles. Par contre, le vers qui précède le salut final (3674-3675) est à coup sûr ajouté par l'éditeur: *Bixebitîn jî bo yekîtiya Kurdane: Travaillez à l'union des Kurdes*. Quoi qu'il en soit, l'ensemble textuel ainsi présenté est satisfaisant. Seulement il va sans dire que cette façon de corriger les textes, pour se rendre plus compréhensible à l'auditeur d'aujourd'hui, et qui a déjà dû être utilisée par des éditeurs antérieurs, enlève toute base sérieuse à qui voudrait dater le poème original. Il est assez ancien et précède de beaucoup le *Memozîn* de EHMEDÊ XANî de Bayazid (1650-1706), qui n'en est qu'une refonte plus

littéraire et islamisée. Les quelques noms de personnages, qui d'ailleurs ne sont pas toujours identiques dans les différentes versions, ne permettent pas de fixer une date bien précise. Faut-il remonter au XIV^e siècle (Lescot?), ou seulement à la seconde moitié du IX^e siècle de l'hégire (Orbéli)? Pratiquement la question est insoluble. Ce qu'il y a de certain, c'est que, malgré tout, ce long poème renferme une quantité de renseignements sur les mœurs et coutumes kurdes anciennes. Qu'il s'agisse de pratiques rituelles, de croyances ou de superstitions, de formules de serment, nous sommes abondamment servis. Les proverbes ne manquent pas non plus qui illustrent les situations les plus variées. Si l'on s'arrête aux procédés de composition, on rencontre de multiples répétitions qui jouent presque le rôle de refrains; beaucoup de morceaux parallèles se répondent l'un à l'autre. Souvent les dialogues forment aussi comme des strophes alternées. De toutes les figures de style, les plus fréquentes sont les comparaisons, soit avec les animaux, où le faucon revient le plus souvent, soit avec les astres ou les phénomènes de la nature, soit avec des objets familiers, comme le chapelet ou la meule.

Si je ne lui avais touché le genou, il ne serait pas sorti de son extase,

Tel un faucon aux serres sanglantes, rouges comme le vin, les ailes dorées,
le jabot jaune, qui habite les hautes falaises et reste dans son nid

Trois jours et trois nuits, sans goûter la chair du gibier de la plaine.
(Vers 1809-1811, trad. Lescot).

Elle saisit les barreaux de la fenêtre et s'y pendit, pareille à une boucle
de cheveux (v. 1363).

Il redit tout par le menu, comme on égrène un chapelet (v. 2452).

Tout tourna autour de lui, comme s'il eût été sur une escarpolette d'enfant
(v.2547).

Ce poème, vraiment classique, dont les variantes sont très nombreuses, déjà connu en français, grâce au travail de R. Lescot, vient d'être traduit en arabe à Beyrouth: *Mem û Zîn* (1958, 184 pages). Mais c'est plutôt là une adaptation du poème plus littéraire d'Ehmedê Xanî que M. SAÏD REMEZAN vient de nous donner de cette histoire qu'il compare à celle de Roméo et Juliette. D'autre part, HECİYÊ CINDÎ a donné du même poème, sous le titre *Mamê û Zîné*, une traduction arménienne (Erivan, 1956, 190 pages),

tirée à 5000 exemplaires, présage du bon succès de cette édition. Dans la longue introduction de l'éditeur (p. 5-23), c'est à Tristan et Iseult que sont comparés cette fois les deux héros de l'histoire. Mais nous voilà revenus aux Kurdes d'Arménie soviétique.

3. — *Œuvres et Écrivains d'Arménie Soviétique.*

Dans ma précédente étude, intitulée: *Coup d'œil sur la littérature kurde*, j'avais consacré quelques pages (p. 229-232) aux écrivains kurdes d'Arménie soviétique. De nouveaux textes me permettent aujourd'hui de mieux juger et apprécier les efforts, l'évolution et la portée de la culture d'une infime minorité nationale au sein de la grande Patrie des Soviets. Comme on le verra, les volumes qui serviront de base à cette étude sont dus à un petit nombre d'auteurs, toujours les mêmes, ce qui n'a rien pour nous étonner.

Les Recueils des «Œuvres des Écrivains kurdes soviétiques», *Efrandinê nivîskarê kormanca sovêtiyê*, paraissent à de certains intervalles. J'ai entre les mains le 4^e volume, paru à Erivan, en 1948, par les soins de CESIMÊ CELÎL (cartonné, 140 pages, tirage à 2000 exemplaires). Neuf auteurs y sont représentés: *Heciyê Cindî* (6 poèmes, p. 3-27); *Emînê Evdal* (18 poèmes, p. 28-73); *Wezîrê Nadîrî* (3 poèmes, p. 74-78); *Cesimê Celîl* (6 poèmes, p. 79-93); un morceau en prose de *Cergoyê Genco* (p. 94-98); *Qaçarê Mirad* (9 poèmes, p. 99-114); *Etarê Şero* (7 poèmes, p. 115-127); *Usivê Beko* (2 poèmes, p. 129-134) et *Mîkaîlê Reşîd* (2 poèmes, p. 135-136). En 1954, le même CESIMÊ CELÎL publiait à Erivan encore une nouvelle Anthologie: Les Écrivains kurdes soviétiques, *Nivîsarkarê kormanca sovêtiyê* (cartonné, 302 pages, 1000 ex.). On y retrouve les noms de *Haciyê Cindî* (20 poèmes, p. 5-82); *Emînê Evdal* (22 poèmes, p. 85-154); *Cesimê Celîl* (14 poèmes, p. 154-246); *Wezîrê Nadîrî*, un long poème: *Nado et Gulizer* (p. 249-260); *Usivê Beko*, un long poème également: *Sihîd* (p. 263-286); enfin *Mîkaîlê Reşîd* (9 petits poèmes, p. 289-293). Rappelons le livre de lecture, édité par HECÎYÊ CINDÎ en 1955 et signalé plus haut. Enfin j'ai reçu une petite brochure de *Vers, Şiyêr* de ETARÊ ŞERO (Erivan, 1957, 50 pages) (29).

Le 29 septembre 1958, à 8 h. du soir, les écrivains kurdes soviétiques se réunirent à Erivan dans les bureaux du journal *Riya Taeze* afin de discuter de leurs travaux. Ils étaient 6: Hadjiyê Djindî, Emînê Evdal, Ûsivê Beko, Djasimê Djelîl et Qatcharê Mirad sous la présidence de Ereb Chamîlov. Le numéro 80 (996) du 5 octobre 1958 de *Riya Teze* donne la photographie du groupe, en même temps qu'un compte-rendu de la séance. Voici les travaux annoncés. De HADJIYÊ DJINDI un recueil (en russe et en kurde: *Beyt, Serhatiyêd Kôrdi: Nouvelles kurdes* et aussi *Çîrokêd Kôrda, Histoires des Kurdes*, en préparation. EREB CHAMILOV a un livre à l'impression: *Berbang, L'Aube*, recueil de ses œuvres et prépare un roman: *Jîna bextewar, La vie heureuse*, qui décrit la vie des Kurdes à l'époque des Soviets. D'EMÎNÊ EVDAL dont on rappelle les éditions (en arménien) de *Gôlizer* où est décrite la vie des Kurdes d'avant la Révolution et le poème *Memê û Zîné* qui lui a demandé dix ans de travail, a annoncé *Rastrnîvisandîna zîmanê Kôrdiya, Orthographe de la langue kurde*, qui sera la bienvenue, car son utilité se fait sentir. Û. BEKO éditera, cette année, en arménien, *Bilûrê Şivên, La flûte du berger* et travaille en outre à un roman, intitulé: *Gulê*. Après le rappel de l'édition arménienne des œuvres de CESIMÊ CELIL, on signale qu'il a écrit pour le cinéma un scénario de l'Épopée *Siyabend û Xecêzerê*, dont nous parlerons plus loin. — Enfin à Erivan, en 1959, on publiera un recueil de vers de Q. MIRAD.

A ces ouvrages, il convient d'ajouter un certain nombre de traductions. En effet les écrivains s'efforcent de plus en plus de faire connaître aux autres peuples de l'Union Soviétique leur folklore et les œuvres de leurs poètes contemporains. Les Arméniens, cela se conçoit, en sont les premiers bénéficiaires. Nous avons ainsi de CESIMÊ CELIL, *Alagöz* (Trad. arménienne, 1954, 132 pages, 3000 ex.). Ce volume se divise en cinq parties: *Pour la paix* (12 poèmes, p. 7-22); *Alagöz* (10 poèmes, p. 25-38); *Je suis une rose sauvage* (4 poèmes, p. 41-45); *la flûte du berger*, recueil de trois pastorales assez longues (p. 49-68); enfin cinq *légendes populaires* (p. 71-128). L'ouvrage se termine par une notice biographique

(p. 129-130). Du même CESIMÊ CELÎL, un autre recueil de *Poèmes kurdes* (Trad. armén. 1955, 116 pages). Il renferme quatre assez longs poèmes: Une nouvelle version de 2172 vers, divisés en 15 chants, de *Mamê et Zîné* (p. 3-71); *Le Chant de Hozbek* (p. 72-97); *Hamûdê Şankê* (p. 98-107); et *Têlt Eysê* (p. 108-115). De son côté, HACÎYÊ CINDÎ a publié *Golizer* (Trad. armén. Erivan, 1956, 94 pages) ainsi que *Mamê û Zîné*, déjà indiquée ci-dessus. En 1954, il avait fait paraître *Köröglu* (240 pages), extraits de la version kurde d'une épopée azerbaïjanaise, ainsi que sa traduction arménienne (30).

On voit par les listes qui précèdent que ce sont en fait toujours les mêmes noms qui reviennent depuis un quart de siècle. Ils sont d'ailleurs assez peu nombreux, une dizaine en tout, mais ils ont maints points communs. Cinq d'entre eux au moins sont originaires de Kars, ils ont sensiblement le même âge et sont tous membres du Parti communiste. Leur chef de file, celui qui le premier entra dans la carrière, car il a dix ans de plus qu'eux tous, est EREB ŞEMO ou ŞEMİLOV, né dans le petit village de Sousouz, près de Kars, le 28 octobre 1898. Cette précision inaccoutumée est due au fait que son père, berger du village, avait été chargé par le chef de la police rurale de retrouver sa jument perdue et lui avait donné pour cela un ordre écrit demandant aide et protection à tous les maires du secteur. Ce papier, conservé précieusement en famille, avait été délivré le jour même de la naissance de notre futur écrivain. Petit berger yézidi, de la tribu Hesenî, il avait appris, par la pratique, outre le kurde sa langue maternelle, le turc et l'arménien. Il avait par surcroît acquis quelques notions de russe à l'école d'Alexandrovka, village de Molokans où il habitait, à 7 kms de Kars. Cela lui permit de s'engager comme interprète dans les troupes russes, lorsque les Cosaques, dès octobre 1914, voulurent attaquer la Turquie. En 1916, alors qu'il travaillait au chemin de fer d'Erzeroum, il fit la connaissance de Russes de Moscou et adhéra au bolchevisme. Il s'enrôla dans l'Armée Rouge, participa à un certain nombre d'engagements contre les Blancs, fut blessé à plusieurs reprises. En 1924, le Comité Central du P.C. d'Arménie le nomma

membre de la sous-commission des Minorités nationales et instructeur du Comité Central. Il est chargé de la propagande dans son pays d'Alagöz, où il organise des cellules parmi les tribus kurdes. En 1925, des Soviets sont élus dans les campements nomades et la féodalité est supprimée, après bien des heurts et difficultés avec les Tachnaks arméniens qui, dans l'intervalle, avaient tué son père, tandis que sa mère était morte de faim. C'est lui-même qui nous raconte toute son histoire dans le *Berger kurde*. Par la suite Ereb Şemo est devenu Docent kurdologue de l'Académie historico-linguistique de Léningrad, mais le talent de cet auteur ne s'est guère exercé dans le domaine de la poésie. Voici par contre un trio de quinquagénaires qui sont comme les piliers de l'œuvre poétique kurde actuelle en Arménie. CESIMÊ CELİL est né en 1908 à Khizer-Ghoula, district de Digor, dans la province de Kars; HECİYÊ CINDÎ, en 1906 (?), à Jamantchair, dans la même région et EMİNÊ EVDAL, vers 1910, dans un village de ce même secteur de Kars. Toute cette région fut le théâtre de combats durant la première guerre mondiale. C'est par miracle que la famille d'Emin, alors âgé de huit ans, échappe au massacre presque total de la population. En 1920, l'enfant est recueilli à l'orphelinat américain de Kars. Cesimê Celil a un destin semblable. En 1918, ses parents qui étaient des paysans sédentaires et s'occupaient d'agriculture et d'élevage, sont tués par les Turcs. Le jeune garçon s'est réfugié à Alexandranopol (auj. Leninakan), et est admis dans un orphelinat arménien où, jusqu'en 1925, il apprend l'arménien et reçoit une éducation moyenne que, de 1927 à 1931, il continue à Bakou et à Tiflis. En 1930, il entre dans le Parti et, en 1931, il est nommé Directeur de Pédagogie en Transcaucasie. En fait, ses études n'ont pas été retardées. Il n'en a pas été de même, semble-t-il, pour Eminê Evdal. Celui-ci quitta en 1923 l'orphelinat de Kars pour Tiflis où il s'initia à la lecture de Karl Marx, ce qui, nous confie-t-il, était impossible, car interdit, chez les Américains. Pour gagner sa vie, il devint d'abord portefaix, comme son oncle, à la gare de chemin de fer. C'est là qu'un inconnu le découvrit à l'âge de 14 ans et le mit à l'école. L'enfant termina ses études secondaires,

fut instituteur quelques années dans les villages kurdes et revint s'inscrire à l'Université d'État à Erivan, où il termina brillamment ses études comme licencié en philologie. Il est collaborateur de l'Académie des Sciences d'Arménie. Quant à Heciyê Cindi, nous savons tout simplement qu'il fut d'abord berger. J'ignore où il a fait ses études et obtenu sa licence ès Sciences philologiques. Il est collaborateur scientifique de l'Académie des Sciences et est Président de la section kurde de l'Union des écrivains soviétiques d'Arménie. D'abord compilateurs des contes, chansons et légendes du folklore kurde qu'ils ont édité en le corrigeant plus ou moins, ces trois auteurs se sont par la suite essayé eux-mêmes à ce qu'on pourrait appeler des exercices d'imitation, avant de se laisser guider par une inspiration personnelle. Aussi leurs œuvres abondent-elles en clichés et ne manifestent-elles pas toujours beaucoup d'imagination créatrice. En tout cas, de ces trois pionniers de la littérature kurde, Celil est sans doute celui dont l'âme est la plus poétique et l'art le plus original.

SAMAND SIYABENDOV naquit lui aussi dans les environs de Kars, en 1909, d'une famille de paysans. Après la guerre, sa famille se réfugia à Tiflis où son père fut portefaix. En 1926, ils s'installèrent à Aparan, en Arménie. Le jeune homme fit ses études à l'Institut des Minorités nationales orientales soviétiques à Léninegrad. En 1938, il est député au Soviet suprême d'Arménie pour les Kurdes de l'Alagöz. Il prit une part héroïque à la guerre et participa, comme commandant, à la défense de Moscou. Après décision du Soviet Suprême, il fut honoré du titre de «Héros de l'Union Soviétique». De 1946 à 1950, il est député kurde au Soviet Suprême de l'U.R.S.S. Dans le domaine des lettres, on retrouve son nom comme rédacteur de livres de classe et j'ai déjà signalé son activité dans l'élaboration du dictionnaire arméno-kurde.

Les trois auteurs dont les noms suivent me paraissent être d'une formation intellectuelle différente. D'ailleurs les renseignements biographiques sur eux sont maigres. WEZÎRÉ NADIRÎ, mort prématurément en 1946 ou 1947 (mes sources arméniennes ne concordent pas), dans un accident à Tiflis, est originaire de Tur-

quie, lui aussi, où il était ouvrier agricole. Je n'ai malheureusement pas entre les mains son œuvre autobiographique: *La misère instruit*, dans laquelle il fournissait des informations sur son enfance. Il semble n'être venu dans les territoires soviétiques qu'après les soulèvements kurdes écrasés par Moustapha Kémal en 1931. Dans ses œuvres en tout cas, il se montre très anti-turc. Il connaissait et parlait bien sept ou huit langues, dit-on, dont le russe, l'arménien et l'azerbaïdjanais (ou turc), était communiste militant, membre de l'Union des écrivains soviétiques d'Arménie et attaché à l'Université d'État d'Erivan. Il avait épousé NÛRÊ POLATOVA, première femme kurde universitaire (en Russie), originaire de Digor, toujours dans la province de Kars, et que je soupçonne fort d'être yézidie d'origine. «Par tout son être, par la tournure de son esprit, par l'attention qu'il donnait au passé national, conservant toujours un profond sentiment de l'époque contemporaine, cet homme soviétique, ce Kurde cultivé, symbolisait les principes soviétiques, présidant au développement de la culture, nationale par la forme et socialiste par son contenu» (M. Chaguinian). ÛSIVÊ BEKO lui, dit être un ancien berger. Son long poème: *Sihid*, que nous analyserons plus loin, le montre plutôt comme un *dengbêj* ou troubadour que comme un écrivain. ETARÊ ŞERO, à en juger par la photographie parue dans *Efrandnê* (p. 115), semble plus âgé que ses compagnons. Il a même gardé l'ancien costume paysan. J'ai noté plus haut ses libertés orthographiques qui laissent supposer que son passage dans les écoles n'a pas duré trop longtemps.

Je n'ai pratiquement aucun renseignement biographique sur quelques écrivains, comme EHMEDÊ MÎRAZÎ, ATAMÊ TEIR, CERDOYÊ GENGO, qui est surtout prosateur. KANAT KÛRDO, Professeur à Leningrad, s'occupe surtout de la langue et de la grammaire kurdes. C'est à son amabilité que je dois d'avoir plusieurs ouvrages, en particulier le dictionnaire kurdo-russe, et je l'en remercie cordialement. D'EHMEDÊ ÇOLO, je sais seulement, par un poème d'Emînê Evdal, qu'il est mort, avant 1954, à l'âge de 57 ans, qu'il avait connu la misère en sa jeunesse et qu'il accompagnait

sur sa guitare ses chants en l'honneur de la Liberté et de la Patrie. QAÇARÊ MIRAD et MÍKAÏLÊ REŞÍD paraissent plus jeunes que tous ceux-là. Leur nom d'ailleurs n'a fait son apparition que plus tard dans les journaux et revues. Le prénom du dernier, Michel, permet-il de supposer une origine chrétienne, ou le brassage des différents éléments ethniques (et religieux) du pays des Soviets, au moyen de mariages mixtes? Quoi qu'il en soit, je le mettrai volontiers à part. En effet, ce poète authentique s'est lancé dès l'abord dans des œuvres au ton personnel. Son art est plus subtil et plus scientifique à la fois. Il affectionne les petites pièces de vers, triolets, par exemple. Mais on y sent toujours passer quand même ce souffle qui nous rappelle que le Parti, le Communisme est partout et, en définitive, inspire tout, — même les berceuses!

Une dernière remarque s'impose. Sortis d'un milieu totalement illettré, anciens bergers pour la plupart, et d'origine yézidie sans doute pour plus d'un d'entre eux, nos poètes kurdes n'ont pas eu de contact en leur jeunesse, et vraisemblablement au cours de leurs études, surtout arméniennes et russes, avec la culture arabe ou persane, si bien que leur vocabulaire, rempli de mots turcs, n'est guère contaminé (ou enrichi) par les termes mystiques arabes ou érotiques persans, comme l'est trop souvent celui des poètes kurdes de Syrie ou d'Irak. Mais il y a un revers à la médaille. Toute leur instruction date de l'ère soviétique et leurs œuvres s'en ressentent, tant pour le fond que pour la forme. Leur langue de semi-nomades ou de paysans, forcément réduite, devait emprunter nécessairement beaucoup de mots inconnus de leurs ancêtres et devenus indispensables pour décrire leur genre de vie tout nouveau ou leur psychologie d'hommes socialement évolués. Comme ils ne connaissaient pas suffisamment les riches possibilités de développement de leur propre langage, l'Occident leur fournit cet appoint. J'ai déjà signalé plus haut, à propos des dictionnaires, que ce n'est pas nécessairement un progrès. Mais n'exagérons rien et essayons de montrer qu'ils ont su pourtant, non seulement conserver, mais même enrichir le patrimoine poétique qu'ils ont reçu en héritage.

N. B. *Alors que ce travail est sous presse, je reçois quelques nouvelles études susceptibles d'en éclairer certains points.*

D'abord dans le *Recueil ethnographique de l'Asie Antérieure*, publié en russe à Moscou (1958, I. p. 160-222), une très intéressante étude du Prof. VILTCHEVSKY, intitulée *Les Kurdes Moukri, Essai ethnographique*. En voici les têtes de chapitres: Introduction (p. 180). Population (p. 183). Économie et relations sociales (p. 186). Culture matérielle (p. 193). Villes et vie urbaine (p. 201). Genre de vie général et familial (p. 206). Religion et rites funéraires (p. 214). Langue. Littérature. Folklore (p. 218-222).

L'étude de S. S. GAVAN, qui a pour titre: *Kurdistan: Divided Nation of the Middle East* (London, Lawrence and Wishart, 1958, 56 pages), avec une préface (datée de février 1958) de l'Emir Kamuran Aali Bedir-Khan, est tout à fait différente. Il s'agit ici de faire connaître la question kurde aux milieux d'Occident, si souvent mal informés. L'auteur, très bien documenté, expose sa thèse en quatre chapitres: 1.- Le Kurdistan: Histoire, Langue et Littérature kurdes, Économie nationale kurde (p. 9-20). 2.- Le mouvement national kurde après la première guerre mondiale: La lutte en Turquie le mouvement national kurde en Iraq; les Kurdes d'Iran; la conspiration anti-kurde (p. 21-36). 3.- Le mouvement national kurde après la seconde guerre mondiale: Les Barzani; la République de Mehabad; la lutte en Iraq (p. 37-47). 4.- Problèmes et devoirs du mouvement national kurde (p. 48-56).

La révolution d'Iraq (14 juillet 1958) et ses répercussions sur le mouvement kurde a naturellement occasionné beaucoup d'articles de presse. On acceptera avec les réserves d'usage les dépêches provenant d'Ankara ou de Téhéran. Signalons tout simplement, parce que leurs auteurs sont hautement qualifiés, les articles de C. J. EDMONDS, *Middle East Focus on the Kurds*, dans le *Daily Telegraph* du 22 juillet 1958 et ceux de P. RONDOT, *L'arme secrète de Moscou au Moyen-Orient: les Kurdes?* dans *La Croix* (Paris) du 19 juillet et dans le même journal (9 octobre 1958), *Les récents événements d'Orient donnent à la question kurde un vif renouveau d'actualité*. Ce même auteur, spécialement compétent, a publié dans le n° 7 de la revue *Orient*

(3^e trimestre 1958) une assez longue étude, datée du 17 septembre, sur *La Nation kurde en face des mouvements arabes*. Il y passe en revue : 1). Contacts et rapports traditionnels entre Kurdes et Arabes (p. 2-5); 2). Les Kurdes dans l'État national syrien (p. 5-7); 3). Les Kurdes sous la monarchie hachémite d'Iraq (p. 7-10); 4). Les Kurdes en présence des mouvements arabes actuels et dans la nouvelle république d'Iraq (p. 11-13); 5). Perspectives (p. 14-15).

Signalons enfin que depuis le n^o 41 (Janvier 1958) la revue *L'Afrique et l'Asie* (13 rue du Four, Paris) publie une intéressante *Chronique de Sociologie kurde*.

N O T E S

- (1) G. ROUX, *The Story of Ancient Iraq*, in *Iraq Petroleum*, vol. 6, n^o 4, nov. 1956, p. 33.
- (2) R. SOLECKI, *The Shamidar Child*, *ibid.* vol. 3, n^o 8, march 1954, p. 4-9.
- (3) J. LEROY, dans son ouvrage *Moines et Monastères du Proche-Orient* (Paris, Horizons de France, 1958, 278 pages), consacre le chapitre VII (p. 204-251) aux Couvents chrétiens qui subsistent «aux confins du Kurdistan». Le chapitre VIII (p. 252-269) traite des Yézidis et de leur sanctuaire de Cheikh 'Adi qui s'est substitué à un monastère nestorien.
- (4) A. CHAMPDOR, *Saladin, le plus pur héros de l'Islam* (Paris, Albin Michel, 1956, 364 pages).
- (5) V. MINORSKY, *Studies in Caucasian History* (London, 1953), III, p. 116 et sv.
- (6) Dr M. SEKBAN, *Kurdlar Türklerder ne istiyorlar* (Ce que les Kurdes demandent des Turcs), Le Caire, 1923; *La question Kurde. Des problèmes des minorités* (Paris, P.U.F. 1933).
- (7) Voir l'hebdomadaire beyrouthin (anglais et arabe) *Al Hurriya*, n^o 25, 15 janvier 1958.
- (8) *Yad daşt, Kurdistanê Iraq û Şîrêşkanê Şêx Mehîûd*, Bagdad, 1956, n^o 1, 100 pages; n^o 2, p. 101-210; n^o 3, 108 p.; n^o 4, p. 109-210; n^o 5, p. 418-533. Une traduction arabe est en cours de publication, due à la plume de CEMÛ BENDÎ ROJBEYANÎ (Bagdad, 1957).

(9) Sur cette république autonome et éphémère, outre l'article de A. ROOSEVELT, Jr., *La République kurde de Mâh-Abâd*, dans le *Middle East Journal* d'avril 1947, on lira les chroniques toujours si objectives et documentées de P. RONDOT, dans *En Terre d'Islam: Les revendications nationales kurdes* (1946, p. 114-120); *Le mouvement national kurde en 1946* (1947, p. 128-141); *L'expérience de Mahabad et le problème social kurde* (1948, p. 178-183).

(10) Dans le n° d'avril 1956 de la *Vie intellectuelle*, l'éminent orientaliste Pierre RONDOT, déjà cité, constatait que la répression de la tribu des Djavanroudis avait été le premier résultat pratique du Pacte de Baghdad.

(11) *Kifâh el Akrâd* (sans lieu, 1956, 48 pages). Dans cette brochure, on résume les différents mouvements ou soulèvements qui se sont produits, depuis 1918, en Turquie, en Irak et en Iran. Les seuls renseignements dignes d'être relevés concernent les différents partis kurdes qui se sont formés, plus ou moins clandestinement, durant la dernière guerre (p. 24-25 et 36): *Pîştîwanî Pêşkewîn* (Le Progressiste); *Rezgari* (la Libération); *Şûrêş* (la Révolution); *Hêwa* (l'Espérance); *Janeweyî kurd* (la Renaissance kurde). Tous ces Partis, patriotes ou doctrinaires, plus ou moins locaux, ont fini par fusionner, d'abord en Parti Démocrate Kurde, puis en Parti Démocrate Unifié du Kurdistan. Il semble qu'à l'heure actuelle ce soit là le seul parti kurde organisé qui subsiste et pousse ses ramifications un peu partout.

(12) ELADÎN SÊCADÉ, *Nawê kurdi*, (Noms kurdes) (Baghdad, 1953, 38 pages).

(13) Cet ouvrage a été publié en 1957 sous les auspices de l'Académie des Sciences de la République d'Arménie Soviétique. L'auteur est candidat ès Sciences philologiques. Le rédacteur est D. Vardoumian. Je ne connais le livre que par le compte-rendu de Critique et Bibliographie de K. ÇAÇANI, *Un travail scientifique sur les mœurs et coutumes des Kurdes de Transcaucasie*, paru dans le n° 28 (944) du 6 avril 1958 de *Riya Teze*. J'en traduis presque textuellement la première partie.

(14) Voir le Journal *Riya Teze*, n° 23 (939) du 20 mars 1958. Nous aurons encore plus d'une fois l'occasion de citer ce journal, que je reçois depuis mars 1958. C'est l'organe de la section kurde du parti communiste d'Arménie. Il paraît le jeudi et le dimanche de chaque semaine, sur quatre pages de petit format (42 × 30) et coûte 20 kopeks. Son contenu me fait penser exactement à un Bulletin paroissial ou à une Semaine Religieuse, où les Encycliques pontificales, les Mandements épiscopaux et les nouvelles de la paroisse seraient remplacées par les Discours de M. Khrouchtchev, les consignes du Parti, la chronique des événements des différents villages, kolkhoz et sovkhos. Les cours de catéchisme et prédication sont assurés par les «*agitator*» qui ont pour mission d'expliquer les directives des autorités supérieures. Sont cités au tableau d'honneur les bergers, les ouvriers, les trayeuses, dont le rendement dépasse la norme exigée. Un bulletin bibliographique et le bloc-notes de l'agitateur indiquent au militant les sources de son apostolat. Des poésies entretiennent la dévotion envers Père de la Patrie Soviétique. La censure existe aussi et qui n'a pas

l'imprimatur ne peut livrer ses œuvres à l'impression. C'est ainsi, par exemple, que dans le n° 26 (942) du 30 mars 1958, on nous signale une séance de la Section des Écrivains kurdes soviétiques où Elî Mamêdov a présenté le manuscrit de son travail *Xatê Xanim* et *Mirof*. E. Chamilov, H. Mahmoudov, E. Evdal, H. Djindi, A. Tchatchan ont discuté l'affaire et ont fait leurs remarques, en bien et en mal. Mamêdov, satisfait des critiques des camarades, a promis d'en tenir compte pour l'amélioration de son travail. — Mais il y a encore autre chose. En chaque numéro, on peut voir quelques photos. Elles sont toutes intéressantes pour nous faire connaître la vie de ce peuple dans son train-train quotidien. En effet, elles nous montrent que, si les hommes ont adopté les vêtements européens, les femmes, dans l'ensemble, sont demeurées fidèles au costume national traditionnel. Les intérieurs des maisons sont extrêmement simples et le mobilier, pour être rudimentaire: lits de fer, table et chaises en bois blanc, n'en existe pas moins. Les murs sont ornés de tapis. Les salles de classe, où se tiennent les réunions d'endoctrinement sont bien éclairées, mais simplement meublées. Le matériel agricole est moderne, mais je suis frappé du peu de sourires sur les visages. Bref l'impression qui se dégage de cet ensemble reste, malgré tout, assez peu réconfortant. + *P. U. i. E. r. i. v. a. n., 1958, 238 p. E. V. L. i. b. r. a. r. i. e. (B. i. b. l. 217)*

(15) Dernièrement A. BENNINGSEN, *La Turquie face à son destin*, dans *Etudes*, CCXCVI, fév. 1958, p. 240-241, signalait une recrudescence de l'activité des Confréries islamiques, même dans la partie kurde de la Turquie moderne.

(16) Rappelons que la langue kurde comporte plusieurs dialectes. «Pratiquement, dit Edmonds, p. 10, on peut les partager en deux groupes principaux: le *groupe septentrional*, comprenant les dialectes de la région au nord et à l'ouest d'une ligne passant de la côte méridionale du lac d'Ourmiah aux rives du Grand Zab, où elle change de direction du sud-est au sud-ouest et de là suit le cours de cette rivière jusqu'au confluent avec le Tigre; et le *groupe méridional*, comprenant les dialectes parlés entre cette ligne et les limites du Kurdistan, telles que nous les avons indiquées. Le kurde méridional se subdivise en outre en deux groupes principaux: le moukri (Moukri-Soran) et le Sulaimani (Sulaimani-Ardelan). Mais la ligne de séparation n'est pas nette: les dialectes se combinent entre eux, tout comme le Sulaimani du sud se combine avec le parler de Kirmanshah et le lakki du Louristan septentrional». Ajoutons que les Kurdes de Turquie, de Syrie, d'Arménie soviétique se rattachent au groupe du Nord. En outre, en Irak et en Iran, les Kurdes ont conservé l'écriture arabe. En Syrie, ils ont adopté l'alphabet latin, de même en Turquie. En Arménie, ce même alphabet primitivement utilisé a été abandonné pour l'alphabet cyrillique. Cette variété des langages et cette différence d'écritures, on le conçoit, ne facilitent guère les relations culturelles entre Kurdes qui n'habitent pas le même pays.

(17) *L'adoption des caractères latins et le mouvement culturel chez les Kurdes de l'U.R.S.S.*, dans R.E.I., 1935, cahier 3, p. 87-94.

(18) Voir le n° 21 (937) de *Riya Teze*, du 13 mars 1958. En effet, certains parents, dit-il, ne comprennent point qu'ils doivent collaborer, avec l'école,

à l'instruction et à l'éducation de leurs enfants. C'est ainsi qu'il a fallu l'intervention de l'instituteur pour convaincre Kinoyé Khalit et sa femme d'envoyer régulièrement leurs quatre enfants à l'école qu'ils délaissaient habituellement. Mehmedé Mousa, Kolilayé Khalit et Chéniya Ono sont dans le même cas. Cette dernière a même retiré son fils Asibé Ehmed de la classe de 6e, pour l'envoyer travailler à Erivan. Et, ajoute l'instituteur, beaucoup de parents retirent leur fille de l'école après la classe de 4e ou de 5e.

(19) On constate les progrès réalisés dans V. CLARK, *L'obligation scolaire en Irak*, UNESCO, 1951, 80 pages et dans Mme TOMICHE, *Organisation de l'enseignement dans les pays arabes*. (Documentation française. Notes et Études documentaires, n° 2.106, 29 nov. 1956). — En 1951-1952, il y avait, en Irak, 1.306 écoles primaires officielles avec un total de 199.231 élèves, les effectifs ayant ainsi plus que doublé depuis 1938-1939. Et le progrès continue. Mme Tomiche n'en conclut pas moins qu'en Irak «près de 80% des hommes et plus de 95% des femmes sont illettrés» (p. 27).

(20) *Iraq Petroleum*, vol. 7, n° 1, aug. 1957, p. 15.

(21) Dans son ouvrage, Edmonds a publié un certain nombre de poèmes kurdes en caractères latins naturellement, mais il n'a pas renoncé aux doubles lettres, par ex., *ch, sh, rh, lh, uv, iy*. Et quel avantage y a-t-il vraiment à traduire la conjonction *et* par *u* entre deux consonnes et *w* après une voyelle?

(22) Je signale du même auteur l'*Arc-en-Ciel* ou *Kolké zêriné*, liste de mots groupés d'après le sens, en kurde, persan, arabe, français et anglais. (Erbil, 1955, 132 pages), et la petite brochure, bien rudimentaire: *Try speaking kurdish*, de ABDULLA SHALLY (Sulaimaniya, 1955, 42 pages). — Je viens de recevoir le volumineux *Dictionnaire kurde, persan, arabe, Kitabê Ferhengê Mardoukh*, édité en photocopie et en trois colonnes, sans lieu ni date, mais probablement en 1957 et à Téhéran, par MARDOUKH MAHMOUD KURDESTANI, en deux volumes de 27 + 980 et 26 + 961 pages. — Les 27 premières pages du premier volume résument des notions grammaticales; les 26 premières pages du second volume offrent une collection alphabétique de 899 proverbes kurdes.

(23) C. J. EDMONDS, *A Bibliography of Southern Kurdish*, in R.C.A.J., 1945, p. 186-187.

(24) Cf. R. HÎLMÎ, *Maqâlât*, en arabe, Baghdad, 1956, 80 pages, p. 73.

(25) Une image m'a bien étonné dans l'ouvrage de H. Cindî, p. 85. Elle représente une ronde d'enfants autour d'un sapin devant lequel sourit un bon vieux Papa Nouvel An, ainsi qu'on désigne en Russie désormais le Père Noël. Et l'auteur doit aimer cette scène populaire, qui n'a pourtant rien de kurde, puisque la même gravure est reproduite également p. 89 de son alphabet, signalé plus haut.

(26) D. STEWARD et J. HEYLOCK, *New Babylon. A portrait of Iraq*. (London, Collins, 1956, 256 pages), p. 222.

(27) Justement un autre point à signaler et qui donne une valeur toute spéciale à l'ouvrage de M. Nikitine, c'est l'utilisation des nombreux auteurs

russe qui ont parlé des Kurdes et dont les œuvres nous sont peu accessibles. J'ai déjà noté N. Marr, dont plusieurs études sont citées et analysées; mais il y a encore Eghiazarov et son travail sur les Kurdes d'Erivan; Joukovsky, qui traite des Ahl-ê Haqq; Djavakhov des cultes païens en ancienne Géorgie et N. Tchoursin des Kurdes d'Azerbaïdjan; les textes kurdes de Khatchatourov, les études linguistiques de Viltchensky et de Zuckermann, les travaux sur la féodalité de N. Bogdanova ou de Pétrouchevsky, etc.

(28) S'il est vrai que Tewfiq Wehbi a été emprisonné par le Gouvernement républicain d'Irak, il est vraisemblable que les revues kurdes qu'il aimait en subiront le contrecoup.

(29) Ici une remarque générale s'impose en ce qui concerne l'orthographe. Elle reste encore assez floue. Si l'on compare l'ouvrage imprimé en 1947 et ceux qui l'ont suivi, on constate une nette amélioration. On ne trouve plus dans ces derniers de simples lettres comme prépositions, par ex., *b*, *l*, *j*, ou pronoms *ç*, *k*. On écrit désormais *bi*, *li*, *ji*, *çi*, *ki*, ce qui est plus normal. De même on a rétabli de nombreux *i* muets, plus ou moins élidés dans la prononciation et dont la notation semblait laissée au gré de l'écrivain et qui variait plus ou moins avec chacun. *Efrandinê*, *nîskar*, *hlanîn*, *hneqa*, et on pourrait multiplier les exemples, s'écrivent maintenant *efrandinê*, *nîvîskar*, *hîlanîn*, *hîneqa*. A ce point de vue, la publication du Dictionnaire kurdo-russe facilitera sans aucun doute l'acquisition d'une orthographe correcte et celle-ci ne pourra pas ne pas avoir un effet salutaire sur le rythme même de la poésie. Par contre, l'utilisation, en ce même dictionnaire, de nombreuses consonnes suivies d'apostrophe, sous prétexte de nuances de prononciation, complique plutôt les choses. Entre autres singularités, Etarê Şero a conservé son orthographe variable, et l'on ne sait s'il faut en incriminer un prote négligent ou le poète fantaisiste.

(30) Ce ne sont pas les seules traductions d'œuvres kurdes. M. Nikitine me signale qu'un *Recueil russe de la poésie kurde contemporaine en U.R.S.S.* a paru en 1956, rédigé par Mlle A. STOVA. En russe également, l'Union des Écrivains de Géorgie a publié à Tiflis (1958) *Novî pût, La Voie nouvelle*, recueil des œuvres des écrivains kurdes de Géorgie, sur lesquels on fournit quelques renseignements biographiques. — D'après *Riya Teze*, n° 29 (945) du 10 avril 1958, on a édité en géorgien des Histoires kurdes, *Çirokêd kôrdî*. Ces contes ont été recueillis et préparés par les écrivains et poètes kurdes ÇAÇARÊ MIRAD, TIHARÊ BIRO et MOROF MAMEDOF. On a aussi publié un livret de poèmes kurdes, *Şayîrêd kôrda*, contenant les œuvres des poètes kurdes soviétiques qui vivent à Tiflis. Enfin le livre de l'écrivain kurde EREB ŞEMİLOV, *Le berger kurde, Şivanê kôrd* a également été traduit en géorgien. M. Nikitine constate à plusieurs reprises (p. 201 et 324 de son ouvrage) que la réédition kurde de ce livre, faite à Beyrouth en 1947, l'a été sur sa propre traduction française. Enfin il existe aussi quelques traductions d'ouvrages kurdes en ukrainien, azerbaïdjanais, etc.

(1) c. 184 COP; c. 1667 CIC.

(2) c. 87 CIC.

(3) c. 1 COP; c. 1552 CIC.

(4) c. 161 COP; c. 1646 CIC.

(5) Graziani, Limitazioni al diritto del conjuge di accusare la nullità del matrimonio, dans *Il Diritto Ecclesiastico*, IDE (1935) 115; Roberti, De jure accusandi matrimonium, dans *Apollinaris*, Apoll. 3 (1930) 57.

(6) Cappello, De jure accusandi matrimonium, *Pariodica* 16 (1927) 233-235 où l'auteur cite Pirhing, *Jus canonicum in V libros decretalium distributum*. Dilingae, 1626, lib. IV, tit. 18 n° 1; et Schmalzgrueber, *Jus ecclesiasticum universum*, Romae 1843, lib. IV, tit. 18, n° 13.

(7) Cappello, La figura giuridica dei conjugi e del promotore di giustizia nelle cause matrimoniali, dans *Civiltà Cattolica*, Civ. catt. 3 (1939) 222.

IV

POÈTES ET TROUBADOURS AU PAYS DES SOVIETS

Dans cette esquisse, je laisse de côté les écrits en prose. Je n'en ai d'ailleurs que très peu et les quelques articles de critique ou de bibliographie à ma disposition n'ont guère, il faut l'avouer, de caractère bien littéraire. Le style en est généralement assez plat et aucun professeur de lettres n'admettrait dans les copies de ses élèves autant de répétitions de mots ou d'expressions toutes faites : marques évidentes de pauvreté de vocabulaire ou d'imagination paresseuse. Je me bornerai donc aux œuvres dites poétiques et encore omettrai-je celles des Kurdes de Géorgie.

On peut classer en trois catégories les milliers de vers qu'il m'a été donné de lire : poèmes lyriques et bucoliques ; chants modernes « engagés », où se manifestent des aspirations sociales ; enfin, épopées légendaires. La personnalité de l'écrivain s'y manifeste en ordre décroissant. Si c'est bien sa pensée et ses sentiments qu'il exprime dans les premiers vers, l'inspiration lui vient du dehors pour la seconde catégorie de poèmes et il est assez difficile de jauger sa part personnelle dans les longues légendes. S'est-il contenté d'enregistrer ce qu'il a recueilli sur les lèvres des anciens et des *dengbéj* ? A-t-il corrigé et épuré la langue ? A-t-il modifié certains aspects des aventures décrites ? Qui le sait ? En effet, tous ces textes, quels qu'ils soient, nous sont donnés sans aucune indication de sources, de précisions de date et de lieu. Je vais traduire quelques brefs poèmes et résumerai simplement certaines légendes. Toute traduction est trahison, je le sais, surtout lorsqu'il s'agit de poésie, car les images perdent de leurs lignes et de leurs couleurs et les mots eux-mêmes laissent s'envoler leur musique et leur harmonie. A plus forte raison, un résumé ne donne-t-il non plus qu'un pâle reflet de ce qu'a exprimé le troubadour. Mais il faut en passer

par là si l'on veut mettre sous les yeux du lecteur de quoi se faire une petite idée de cette littérature écrite et orale des poètes kurdes d'U.R.S.S. et surtout aussi, je crois, sentir vibrer l'âme d'un peuple.

I. — POÈMES LYRIQUES ET BUCOLIQUES.

Les thèmes ici sont nécessairement classiques. Partout et toujours, les poètes chantent l'amour et la famille, les beautés de la nature, la petite patrie et le travail de tous les jours. Mais là-bas, aujourd'hui, le poète se sent et se dit « engagé » et sa verve, inconsciemment ou non, tourne plus ou moins à la politique. Tous ces éléments vont se retrouver chez nos Kurdes de l'Alagöz.

1. — *L'amour et la famille.*

Mikailé Rechid est un jeune. Il aime les petits poèmes dont il varie habilement le rythme. Il sera instituteur. Il aime son travail, ses élèves, celle aussi qui deviendra sa femme et qui étudie pour obtenir son diplôme d'ingénieur et l'amour germe en son cœur :

Lorsque je te vois,
Fillette chère et douce,
Je me souviens de toutes choses,
Lorsque je te vois.
Et mon cœur désire
Être avec toi, nuit et jour,
Lorsque je te vois,
Fillette chère et douce!

Pourtant son amour ne ralentit pas son zèle patriotique et social. Il sait remettre à plus tard les plaisirs de la rencontre si le devoir l'exige :

Ce soir, ne m'attends pas.
Ce soir je n'irai pas à la maison :
A l'usine nous avons beaucoup de travail,
Ce soir ne m'attends pas.
Aujourd'hui, nous désirons finir vite
Car il y a un nouveau plan quinquennal ;
Ce soir, ne m'attends pas,
Ce soir, je n'irai pas à la maison.

L'amour s'attache au moindre objet pour évoquer le souvenir de l'élu. Pour Djesimé Djelil le mouchoir du bien-aimé est un gage et un avant-goût de l'amour.

Ton mouchoir est comme un arc-en-ciel:
 Lorsque tu le portes à tes lèvres,
 Il ressemble à une rose épanouie;
 Lorsque tu le tiens en tes mains,
 Il ressemble à un feu de braises;
 Lorsque tu le suspends à ton côté,
 Il ressemble à une chaîne d'or brillante;
 Lorsque, tout en extase, je regarde ton mouchoir,
 Tu ressembles au soleil et moi à la lune!

Ton mouchoir, ton mouchoir, amour de mon cœur
 Ressemble à un monde de péris.
 Je soupire, j'épuise mon cœur, nuit et jour,
 Afin de pouvoir m'emparer de ton mouchoir sans pareil;
 Pour broder de mes mains délicates notre portrait à tous deux;
 Je me sacrifie à toi et à ton mouchoir, chéri!
 Quel est mon souhait, chéri?
 Puissè-je être ton mouchoir
 Lorsque tu le portes à tes lèvres et à tes yeux!

La bien-aimée sait se faire câline. Elle connaît ses qualités, mais elle avoue que c'est l'amour qui va l'épanouir. Ainsi encore nous la décrit Djelil.

Je suis une rose sauvage, mon bourgeon est encore clos;
 Le rayon et la rosée sont clairs sur moi.
 Si tu ne me touches pas,
 Je ne m'épanouirai pas;
 Si tu ne me touches pas,
 Je n'embaumerai pas.
 Je suis une rose sauvage, je suis une rose de montagne
 Loin de toi !

L'amour s'épanouit avec des caresses:
 Ramollis la terre de mes racines avec l'amour.
 Si tu ne me touches pas,
 Je ne m'épanouirai pas;
 Si tu ne me touches pas,
 Je n'embaumerai pas.
 Je suis une rose sauvage, je suis une rose de montagne
 Loin de toi!

O jardinier diligent, friand de la rose,
 Viens, cueille-moi, emmène-moi par dessus la montagne... (Refrain).

Si tu es courageux, si tu viens m'emmener,
 Je t'égaierai comme une nouvelle mariée... (Refrain).

Lorsque l'amour se réalise et que le foyer est fondé, c'est autour du berceau qu'il trouve ses accents les plus doux. Les berceuses ne sont peut-être pas toujours de la très haute poésie, mais elles reflètent à coup sûr les tendres sentiments des pères

et des mères qui les fredonnent pour leurs tout-petits. La plupart de nos auteurs en ont plusieurs à leur actif, signe de leur amour paternel profond. Hadjiyé Djindi nous en fournit une bien jolie :

Dodo, dodo, agneau, tais-toi.
La nuit est longue, la nuit est noire.
J'ai crié au coq de minuit:
Je vais passer cette nuit sans sommeil!

Dodo, dodo, dors mon gars.
Que le doux sommeil te prenne
Et tu atteindras une jolie taille,
Tout le monde te rendra joyeux.

Sois fort, sois en bonne santé,
Sois sage et sois parfait.
Je ne me rassasierai jamais de ta beauté,
Dodo, dodo, agneau, tais-toi!

2. — *La Nature et ses beautés.*

Dès qu'il s'agit de chanter la nature, tous les Kurdes sont là et il n'est pas facile de faire un choix. Toutes les saisons y passent, mais surtout le printemps. L'hiver et la neige ne sont pas oubliées. Le rossignol et la cigogne trouvent leurs chantres. La joie de vivre n'est jamais si bien ressentie, pour ces pâtres et paysans, qu'au contact de la nature.

La neige n'est pas seulement belle à voir, elle est indispensable pour féconder la terre. C'est l'idée exprimée par Djindi.

Neige, ô neige, tombe.
En flocons, arrive-nous.
Recouvre plaines et champs
Et égaie le sol tout noir!

Tombe, tombe doucement!
Sois un abri pour nos semences.
Garde-les du vent et du froid,
Qu'elles ne gèlent ni ne se dessèchent!

Maintiens-les en un doux sommeil
Afin que le printemps les fasse germer,
Reverdier plaines et pâturages
Et réjouir nos kolkhoz.

En tous les pays du monde, le printemps est désiré. La vie renaît et redonne vigueur et joie aux troupeaux, aux vergers, aux hommes. Djindi encore nous le décrit :

Cher, cher printemps, agréable printemps:
 Agneaux et chevreaux se sont multipliés,
 Moutons et bétail sont partis pour la steppe
 Et les fleurs recouvrent campagne et campements!

Combien est agréable notre printemps:
 La neige est fondue, le sol redevenu noir.
 Jardins et vergers ne sont qu'une tapisserie
 Et comme leur parfum est agréable!

O printemps, tu as réveillé la terre de son sommeil
 Et tu l'as parée de verdure et de fleurs.
 Tu as comblé d'eau les rivières
 Et le soleil et l'eau ont réjoui le monde!

C'est toi qui réjouis agneaux et pasteurs,
 Brebis et bétail, campagnes et environs,
 Garçons et filles, anciens des jours,
 Tractoristes, bergers et bouviers!

Un des charmes du printemps réside dans le chant des oiseaux
 et, parmi eux, le rossignol est roi, à en croire Evdal.

Le rossignol s'est posé sur l'arbre.
 Il chante et lance ses trilles
 Et c'est lui qui envoie aux humains
 Avec sa douce voix les parfums du printemps.

Jardins et fleurs tous ensemble
 Rient et se réjouissent,
 Et les roses rouges aussi, avec plaisir,
 S'inclinent pour le rossignol.

Combien belle la voix du rossignol!
 Qu'elle soit le chant de notre temps
 Et qu'elle réjouisse le cœur
 De nos enfants et des parents!

La cigogne elle aussi est une messagère de bonheur et sa
 venue est de même une bénédiction pour le village qui l'accueille.
 Evdal nous le rappelle.

De nouveau le doux printemps est arrivé:
 Vents et bourrasques ont disparu.
 Amour et joie emplissent le monde
 Et la cigogne de l'an dernier est revenue.

Notre cigogne est bien jolie:
 Elle se promène autour du village,
 Elle agite ses plumes et ses ailes
 Et elle égaie son nid.

Son nid est très haut,
 Bien situé au milieu du village:
 Les kolkhoznik l'ont bâti
 Comme chaque année pour le village.

Notre cigogne nous est chère.
 Avec ses yeux bigarrés, elle est magnifique.
 Elle circule à travers les prairies
 Et elle est la joie de notre village!

Quand la nature a ainsi revêtu sa toilette de printemps, on se laisse prendre à ses charmes. L'âme veut communier à cette vie renouvelée où tout porte à la joie, ainsi que l'affirme Evdal.

Je suis assis, parmi les fleurs, sur le bord du chemin,
 A côté d'une maison du village d'Alagöz.
 Du parfum des fleurs la terre est transportée
 Et mon cœur est tout à la joie.

Le ciel est bleu, parfaitement pur:
 La neige recouvre le sommet des montagnes;
 Les eaux des sources murmurent
 Et mon cœur est un printemps de roses.

Du village d'Alagöz, près de moi,
 Chante la radio à voix haute.
 Le son de la musique vient d'Erivan
 Et les chants disent: «Leylé Khané!»

Et ces chants de joie sont des chants de noces
 Apportés tout faits de Samsoun;
 Chants joyeux, comme la voix du rossignol,
 Comme chante la bien-aimée qui y met tout son cœur!

Je regarde la plaine et les champs,
 Les épis se cognent les uns contre les autres,
 Ils se dandinent, ils vont, ils viennent:
 On dirait qu'eux aussi chantent maintenant!

Je regarde le mont Alagöz:
 Les champs, les prairies y ondulent.
 De plaisir et de roses mon cœur est rempli:
 Il est beau l'Alagöz! Oh! qu'il est beau!

Dans cette région favorisée, bénie des dieux, il est un vallon privilégié. Déjà, au temps des Tsars, la belle société d'Erivan et les fonctionnaires russes y montaient en villégiature. On appelait alors ce coin Daratchitchag, les Arméniens le nomment Tsakhkadzor. Mais pour tous c'est la «Vallée des Fleurs», comme son nom l'indique. Aujourd'hui c'est un lieu d'estivage et de repos pour les intellectuels fatigués qui y trouvent toutes les commodités modernes pour refaire leur santé délabrée en un climat paradisiaque. Là aussi, de tous les coins du pays, s'assemblent scouts et pionniers, qui y viennent, durant les vacances, reprendre des

forces pour l'année scolaire nouvelle. Evdal, qui fut instituteur, en fait vanter par ses jeunes élèves les beautés et les plaisirs.

Nous, pionniers des villes et villages,
 Nous voici installés dans le camp.
 En ce lieu de promenade, parmi la verdure,
 Notre plaisir est grand et notre cœur se réjouit.

Autour de nous pullulent roses et marguerites,
 Et fleurs de milliers d'espèces.
 Nous y jouons, pleins d'ardeur,
 En écoutant le bruissement des arbres.

Le mugissement de l'eau des sources,
 Le murmure des ruisseaux et des rivières,
 Le chant des oiseaux, le frémissement des arbres,
 Tous se mêlent et chantent ensemble.

Quel plaisir! Comme c'est agréable!
 Les montagnes se dressent devant nous
 Et, comme nous, elles sont gaies,
 Et chacune reste tranquille à sa place!

Les jeunes arbres sont verdoyants,
 Petits et gentils, comme nous.
 Leurs feuilles se développent vite:
 Comme elles sont délicates et tendres.

Nous faisons aussi chaque jour des marches
 Et notre chef nous donne des leçons.
 Nous portons haut notre drapeau
 Tant le matin que le soir.

Le matin aussi nous nous éparpillons.
 Avec amitié nous nous tenons par la main
 Et, après la marche, comme gymnastique,
 Nous descendons dans la rivière et nous y ébattons.

Et puis, au sortir de l'eau,
 Nous nous asseyons près du gué.
 Et nous chantons, sans le moindre souci,
 Et nous sautons, le cœur à l'aise, tout le temps.

Comme on est bien dans ce camp
 Où nous sommes venus de mille endroits divers.
 En ce lieu de promenade, parmi la verdure,
 Notre plaisir est grand et notre cœur se réjouit.

Mais bientôt nous allons rentrer à la maison.
 Nous allons travailler, sans rêver.
 Nous irons à l'école et étudierons bien,
 Pleins d'affection pour nos parents.

Cet amour de la nature est toujours vivement ressenti par le Kurde, habitué à vivre au grand air. Plus d'un étranger a été

surpris d'entendre un paysan, un berger kurde s'extasier devant un beau paysage. Je vais résumer ici un récit en prose de Djindi, tout à fait caractéristique et intitulé *Emo le Kurde*.

Dans la prison d'Erivan, bâtie sur les rives du Zango, se trouvaient quelques prisonniers, turcs, arméniens, kurdes ou assyriens qui s'entendaient assez bien quand leurs gardiens avaient le dos tourné. Ils communiquaient entre eux par les fentes des murs de leurs cellules, se racontaient les petits événements dont ils avaient pris connaissance et se faisaient part de la durée de leur condamnation et de leur espoir d'être bientôt libérés. Les voisins de cellule du narrateur étaient un Arménien, Boghos, et un Kurde, Emo, jeune marié, condamné à neuf mois de prison pour avoir blessé un individu. C'était un beau gars qui, par la lucarne de sa cellule, regardait avec envie les flancs de l'Alagueuz, sa patrie. Lorsque le printemps arriva, son chagrin ne fit que s'accroître; il rêvait de retrouver sa jeune épouse et d'accompagner sa tribu aux pâturages d'été. Il essayait de faire comprendre cela à ses compagnons d'infortune, citadins, disait-il, incapables d'apprécier les beautés de la nature. Ceux-ci s'efforçaient de lui faire prendre patience. Mais sa douleur était plus forte que lui et il l'exprimait en des chants tristes qui n'étaient pas sans émouvoir les autres condamnés :

Cousine, tes yeux sont feu et lumières,
Semblables aux sources de l'Akhmakhan.
Tu bondis comme le jeune faon de la gazelle
Parmi les fleurs de l'Akhmakhan.

Chérie, à te soupirer, je me meurs.
Qu'arrive le sommeil, viens m'apparaître.
Tu es la rose de la montagne, aux doux parfums.
Sous tes mèches mordorées, abrite-moi.

La gorge et les seins de ma cousine sont blancs,
Comme la neige, la neige du sommet de l'Akhmakhan.
Ses cheveux et ses boucles vont et viennent
Comme le doux zéphyr de l'Akhmakhan...

Le mois de mai était passé. Emo n'avait plus que quatre-vingt cinq jours à subir. La vue de la montagne verdoyante ne fit qu'augmenter son chagrin et ses soupirs; et ses regards ne quittaient plus sa montagne. Un beau matin de juin, Boghos son compagnon de cellule qui l'avait entendu soupirer toute la nuit, le trouva pendu à la fenêtre, les yeux grands ouverts fixés sur l'Alagueuz. Le jeune Kurde n'avait pu résister plus longtemps au manque de grand air et de liberté.

3. — *Les Travaux et les Jours*.

Les travaux et les jours méritent aussi d'être chantés. Nous sommes à la campagne et les Kurdes, dans l'ensemble, sont toujours bergers et paysans. Chero est fier de l'ère nouvelle du kolkhoz dont Rehid nous décrit l'éveil matinal.

Le matin s'est levé, le village aussi s'est éveillé:
 Le bruit se répand parmi les paysans
 Et chaque brigade se prépare
 A partir au travail.

Le bétail sort vite du village
 Et va paître dans les prairies.
 Le berger marche devant ses brebis
 Et les brebis gagnent les pâturages.

Les ouvriers du kolkhoz aussi sont partis dans la plaine,
 Tous sont allés à leur travail.
 Le village s'est vidé comme chaque jour,
 (Il restera) muet jusqu'au soir.

Et alors, à qui mieux mieux nos poètes Beko, Rechid, Djelil, nous tracent un tableau idyllique des champs cultivés par les kolkhoznik, tandis que Djindi et surtout Evdal évoquent, parfois sous forme de chansons, le départ pour les pâturages des bergers et des petits pâtres avec leurs troupeaux de brebis, d'agneaux, de chevreaux, qu'ils défendent vaillamment contre les loups et qui savent profiter d'un moment de répit pour ouvrir quelque livre...

C'est encore Djindi qui fera l'éloge des jardins de sovkhov.

Les jardins de sovkhov sont nombreux
 Et leurs arbres ne se comptent point.
 Leurs fruits sont doux,
 Savoureux, excellents, parfumés.

Près des pommiers voici les poires,
 Les mûres, les cerises et les abricots.
 De quels fruits veux-tu parler?
 Ils abondent dans le sovkhov.

Oh! mon sovkhov bien-aimé,
 Aux jardins et vergers sans limites.
 C'est par le travail de nos bras
 Que tes vignes resplendissent!

Tu formes une vraie tapisserie
 Par tes milliers d'arbres colorés,
 Par tes milliers d'arbres petits et grands.
 O sovkhov, que tu es magnifique!

On le voit par tous les vers qui précèdent, la vie des Kurdes d'Arménie soviétique est restée près de la nature. Chero seul a deux petits poèmes sur les conducteurs de tracteurs (*traktorist*) et je n'ai trouvé que deux quatrains de Q. Mirad pour nous parler du forgeron. Peut-on en conclure que les Kurdes répugnent aux

métiers et ne s'intéressent guère personnellement à la culture motorisée?

Pourtant bien que vivant, pour la plupart, dans les villages, les Kurdes ne sont pas sans voir les améliorations que les années y apportent. Au lieu de ruelles sordides, on trace de belles rues droites et Rechid se réjouit des transformations de sa petite rue et de tout ce que cela représente pour son peuple.

C'était une rue très petite,
 Nous jouions dans cette rue-là;
 Nous étions petits comme cette rue
 Et, comme cette rue, nous étions sales et noirs.

Les années ont succédé aux années.
 Nous avons grandi au milieu de la ville;
 Je suis parti à la guerre; j'ai vu les canons, le sang:
 Jours pénibles de feu, de froid!

Les ennemis ont fui devant nous.
 La guerre s'est achevée, nous sommes rentrés à la maison.
 Ils ont jeté des fleurs sur notre chemin
 Nos sœurs, nos frères, amis et camarades.

Et lorsque je suis venu dans notre rue,
 Je n'ai plus reconnu les jours anciens:
 Elle était devenue belle, elle était devenue grande
 Et propre aussi, comme le ciel!

Jours et jours s'étaient écoulés.
 Nous avions agrandi notre rue.
 Comme elle aussi que s'embellisse
 Et que s'agrandisse notre âge nouveau!

4. — *Grande et Petite Patries.*

Lorsqu'on a senti les accents avec lesquels un Cegerxwîn ou un Goran, par exemple, célèbrent la Patrie kurde, on n'en est que plus étonné à lire les poésies patriotiques des Kurdes d'U.R.S.S. Certes, ils chantent eux aussi la Patrie et tous sans exception, mais cette Patrie c'est le Hayastan, l'Arménie et aussi, et surtout, non pas la terre du Kurdistan, habitée par leurs ancêtres et pour laquelle ils ont versé leur sang, c'est une Patrie idéologique, une idée qui dépasse les limites du sol, c'est le socialisme, le communisme, la Grande Patrie Soviétique. Ainsi en est-il dans les vers d'Etareê Chero, de Qatchakhé Mirad, mais aussi de Hadjié Djindi, d'Eminé Evdal et même de Djesimé Djelil. Tous ces poètes célè-

brent, en vers dithyrambiques, Lénine, Père de la Patrie et dont le nom rimait si bien avec celui de Staline, jusqu'en ces dernières années! Ils ont tous écrit de longs poèmes en l'honneur de la Révolution d'Octobre et de l'Armée Rouge. A la gloire du 1er Mai, les poètes kurdes d'Irak préfèrent chanter le *Norûz*, fête printanière elle aussi, mais d'un autre ordre. On saisit là sur le vif la différence des mentalités et de l'ambiance. Je ne pense pas qu'il soit bien utile de produire des spécimens de ces productions. A défaut donc d'un Kurdistan, dont le nom même est banni, les vrais poètes se rattraperont sur leur petite Patrie. Tous s'extasient sur les charmes de leur Alagöz. A l'envi, ils en détaillent la beauté: ses pâturages, ses fleurs, ses ruisseaux et ses sources. Ici encore on pourrait citer Djindi ou Evdal, Chero ou Tchango, mais Djelil, qui a tout un Recueil intitulé Alagöz semble les surpasser tous en fraîcheur: *Source*:

Que tu es simple et limpide,
 Source, source, source glacée de l'Alagöz;
 Que je dépose un baiser sur tes lèvres argentées,
 Que je boive ton eau, que ton eau me soit «halal».
 Que je voie mon image dans tes eaux claires,
 Toi, ma sœur, moi, ton frère chéri!

O source doucé et glaciale d'Alagöz.
 Toi, miroir de cristal,
 Que l'homme nouveau de la terre s'abreuve à ton eau
 Et qu'il bénisse cette montagne nationale.
 Que personne des nôtres n'ait jamais besoin
 De l'homme étranger, de la source du sol étranger!

II. — CHANTS MODERNES «ENGAGES», A ASPIRATIONS SOCIALES.

Dans les poésies que nous avons citées jusqu'ici, les poètes exprimaient leurs sentiments personnels, sentiments bien humains et décrits comme l'aurait fait n'importe quel poète, bien que parfois on y perçoive une allusion, plus ou moins voilée, au socialisme du pays. Mais nous voici maintenant devant une nouvelle catégorie d'œuvres poétiques. Le poète a un rôle à jouer dans la société. S'il n'est pas prophète, à proprement parler, puisqu'il se trouve au cœur d'un monde nouveau qui s'élabore, il doit du moins mettre son talent au service de ses frères et leur indiquer la voie des réformes sociales qui s'ouvre désormais devant eux. Il s'agit donc

tout d'abord de rappeler les misères anciennes; puis de s'insurger contre tout ce qui empêchait la femme, en particulier, de jouir pleinement de sa liberté; de s'élever avec énergie contre l'exploitation féodale; de célébrer enfin la gloire de ceux qui ont souffert et sont morts au service de la Patrie. Tout cet enseignement, car c'est bien d'enseignement qu'il s'agit en définitive, prendra une forme plus ou moins didactique et se présentera souvent comme un récit réel où le narrateur joue un rôle ou est témoin de l'événement.

1. — *Il faut libérer la femme.*

Etarê Chero utilise des quatrains pour exposer ses idées sur la *situation ancienne* des Kurdes, qui se résume en trois mots: ignorance, misère, oppression. Mais il insiste surtout sur la *situation de la femme* à qui on impose un mari contre sa volonté, ou une co-épouse, et que l'on vend ni plus ni moins qu'une tête de bétail.

Sinem (4×23) aime Chérif, brave garçon intelligent et instruit; mais on l'oblige à épouser le fils d'Emer qui apporte une belle dot, mais qui a déjà deux épouses. Elle supplie sa mère de lui épargner cette misère, mais son père est inflexible; il se fâche et elle doit s'exécuter. Chérif est désespéré. Sinem se pend et les parents regrettent un peu tard leur obstination.

Zibède (4×39) est encore une jeune fille que les parents forcent, en 1922, à épouser Ali, un richard, mais âgé de 60 ans. Elle a beau faire remarquer que les temps sont changés ainsi que les coutumes. On ne veut rien entendre. Elle épouse donc le prétendant au son de la flûte et du tambour, mais elle n'en est pas moins malheureuse. Elle maudit ses parents qui l'ont réduite à un tel état. Pourtant un jour elle s'échappe et refait sa vie avec un homme qu'elle aime. Ses enfants vont à l'école. Elle-même fait partie du Conseil du village. Elle goûte enfin le bonheur dans sa liberté recouvrée.

Foin de la dot! (4×26). Le père de *Zilfo* veut la marier, c'est-à-dire la vendre au prix fort: 40 brebis et un cheval harnaché, alors qu'elle aime le pauvre Sefdin. Le jeune homme perd courage et confiance, malgré sa mère qui essaie d'intervenir. Un jour qu'il rencontre son amie à la source avec sa jarre, il voudrait l'enlever. On rapporte l'aventure à la mère, mais un vieil oncle, Derviche, prend la jeune fille sous sa protection. Sefdin disparaît. La Révolution éclate. *Zilfo*, toujours chez son oncle, reste sans nouvelles de son fiancé... Mais l'ère de la liberté s'est levée. Un jour que l'oncle était parti à la ville, *Zilfo* qui attendait son retour aperçoit sur la route un cavalier qui s'informe de la maison de Derviche. Il y arrive, salue la vieille mère et on s'embrasse. La mère se rend compte que les deux jeunes gens sont toujours amoureux. A son retour, le soir, l'oncle tombe d'accord et le lendemain on célèbre la noce. Sans plus se soucier de la dot, les deux amants ont réalisé leur désir.

Au dire de Ş. XÖDO, *Pour une meilleure progression de la littérature des Kurdes soviétiques* (*Riya Teze*, n° 26(942), du 30 mars 1958),

il n'en reste pas moins que «maintenant encore, chez les Kurdes, la fille est donnée à son mari moyennant le *qelen*, la dot»!

2. — *Trêve à l'exploitation féodale.*

L'exploitation féodale peut s'exercer en bien des domaines. L'époque n'est pas tellement éloignée où les begs et les aghas avaient, en fait, droit de vie et de mort sur les membres de leurs tribus. Djelil nous en présente quelques-uns qui s'opposent à des mariages de leurs sujets pour des raisons variées.

Le Berger Auton (975 vers) reçoit un beau jour les déclarations amoureuses de Djawahir, fille de l'Agha, au service duquel il travaille. Il a beau s'efforcer de lui faire comprendre l'inégalité de leurs conditions, la jeune fille, follement éprise, s'obstine et le décide même à l'enlever. Un domestique jaloux avertit l'Agha qui fait poursuivre les fuyards. Il réprimande son berger et feint de lui pardonner; il le licenciera même en lui payant ses huit années de gages en retard et même il se dit prêt à lui donner sa fille en mariage. Mais, au vrai, il a soudoyé deux serviteurs qui tueront le coupable. A cette nouvelle Djawahir devient folle.

Le destin de *Derviche Awdi* (228 vers) est semblable. Lui, domestique de Timour Beg-le-Beau n'est-il pas tombé amoureux de Meyran, fille de son maître? On en informe l'agha et on lui fait remarquer que, vu son nom et ses richesses, il ne peut décemment donner sa fille en mariage à un gueux. Il convoque donc Derviche Awdi et lui signifie qu'un Beg seul est digne d'épouser Meyran. Passe encore si la bravoure au combat remplaçait la noblesse de la naissance. «Qu'à cela ne tienne, répondit Derviche Awdi, je me sens capable de tenir tête à cinq cents hommes!» — «S'il en est ainsi, dit l'Agha, va faire tes adieux à ta famille, et nous aviserons». Derviche est accueilli en son village avec enthousiasme. Sa mère pleure de joie. Un vieux berger pourtant s'approche et lui reproche de vouloir épouser la fille de l'Agha. «Eh! quoi, n'y a-t-il plus de filles chez nous? En tout cas, il te faudra désormais oublier ta famille, ton village natal! — «Jamais je n'oublierai les miens», rétorqua Derviche. Dans l'intervalle pourtant une armée de huit cents hommes est envoyée contre lui. Il en tue cinq cents et met les trois cents autres en fuite. Cependant Awdi est tué par trahison et sa tête coupée envoyée à l'Agha. Ce dernier fait d'amers reproches à sa fille, lui annonce la mort de celui qu'elle aime et, sans pitié, en sort la tête d'un sac et la lui présente. Meyran, devenue folle sous le coup de l'émotion, ne cesse plus désormais de chanter follement son amour perdu.

Il y a peut-être plus de poésie, mais autant de pathétique dans l'aventure de *Nado et Nazé*, racontée en cent-vingt distiques, partagés en neuf strophes d'inégale longueur.

Il semble que rien ne doive s'opposer à l'union des deux jeunes gens. Nazé est belle comme on peut l'être à 16 ans, elle est le printemps de la montagne Sipan et Nado est fils unique. Ils se sont vus à la fontaine et l'amour a jailli dans leur cœur. Survient un Derviche qui leur rappelle les divisions du monde: les uns sont maîtres; les autres sont des serviteurs lésés, traités injustement par les premiers. Malgré sa richesse Nado ne pourra épouser Nazé, dont le père aussi est riche. Quant à lui, il refuse l'invitation à déjeuner du jeune homme, car «(Son) cœur est trop large, vaste comme la mer, plein des larmes

des miséreux». Pourtant le Derviche prédit un changement de ce monde où bientôt règneront la justice et l'égalité des droits! Or voici qu'en l'absence de son père, Nazé, malgré sa résistance, est enlevée par dix cavaliers. A cette nouvelle, Nado, comme un fou, se met à parcourir les villages d'alentour à la recherche de sa bien-aimée. Il apprend bientôt qu'elle est détenue en un château-prison. Il se met alors à chanter sous les murs de cette forteresse, jusqu'à ce que le Beg qui en est le maître, s'enquiert de ce troubadour. «C'est le Bien-aimé malchanceux de Nazé», lui répondit-on. Il se le fait amener, l'oblige à avouer son amour pour Nazé, lui rétorque que la Belle Nazé doit appartenir au Beg et finalement ordonne qu'on lui coupe la tête. A cette triste nouvelle, Nazé se jette du haut du donjon du château sur les roches où son corps est déchiqueté:

Ainsi s'est évanoui le plus bel amour du monde,

Ainsi aussi, telle la fumée, s'est évanouie la gloire du Beg.

Et depuis lors, chaque printemps, quand la lune n'éclaire plus le ciel, un nuage noir couvre la montagne Sipan. Une pluie légère tombe sur les fleurs qui y abondent. Et ces fleurs restent silencieuses jusqu'au matin, jusqu'à ce que le soleil répande sa lumière sur les feuilles mouillées.

Mais l'injustice des féodaux n'a pas de limites et doit provoquer de vives réactions de la part des opprimés. La lutte des classes, tel est le thème de *Golizer*, publié par HACÎYÊ CINDÎ. C'est un long poème de 1602 vers, partagés en 14 chants avec un prologue et un épilogue et où, malheureusement fourmillent les mots arabes et turcs.

Les bergers se sont révoltés contre les aghas et les begs et c'est Zoro qui mène le combat contre les exploiters et les oppresseurs. Le prologue chante comme digne d'envie la vie de l'homme libre dans le monde, l'esprit uniquement préoccupé d'un idéal supérieur et qui lutte pour la Vérité. Le berger Zoro qui s'est ainsi offert en holocauste pour cette noble cause mérite toute notre admiration. Dans l'épilogue, l'auteur rappelle que l'heure de la libération a sonné avec l'apparition de l'Union Soviétique, où une fraction du peuple kurde vit libre désormais, ayant appris à lire et à écrire.

D'après le n° 24 (1940) du 23 mars de *Riya Teze*, cette œuvre fut adaptée, en mars 1958, par la Radio-diffusion d'Erivan et a eu un plein succès, grâce à la participation de jeunes gens et de jeunes filles qui exécutèrent les chants, dont la musique avait été spécialement écrite par le compositeur Omir Chat.

A côté de cette exploitation collective qui entraîne la révolte de la masse, le pauvre Kurde est individuellement en proie à la rapacité du riche, du commerçant, tout simplement parce qu'il est pauvre, sans protecteur et sans défense, à la merci de quiconque est plus puissant que lui. C'est cette situation d'abaissement social, d'éternelle victime qu'expose Usivê Beko en son poème *Sihid* ou Said.

L'auteur va rendre visite à un campement de bergers sur les pentes de l'Agri-dagh, à la frontière turco-iranienne, où il est accueilli par le vieux Teyar.

La vue de ces paysans lui remet en mémoire son ancienne vie de berger et il voudrait en profiter pour rappeler les misères d'autrefois et surtout celles qui sont advenues à Saïd, à la fois *dengbéj* et berger là présent, et à son camarade Khatib et que lui a racontées Teyar.

Le brave Saïd donc, misérable dans son clan des Kalache, décide un beau matin d'aller à Ourmia vendre son troupeau. Il arrive en cette ville où il rencontre un pieux musulman, Qorani, qui connaît la langue kurde. Constatant le désarroi du berger, grâce à quelques renseignements que celui-ci lui fournit sans s'en rendre compte, notre Persan réussit à se faire passer pour Mehmed Agha, *kériv* (parrain) de Hesani, propre père de Saïd. Il l'invite donc à venir chez lui avec son troupeau, qu'il a l'intention de lui ravir. Son épouse, Soudabé, mise au courant, rentre dans les vues de son mari, est aux petits soins pour le berger, à qui elle voudrait même laver les pieds, puisqu'il est leur hôte envoyé de Dieu. Elle abreuve et nourrit les brebis, prépare un bon repas et emplit même de fruits, tombés il est vrai, toute une corbeille que Saïd portera à son petit garçon. Notre homme ne sait comment remercier, mais il doit rejoindre ses compagnons de route installés dans le khan. Il reviendra le lendemain pour traiter de la vente de son troupeau. Le lendemain, notre pauvre berger, dépaycé dans cette grande ville, a peine à retrouver la maison de son bienfaiteur de la veille. Il reconnaît enfin le portail rouge et y frappe. Mais Qorani, qui a changé de costume, affirme ne rien savoir de Mehmed Agha, de brebis hébergées et éconduites Saïd. Celui-ci revient avec ses compagnons et réclame poliment ses bêtes, mais le marchand nie catégoriquement. Le paysan porte plainte au tribunal. Le Persan malhonnête n'a pas de difficulté à convaincre le juge qu'il n'est pour rien dans cette affaire. La Justice est au service des riches et des puissants de ce monde!

A ce moment de l'histoire, Saïd, qui l'a écoutée tout confus, constate que c'est le passé et joue un petit air de flûte pour reprendre courage. Les paysans assemblés réclament alors le récit de l'aventure de Khatib. Ce compagnon de Saïd, bien qu'il fût d'un autre village, était allé lui aussi à Ourmia vendre son beurre et son fromage et était tombé également entre les griffes du faux Mehmed Agha qui l'avait chaleureusement accueilli. Au retour du souk, où il avait fait ses emplettes, il reconnut dans le troupeau de son hôte deux des brebis de Saïd. Revenu au village, il fait part de sa découverte à son ami et tous deux décident de reprendre le troupeau par la force. Ils partent à cheval, arrivent chez Qorani qui reste bouche bée en les voyant. On s'injurie, on se prend à la gorge, pendant que Soudabé pousse des cris. Finalement, mort de peur, le faux agha, restitue les brebis qu'il avait injustement gardées.

L'histoire terminée, Teyar invite tout le monde chez lui. Au chant du coq, alors que la nature entière semble s'unir aux adieux des visiteurs, on se prépare à partir. Beko annonce l'arrivée prochaine d'un maître d'école qui apprendra à lire aux enfants du village, tandis que Saïd sort de sa poche un portrait de Lénine, le grand précurseur qui, comme le soleil, dissipera les jours de ténébres. On prend alors congé de Saïd et de Khatib et le poète de conclure: «Nous avons passé quelques bonnes heures sur le chemin de la Justice!

677 vers, n'est-ce pas un peu long pour le récit d'une aventure somme toute assez banale? Bien sûr, certains détails sont intéressants: le portrait de Saïd, *dengbéj* et berger à la fois, est vivant; la description de la nature dans le frais matin ne manque pas de poésie; un proverbe, glissé ici ou là, ajoute son grain de sel! Mais

que de critiques on pourrait faire sur le vocabulaire assez restreint, l'orthographe incertaine, la prosodie inégale, les rimes laissant souvent à désirer. Sans aucun doute Beko est troubadour plutôt qu'écrivain et son texte gagne à être écouté plutôt qu'à être lu. En plein folklore, nous ne touchons pas encore à la porte du jardin des Belles-Lettres.

3. — *La guerre libératrice.*

La guerre est un sujet de choix pour les poètes. Elle est exécrable, si elle est menée par les États capitalistes; mais elle est source de gloire quand il s'agit de défendre le sol de la grande Patrie Soviétique. Que d'occasions offertes de reconnaître le bonheur procuré par le socialisme et la nécessité de proclamer son droit à la gratitude des bénéficiaires: Combattre pour lui est un honneur; verser son sang un privilège.

Les vers de Qatchané Mirad, du moins ceux que j'ai sous les yeux, ont tous l'allure politique. On y chante la Patrie Rouge et célèbre les fêtes de Mai et d'Octobre. Le poète se plaît à évoquer la guerre qu'il a faite, soit dans l'histoire de *Teyar*, son camarade tombé au Champ d'Honneur, en 117 vers, aux rimes parfois défaillantes; soit dans la *Rencontre de Roustav*, où il retrouve la mère d'un de ses compagnons de combat et dont *Riya Teze* (n° 38(954) du 11 mai 1958) a publié les 313 vers.

De son côté, Eminé Evdal nous raconte en 176 quatrains les aventures guerrières de *Beko*.

C'est l'histoire d'un jeune Kurde, épris de Seyran, que les parents destinent à un richard. Beko, dont l'amour est partagé, quitte son village pour Erivan et Moscou, devient excellent komsomol, s'engage dans l'armée et y suit des cours spéciaux. La guerre éclate. Il part au front, est blessé. On le nomme capitaine et, au retour, vainqueur, il épouse sa bien-aimée qui lui était restée fidèle.

Le thème n'a rien de bien original: le service de la Patrie compense et récompense les chagrins d'amour! Les quelques récits de combats ou d'escarmouchés, dans le froid, la glace et la neige et qui ne sont guère localisés ne donnent pas l'impression du vécu. Peut-être l'histoire aurait-elle été plus vivante si l'auteur, abandonnant carrément le genre des laisses, qui n'est pas nécessairement

poétique, avait écrit tout bonnement en prose. Car sa prosodie aussi est nettement déficiente. Il n'est pas toujours facile d'y reconnaître le rythme des vers. La disposition des rimes, tantôt plates, tantôt croisées, tantôt embrassées, est aussi fantaisiste. *Gönd* ne rime pas avec *bökör*, ni *lazim* avec *din* ou *çû* avec *ew*. Faire rimer un mot avec lui-même et les verbes *kirin* ou *bûn* avec leurs dérivés ne dénote pas non plus un gros effort d'imagination. Ces défauts disparaîtraient ou du moins paraîtraient moins choquants dans un texte en prose. Pour chanter dignement les héros de la guerre nationale, dit Evdal lui-même, il faudrait un Homère. Nous sommes loin de compte.

Dans l'édition française de son ouvrage *A travers l'Arménie Soviétique* (Moscou, 1955), MARIETTE CHAGUINIAN (Chahinian) écrit (p. 191-192): «Au temps de la Grande Guerre Nationale, dans ces petits villages de montagnes les plus éloignés, VIZIR NADIROV, qui parlait très bien le russe, l'arménien et l'azerbaïdjanais venait faire des discours enflammés. Il écrivit des poèmes patriotiques, dont le poème *Nado et Gulizar*, où le héros et l'héroïne partent d'abord au front, ensuite, pris dans un encerclement, ils deviennent partisans». Je conclus de ce passage que les deux chapitres du poème, édités par Djelil, n'en forment par conséquent qu'une petite partie. J'ignore quelle est la longueur totale de l'œuvre, mais les 322 vers qui nous sont présentés entrent à peine dans le vif du sujet.

L'aventure peut avoir un fond d'authenticité. Le premier chant, tout bucolique, fait allusion à la renommée de Nado dans son village, Yanikh, où vit sa jeune veuve, Golizer, et leur fillette, Rouzan. Et le poète est invité à chanter les aventures du héros par le grand-père de l'orpheline. Puis vient une longue tirade — dont je ne vois guère le rapport avec le reste — sur la venue du Dadjal (Antéchrist), la futilité des croyances religieuses et l'inutilité de la prière. Après ce préambule, bien long à mon avis, le poète entonne son second chant où il nous présente les héros de son histoire.

D'abord Nado à l'enfance malheureuse. Son père, Khödo, pauvre gars, avait enlevé sa mère, Ghazala Djindi, petite ignorante, dont il ne pouvait payer la dot. D'où inimitié avec les Hesenî. Un peu plus tard, son père prit une seconde femme, yézidie celle-là. Et à une époque où la religion avait encore son mot à dire, il l'épousa sans dot et sans religion. On devine déjà les frictions dans le ménage, mais les co-épouses mirent toutes deux un fils au monde: Nado et Feridoun. Le père aimait l'un et l'autre, mais il mourut après deux ou trois ans. Son frère épousa les deux femmes. Leurs ayant-droit réclamèrent la dot.

En vain. Des discussions s'ensuivirent et, par une nuit d'été, Ghazal et Férioudou furent assassinés. Par vendetta l'oncle de Nado fut tué à son tour et c'est à Nado que revint le devoir de le venger. L'enfant devint adolescent au temps des Soviets. D'abord pastoureau puis berger, il suivit les cours du soir et comme il aimait l'Histoire de son peuple, il se renseigna sur les coutumes des anciens, devint *dengbêj* (troubadour), mit par écrit ses aventures, le récit de la lutte des classes qui commençait, recueillit contes, proverbes, poèmes auprès des Djindi, qui étaient de sa famille. Et il passait ses soirées chez le berger, Dirbé, père de Golizer.

Celle-ci fréquentait l'école et y apprenait le russe. L'auteur nous fait alors la description classique, tout orientale de la jeune fille, «hourie, comparée à une Péri». Elle faisait l'admiration de toute la jeunesse. Son père étant mort lorsqu'elle avait sept ans, elle fut élevée par Zin, femme de son frère Moumin. En classe, elle lisait Charefdin, les récits légendaires, l'épopée de Dimdim et les chansons kurdes. Puis elle alla en ville et étudia la médecine. Elle revenait au village durant les vacances d'été. Nado s'en amouracha de plus en plus, au point d'en devenir jaloux. Elle ne s'arrêtait pas à cela. «Qu'est-ce que l'amour? Je ne comprends pas. Je ne veux pas me fatiguer avec toutes ces histoires». Le travail, la vertu, l'amour de la Patrie, voilà ce qui l'intéresse. Des hommes, seuls comptent ceux dont on peut dire qu'ils sont des modèles d'humanité.

Sur ces derniers mots se termine le texte de Nadiri, publié par Djelil. J'imagine que, par la suite, la guerre éclate, que les deux jeunes gens se retrouvèrent au front et dans le maquis où Nado fut tué, après de beaux exploits d'héroïsme. C'est ce brave et son héroïque femme Golizer qu'a voulu glorifier notre poète. La Guerre Nationale a fait oublier les vengeances de clans et de tribus et les vulgaires questions de *qalim*, de dot!

Il y a certes dans cette œuvre des passages émouvants, pathétiques même. J'ai déjà signalé des épisodes hors du sujet. Si certaines rimes sont riches, on en trouve d'autres qui le sont moins et la récitation publique, avec son rythme chantant, laisse aussi inaperçus les défauts de prosodie. Somme toute, on comprend assez le succès de la pièce où les morceaux de bravoure alternent avec les pièces sentimentales et où les allusions aux antiques usages et les critiques même des pratiques religieuses sont acceptées par l'auditoire docile comme autant de victoires remportées sur le passé.

4. — *Croyances et pratiques religieuses s'évanouissent.*

Et, en effet, parmi les coutumes des temps anciens qu'il s'agit de supprimer, n'y a-t-il pas aussi les croyances et coutumes religieuses et l'activité souvent rétrograde des chefs spirituels? Or,

elles n'apparaissent guère dans les poèmes que nous avons analysés, sauf les quelques allusions dans l'œuvre de Nadiri. N'en tirons pas trop vite de conclusions d'ordre sociologique. Les Kurdes n'ont jamais été exagérément religieux et les demi-nomades de l'Alagöz ne devaient guère posséder beaucoup de mosquées. Si Damlooji affirme quelque part que, déjà en 1928, les cheikhs et pir yézidis y étaient réduits à mourir de faim, on peut supposer que leur situation ne s'est pas améliorée. Dans son article déjà cité, Ch. Khödo recommande la satire de toutes les croyances et la moquerie comme arme fondamentale en face des survivances du passé, de ce qu'il appelle les «bouffonneries», indignes de l'ère des Soviets. Cependant, on chercherait en vain dans nos textes une critique directe des chefs religieux, musulmans ou yézidis, et même certains derviches semblent s'adapter aux idées nouvelles qu'ils auraient prédites. Sur ce point, nos troubadours d'Arménie soviétique ont plus de scrupule que les conteurs ou poètes kurdes de Syrie ou d'Irak qui n'hésitent pas à exercer leur verve satirique contre un clergé cupide et ignorant, ainsi que je l'ai signalé dans mon étude sur *L'Ame des Kurdes à la lumière de leur folklore*. Au contraire, on peut relever dans nos poèmes certaines expressions religieuses; mais le «*wella!*», qui revient à plusieurs reprises, n'a pas plus de valeur religieuse que le «*per bacco*» des Italiens. Et Dieu sait si... (*Xwedê zane*) est utilisé de même sorte par maint athée de chez nous. La formule: «L'hôte est l'hôte de Dieu» est passée à l'état de proverbe, tout comme: «Qu'ai-je à cacher à Dieu?» Mais il y a quand même un autre son dans: Dieu te garde! Dieu mène ton affaire à bonne fin! Ailleurs un pieux musulman jure: «Par Dieu et le Prophète», mais c'est précisément pour mentir et il n'en est que plus malhonnête. Serait-ce là une critique indirecte? Peut-être pas. Ailleurs encore la mère de Mem appelle Dieu trois fois et prie pour son fils, tandis qu'elle se méfie de cette Aiché qu'il aime, car elle est sans conscience et pour tout dire, sans Dieu: *Bêxwêdê!* Bien plus, après avoir invoqué le Dieu puissant, Wizir, compagnon de Hozbek, dont nous parlerons plus loin, enlève sa calotte pour faire sa prière: ce qui n'est guère un geste

rituel dans l'islam. Tel autre fait sa prière en égrenant son *tisbi* pour que le sort lui soit favorable: *xêr, şer, Xwedê*; c'est-à-dire Bien, mal, Dieu, comme lorsque les amoureux effeuillent la marguerite... Mais on plaisante plutôt qu'on ne tombe là dans la superstition. On notera toutefois que toutes ces formules n'existent que dans les épopées légendaires recueillies oralement chez les anciens de la nation. Reconnaissons que les compilateurs ont eu la loyauté de les maintenir telles quelles. Sans doute, pour eux, Dieu, *Xwedê*, qui n'a plus droit à la majuscule, doit-il rejoindre au Musée des Merveilles, les *div* et les *pêri* qui vont apparaître dans les légendes suivantes et dont l'existence fictive ne pose pas plus de problème, métaphysique ou scientifique, que celle de l'oiseau Simigh. En tous cas, nos troubadours, présumés yézidis, se gardent bien le nommer le Chaitan, qui a pourtant trouvé place dans le dictionnaire d'où Iblis est exclu. Même chez les Kurdes soviétiques, on ne badine pas avec le Prince des Ténèbres et son mystère!

III. — LÉGENDES ÉPIQUES ANCIENNES.

Après avoir largement cité des poésies qui célèbrent l'amour et la nature et fait connaître les critiques des survivances sociales et féodales en des poèmes où leurs auteurs se sentent la vocation d'éclairer leurs contribuables, nous abordons maintenant la vaste mer des légendes épiques anciennes. C'est le royaume du folklore où le peuple se retrouve au contact des récits dont il connaît par cœur maints passages et qui se transmettent oralement, dans les tribus, depuis des siècles. Chansons de geste, romans de chevalerie étaient pour nos ancêtres du Moyen-Age ce que sont ces histoires pour le paysan ou le montagnard kurde, plus ou moins illettré, qui écoute ses *dengbêj* ou ses *şîrokbêj* avec autant de ravissement que les citadins d'aujourd'hui installés devant leur poste de radio. Le domaine est immense et il n'est pas question de l'épuiser. Je me bornerai à analyser quelques légendes éditées ces dernières années à Erivan. Certaines sont assez anciennes et bien connues. D'autres plus récentes et d'une aire d'expansion plus restreinte. Toutes sont populaires. Elles sont extrêmement variées et on peut les classer

en légendes à fond merveilleux, à forme purement idyllique, à genre historique et héroïque.

1. — *Les légendes à fond merveilleux.*

Au cœur de sa misère quotidienne, le malheureux voudrait réaliser ses rêves de gueux : manger à sa faim, échanger ses haillons et sa bicoque ouverte à tous vents, réussir en ses projets, épouser la femme de son choix, avoir de beaux enfants. Hélas ! la réalité est cruelle et il se doit contenter du récit de la félicité de ses héros qui, grâce à la générosité de quelque fée bienfaitrice, voient se combler leurs vœux. Et alors ce sont des repas magnifiques en des jardins de paradis, des vêtements de soie et des bijoux précieux, des palais regorgeant d'or et de richesses, les chants, les amours et les ris avec la plus jolie fille du monde, une fois surmontés les obstacles, mis par la fatalité ou de méchantes gens, sur la voie de leur bonheur. Voilà réalisées en quelques mots toutes nos légendes merveilleuses. Et l'on peut sur ce thème imaginer des variations à l'infini.

Je ne reviens pas sur l'épopée de *Memozin*, connue de tout le Kurdistan et que Hadjié Djindi a traduit en arménien en 1956. Mais en voici quelques autres recueillies et éditées par Djasimé Djelil en 1954 et 1955.

Et d'abord l'histoire de *Sévahatché* (267 vers).

A la suite d'un rêve, au cours duquel une belle jeune fille, Sévahatché, lui a offert une bague de prix, Mahmoud se met en route pour l'Égypte. Sa mère essaie en vain de le dissuader de croire aux songes, toujours mensongers. Durant son voyage, il rencontre Hasan, berger devenu riche en tombant amoureux d'une beauté qui avait visité son village. A la description qu'il en fait, Mahmoud reconnaît la Sévahatché de son rêve. «D'ailleurs, ajoute le berger, elle passe ici une fois l'an, sous forme de djinn et c'est bien ma seule consolation. Cette année, elle doit apparaître au pont situé sur le chemin de l'Égypte». Et la Belle survient en effet. Sur sa demande, elle donne à boire à Mahmoud et lui affirme que son père la lui donnera en mariage si, toutefois, il peut lui apporter un pic d'un certain cordon merveilleux. Voilà donc notre jeune homme parti à la recherche de ce trésor. En cours de route, alors qu'il est assis sur le bord d'un fleuve, une vieille femme s'approche et lui dit connaître les motifs de ses fatigues et la douleur de son cœur. Le cordon convoité vaut 130 livres-or. Le cavalier est trop heureux de pouvoir l'acquérir en payant rubis sur ongle. Le mariage va donc se célébrer, lorsque le berger Hasan a vent de la nouvelle. Il arrive dare-dare, se fait reconnaître de Mahmoud, accepte même l'invitation de ce dernier, bien décidé qu'il est à le combattre à la fin du repas pour lui ravir sa fiancée. Mais le combat n'aura pas lieu. En effet, Khatché, sœur de Mahmoud entre. Sa beauté éblouit Hasan qui la prend pour Sévahatché et veut

l'épouser sur le champ. La vraie Sévahatché se montre alors et le berger, satisfait, renonce à la bataille puisqu'aussi bien son mariage avec la sœur de son rival laisse la voie libre à l'hyménée de son futur beau-frère. Et tout est bien qui finit bien.

C'est encore une aventure où le merveilleux a une large part qui nous est contée dans l'*Histoire de Talou Ahmed et de Talou Hamza* (459 vers).

Le roi Khalil se lamentait de n'avoir point d'enfant. Le ciel un jour lui octroya un fils, mais il pleurait sans cesse, du matin jusqu'au soir et du soir au matin. Récompense est promise à qui le calmera. Un commerçant se met en quête d'un consolateur et rencontre une jeune femme dont les trois enfants pleurent aussi, car leur père vient de mourir et ils n'ont pas mangé depuis trois jours. Consentirait-elle à vendre un de ses petits pour amuser l'enfant royal? Sur le refus de la mère, le commerçant rend compte au roi de l'échec de sa mission. Un dernier délai d'un jour lui est accordé. Après quoi, s'il n'a pas réussi, il aura la tête tranchée. Cette fois il amène un des fils de la veuve auprès de l'enfant royal qui aussitôt cesse ses pleurs et ses cris. Enchanté de ce miracle, le roi fait un magnifique cadeau au commerçant, adopte le bambin qui s'avère être d'origine égyptienne, le nomme Talou Hamza, tandis que son propre fils s'appellera désormais Talou Ahmed. Les deux enfants grandissent ensemble, étudient ensemble, ensemble deviennent d'excellents cavaliers. Le roi bientôt leur annonce sa mort prochaine et c'est Talou Hamza, le plus intelligent des deux garçons, qui succédera sur le trône à son père adoptif. Il a ainsi réalisé son destin. Quant à Talou Ahmed, après bien des péripéties, des naufrages et des voyages, il trouvera dans un village en ruines la belle Périchan, tout en larmes, car un *Dew* vient de dévorer son père et sa mère, Talou Ahmed décapitera le monstre et, après la découverte d'une robe splendide qui avait appartenu au Roi de Chine, il épousera sa bien-aimée.

La Chanson de Hozbek nous est présentée par Djelil comme une épopée populaire kurde. Comme presque toujours en ce genre de poème, et ainsi qu'on a déjà pu le remarquer dans les légendes précédentes, les différents épisodes se suivent sans qu'il y ait le moindre rapport entre eux. Certains même semblent interchangeables et pourraient se mêler à un autre récit sans nuire à l'ensemble, sans l'enrichir non plus du reste. Nous sommes en pleine imagination et, une fois la bride abandonnée, on ne sait jamais où la course va s'arrêter. La longueur de ces rhapsodies n'est pas pour effrayer les *dengbêj* kurdes dont la mémoire, si elle n'est pas toujours sans défaillance, est largement compensée par la fantaisie. En ce long chant épique de 797 stiques, au rythme variable, et qui ne sont pas toujours rimés, le merveilleux s'allie à une psychologie simple évoquée par d'anciennes coutumes et les idées traditionnelles de

bonheur. On notera la fréquence du nombre sept qui revient assez souvent dans les légendes kurdes.

Il y a de cela plusieurs siècles. Avant de mourir, un vieillard dit à son fils Hozbek de garder fidèlement le métier dans la famille depuis sept générations, à savoir celui d'armurier. Le père mort, Hozbek, accompagné de son ami Wizir, se met en quête du bonheur apporté par les armes. Après avoir parcouru bien des pays, ils frappèrent à une maison pour y passer la nuit. Le maître de céans les reçut aimablement, mais à peine étaient-ils rassasiés qu'une porte s'ouvre, une femme entre en poussant des cris de folle. L'hôte la fait sortir gentiment et avoue aux voyageurs que c'est là son épouse, folle depuis sept ans, et qui chaque jour, à la même heure, reproduit la même scène. Les deux jeunes gens s'empressent de quitter cette demeure. Ils demandent ailleurs l'hospitalité. Leur nouvel hôte est veuf depuis sept ans. Hozbek lui suggère de se remarier. L'homme se demande si les voyageurs sont bien honnêtes pour lui proposer pareil renouvellement de vie. Ils déclarent alors qu'ils sont de braves armuriers à la recherche de la félicité. On constate alors que notre hôte était ami du père de Hozbek. Leur bonheur consistera désormais, leur dit-il, à faire des armes, non pour les voleurs, les méchants, les assassins, mais pour les héros et les braves.

Le lendemain nos deux gaillards sortent pour visiter la ville. Nulle part le moindre bruit, comme s'il s'agissait d'un deuil universel. Ils frappent à une porte, une vieille vient leur ouvrir et les accueille avec amabilité. A leur étonnement du silence de la ville, la vieille leur explique que toute la jeunesse est devenue comme folle: «Ils font mille sottises et ne respectent plus ni père ni mère. Je vois que vous êtes des étrangers. Sachez donc qu'il y a ici, dans notre cité, une fille, une *hourî*, belle comme le soleil. Tous les jeunes lui courent après, mais elle, avec son cœur de pierre, ne veut d'aucun d'eux. Si bien qu'ils ont tous perdu la tête». Hozbek veut se rendre compte par lui-même de la véracité de ces paroles et, près de la rivière, voit en effet toute la jeunesse du pays se livrer à toutes sortes d'excentricités. Il propose à son compagnon Wizir d'aller demander la main de la fille. Si sa vue le rend fou lui aussi, Hozbek le guérira. Wizir accepte la proposition et, si la chance lui sourit, c'est lui qui guérira les autres. Le voici bientôt devant la résidence de la *hourî*. Mais des sentinelles y montent la garde et lui en interdisent l'entrée. De loin Wizir contemple la fille, belle comme la lune, et dont les yeux scintillent comme des étoiles. Il entre à l'improviste et s'assied sur la «pierre du choix», «la pierre de la supplique», à l'étonnement de la garde. Une *hourî* l'interpelle: «Viens-tu ici pour demander la fille ou pour t'amuser?» — «Je viens demander la fille», répondit-il et les suivantes de s'empresser d'en aviser leur maîtresse. Celle-ci, de sa fenêtre, avait aperçu le beau jeune homme assis sur la pierre de choix. Elle s'approche de lui et lui demande comment il a pu entrer malgré les sentinelles. — «Que Dieu te protège, gentille demoiselle!» répondit-il. «Je ne sais pas moi-même comment je suis entré, mais ayant appris la présence ici d'une charmante pucelle, c'est elle que je viens demander. Et que Dieu mène l'affaire à bonne fin!» — «S'il en est ainsi, répartit la jeune fille, qu'on m'apporte une balance, car je vais peser ton esprit!» Il s'installe sur la balance, ferme les yeux, ainsi qu'on le lui avait ordonné et voici qu'il se sent enlevé à travers les airs. On le dépose dans une île. Il entrouvre les yeux; se voit entouré d'eau, mais personne aux alentours et il se met à chanter d'une voix triste: «Malheur à moi! Comment retourner et avertir Hozbek? Il aurait mieux valu devenir fou». Mais il aperçoit alors l'oiseau *Simigh* et il le supplie de l'emporter. L'oiseau s'envole, Wizir s'accroche à une patte et s'élève dans le ciel en priant Dieu de le protéger. Voici un beau jardin: il y entre, s'y promène, frappe à la porte d'un pavillon. Il n'y a personne, mais la porte s'ouvre d'elle-même et Wizir voit qu'un repas

magnifique est préparé avec un siège tout prêt à le recevoir. Il s'assied donc et mange avec appétit. Rassasié, il sort dans le jardin et s'endort au pied d'un arbre.

Les Hourî arrivent au pavillon en dansant et en chantant. Elles se déshabillent et endossent des vêtements brillants qui les font ressembler aux étoiles. Elles prennent leur repas et leur Princesse leur dit alors : «Un hôte nous est arrivé aujourd'hui, beau comme le jour. Après s'être rassasié, il est allé se reposer sous un arbre. Il s'appelle Wizir et c'est un vrai bijou!» Aussitôt elles se précipitent, s'étonnent de sa beauté et l'entraînent dans le pavillon. Celle qui est à leur tête s'adresse alors au jeune homme étonné : «Tu ne nous connais pas, mais tu es certainement courageux et tu voudras nous rendre service. Eh! bien voilà. De l'autre côté de la rivière, il y a un ancien pavillon habité par quarante hourî dont nous avons tué le frère la nuit dernière. Elles vont venir cette nuit même pour se venger. Protège-nous, empêche-les d'entrer ici et je te jure de t'épouser!» Wizir n'en croit pas ses oreilles. On lui prépare un lit derrière l'entrée. Au milieu de la nuit, des hourî vinrent frapper à la porte. Elles désirent se battre et se venger. Elles font appel à Wizir. Lui, qui regarde par dessus les remparts, admire la beauté de ces hourî et de l'une, en particulier, qui lui promet de le prendre pour époux s'il les laisse entrer. Il leur ouvre donc la porte, va se recoucher et s'endort. Au matin, les hourî reviennent et mettent Wizir en présence de celle qui les commande. On l'avait soumis à un épreuve. Il s'est montré infidèle et il se trouve soudain dansant comme un fou autour du bassin avec les autres fous!

Deux jours plus tard, Hozbek se met à la recherche de son ami qui n'était pas rentré et il le trouve parmi les autres aliénés. Il essaie d'en obtenir quelque explication. Wizir se borne à lui répondre : «Si on te confie quelque chose, garde-le comme la prunelle de tes yeux!» Et Hozbek se promet de délivrer son ami. Il va donc au pavillon, s'assied sur la pierre spéciale, la pierre de la demande. Des passants s'étonnent de l'y voir. Khatoun-la-Princesse lui dit que s'il est venu pour épouser la Demoiselle, il doit se mettre sur la balance pour qu'on y pèse son esprit. Tout comme l'avait été son camarade, il est transporté dans les airs et déposé au milieu d'une île où il n'y a ni hommes ni bêtes. Il y aperçoit pourtant l'Oiseau Simigh, il s'accroche à une de ses pattes et il atterrit bien loin. De là sa vue distingue un magnifique jardin verdoyant, au milieu duquel se dresse un pavillon entouré d'une rivière et de peupliers. De nombreux sièges s'y trouvent, mais il n'y a personne. Devant la table bien servie, il se souvient de son enfance malheureuse où il n'avait même pas de pain d'orge à manger. Soudain, éveillé ou en rêve, il se voit encerclé de gens qui chantent et qui dansent : ce sont des jeunes filles, aux riches vêtements, les mains chargées de fleurs des champs et qui l'introduisent dans le pavillon. Hozbek demande alors à ces Belles pourquoi elles l'ont amené là. La principale lui répond que derrière la montagne, en un riche pavillon, vivent de jolies hourî dont on a tué le frère la nuit précédente et qui vont venir se venger cette nuit. Qu'il les protège donc et elle l'épousera. Après avoir festoyé en compagnie de Hozbek, elles s'envolent par les fenêtres... Mais reviennent bientôt frapper à la porte pour l'éprouver. Il était sur le point de leur ouvrir, quand il se souvint des paroles de son ami Wizir : «Si on te confie quelque chose, garde-le comme la prunelle de tes yeux!» Malgré leur insistance, il résiste et les Hourî disparaissent. Hozbek s'endort alors, la main sur la poignée de sa dague. Au matin, Khanoun-la-Princesse félicite le jeune homme de son courage et de sa fidélité. C'est elle qui a rendu fous tous les gars venus s'asseoir sur la Pierre-du-Choix, mais désormais elle appartient à Hozbek. Deux dimanches après la noce, Hozbek avoue à la Khatoun-des-Hourî qu'il n'est qu'un simple ouvrier, de famille pauvre : mais puisqu'elle l'aime, qu'elle veuille l'accompagner jusque dans sa Patrie. «Je ne puis t'accom-

pagner, dit-elle, mais voici mon anneau. Il te suffira de le tourner autour de ton doigt pour qu'aussitôt je me tienne près de toi!» Hozbek prit l'anneau et exprima le désir de voir délivré son grand ami Wizir, devenu comme tant d'autres. «Je m'en souviens, répliqua la Princesse; mais il n'a guère été fidèle à sa promesse. Pourtant, puisque c'est ton ami, je veux bien le délivrer. Prends ce foulard, mets-le lui sur les yeux et il guérira. Quant aux autres fous, ils pourront retourner chez eux aujourd'hui sains et saufs». Hozbek s'empessa de guérir toute cette jeunesse. Son premier hôte le remercia vivement aussi de la santé recouvrée de sa femme et l'autorisa à enlever de chez lui tout ce qui lui plaisait.

Hozbek se souvint alors de sa Houri Siyapouche-au-manteau-noir! Il tourna son anneau et elle fut de suite à ses côtés. Une année ne s'était pas écoulée qu'un enfant leur naquit. Ils l'appelèrent Hasan. Hélas! il avait juste deux ans lorsqu'il fut emporté par un ours sous les yeux de sa mère. Cette nouvelle atterra le pauvre père. Et lui qui s'estimait heureux comme un roi par son mariage avec une houri, se considère maintenant comme le plus malheureux des mortels. Et les siècles ne parviendront pas à faire taire son chagrin.

Le nom de Siyapouche n'apparaît qu'au vers 713. Il semble bien que les différentes stophes de la lamentation finale où ce nom revient comme un refrain soient une addition qui ne devait pas faire partie du poème original.

2. — *Les légendes à forme purement idyllique.*

Le Kurde qui s'intéresse à ces contes de fées, à ces richesses acquises de façon miraculeuse, à ce bonheur qui n'est pas de la terre, se passionne aussi pour des récits moins merveilleux dans leurs péripéties, mais qui expriment mieux ses sentiments humains d'amour fidèle, d'honneur sans défaillance, de courage à toute épreuve; bref il goûte énormément ces idylles amoureuses où la poésie ne manque pas d'ailleurs.

Les amours de *Zelikha et de Fatoul* nous sont contés par Aminé Evdal en quatrains (348 vers), dont les quatre vers riment parfois ensemble. Ordinairement les rimes sont plates. Le nombre de pieds est irrégulier. Si, dans l'ensemble, on en compte 9 ou 10 par vers, ils ne sont parfois que 7 cependant.

Dans le harem de Fatoul, Khan d'Iran, vivaient de bien jolies filles, mais la plus belle et la préférée, à coup sûr, était Zelikha que Fatoul adorait. «Dis-moi ce que tu désires, même la lune, et je te le donnerai». Zelikha se contenta de demander la venue d'un troubadour qui lui chanterait la beauté du soleil. Or à Ispahan, Tari, troubadour et musicien vint à passer devant le palais de Zelikha, où l'on dansait et chantait. Il entra donc pour participer à la fête et aperçut Zelikha, splendidement vêtue, assise sur un trône en son boudoir. Une foule de suivantes, arabes et persanes, servaient la Princesse. Tari s'installa et, à peine eut-il touché sa guitare, que tous les assistants en furent transportés. Attirée par le son de la musique, Zelikha s'approcha. Leurs regards se croisèrent. Le troubadour se met alors à chanter, tandis que les larmes coulent des yeux de Zelikha: «Je suis l'amant Tari, à la recherche d'un travail. Je veux chanter

la liberté et les misères de cette vie». Ces paroles émeuvent la princesse dont toute l'attitude manifeste que son cœur est pris par l'amour du jeune musicien. Mais voici la nuit. Le palais devient silencieux; seule veille Zelikha qui regarde par la fenêtre et se demande où Tari a bien pu partir. Mais elle entend du bruit, une porte s'ouvre, Tari paraît et les deux amoureux s'embrassent. Une servante infidèle a prévenu Fatoul qui surprend le baiser des deux jeunes gens pétrifiés.

On dressa une potence sur la place publique et on y pendit Tari, l'étranger que personne ne connaissait et dont le dernier regard, avant de rendre l'âme, se porta sur son amante, car Zelikha, près de la rivière, assistait à la scène. Les femmes pleuraient et se lamentaient. Des servantes prirent la princesse par la main et la ramenèrent au palais, essayant de calmer son chagrin. Rencontrant la servante qui l'avait trahie, Zelikha se plaint d'être l'esclave de Fatoul Chah et, prenant son poignard, en perce le cœur de l'infidèle.

Zelikha ne peut oublier son amant et va fleurir sa tombe auprès de laquelle elle se lamente. Au palais elle reste triste et ne parle plus. Fatoul agha s'assied près d'elle, la caresse pour la consoler. En vain. Un jour, s'étant aperçu des sortics de Zelikha, il veut la frapper, mais elle s'échappe. Il ordonne alors de déterrer le cadavre de Tari.

L'amante éplorée a perdu ses couleurs. Dans la nuit étoilée, elle se met à la recherche du corps de celui qu'elle aime toujours, dans la plaine d'Ispahan qu'habitent les renards, les loups, les bêtes sauvages. Elle se lamente et, dans ses chants, demande aux loups, à la montagne et aux arbres de lui faire connaître la place où elle pourra retrouver son Tari. Elle craint de devenir folle. Au fond de la plaine, un bruit retentit, la rivière agite ses eaux, mais ce n'est qu'un lièvre qui s'enfuit. — Mais voici qu'au clair de lune, Zelikha aperçoit au pied d'un arbre des ossements humains. Le squelette est intact, mais la chair a disparu sous l'effet de la pluie et du vent. Sous les rayons de la lune, Zelikha s'assied près du cadavre et pleure. Puis elle rentre à Ispahan, sous la pluie et dans le vent. Trois jours plus tard, elle regagne son château, mais elle avait abandonné dehors et sa vie et sa joie!

Djasimé Djelil, spécialement, s'est attaché à recueillir ces romances d'amour qui sont, au moins pour la première et la troisième, des variantes de légendes plus ou moins connues.

La légende de *Leylé et Mejroum* (343 vers assez courts) est apparemment une adaptation, assez transformée du reste, de la fameuse histoire persane de *Leyla et Majnoun*.

Mejroum, fils d'une pauvre vieille, rêve d'une jeune beauté, Leylé, dont il devient aussitôt amoureux. Sa mère accepte d'aller trouver le père de la jeune fille et de la lui demander pour son fils. Mais un berger épouse-t-il une Princesse? Les deux-amoureux se rencontrent à la fontaine et se promettent fidélité: un foulard sera le gage de leur amour. Mais voici la saison de monter au *zozan*, pâturages d'été. Il faudra donc se séparer; d'où tristesse et soupirs. Leylé s'informe du bien-aimé, elle interroge même les oiseaux du ciel. Redescendue de l'estivage, elle retrouve à la source du village son Mejroum endormi, la tête posée sur le foulard. La famille se met en quête de la princesse disparue. On la surprend dans les bras de Mejroum et on tue les deux amants qui se transforment aussitôt en deux étoiles du firmament. C'est depuis lors qu'apparaissent chaque année dans le ciel deux étoiles qu'on ne voit qu'une fois ensemble, mais qui se séparent aussitôt.

L'histoire de *Mem et Aiché* ou de *Téli Aiché* comporte elle aussi une note tragique qui corse davantage l'aventure.

Mem avait épousé Aiché qu'il avait aperçue en rêve. Mais après sept mois de vie heureuse, il avait dû quitter sa jeune épouse pour aller à Damas chercher du travail. Sept ans durant, ces deux époux vécutent ainsi séparés. Enfin, n'y tenant plus, Aiché écrivit à Mem de revenir la rejoindre coûte que coûte. Celui-ci monte sur son cheval et, après trois mois et trois jours de chevauchée, arrive chez lui. C'est la nuit. Il frappe à la porte. L'épouse hésite à ouvrir à un hôte étranger. Mem dévoile alors son identité et ce sont alors les joies du retour et les transports d'amour. Ils s'endorment bientôt dans les bras l'un de l'autre. La mère du jeune homme qui habitait la même maison, n'avait rien entendu. Au réveil, entr'ouvrant la porte de la chambre de sa bru, elle voit deux corps endormis côte à côte. Est-ce possible? Aiché serait-elle infidèle? La mère se doit de venger l'honneur de son fils. Un fusil est suspendu au-dessus de la tête des dormeurs. Mais le bruit réveillerait le village et proclamerait sa honte. Un poignard se trouve à portée, mais elle craint de n'avoir pas la force de tuer d'un seul coup le coupable. Une épée est là qui ne fera point de bruit et ne réveillera point sa bru. Elle s'en empare donc et transperce le cœur de son fils qui pousse un cri. Aiché se dresse en sursaut et se rend compte aussitôt de la méprise de sa belle-mère. Celle-ci comprend de suite son erreur et se met à gémir. Les deux femmes mêlent leurs pleurs et leurs lamentations. La jeune veuve ne peut se détacher du corps de son époux. Au bout de quatre jours, on procéda aux funérailles. La dépouille mortelle est portée à travers le village qui constate la douleur de l'épouse éplorée. On érigea le tombeau sur une haute montagne, près du nid de l'Oiseau Simigh. Celui-ci, chaque matin, contemple d'en haut la couche d'Aiché qui, sept ans durant, resta fidèle à son époux sans oublier son amour et garda fidèlement sa mémoire.

La légende de *Siyabend et Khadjazer* est bien connue et assez populaire. L'Emir Djaladet Bedir-Khan en a donné quelques variantes, dans le n° 13 de la Revue *Hawar*, sous le titre *Siyabendé Silvî*. Il en a même repris le thème en quelques strophes modernes de sa composition et, par conséquent, de facture plus littéraire. Les extraits fournis par Djelil sont très brefs et paraîtront assez maigres, mais vraiment poétiques.

A la poursuite d'un chevreuil, Siyabend manque son but. La bête, devenue furieuse, blesse le chasseur d'un coup de ses longues cornes et le précipite dans un ravin où il reste accroché aux branches d'un arbre. Pour se consoler mutuellement, un dialogue s'engage entre Siyabend et sa fiancée, Khadjazer, qui se dit l'unique gibier qu'il aurait dû chasser :

Les yeux de mon Siyabend sont noirs,
 Comme les raisins de Sinjan (Sinjar?).
 La taille de mon Siyabend est élancée,
 Comme les peupliers verdoyants sur les rives du Mourad-Tchai.
 L'âme de mon Siyabend est limpide,
 Comme les premières neiges qui se posent sur nos meules.

D'autres allusions sont faites aux flancs boisés et rocheux des monts Sipan de Khlat, aux sources qui jaillissent du Bingol, aux vents glacés des montagnes

incapables pourtant d'éteindre le feu de l'amour de la jeune fille. Et celle-ci, après avoir fait le serment de n'appartenir à aucun autre après la mort de son fiancé, se jette dans le ravin où les deux amants meurent ensemble en un suprême embrassement.

Pour nous faire une idée du style de cet auteur, je donne maintenant le résumé textuel de la légende, telle qu'elle a été présentée par Ereb Chamo dans *Le Berger Kurde: Siyabend et Khadjé*.

Aux temps anciens, vivait sur le Sapan-Dagh le beau Siyabend, chasseur de la tribu de Zilli. Siyabend tombe amoureux de la belle Khadjé. Mais il était pauvre et ne pouvait payer le *Kalym* (dot) à ses parents. Alors il enleva la belle et la mena dans la montagne, où ils passèrent, heureusement et sans soucis, trois jours et trois nuits. Le quatrième jour, il arriva que Siyabend s'endormit, la tête posée sur les genoux de Khadjé. A ce moment, quelques cerfs sauvages passèrent à côté et l'un d'eux, le plus grand et le plus beau, s'empara d'une femelle du troupeau et s'enfuit avec elle. A cette vue Khadjé pleura et une larme de ses yeux tomba sur la joue de Siyabend qui s'éveilla. Voyant Khadjé en pleurs il lui dit :

— Si tu m'as épousé contre ta volonté, je me conduirai envers toi comme un frère vis-à-vis de sa sœur et je te ramènerai à la maison de tes parents.

— Non, mon cher Siyabend, je t'aime et je te serai toujours une épouse fidèle. Mais je pleure pour avoir vu comment un beau et grand cerf s'est emparé d'une biche du troupeau, sans qu'aucun autre cerf n'ait osé la lui disputer. Ce cerf est un brave comme toi. C'est au souvenir de ton audace que j'ai pleuré de mon trop grand bonheur, répondit Khadjé.

— Et où s'en est allé le cerf avec la biche? demanda alors Siyabend.

Khadjé montra dans quelle direction ils s'étaient enfuis et Siyabend s'écria :

— Je suis chasseur. Je ne connais sur cette montagne personne qui soit plus fort que moi. Et voici que, presque sous mes yeux, un cerf enlève une biche du troupeau: quelle offense pour moi!

Il se leva donc et s'élança à la poursuite du cerf. Dès qu'il s'en fût approché, il le visa avec son arc, mais le mâle se jeta sur lui, le frappa de ses bois et le précipita dans le ravin. Là, Khadjé le trouva grièvement blessé. Il gisait au fond du gouffre et Khadjé, penchée sur lui pleura amèrement. Elle maudissait la beauté de la forêt, des fleurs, toute la magnificence de la nature; elle maudissait l'eau de la source, les buissons, les fruits et cette herbe même que le cerf avait broutée et qui lui avait donné cette force qui lui avait permis de vaincre Siyabend. Dans un accès de désespoir, elle maudit aussi les pâturages d'être noyés dans la verdure, l'air suave pénétré de l'arome des fleurs de la montagne et le soleil éclatant qui éclaire le Sapan-Dagh, refuge du cerf méchant.

Après cette lecture, peut-on ne point conclure avec avec Ereb Chamo que cette légende est «un des plus beaux et plus charmants poèmes kurdes»?

3. — *Légendes à trame historique.*

Sentimental à ses heures, comme on a pu le constater dans la plupart des textes qui précèdent, le Kurde est aussi et surtout un batailleur. Brigand plus ou moins chevaleresque, amateur de ba-

garres, la tête farcie des aventures glorieuses des héros de l'Histoire iranienne qu'il adopte, le Kurde d'aujourd'hui prend encore plaisir au récit de beaux gestes guerriers. Chaque razzia trouvait son chanfre autrefois, chaque combat entre tribus était célébré par les *dengbéj*. Si les hauts faits d'un Cheikh Mahmoud ou de Molla Moustapha n'ont guère inspiré de véritables bardes, car les chansons modernes manquent souvent d'élan et de force poétique, les Kurdes ont toujours la ressource de se rabattre sur les épopées anciennes. Et ici c'est Hadjiyê Djindi qui semble s'être spécialisé dans le recueil et l'édition de ce genre de poèmes.

L'Histoire nous a appris que les Sultans de Turquie et les Chahs de Perse ont eu souvent des démêlés avec les féodaux et les tribus kurdes de leur Empire. Il n'est pas toujours facile d'y distinguer les vrais motifs des rébellions: soucis d'indépendance nationale ou désir d'autonomie locale. Les tribus participaient à ces mouvements et ici encore on ne peut pas toujours dire avec certitude si ces soulèvements étaient dirigés contre les chefs féodaux, et alors l'aspect social dominerait, ou contre les autorités turques et iraniennes, comme telles, et alors il s'agirait plutôt d'aspirations patriotiques. Au XVIe et au XVIIe siècles, le Kurdistan fut ainsi souvent le théâtre de luttes acharnées que les Historiens, témoins oculaires, comme Arakel de Tavrez ou Iskander Mounchi, ont racontées et que les troubadours anonymes des tribus ont chantées. Les éditeurs actuels n'hésiteront pas à donner le coup de pouce nécessaire pour faire de ces événements des épisodes de la lutte des classes révolutionnaires ou de la révolte contre l'oppression des tyrans colonialistes.

Keuroghlou que Djindi a édité, fin 1953 (240 pages) dans un texte kurde (p. 139-227) et une version arménienne (p. 41-137) est plutôt une épopée d'Azerbaïdjan. Mais le héros est devenu populaire chez les Kurdes qui l'ont célébré eux aussi, au point que ce surnom de Keuroghlou, qui veut dire «fils de l'aveugle», symbolise chez eux le courage et la noblesse.

D'après Djindi «on voit nettement dans cette épopée deux classes distinctes qui prennent position: celle des exploités qui spoliaient et celle des opprimés qui se révoltaient. Cette lutte est canalisée par Keuroghlou qui se retranche à

Tchartaghli Tchamlibel, carrefour des routes caravanières de la Turquie et de la Perse, et mène la vie dure aux tyrans. Il massacre, tue, exproprie, pille, mais il recommande à ses hommes d'épargner «les soldats ennemis qui ne sont pas fautifs: fils du peuple comme ses propres soldats, ils ne guerroyent que sur l'ordre du Sultan et du Chah... Donc guerre aux chefs»... Dans la version kurde, les femmes aussi participent à la lutte, ainsi Mahboub Khanoum, Telli Khanoum, Rouki Khanoum, Hourî Khanoum et surtout Nikar Khanoum, fille d'un Pacha, et qui, contrairement aux coutumes en usage dans le pays et contre le gré de son père, rejoint Keuroghlou, devient sa femme et son lieutenant au front, en l'absence du mari».

Les extraits, recueillis par Djindi auprès de paysans illettrés, sont en prose d'abord et d'un style vraiment peu reluisant. Ce ne sont d'ailleurs que dix-huit anecdotes, assez brèves dans l'ensemble, à peine une page et qui nous évoquent plutôt la figure d'un brigand, au demeurant assez sympathique, et qui me fait penser à ce fameux bandit Kérim qui sévissait dans les mêmes parages, dans les années quatre-vingts du siècle dernier, et dont nous ont parlé tous les voyageurs de l'époque.

Une épopée, contemporaine de la précédente, bien plus renommée et tout à fait kurde celle-là, est celle de *la Citadelle de Dimdim*, au pays des Moukri, au sud d'Ourmia. Son siège, soutenu par les Kurdes en 1017/1608, contre les troupes de Chah Abbàs Ier, a été raconté par l'historien officiel de la cour persane, Iskander Mouchi, qui en avait été témoin oculaire. SOCIN avait déjà publié cette légende dans ses *Kurdische Sammlungen* (vol. II, 1890, n° XL, p. 180-201), ainsi que O. MANN dans *Die Mundart der Mukri-Kurden* (vol. II, 1909) qui avait illustré ce chant en remontant aux sources fournies par les historiens de l'époque. EMÎN ZEKÎ nous offre un excellent aperçu de toute cette affaire dans son *Résumé de l'Histoire des Kurdes et du Kurdistan* (édit. kurde, Baghdad, 1931; p. 180-186; trad. arabe, Le Caire, 1936, p. 200-208). Le texte publié par CINDÎ, *Nivîsarkarê Kôrmanca Sovêtiyê* (Erivan, 1954, p. 44-65) et qui, à part quelques vers à peine, ressemble peu à celui de Socin, prend un certain nombre de libertés avec l'Histoire et, en particulier, de l'Emir Khan Yekdest, c'est-à-dire le Manchot, un des chefs de la tribu Bradost, soulevé contre Chah Abbas, fait un simple berger, Khano, qui rêve d'améliorer la situation sociale de ses contribuables

contre l'oppression du Sultan et du Chah. En voici l'adaptation abrégée :

Autrefois un pauvre berger courageux, du nom de Khano, menait chez les Turcs une vie misérable. Il résolut un jour de se rendre en Iran où, après avoir vécu aussi dans la misère, il se décida à demander à Chah Abbas de devenir son palefrenier. Un jour donc qu'il faisait paître les chevaux du Chah, il demanda du lait à boire à un berger qui lui raconta un rêve qu'il avait fait sept nuits de suite : Parti dans le « Désert Blanc », il s'était assis près d'un rocher et avait constaté que la place contenait un trésor. Khano lui répondit de prendre garde d'ébruiter ce songe car, si le Chah Abbas en entendait parler, il pourrait bien le mettre à mort. Ils jurèrent donc l'un et l'autre de ne le raconter à personne. Mais Khano se mit en quête de l'endroit désigné par le rêve, souleva le rocher et découvrit le trésor. Il remit les choses en l'état et retourna à ses chevaux. Sur ces entrefaites, une bande de brigands les attaqua. Khano les combattit, en tua cinquante, fit quelques prisonniers et mit le reste en fuite : pourtant leur chef réussit à s'échapper. Le Chah, satisfait de la bravoure de son serviteur, fit faire un bras d'or à Khano qui avait perdu le sien dans la bagarre. Dès lors on le nomma Khano-au-bras-d'or : *Khano-Tcheng-Zérin*. Alors Khano réfléchit qu'il y avait des malheureux partout, tant en Iran qu'en Turquie. Il quittera donc le service du Chah et se retirera dans la montagne de Dimdim où il a trouvé le trésor. Il sortira cet or, construira une forteresse et fera la guerre au Chah et au Sultan. Pourtant avant de quitter son maître, il lui demande un terrain, grand comme une peau de bœuf, afin d'y construire une maison : ce qui lui fut accordé. Alors, à l'aide de cinq cents ouvriers, Khano bâtit la forteresse de Dimdim, non en sept jours et sept nuits, ni en sept semaines, ni en sept mois, mais en sept ans et il en désigna comme gardien Mahmoudé Malakani, son homme de confiance. Puis il y installa aussi cinq cents canons. Le travail achevé, les ouvriers vinrent à Téhéran faire leurs emplettes. Le Calife les rencontra, les interrogea et, inquiet de cette construction formidable qu'ils lui décrivaient, avertit le Chah que désormais il n'est plus maître en son Royaume pour avoir donné une telle forteresse à un Kurde. Mais le Chah reste convaincu de la loyauté de Khano. Il lui envoie pourtant un message de menaces. Khano, conscient de sa puissance, dédaigne de lui répondre. Le Chah convoque alors tous les khans du pays, d'Ourmia, de Salmas, de Tauris, de Khoi, de Bilbuhar et même de Gog et de Magog, qui accourent à son aide. S'assemblent ainsi cinquante khans, à la tête chacun de 50.000 hommes.

Evdil, fils de Khano-Tcheng-Zérin, annonce à son père l'arrivée de l'armée ennemie, nombreuse comme les étoiles du firmament, les feuilles des arbres, le sable du désert et les poils des chevreaux. C'est le Chah de Perse qui vient attaquer Dimdim. Il s'agit donc de lutter pour conserver la liberté. Sept ans durant, la guerre se poursuivit. A la fin Mahmoudé Malakani, soudoyé par le Chah, fit savoir à ce dernier que la seule façon de venir à bout de la forteresse était de couper l'eau de la source qui l'alimentait : ce qui fut fait. Les assiégés, mourant de soif, se désespéraient, lorsqu'une pluie de sept jours, inaccoutumée en cette saison de l'année, emplit leurs citernes. Dès lors la résistance se fait plus ardente. Pourtant, une à une, les six portes sont forcées et les remparts détruits. Le Chah propose à Khano une couronne s'il se rend. Mais celui-ci ne peut pas, par sa reddition, déshonorer le nom de Kurde. Un carnage épouvantable s'ensuivit. Evdil se distingua par son courage. Le sang coula à flots. Les Kurdes de toutes les tribus : Berazi, Hikari, Divini, Hartochi, Ezdi, Beravi, Timari, Mendesori se défendent comme des lions et tombent tour à tour sous le nombre des assaillants. Bientôt les soldats du Chah finissent par s'emparer

de la place. Le Chah avait préparé une couronne pour la mère de Tcheng-Zérin. Mais, lorsque les troupes impériales eurent toutes pénétré à l'intérieur de la forteresse, la mère de Khano et sa bru firent sauter les dépôts de munitions. Tout fut détruit : tous les soldats persans périrent. Pourtant un reste subsista. La femme d'Evdil qui était enceinte d'émotion mit au monde un garçon. Et ainsi se perpétua la famille qui continue, chaque jour, à lutter pour la liberté de son peuple.

Un Assyrien de la tribu de Chamesdin, émigré depuis en Syrie, m'a raconté qu'autrefois, alors qu'ils habitaient encore leur pays d'origine, lorsqu'une femme accouchait difficilement, on déposait sur son lit l'épée de *Khano-Lap-Zérin*, qui lui avait été dérobée par un domestique infidèle lors du siège de Dimdim.

Cette version de Djindi compte environ 430 vers, entre lesquels s'intercalent de temps à autre quelques lignes en prose, dont le total atteint un peu plus de 110. — Les vers, comme il arrive presque toujours en ces sortes de poèmes, n'ont rien de bien régulier, tant par le nombre des syllabes que par la variété des rimes. Celles-ci sont ici spécialement riches et sonores. Si l'on se basait sur les groupes de rimes, on pourrait, sur un total de 102 strophes inégales, distinguer 24 tercets et autant de quatrains, 11 strophes de 6 vers, 9 strophes de 5 vers, 7 distiques et quelques strophes incertaines. Malgré cela on n'oserait affirmer que tout le poème fût composé à l'origine de tercets et de quatrains et que les autres strophes sont dues à des gloses ou à la chute d'un stique. Assés souvent des vers reviennent comme refrain ou se répondent d'une strophe à l'autre; ou encore une strophe se répète, avec pourtant changement d'un vers ou même d'un simple mot.

Dans cette masse, certains fragments plus homogènes semblent avoir été mieux conservés. Peut-être constituaient-ils des chants indépendants à l'origine. Par exemple, les tercets 19 à 22, commençant par *Dimdim hate...*; ou encore les strophes 65 à 68 (de 6 vers): *Ha rabû, rabû, rabû*; ou les strophes inégales 71 à 77: *Lawk hatin dengê*; enfin les strophes 93-102 du poème final, composé de 5 tercets, 2 distiques, 2 tercets et 1 quatrain et commençant par ces mots: *Dor hatê lawê...* où défilent les membres des différentes tribus qui ont participé à la lutte, en y ajoutant les Pir et les Mollah.

Les Kurdes possèdent bien d'autres épopées où des faits historiques qui les touchent de près servent d'ossature aux créations de leurs poètes. J'ai signalé autrefois, à propos de la *Citadelle de Khurs* (*Roja nû*, n° 60, du 15 octobre 1945) l'intérêt de ces «Archives», orales et populaires, de la Nation kurde. Elles n'ont certes pas toutes la valeur littéraire de *Dimdim*, mais il faut se hâter de les recueillir avant qu'elles ne disparaissent avec la race des *dengbêj* qui s'éteint lentement mais sûrement.

§ § §

Cette esquisse de l'inventaire poétique d'ensemble des Troubadours Kurdes au pays des Soviets nous en a fait toucher du doigt la riche diversité. Dis-moi ce que tu chantes et je te dirai qui tu es. Ces poèmes nous ont introduit, on peut le dire, dans l'âme du peuple kurde, — et non seulement de ceux de ses membres qui vivent en U.R.S.S. Il nous apparaît comme un peuple franc, épris de liberté, capable de s'émouvoir au spectacle de la nature, passionné certes en ses amours, mais dans les paroles de ses chansons pas de sous-entendus malsains et dans ses attitudes rien d'équivoque. Peuple moralement sain, ainsi se montre-t-il en sa poésie, il a le sens du devoir — tragique quelquefois — et le goût des beaux gestes. Ouvert aux idées modernes, il pourra faire de grandes choses, s'il se laisse toujours guider par l'idéal de la Vérité et de la Justice.

Mais si nous revenons dans le champ de la littérature et des Belles-lettres, nous sommes obligés de déclarer que les Kurdes d'U.R.S.S. n'ont pas encore rattrapé leur retard sur leurs compatriotes de Syrie ou d'Irak. C'est un des leurs C. XÖDO, déjà cité, qui l'avoue indirectement en constatant que chez eux le roman, par exemple, fait totalement défaut, que les écrivains sont restés trop attachés aux formes du passé; qu'ils devraient élargir les thèmes de leurs productions; qu'ils n'ont pas encore réussi à enrichir leur littérature de ce qui abonde chez les autres peuples. Et quelques jours plus tard, dans le même journal (*Riya Teze*, n° 31(947) du 17 avril 1958), au cours d'une réunion des Écrivains

Kurdes d'Arménie Soviétique, le célèbre poète Arménien NAIRI ZARIAN regrettait leur pauvreté dans la dramaturgie et la poésie lyrique, ainsi que le petit nombre d'«écrits ouverts». On peut épiloguer sur le sens précis qu'il donne à ce dernier mot, mais il est certain qu'on ne perçoit pas toujours chez leurs différents écrivains une personnalité bien marquée. Ils devraient cultiver davantage la prose, s'exercer à la nouvelle et au conte avant de s'attaquer au roman, s'attacher à la description vécue d'un état d'âme ou d'un paysage en se laissant guider par leur esprit et leur cœur, plutôt que par le souvenir stéréotypé des écrits d'autrefois, et alors ils seront capables de rivaliser avec n'importe quel auteur d'Orient ou d'Occident.

Kléyat (Liban), 4 juillet 1958

Thomas Bois, O.P.

TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE. SOCIOLOGIE. LITTÉRATURE. FOLKLORE.

Introduction.

I. — HISTOIRE.

1. — Origine et Préhistoire.
2. — Sous le signe de l'Islam et de la féodalité.
3. — L'éveil national.

II. — SOCIOLOGIE.

1. — État social: la famille et la tribu; le kolkhoz.
2. — Situation religieuse: Confréries et Sectes; Seyids et Cheikhs.
3. — Vie scolaire: Écoles, programmes, manuels, Associations estudiantines.

III. — LITTÉRATURE.

1. — L'Irak conserve son avance.
2. — En Syrie, on maintient le feu sacré.
3. — Œuvres et Écrivains d'Arménie Soviétique.

IV. — POÈTES ET TROUBADOURS AU PAYS DES SOVIETS.

1. — *Poèmes lyriques et bucoliques*:
 - 1) L'amour et la famille.
 - 2) La nature et ses beautés.
 - 3) Les travaux et les jours.
 - 4) Grande et Petite Patries.
2. — *Chants modernes «engagés», à aspirations sociales*:
 - 1) Il faut libérer la femme.
 - 2) Trêve à l'exploitation féodale.
 - 3) La guerre libératrice.
 - 4) Croyances et pratiques religieuses s'évanouissent.
3. — *Légendes épiques anciennes*:
 - 1) Les légendes à fond merveilleux.
 - 2) Les légendes à forme purement idyllique.
 - 3) Les légendes à trame historique et héroïque.

Conclusion.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE CATHOLIQUE
A BEYROUTH LE VINGT
AVRIL MIL NEUF CENT
CINQUANTE NEUF

THOMAS BOIS O. P.

franceschini
10.11

COUP D'ŒIL
SUR LA
LITTÉRATURE KURDE

Extrait de la Revue al-Machriq ^{XLIX} (~~LXX~~)
(I) MARS-AVRIL 1955

IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH
1955

Mon 1955

Thomas Bois -7-
for

COUP D'ŒIL SUR LA LITTÉRATURE KURDE

par

THOMAS BOIS, O.P.

Parler de littérature kurde étonnera peut-être quelques lecteurs peu informés qui s'imaginent — et j'en connais — que les Kurdes parlent mais n'écrivent guère. C'est là une grave erreur. Déjà il y a près d'un siècle, un des initiateurs des études kurdes, le consul russe A. Jaba, dans son: *Recueil de Notices et de Récits kurdes* (1860), nous faisait connaître le nom de huit poètes, presque tous originaires de Hekari et dont le plus ancien aurait vécu au XI^{ème} siècle. Depuis, les Orientalistes se sont mis à la recherche des textes, et des lettrés kurdes nous ont fait part de leurs découvertes. C'est ainsi que récemment paraissait à Bagdad (1952) une: *Histoire de la Littérature kurde*, gros volume de 634 pages (1), où l'auteur, Eladîn Sécadé, après une introduction sur le Kurdistan et les Kurdes (p. 3-68), rappelle les étapes et les formes de la littérature kurde (p. 69-146), puis avant de conclure sur les rapports entre les Kurdes et la littérature universelle (p. 559-624), nous donne de substantielles notices sur vingt-quatre poètes (p. 147-534), qu'il fait suivre d'une gerbe — simple liste un peu sèche — de 212 autres auteurs (p. 535-558). Mais il borne son énumération aux poètes, et encore à ceux d'Irak ou d'Iran. Il ne parle pas des prosateurs et ne nous dit rien des auteurs des autres régions kurdes (2). D'ailleurs les morts seuls ont droit à une citation. C'est vrai qu'il annonce (p. 536), un second volume, si Dieu veut! A l'occasion de ce bel ouvrage de

critique littéraire, je voudrais jeter un coup d'œil sur la littérature kurde en élargissant toutefois l'horizon de notre auteur (3).

Si l'on voulait — en gros — esquisser les étapes de la Littérature kurde, on pourrait y distinguer trois périodes :

- I. — Les origines et l'âge classique (1407-1709) ;
- II. — Le temps de l'abondance (1709-1920) ;
- III. — L'ère nouvelle (1920-1955).

I. — LES ORIGINES ET L'ÂGE CLASSIQUE (1407-1709)

Jusqu'en ces dernières années, les Orientalistes, à la suite de Jaba, faisaient remonter assez haut dans le passé l'origine de la Littérature kurde. Cette opinion garde toute sa valeur pour ce qui regarde le folklore dont certaines chansons de gestes ou épopées sont certainement très anciennes (4). Mais il semble qu'on soit obligé de reculer de plusieurs siècles les dates proposées pour les plus anciens poètes kurdes connus (5).

1. — *Les origines.*

S'il fallait maintenir le Xème siècle pour ELÎ TERMÛKÎ (6), «ce Ronsard kurde, extrêmement soucieux des formes poétiques», «artiste magique aux touchantes harmonies, noble et délicat ciseleur» (K.Badir-Xan), on serait obligé d'admettre que, d'emblée, il a trouvé la perfection et donné à la poésie kurde à la fois toute sa technique et tout son contenu, car il a chanté tout ce qui sera désormais le thème préféré de ses compatriotes : l'amour des beautés naturelles de son pays et le charme de ses filles, ainsi qu'on peut s'en rendre compte dans ses poèmes : *La Chanson de ma terre*, *Le Collier de rubis*, ou *Si la vie est un rêve*.

Notre religion nous fait espérer un Paradis
 Où l'ombre sous les arbres est dense,
 Où l'eau des fleuves est douce comme le miel,
 Où des filles jolies comme des Anges se pavanent.
 Quand j'aperçois les sources et les femmes de mon pays,
 Je crois déjà pénétrer dans la Terre Promise.

Elî Termûkî aurait également composé la première *Grammaire* kurde et le récit de son *Voyage à travers le Kurdistan*. Son village natal, Termouk, est situé entre Makou et le Hekari.

2. — *Les premiers classiques* (XV^{ème} siècle) (7).

C'est au début du XV^{ème} siècle que naît le poète ŞÊX EHMED NİŞANÎ de Djézireh Botan (1407-1481), plus connu sous le nom de *MELAYÊ CIZERÎ. Contrairement à ce qu'on a cru parfois, il est donc postérieur aux grands poètes persans Saadi et Hafiz. Il a beaucoup voyagé en Irak, Syrie, Egypte et Perse, et connaissait aussi, comme bien d'autres après lui, le persan, l'arabe et le turc. Son *Diwan* d'environ 2000 vers a été souvent édité et reste populaire chez les cheikhs et les mollahs plus que dans la masse, à cause de ses difficultés. Les idées et sentiments du poète sont « ceux du soufisme persan. Le vin de l'extase, les joies et les peines de l'amour mystique (qui se confondent souvent avec ceux de l'amour terrestre), l'attente du retour au Principe universel, forment les principaux thèmes chantés par lui ». (R. Lescot). Il eut une grosse influence sur tout un groupe de poètes kurdes qui l'imitèrent plus ou moins, mais furent loin de toujours l'égaliser. MELA EHMED de Baté (1417-1495) a aussi un *Diwan*, mais il est surtout connu pour son *Mewlûd*, ou poème célébrant la naissance du Prophète. Réédité au Caire en 1905 et à Istanbul en 1919, il est encore utilisé à l'occasion de cette fête religieuse. L'existence du *Diwan* de ELÎ HERÎRÎ (1425-1495) n'est guère connue que par Jaba. Malgré la date qu'on lui attribue communément (1307-1375), Mihemed de Muks, surnommé FEQEÛÊ TEYRAN, le Juriste des Oiseaux, dont il connaissait le langage, paraît-il, est contemporain des précédents puisque, outre de nombreuses *qesîde* et *xezel*, dont *L'Histoire du Şêxê Senhawî* et *L'Histoire du Coursier Noir*, il a composé une *élegie* sur la mort de Melayê Cizerî, son maître. Tous ces poètes sont originaires du Hekari et du Botan. Leur langage (Kurmanci du Nord) « méritait le plus peut-être de devenir une langue littéraire » (Cl. Huart). Leurs poèmes contiennent pourtant une assez forte proportion de mots arabes.

Les débuts du XVI^{ème} siècle ne laissent pas que d'avoir été assez troublés au Kurdistan où la rivalité entre le Sultan Sélim et le Chah Ismail cherchait à se concilier les Kurdes et à les amener sous leur obédience. Grâce à l'habileté d'un des trois plus grands lettrés de son siècle, le Kurde Idrîs de Bitlis, qui fut aussi le premier

historien de l'Empire ottoman, le Sultan réussit à attirer les Kurdes dans son camp et, après la victoire de Tchalderan (1514), organisa en sa faveur la féodalité kurde: ce système politique dura jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle. On ne trouve guère alors de noms d'écrivains dignes de retenir l'attention. La veine littéraire n'était point tarie sans doute, mais s'épanchait en d'autres langues, arabe ou persan. On notera toutefois l'intérêt que portait aux lettres et aux sciences un SULTAN HUSEYN (1576), émir du Bahdinan, qui recueillit alors à Amadia, sa capitale, une bibliothèque de plus de 2000 manuscrits, conservés dans la Medresa de Qahban (8). Quelques années plus tard, ŞEREF-XAN, prince de Bitlis, devait publier en persan son *Şerefname* ou *Fastes de la Nation Kurde* (1596), qui reste, sans contredit, «la base de nos connaissances sur l'Histoire kurde» (Minorsky). Chose étonnante, ce gros ouvrage qui a été traduit en français et plusieurs fois en arabe, ne l'a jamais été entièrement en kurde, contrairement à ce qu'affirme Bausani (9).

Il faudra attendre le milieu du XVII^{ème} siècle pour voir refleurir au Kurdistan une littérature nationale. Certes les lettrés kurdes ne chômaient pas et un bon exemplaire nous en est fourni par ABDAL KHAN, prince de Bitlis, également (10), «poète, orateur, écrivain et artiste», philosophe et médecin, peintre et musicien. Ses œuvres personnelles en persan, arabe et turc, contenues en soixante-seize volumes reliés et cinq cents mémoires, furent vendues à l'encan avec le reste de sa riche bibliothèque en 1655, parce qu'il avait refusé hommage au Wali de Van, nommé par le Sultan. Ce personnage typique était peut-être moins rare qu'on ne l'imagine et c'est à travers toute l'histoire kurde et parmi toutes les tribus qu'on rencontre de ces chefs amis des lettres et des arts.

3. — *Un Maître incontesté: Ehmedê Xanî.*

Mais la plupart négligeaient leur propre langue. Le premier qui fut en vive réaction contre cette coutume fut encore un Kurde du Hekari, *EHMEDÊ XANÎ (1650-1706) qui s'installa à Beyazid. Pour rehausser l'éclat de la littérature, il choisit l'épopée nationale populaire *Mamê Alan*, qu'il recomposa suivant les règles littéraires classiques et en l'islamisant davantage. Son long methnawi *Memozîn*

raconte en soixante *qesîde* les amours de Mem et de Zîn. Ces personnages sont des symboles. Le prince Mem n'aura de repos qu'après avoir délivré Zîn, sa bien-aimée, qui symbolise le Kurdistan et cela malgré des difficultés sans nombre que surmonteront son courage et son amour. Mais avant d'entreprendre son récit, il consacre ses sept premiers poèmes à une véritable profession de foi patriotique. Ce qui était alors tout à fait original et devait jusqu'aujourd'hui rendre l'auteur si populaire. Il commence donc par louer Dieu (Chant I) et son Prophète (II), passe en revue les différentes religions (III) et entreprend l'éloge des Kurdes qu'il compare, non sans orgueil, aux peuples avoisinants qui s'en servent comme d'un bouclier. Pourquoi cet état d'infériorité alors que «chaque Emir kurde est un Hatem par la munificence et un Rostem par sa valeur au combat»? (V.61.62). C'est ce qui l'a décidé à écrire son épopée en langue kurde, pour bien montrer que son peuple n'est pas moins bien doué pour les lettres que pour les armes (VI). Il rappelle ses prédécesseurs Melayê Cizerî, Elî Herîrî et Feqehê Teyran et espère bien ne pas rester en arrière de Djami et de Nizami. Et certes il ne rougit pas d'être Kurde ni de son œuvre :

Si ce fruit n'est pas assez succulent,
 Il est kurde, et cela suffit à mon propos.
 Si ce bébé n'est pas joli,
 C'est un nouveau-né, très gentil pour moi.
 Si ce fruit n'est pas très doux,
 Ce bébé ne m'est pas moins très cher.
 Ses vêtements et ses bijoux,
 Tout cela m'appartient et rien n'est emprunté. (VII, 115-122)...
 Je suis artisan et non point orfèvre.
 Je me suis fait moi-même, personne ne m'a élevé.
 Je suis Kurde, habitant des montagnes et des marches lointaines,
 Et ces propos que je tiens sont à la kurde! (VII, 141-144).

Outre ce long poème de plus de 5000 vers, Ehmedê Xanî a composé, en vers également, à l'usage des enfants, un vocabulaire kurdo-arabe: *Nûbuhar* (Prémices), où il utilise une assez grande variété de mètres (11). On connaît encore une *Eqîda Imanê* de Xanî et on lui attribue aussi un livre de géographie, sans parler des nombreuses pièces de vers qu'il a écrites en turc, en arabe et en persan.

L'élève et successeur de Ehmedê Xanî dans son école de Beyazid fut ISMAÏLÊ BEYAZÎDÎ (1654-1709) qui nous a laissé une quantité de *xezel* et différents poèmes en kurde, ainsi qu'un glossaire kurmandji-arabe-persan, intitulé *Gulzar*, la Roseaie.

Cependant, à l'autre extrémité du Kurdistan, les walis d'Arda-lan, presque indépendants dans leur petite cour de Sina, ou les sultans d'Aoraman, réunissent autour d'eux toute une pléiade de poètes et de littérateurs qui s'expriment en gourani (12). Ils sont assez nombreux et leurs poésies lyriques ne manquent pas de fraîcheur. On peut citer parmi eux ŞÊX EHMED TEXTÎ (vers 1640), YÛSUF YASKA, emmuré vif de par la jalousie de son prince Khan Ahmed (m. 1636), *ŞÊX MISTEFA BESARANÎ (1641-1702) dont le *Diwan* est inédit et bien d'autres dont la date n'est pas déterminée, comme, par exemple, MELA TAHIR AORAMANÎ ou MIHEMED QÛLÎ SULEYMAN (que Sêcadê, p. 539, appelle Mihemed Elî Sultan) qui chante aussi l'automne blessé. Tous ces poètes se rattachent plus ou moins à *BABA TAHIR (935-1010) de Hamadan, dont les *Quatrains mystiques* sont célèbres, mais de langue mélangée et d'interprétation difficile et que Huart baptise du nom équivoque de pehlevi musulman (13).

II. — LE TEMPS DE L'ABONDANCE (1709-1920)

La deuxième période de la Littérature kurde qui s'étend sur une durée de plus de deux siècles peut s'appeler le temps de l'abondance. Ce n'est pas à dire que ce fut en réalité une période uniformément riche pour les Lettres. Et d'ailleurs il faudra y distinguer différents domaines: celui de la mystique et celui du lyrisme, celui du patriotisme et celui de la philosophie.

1. — *L'obscur XVIIIème siècle.*

L'éclat de l'œuvre de Ehmedê Xanî semble, contrairement à ses désirs, avoir provoqué une éclipse de la Littérature kurde dans le Hekari qui en avait été le berceau; et Sêcadê ne nous donne aucune notice pour tout le XVIIIème siècle. Tout au plus peut-on signaler ŞERÎF XAN de Culamerg (1688-1748) qui composa des poèmes en kurde et en persan et MURAD XAN de Beyazid (1736-

1778) dont les nombreux *xezel* et poésies semblent perdus. Mais on retrouve en ces personnages l'intérêt que les Emirs kurdes apportaient à la littérature. Un ouvrage original, et probablement unique en son genre, est de MELAYÊ ERWASÊ qui, vers 1790, écrivit un livre de médecine: *Tiba Melayê Erwasê*, où il décrit les maladies et propose les remèdes dont il donne les formules. Un auteur inconnu, originaire du Botan, composa vers 1783, un long poème de 63 distiques, de mètre ramal mahzouf, sur la *Prière canonique musulmane*, son obligation, ses conditions, ses bases, ses différentes parties et formules (14).

Cette littérature religieuse florissait d'autre part en langue gourani, dans la tribu Caf avec KHANAY QUBADÎ (1700-1759) qui fait l'éloge de Mihemed et de Ali dans son poème *Salawat-nâma* et Mollah RAHÎM TAYJOWZÎ* dans son *Eqida-name*. Avec MAHZUNÎ (1783), scribe à la cour de Khusraw Khan (1754-1789) nous revenons à la poésie lyrique:

A l'ombre d'un beau rocher .

Le grand matin est agréable à l'ombre d'un beau rocher,
A condition que le jaloux aux mauvaises couleurs
Ne s'approche de toi à moins de dix mille parasanges,
Pour t'asseoir, tout heureuse avec ton amoureux,
A te rappeler les histoires du temps passé...

2. — *Le XIXème siècle religieux et mystique.*

Le XIXème siècle, en opposition avec le précédent, abonde tellement en poètes qu'on n'a que l'embarras du choix. Quiconque sait tenir une plume veut s'exprimer en vers. Mais l'expérience et le goût nous enseignent qu'il n'y a pas nécessairement de la poésie en tout cantique religieux, en tout hymne patriotique, en toute chanson d'amour et qu'il ne faut pas confondre versification et inspiration poétique. Nombreux sont les cheikhs et les mollahs qui désirent faire passer leur enseignement mystique dans les vers de leur *Diwan* et cela ne se fait point toujours sans répétition ni imitation. L'influence des poètes classiques persans est manifeste chez beaucoup.

Signalons pour commencer MEWLANA XALID (1777-1821) qui introduisit au Kurdistan la Confrérie des Naqšbendi, avant de
* Lire Tawegozî. C'est le même que Mawlawî (cf. page suivante)

mourir à Damas, et Cheikh MARÛF ^{of Nodê} NÛRÎ (1755-1837) dont les œuvres religieuses sont contenues en vingt volumes et qui a écrit une *Risalet*, *Ehmedî* en arabe et en kurde outre ses poésies en persan. MELA XELÎL de Seert a composé son *Nehc-el Enam* ou *Chemin du Bonheur* vers 1830 et MELA YEHYA MîZOURÎ, grand conseiller de l'Emir Mihemed Kor de Rewanduz, à la même époque, a lui aussi un *Diwan* (15). Au Kurdistan persan, dans la région d'Ardelan, on doit remarquer *MELA FETAH CIBARÛ (1806-1876) qui compose en quatre langues; le fécond *SEYÎ YAQO (1808-1881) aux vingt mille vers; et surtout *MEWLEWÎ (1806-1882) qui introduisit des idées nouvelles dans ses poésies et, le premier, composa des strophes à rimes croisées. Son *Diwan* en deux volumes et son *Esprit*, *Rûhé Mewlewî*, ont été édités en 1938 et 1940, à Suleymanî, par Pîrmerd. Cheikh *SALEM (1845-1909) se lamente sur les misères de la vie de ce bas-monde. Ce sont encore des théories soufies que le Neqşbendi *MEHWÎ (1830-1904) de Suleymanî expose dans son *Diwan*, publié en 1922, par les soins de Ali Kemal Bapîr, ainsi que *MELA SALÎH (HERÎQ) (1851-1907). Cheikh *RÎZA TELABANÎ ⁽¹⁸³⁵⁻¹⁹¹⁰⁾ dans ses nombreuses poésies en persan, arabe, turc et kurde, fait montre de beaucoup d'improvisation et ses vers, faciles à prononcer, n'en sont pas moins profonds pour le sens et la morale. Son *Diwan* a été édité en 1935 et 1946 à Baghdad. Cheikh NUREDÎN BIRÛKÎ (m. 1846) nous conte l'*Histoire du Sultan Ebûbekr Şibli* et EVDIREHMANÊ AXTEPÎ, qui imite Xani dans son long poème de 360 pages, *Le Parc agréable*, nous fait l'éloge du Prophète et du Kurdistan. Dans ce *Rewz-el-Néim*, écrit en 1884, l'auteur se vante d'en avoir banni tout mot turc. Parmi ces poètes religieux, il faut faire une place à part aux *defter* et *kelem* des mystiques gouranis qui, comme TEYMÛR QÛLÎ (m. 1852), son successeur SEYFÛR et le DERWÎŞ NEWRÛZ (vers 1875), dans leurs vers, bien abscons, exposent les théories spéciales aux *Ahlê-Heqq*. On trouve pourtant chez ces Gourans, MELA WELAW XAN (vers 1875-1885) qui mit en vers l'*Histoire de Leyla et Mecnûn*. Bien d'autres poèmes épiques anonymes virent le jour au cours du XIXème siècle. Signalons enfin EHMED BEK KOMASÎ (1795-1876) bien connu pour l'*Élégie* qu'il composa pour la mort de sa femme et dont voici quelques extraits (16).

cf. C.J. Edmonds, *Kurds, Turks and Arabs* (Oxford, 1957), *Suppl.*, pp. 290-295;

C.J. Edmonds, *A Kurdish Lampoonist: Sheikh Riza Talabani*, in J.R.C.A.S. vol. XXII Jan. 1951

Edmonds, *Kurds*, etc., p. 71-77.

Dans le désert pierreux du Tigre je répète: ô Leyla! ô ma Leyla!
 Tristesses et souffrances sont mes compagnes de voyage.
 Tourments m'oppressent sans arrêt.
 Ainsi l'armée des chagrins m'a assailli
 Et a pillé la caravane de mes pensées.
 Les pesants soucis de mon cœur affligé
 Sont comme des morsures de serpent qui suppurent.
 La nuit, mon chevet est souillé de sang;
 Un infidèle même aurait pitié de moi.
 Ma maison est déserte, ma peine est proche de la folie;
 Mes pensées sont confuses comme d'une gazelle errante.
 De nuit: larmes et lamentations; de jour: mes gémissements!
 Et soudain l'angoisse me prend à cause de ta solitude.
 Comment vas-tu, ô Reine des Croyants?
 Qui est ton confident, le matin et le soir?
 Dans cette sombre demeure, pleine d'épouvante et de danger,
 Quels sentiments éprouves-tu, ô ma gracieuse Leyla?
 Comment te trouves-tu? es-tu tranquille?
 Jour et nuit, qui est ton compagnon?
 Dans ce froid de la pierre noire
 Que sont devenus tes grains de beauté pareils à des turquoises?
 Au lieu des bras de ton infortuné Qays
 Quelle sombre pierre te sert donc d'oreiller?...

3. — *Lyrisme et patriotisme au XIX^{ème} siècle.*

A côté de ces poètes mystiques qui exigent le commentaire oral d'un maître pour être parfaitement compris du fidèle moyen, la littérature kurde nous fournit une bonne quantité de poésies lyriques ou patriotiques qui réclament moins d'effort et n'en sont que plus appréciées. Certains d'ailleurs ne manquent point de charme, à commencer par le *Diwan* de CHAH PIRTO de Hekari, publié à Téhéran en 1806. Une mention spéciale doit être faite de l'*Elégie de l'Amour et de l'Amitié*. MIHEMED AGHA, de la tribu Caf, la composa sous le coup de l'émotion qu'il éprouva lorsque l'Emir Evidrehman Pacha Baban (1790-1812) eût épousé — sans le savoir — la femme que le poète aimait lui-même. Les Baban d'ailleurs encourageaient beaucoup les belles-lettres. La famille SAHIBQIRAN s'honore de ses membres qui cultivaient la poésie, par exemple MISTEFA, dit *KURDÎ (1809-1849) qui dût se réfugier en Iran et composa également un *Diwan* persan et EVDIREHMAN «caravanier de l'inspiration», qui

prit le nom de *SALIM (1800-1866). Son *Diwan* de 106 pages, contenant des poésies lyriques, mystiques et patriotiques, a été publié à Bagdad en 1933. Sa *qesîde* qui narre les combats entre les Turcs et Ezîz Bey Baban a été éditée en 1940 à Suleymanî. Parmi les poètes les plus renommés du XIX^{ème} siècle, citons MELA XIZIR ou *NALÎ de Chahzor (1797-1855) qui glorifia sa Patrie en une *qesîde* célèbre. Son *Diwan* fut imprimé à Bagdad en 1931. Il faut y ajouter sans contredit *HACÎ QADIR KOYÎ (1815-1892). Malgré son titre il ne fit probablement jamais le pèlerinage à la Mecque et n'était point de Koy, mais d'un petit village voisin. Très conscient de sa valeur, il s'estimait le seul poète kurde après Xanî. Son *Diwan*, publié en partie à Bagdad en 1925* et à Erbil en 1935 par les soins de Gêwî Mukriani, (l'ensemble de son œuvre est un gros manuscrit de 800 pages), est plein des réactions que les progrès de la science lui suggéraient contre l'assoupissement intellectuel des mollahs et des cheikhs et du peu d'efficiencé de ces derniers pour la vie moderne. Il leur reproche leur égoïsme, leur paresse intellectuelle qui font obstacle à la libération de la pensée. Ses poèmes patriotiques enthousiasment encore les jeunes et son esprit influence encore beaucoup de poètes d'aujourd'hui, mais sa philosophie matérialiste se perd dans l'agnosticisme.

Nous allons mourir et devenir poussière;
 Mais les alternances des jours et des nuits n'en seront point changées.
 Les souks des villes ouvriront leurs portes
 Et on continuera, celui-ci à vendre et celui-là à acheter.
 Celui-ci déchire ses vêtements pour la mort de son père,
 Et celui-là achète une toilette pour sa jeune épousee.
 Mais le Destin a posé les fondements de son moulin
 Et rien ne l'empêchera de tourner pour nous écraser.
 Le paysan arrose sa vigne et trace son sillon,
 Les animaux mettent bas, le chien aboie et l'âne braie.
 Et le secret de ce mouvement perpétuel n'est compris
 Ni de Platon ni même du Sage Lokman.
 Et si une génération atteint sa fin dernière,
 On ne connaît pas le bout de cette discussion éternelle.

A Bagdad, le Mifti ZEHAWÎ (1792-1890) fut un maître pour beaucoup et, chez les Caf, *TAHIR BEG^{**} (1875-1917) manifeste une

* par Evderrahman Saïd (60 p.)

** . Il est fils aîné de Adilî Xanîm - cf. C. J. Edmonds, Kurds, Turks and Arabs, (Oxford, 1957), pp. 144-152.

belle imagination dans ses poésies d'amour publiées à Suleymanî en 1936.

En Iran, il importe de signaler MÎRZA REHÎM ou *WAFÂ'î (1838-1892) dont les poèmes appréciés ont été édités à Erbil en 1951 et surtout le délicat *EDEB (1859-1912), de son vrai nom EVDALAH BÊG MISBAH, véritable artiste, peintre et musicien, qui préfère aux quatrains classiques les strophes de cinq vers devenues sa spécialité et dont la poésie, inspirée par l'amour qu'il portait à son épouse, Nesret Xanim, dont il fut longtemps éloigné à cause de son mauvais état de santé, par la finesse des sentiments exprimés et la grâce qui s'en dégage, tranche sur les poncifs qui encombrèrent trop de poèmes. Son *Diwan*, d'abord édité en 1936 à Rewanduz, l'a été de nouveau à Bagdad en 1939.

On ne peut passer sous silence le rôle joué par les femmes dans la littérature kurde, rôle si abondant, par ailleurs, dans la production des chansons d'amour ou de guerre où elles excellent. Citons seulement MAH ŞEREF XANIM d'Ardelan (1800-1847), surnommée la Chaste du Kurdistan et dont le *Diwan* persan parut à Téhéran en 1926; SIRE XANIM (1814-1865) de Diyar-Bekr et HEYRAN XANIM de Nakhtchivan; AICHA TIMIORIYA (m. 1902); MIHREBAN (1858-1905), fille de Mela Husni Berwari; PÎROZÎ, fille de Hesên Kenoush (m. 1911) et XATO XURŞÎD (1881-1931), fille de Cheikh Marûf Kewlos. Elles sont toutes bien connues et estimées dans leurs contrées respectives.

III. — L'ÈRE NOUVELLE (1920-1955)

La fin de la première guerre mondiale qui a provoqué tant de changements dans le Proche et le Moyen-Orient par la formation de jeunes États issus de l'Empire Ottoman disloqué, n'a pas manqué d'avoir sa répercussion sur les lettres kurdes. Alors que Istanbul était un centre où bien des intellectuels kurdes et non des moindres aimaient se réunir et publier leurs œuvres, désormais c'est l'Irak surtout, avec sa capitale Bagdad, qui deviendra un foyer important, mais non unique, de littérature kurde.

Comme une large part des éléments de la suite de cette étude

provient du dépouillement, incomplet certes, de revues kurdes, il ne sera pas inutile de faire connaître, un peu sèchement sans doute, la Presse kurde d'hier et d'aujourd'hui.

LA PRESSE KURDE (17).

L'essor de la littérature kurde n'a pu se produire en effet que grâce aux efforts — souvent très désintéressés — de ceux qui ont édité des Revues kurdes où étaient publiées les œuvres des anciens poètes et où les jeunes pussent exercer leurs talents. Jusqu'en 1919, on ne compte que 7 journaux ou revues kurdes. Quatre furent édités à Istanbul: *Kurdistan*, le plus ancien (1897), dirigé par les Badir-Xan et qui, après maintes pérégrinations à Genève, Folkestone et Londres, finit au Caire en 1916; *Kurd*, en 1907; *Rojê Kurd*, devenu *Hetaw Kurd* (le Soleil kurde), en 1911-1913, organe du groupe *Hêvê* et enfin un nouveau *Kurdistan* en 1917-1918. D'autre part, parurent à Bagdad *Bangê kurd* (l'Appel kurde) (1913) sous la direction de Cemal Baban et enfin *Têgehîştîné Rastî* (l'Intelligence de la Vérité) dès l'arrivée des Britanniques en 1918. Ces revues étaient pour la plupart en kurde et en turc. De leur côté, les missionnaires américains d'Ourmia, en Perse, y publièrent un petit bulletin, *Kurdistan*, juste avant la guerre (avril 1914).

Mais c'est surtout après la fin des hostilités que la presse et les revues kurdes purent se développer à l'aise. Plus d'une trentaine de journaux et périodiques verront le jour. Notons toutefois que désormais plus rien de kurde ne sera publié en Turquie où la langue est proscrite. Les intellectuels kurdes quitteront donc Istanbul pour l'Irak, patrie d'origine de beaucoup, et où les lettres kurdes pourront s'épanouir en deux grands centres. A Suleymanî d'abord, foyer du nationalisme, paraîtront *Peşkewtin* (le Progrès) en 1919-1922 (118 Nos.) et les hebdomadaires *Bangê Kurdistan* (l'Appel du Kurdistan) (1922), puis *Rojê Kurdistan* (le Soleil du Kurdistan), organe officiel du «Roi» Cheikh MAHMÛD (nov. 1922-mai 1923) (15 Nos) et ses succédanés: *Bangê Heqq* (l'Appel du Droit) (3 Nos.) (1923) et *Umîdî Istiqlal* (l'Espoir de l'Indépendance) (1923) qui n'eurent qu'une vie éphémère. Un autre hebdomadaire *Zîban* (le Langage) (1938-1939) ne vécut pas davantage et la revue historique *Zanistî* (la Science)

(1938) n'eut pas de lendemain. Mais il faut mentionner d'une façon spéciale l'hebdomadaire quasi officiel de Suleymanî qui paraît depuis trente ans, d'abord sous le nom de *Jiyanewe* (la Résurrection) (1924-1926) (65 Nos.), puis de *Jiyan* (la Vie) (1926-1938) (553 Nos.) et enfin de *Jîn* (la Vie) (1939 et sv.). Il a maintenant dépassé les 1200 numéros. C'est le record de la presse kurde. Longtemps dirigé par Piremerd, il l'est maintenant par Goran, un autre poète contemporain.

A Bagdad, capitale de l'État irakien et centre intellectuel du pays, de belles revues, bien présentées et pleines de richesses littéraires et scientifiques, furent aussi éditées. D'abord l'hebdomadaire trilingue: kurde, arabe et turc, *Diyarî Kurdistan* (le Don du Kurdistan) (1925) qui ne compta que 16 numéros. Puis des revues de haute tenue: *Gelawêj* (Sirius) de 1939 à 1949 (105 Nos.), mensuel de 72 pages, que dirigeait Eladîn Sêcadê; *Dengê Gîtiyê Taze* (la Voix du Monde Nouveau) que, sous les auspices de l'Ambassade Britannique animaient des Kurdes aussi distingués et lettrés que Tewfiq Wehbî, plusieurs fois ministre, et Huznî Mukriani (1943-1947); enfin *Nizar* (le Rocher), bi-mensuel et bilingue (kurde et arabe) que Eladîn Sêcadê publia en 1948-1949 (22 Nos.). Ces revues font le plus grand honneur à la littérature kurde. Depuis 1950, l'Ambassade américaine à Bagdad édite un Bulletin d'informations hebdomadaire: *Agaw rudawî heftayî*, devenu *Peyam* (les Nouvelles) en septembre 1952. Son intérêt littéraire est relatif.

Signalons enfin à Rewanduz *Zarê Kurmancî* (la Langue kurde) (1926-1932), où Huznî Mukriani publia de nombreux articles historiques dans la trentaine de numéros qui parurent. — A Erbil, en 1936, on pouvait lire *Ronakî* (la Lumière). Depuis 1952, un groupe de professeurs y édite l'hebdomadaire littéraire kurde et arabe appelé *Hewlêr* (Erbil). Tout récemment, en mai 1954, Gêwê Mukriani a fait sortir *Hetaw* (le Soleil), bimensuel de 24 pages.

Depuis 1929, paraît trois fois par semaine à Ériwan, à l'usage des Kurdes de l'U.R.S.S. un journal *Reya Taze* (la Voie Nouvelle); dont certains numéros sont parvenus jusqu'à nous de façon irrégulière. On ne sait même pas s'il vit encore.

En Syrie et au Liban, c'est à l'initiative des frères Bedir-Xan que l'on doit la parution d'excellentes revues: à Damas, *Hawar* (l'Alarme) de 1932 à 1935, puis de 1941 à 1943 (57 Nos.) et son supplément illustré *Ronahî* (la Lumière) (1942-1945) (28 Nos.). A Beyrouth, *Roja nû* (le Jour Nouveau) (1943-1946) (73 Nos.) et *Stêr* (l'Étoile) (1943-1945) (3 Nos.). En 1948-1950, l'Emir Kamiran Bedir-Xan a publié à Paris le *Bulletin du Centre d'Etudes kurdes* (13Nos) où l'on peut glaner quelques renseignements intéressant la littérature.

En Iran, la presse kurde n'eut qu'une existence précaire, soumise au flux des divers mouvements politiques qui agitèrent la vie des Kurdes iraniens. En 1921, sous le gouvernement éphémère de Ismaïl Axa Simko, parurent à Ourmia, trois ou quatre numéros de la revue: *Kurd*. En 1943-1945, Cheikh Latif, réfugié d'Irak, publie à Lahidjan la revue *Niştîman* (la Patrie), qui compta une dizaine de numéros. *Roja nû* (No. 61 du 5 novembre 1945) signalait à l'époque la parution récente en Iran des feuilles: *Çiya* (la Montagne) *Tîrûske* (l'Éclair), *Yeketiya Têgûşîn* (l'Unité du Savoir), mais je ne les connais pas par ailleurs et Sécadê n'en parle pas non plus, pas plus qu'il ne signale la revue *Zagros*, que le Gouvernement iranien publiait en kurde à Sina, d'après Dengê Gîtiyê Taze du 17 décembre 1945. Enfin, la République kurde indépendante de Mehabad (1945-1946) y favorisa l'éclosion de journaux kurdes. D'abord *Kurdîstan*, journal officiel (113 Nos.), une revue littéraire du même nom: *Kurdîstan* (1945-1946) (18 Nos.); une revue féminine, l'unique connue: *Hêlale* (le Coquelicot) (1946) (3 Nos.) et un illustré: *Hawarê Niştîman* (l'Alarme de la Patrie) qui n'eut aussi que quelques numéros (18).

Toute cette presse kurde est du plus haut intérêt pour le sujet qui nous occupe, car elle est une mine de renseignements sur la langue, le folklore, les coutumes du peuple kurde et aussi sur son Histoire et la description du pays. On y trouve encore de nombreux textes des poètes et auteurs, anciens et contemporains, ainsi que de bonnes notices de critique littéraire. Sans doute tout n'y est-il pas de même valeur, mais leur dépouillement, rapide et sommaire,

mettra en évidence l'enrichissement récent de la littérature kurde.
 IDEES ET FORMES NOUVELLES.

Pour clarifier notre exposé et classer les auteurs d'après leurs différents dialectes, ainsi que nous l'avons fait ci-dessus pour le relevé des journaux et revues, nous avons choisi pour cette dernière partie de notre travail un plan géographique, c'est-à-dire que nous passerons en revue la situation littéraire dans les divers pays habités aujourd'hui par les Kurdes, sauf en Turquie, puisqu'il est interdit aux millions de Kurdes qui y demeurent d'utiliser leur langue maternelle. Rappelons qu'en Irak et en Iran c'est le Kurmanci du Sud qui est parlé, tandis que c'est le Kurmanci du Nord qui a cours en Syrie, en Turquie et en U.R.S.S.

1. — *En Irak, le rayonnement intellectuel de Suleymani.*

Le développement des revues a donné une belle impulsion à la prose. La ville de Suleymani, pépinière de fonctionnaire, d'officiers, de maîtres d'école et d'hommes de lettres va fournir un large contingent d'écrivains et, de ce fait, son dialecte fera prime en Irak, bien qu'il soit loin d'être le meilleur. Mais une langue est un être vivant qui ne peut se replier sur soi-même, mais se développe, se perfectionne et s'enrichit grâce aux apports du monde ambiant. Les contacts avec les littératures étrangères, arabe et anglo-saxonne surtout, élargiront l'horizon de la littérature kurde et une bonne proportion de traductions dans les articles de revues permettra au vocabulaire de se renouveler et de se moderniser.

Les récits des anciens voyageurs britanniques au Kurdistan sont un sujet de prédilection. NECÎ EBAS a ainsi traduit ou résumé un *Voyage d'Erzeroum à Van et Kotur*, puis *Wild life among the Koords* de Millingen et de Rich: *Narrative of a residence in Koordistan*. Ce Rich a d'ailleurs bonne presse, car QADIR XIFAF a encore traduit ~~de lui~~: *Baghdad in By-gone days** et BEHAUDÎN NÛRÎ, *Travels in Koordistan*. Hubbard, *From the Gulf to Ararat* a également trouvé un traducteur en REŞÎD MUHÏYEDÎN. MECÎD SAÏD a fait connaître *Les Tribus kurdes*, d'après l'article de Johnson et HUZNÎ MUKRÎANÎ a rapporté les Voyages de Lord Curzon au Kurdistan Lour, tandis que B. ROJBEYANÎ nous relatait ceux de Freya Stark. ELÎ SEYDO GEWRÎ a publié

* de Constance Alexander, (London, 1928)

son propre voyage: *De Amman à Amadia*, mais au Caire et en arabe, en 1939.

D'autres traducteurs se sont attachés à des sujets divers: Contes, récits, tirés de revues arabes, comme par exemple REŞİD NAMIQ, REMZİ QEZAZ, MIHEMED TEWFİQ, OSMAN MISTEFA, etc. Les articles scientifiques et médicaux ont pour auteurs T. B. MERWANİ ou les Docteurs HAŞİM DUXIRMECİ et EVDIREHMAN EVDALAH. Pour les élèves des écoles, MIHEMED RUŞDÎ DIZEYİ a traduit de l'anglais: *Mindalekane Daristanê taze* (Les Enfants du Bois Nouveau) (Baghdad, 1949, 124 pages).

Mais si la part des traductions est importante, il faut reconnaître l'abondance des travaux originaux. Le colonel TEWFİQ WEH-BÎ qui possède, dit-on, la plus belle bibliothèque kurde d'Irak, n'a pas réussi à imposer le nouvel alphabet qu'il avait créé (19). Mais il a publié des articles lexicographiques et philologiques qui furent une sauvegarde du caractère kurde des vocables nouveaux nés des événements de guerre ou des progrès de la science. Il a édité aussi une grammaire: *Destûr-ê Zmanê kurdî* (1929). Une grammaire kurde, à l'usage des Arabes, a été publiée en 1948 par ELADÎN SÊCADÊ à Baghdad (20). Un dictionnaire arabe-kurde (*El-Murched* ou *Raber*) de 400 pages fut imprimé à Erbil en 1950 par GÊWÊ MUKRÎANÎ qui a préparé un autre dictionnaire (inédit) de 35.000 mots, anciens et modernes, en quatre volumes, ainsi que ~~Gêwê zêrine~~ ^{La Rose d'Or} ~~(La Rose d'Or)~~ ^{Arç-en-Or}, ou dictionnaire kurde, arabe, persan, français et anglais.*

MISTEFA ŞÊX NIMETELAH s'intéresse à la géographie de l'Irak; MIHEMED BABAN et F. HUŞYAR écrivent des articles sur les questions sociales et politiques, ainsi que le publiciste MARÛF CIYAWOK, qui collabore en outre à des journaux de langue arabe. EVDILWEHÎD NÛRÎ a publié également plusieurs brochures de sociologie. ŞÊX MIHEMED XAL, qui a traduit et commenté le Coran, fait un *Nouveau récit de la Naissance du Prophète* (1937) et traité de la *Philosophie des rites de l'Islam* (1938) insiste en ses écrits sur l'aspect moral et religieux des problèmes, tout comme MELA MIHEMED SAÎD.

Mais il est un domaine où les Kurdes se sont toujours trouvés à l'aise. Sans doute IBN ATHÎR (1160-1234), IBN KHALLIKAN (1209-

* édité *Kurdistan Buro* - Erbil, 1955. (132 pages)

1282) et ABOUL-FIDA (1273-1331), pour ne citer que ces trois-là, ont-ils écrit en arabe leurs ouvrages d'Histoire et ŞEREF-XAN BIDLİSİ, en persan, son *Şerefname* (1596). Cet héritage de la science historique n'a pas été abandonné par les Kurdes d'Irak. En 1925-1926, dans sa revue *Diyarê Kurdistan*, SALIH ZEKÎ SAHİBQIRAN a publié de nombreux articles sur les *Grands hommes du Kurdistan*. C'est de même à l'Histoire spécialement qu'était consacrée la revue *Zanistî* de SALIH QEFTAN (1938) qui a en outre publié une *Histoire de la Révolution française*. MEHMÛD CEWDET (1889-1937) a écrit une *Histoire de la Pologne*. ŞEX MIHEMED QIZÎLCİ, lui, a édité la *Description des Mosquées de Suleymanî*.

Mais il est surtout deux auteurs qui se sont appliqués à l'étude de l'Histoire de leur pays avec un zèle recommandable. SEYİD HUSEYN HUZNÎ MUKRÎANÎ (1886-1947), soit dans des articles de revues: *Zarê kurmançî* (Rewanduz) ou *Dengê Gitiyê Taze* (Baghdad), réunis ensuite en brochures, ou dans des ouvrages à part, certains assez volumineux, qu'il imprimait lui-même, nous a fait connaître: *Les Gouverneurs Baban*, *Les Kurdes Zend*, *Les Kurdes et Nadir Şah*, *Le Kurdistan Mukriani et l'Atropatène*, *Les Emirs Soran*, *Les Kurdes célèbres*, *L'Histoire des Emirats kurdes*, sans parler d'une *Histoire* (inédite) *du Kurdistan*, des origines à nos jours, en vingt et un fascicules. etc. etc. Il y a dans tout cela une mine précieuse de documents à décanter et mettre en ordre (21).

MIHEMED EMİN ZEKÎ (1880-1948), ancien officier d'Etat-Major de l'armée ottomane et qui fut huit fois ministre dans le Gouvernement irakien, a publié un certain nombre d'ouvrages en turc sur les événements de guerre auxquels il avait participé. En outre, dès 1908, il s'était décidé à écrire une *Histoire des Kurdes* et, dans les différents séjours que ses fonctions lui avaient permis de faire à Constantinople ou en Allemagne et en France, il avait recueilli dans ce but beaucoup de documents qui furent tous détruits lors d'un incendie en 1919. Ce n'est qu'après son retour en Irak, que la lecture de l'article: *Kurdes* de V. Minorsky dans l'Encyclopédie de l'Islam (22) lui redonna le désir de reprendre son travail. Son livre: *Résumé de l'Histoire des Kurdes et du Kurdistan* (1931) a donc pour base

le travail du savant orientaliste russe. L'auteur l'avoue simplement, mais il a repris toutes les sources indiquées, les a vérifiées et complétées par ses recherches personnelles. Malgré les objections qu'on lui a faites et les suggestions d'écrire en turc ou en arabe, il a tenu à composer son ouvrage en kurde pour encourager les jeunes à suivre son exemple. En 1937, il a publié l'*Histoire des Etats et Emirats kurdes à l'époque islamique*, également traduite en arabe (1948). Il a composé aussi une *Histoire de Suleymanî et de son District* (1939) d'où il était originaire et enfin deux volumes de: *Célébrités kurdes et du Kurdistan* (1945-1947). C'est un répertoire alphabétique d'un millier de Kurdes — ou d'habitants du Kurdistan — qui se sont illustrés, depuis l'Islam jusqu'à nos jours, dans le gouvernement, la diplomatie, les armes, la religion, les lettres et les arts. Tout n'est évidemment pas de première main dans ces ouvrages et la méthode peut-être pas toujours conforme à ce qu'exige la rigueur des historiens occidentaux. Mais les Kurdes ne sont pas les seules victimes d'une formation première incomplète au point de vue scientifique (23).

L'activité littéraire des Kurdes d'Irak devait se manifester aussi par le zèle à éditer les œuvres des anciens poètes. C'est ainsi que plusieurs Anthologies virent le jour. L'ancien officier turc, originaire de Suleymanî, EMÎN FEYZÎ BEG, lettré délicat, mourut à Istanbul en 1928, où il avait publié, outre ses «*Barbes d'épis*», un *Recueil de Belles-Lettres kurdes* (1920). ELÎ KEMAL BAPÎR a publié à Suleymanî, en 1938, un *Bouquet de poètes contemporains* et MELA EVDILKERÎM, un *Recueil de poésies de poètes kurdes* à Bagdad (1938). BEŞÎR MUŞÎR, poète lui aussi et publiciste, donnait une 2ème édition du *Diwan de Edeb*. (Bagdad, 1939). A son tour, dans son *Şîhir û edebiyatê kurdî* (Poésie et Belles-Lettres kurdes) (Bagdad, 1941), REFÎQ HILMÎ, présentait une brève notice biographique et des extraits de 14 poètes, anciens et modernes, par ordre alphabétique, mais on en attend toujours la suite. — Après une longue carrière dans l'Administration ottomane, *HACÎ TEWFÎQ PÎREMÊRD* (le Vieillard) (1867-1950) poète également, consacre les dernières années de sa vie à faire connaître aux jeunes Kurdes, dont il était très aimé, les beautés de leur pays, de leur langue, de leur Histoire et de leur littérature. Il

*. C. S. Edmunds, *Kurds, Turks and Arabs* (Oxford, 1957), pp. 44-45; 74.

s'y dépense dans tous les genres. Travailleur infatigable, il fit du journal *Jîn*, dont il fut longtemps directeur, la tribune où il exposait ses idées et le fruit de ses recherches sur les: *Conseils des Anciens*. Il recueillit plus de 6.000 *proverbes*. Il adapta le *Memozîn* de Ehmedê Xanî (1935) et publia le *Diwan de Mewlewî*, dans son texte gourani, accompagné d'une traduction en vers en kurde méridional (1938-1940). On lui doit aussi la publication de l'*Histoire des Douze Cavaliers de Meriwan* et *les Aventures de Mehmûd Axa*. En 1938, il présentait la traduction d'une pièce allemande: *Le Violonneux*, avec un second volume en 1942, et la même année: *Une vraie pièce historique*. Il composa aussi plusieurs ouvrages de philosophie sociale, des *Maximes et Propos* (Galte û geb) (1947), sans parler de ses nombreuses poésies disséminées en de multiples revues. Son *Diwan* vient d'être édité (1950). Pîremêrd est un esprit original, parfois fantaisique, mais toujours sympathique. Gêwê Mukrîanî, dont l'imprimerie «Kurdistan» à Erbil publie chaque année de nouveaux ouvrages kurdes en tous genres, vient de rééditer (1954) *Memozîn* (200 pp.) avec une belle introduction de 20 pages.

La critique littéraire a tenté bien des esprits, par exemple le jeune YÛNIS REÛF, ^(= Bûdîr) enlevé prématurément (1917-1948). CEMÎL BENDÎ ROJBEBANÎ s'est surtout intéressé aux poètes et écrivains Zengene, Kelhur et des tribus avoisinantes. Il vient, en outre, de nous donner une nouvelle traduction arabe du *Şerefname* (Baghdad, 1953). Mais il convient dans ce domaine de donner la palme à ELADÎN SÊCADÊ dont l'*Histoire de la Littérature kurde* (Baghdad, 1952) est un beau monument de science et de culture. Certes l'ouvrage n'est pas sans défauts et il ne serait pas difficile de relever en ses 634 pages maintes petites inexactitudes. C'est presque inévitable. On peut n'être pas toujours d'accord avec l'auteur dans ses rapprochements avec les littératures anciennes. Mais il a déblayé le terrain et apporté une masse de renseignements où nous avons puisé largement. Voici sa méthode d'exposition dans les études plus poussées des vingt-quatre poètes qui constituent d'ailleurs la part la plus importante de son travail (pp. 147-534). Il commence par faire en prose rimée un éloge du poète. Puis il nous en donne un aperçu biographique, dis-

cutant, si c'est nécessaire, les questions de dates et apportant les éclaircissements historiques de temps et de lieux. Il cite alors largement des extraits des œuvres — souvent inédites — et il en donne un commentaire, qui est parfois une véritable traduction si le dialecte employé n'est pas d'usage courant en Irak; tel, par exemple, le gourani. Il termine enfin en indiquant les différentes éditions, si elles existent, des œuvres présentées.

Mais si les prosateurs ont envahi ainsi le champ des lettres kurdes, il ne faudrait pas en conclure que les poètes ont disparu. Loin de là. D'ailleurs la plupart des auteurs que nous avons cités jusqu'ici riment aussi à l'occasion. On trouve encore quelques survivants du passé, c'est-à-dire ceux qui restent classiques dans leurs messages et leurs formules, ainsi par exemple *EHMED MUXTAR (1897-1935), fils de la noble Adilé Khanim que le Major Soane nous a fait connaître et *KAKE HEME NARÎ (1874-1944) de Mériwan qui ont, le premier, chanté l'amour de la Patrie et, le second, l'amour de Dieu et de la solitude. MELA MIHEMED REŞADÊ MIFTÎ a tout récemment publié à Erbil un *Mewlûdname* (1952). La ville de Suleymâni a donné le jour à *MELA HEMDÎ SAHIBQIRAN (1876-1936) au patriotisme actif et vibrant et aussi à l'aimable et spirituel *ZîwÊR (1875-1946), poète en persan, en arabe et en turc, qui a laissé aux jeunes ses leçons rimées: *Destêgulê Lawan* (le Bouquet des Jeunes) (1939) et un *Diwan* kurde inédit, plein de lyrisme et de sensibilité, où il chante la nature, les astres et le sol de la Patrie. — Le tourmenté FAÎQ ou *«BÊKES», c'est-à-dire le Sans personne ou l'Isolé (1905-1948) ne vécut que pour la poésie, malgré une enfance assez malheureuse. Comme Kheyyam, il a chanté le vin, l'amour et les jardins, mais avec un accent douloureux. Farouchement patriote et épris de justice, toujours du côté des faibles contre les forts, il n'a jamais, malgré ses misères physiques et morales, cessé d'encourager la jeunesse, de l'exhorter au travail et à l'étude et d'exalter en elle l'amour de la Patrie et de la bonté:

Un cœur vide de malice est sans poussière,
Brillant comme le cristal!

Ses œuvres émouvantes sont éparpillées en maintes revues ou

inédites. Ce qui est d'ailleurs le cas de bien d'autres poètes contemporains, comme EVDILXALIQ ESİRÎ ou ELÎ KEMAL BAFİR. Certains n'ont pas hésité à adopter des idées nouvelles et des formes neuves, brisant délibérément le moule des anciennes strophes, ainsi par exemple ŞAKIR FETAH, dans son *Pirşeng* (la Rayonnante) (1947) et dans ses autres recueils de *Contes* plus récents. Né en 1900, MİHEMED ŞÊX EVDILQADIR, commence, sous le pseudonyme plaisant de QANÎ, à publier, à Bagdad, son *Diwan* en plusieurs fascicules d'une centaine de pages, aux titres qui manifestent son amour de la nature et de son pays: *La Roseaie de Meriwan* (1951), *Le Jardin du Kurdistan* (1953), *Les Quatre Jardins de Pencwin* (1953), *Les Pics de Hewraman* (1954) et *La Plaine de Germiyan* (1955). Il sait aussi varier la métrique de ses poèmes et, dans un *xezel* de vingt-quatre vers: *Berê Niştîmanîm*, il énumère les différents produits agricoles de son pays. Rapide leçon de géographie et de vocabulaire pratique. Le professeur NERIMAN (Mistefa Seyid Ehmed), né à Kufri en 1924, est un jeune poète qui a déjà publié à Bagdad en 1953, *Hawarê Lawan* (l'Appel des Jeunes) (98 pp.) et qui travaille à recueillir les poèmes des nombreux contemporains que Sécadê n'a pas même nommés et que nous n'avons pas tous cités non plus.* Mais signalons surtout EVDALAH SULEYMAN ou GORAN,** un des plus grands poètes kurdes contemporains d'Irak. Il a déjà édité plusieurs recueils de poésies dont: *Buhuşt û Yadiğar* (Paradis et Souvenir) (Bagdad, 1950), *Firmîsk û Honer* (Ordonnance et Science) et des poèmes pour les enfants: *Yadiğarê Lawan*. Dans sa dramatique poésie: *Gulê xwîlawê* (la Rose sanglante), il a donné la forme d'un dialogue entre un jeune homme et sa bien-aimée: ce qui est une nouveauté tout à fait originale dans la poésie kurde littéraire, sinon dans les chansons populaires et il s'est inspiré du Chant de l'Alouette du poète anglais Shelley pour s'adresser au Rossignol que rien n'empêche de chanter:

O rossignol au petit bec,
O bel oiseau bien aimé,
Qui voltiges d'un parc à l'autre
En les contemplant tour à tour,
Tu te poses sur la branche qui te plaît
Et tu lances alors ta chanson

* cf. *Helbest bo qutabîyan* (Morceaux choisis par les cédiles) (24 pp.) Kirikik (195)

** C.J. Edmonds, *Kurds, Turks and Arabs* (Oxford, 1957), pp. 171-179. 27/2/63

* Ni 1904 n 1905 - Habêtdê. Mort à Bagdad 21/12/1962. (cf. *Kurdistana*, n. 43/197 de

Aux douces et tristes mélodies
 Qui portent lumière et chaleur dans la vie...
 Mais nous, les pauvres et les faibles, ô rossignol,
 Nous, dont les jours sont pleins de doutes et d'erreurs,
 Nous marchons, égarés dans le désert de la vie,
 Pour trouver craintes et inquiétudes en quel que lieu où nous allions,
 Et plus que nous n'avions laissé dans le lieu précédent!
 Donc, ô maître des chants éplorés,
 Nos jours s'écoulaient jusqu'à la mort
 En questions ou dans les soupirs et les larmes.
 Et alors, comment chanter?
 Comme toi? ou comme les ivrognes
 Avec la coupe de la joie et du bonheur?

2. — *Les œuvres variées des Kurdes d'Iran.*

En Iran, l'activité littéraire est toujours plus ou moins épisodique. A Téhéran, EVDILMECÎD (*MECÎDÎ) (1849-1925) qui publia un *Diwan* persan en 1911 jouit d'une certaine renommée parmi les Kurdes. Notons en passant l'ouvrage un peu spécial du Dr. SAÏD KHAN KORDESTANÎ (+ 1928), composé en 1924 dans le style des *defter* propres aux Ahlê Heqq. Dans ce *Kitab-ê Mizganî* ou Livre de la Bonne Nouvelle, en 515 pages de vers en gourani, l'auteur fait un exposé de la Religion chrétienne à laquelle il s'était converti dans son enfance. Il avouait d'ailleurs que les lettrés kurdes prenaient plaisir à lire cet ouvrage. En prose, dans la revue *Kuhistan*, de Téhéran, Cheikh MIHEMED AYATALAH KURDISTANÎ a publié, il y a quelques années une *Histoire des Kurdes et du Kurdistan*. — Au temps de la République Kurde indépendante de Mehabad (1946) deux jeunes poètes patriotes et très féconds remplissaient les revues de leurs poésies et jouissaient de la faveur du peuple et du gouvernement. M. HEYMEN trouva des mots émouvants pour pleurer la mort d'une jeune kurde: *Sînê jinakurdek* et il n'hésita pas à faire appel au souvenir de Jeanne d'Arc pour exciter les jeunes filles à l'action patriotique. EVDIREHMAN HEJAR, né à Saouj-Boulaq (Mehabad) en 1920, s'est mis à l'école de Haci Qadirê Koyi et de Nali. En trois ans, il a composé des milliers de vers où il exalte l'amour de la Patrie et de la Liberté. Certains de ses poèmes, comme *Ala kok* (le Bel étendard), qu'il avait prononcé lors de l'inauguration du nou-

veau régime, ont été traduits en turc et publiés dans des revues d'Azerbaïdjan. J'ignore ce que sont devenus ces deux chantres de l'Indépendance. En 1951, à Téhéran encore, M. MOKRÎ a publié un volume de *Chansons kurdes*, avec transcription, traduction persane et glossaire.

3. — *Les Kurdes de Syrie sous l'ascendant littéraire des Bader-Khan.*

En Syrie, les Kurdes sont assez nombreux, près de 200.000, mais d'origines diverses. Les uns installés depuis longtemps, soit dans les villes, comme Damas ou Hama, soit dans le Djébel Akrad, ne s'intéressent guère à la littérature. D'autres sont des réfugiés de Turquie, comme beaucoup en Djézireh, et n'ont pris la plume qu'après avoir déposé les armes. Cela nous permet de comprendre que leur amour de la Patrie perdue prendra dans leurs poèmes un ton à la fois plus agressif et plus sentimental que celui qu'on rencontre dans les poèmes des Kurdes d'Irak. Ceux-ci sont souvent d'anciens fonctionnaires ottomans ou irakiens. Ils vivent, bien nantis, sur leurs terres et dans la maison de leurs aïeux et n'ayant rien perdu ont peu à réclamer.

Le premier problème que les Kurdes de Syrie eurent à résoudre fut celui de l'écriture et dans ce domaine il faut reconnaître la place hors-pair qu'occupent les frères Bedir-Xan. Ils avaient de quoi tenir. Sans parler de leur rôle politique, qui ne nous intéresse pas ici, notons que le premier journal kurde qui vit le jour, à Constantinople, en 1897, était l'œuvre de MIDHET BEY BEDIR-XAN. Et les lettres kurdes s'honorent de posséder des œuvres d'autres Bedir-Xan, comme EVDIREHMAN, EMÎN ALÎ, SALIH OU SUREYA. L'Emir CELADET (1893-1951) est sans contredit le pionnier de la renaissance des lettres kurdes. Il a doté son peuple d'un alphabet latin, simple et commode qu'il diffusa, à partir de 1932 et jusqu'en 1945, dans ses revues *Hawar* et *Ronahî* et qui permit à la jeunesse kurde de Syrie de prendre davantage conscience de son originalité. En outre, il publia, sous son nom ou sous son pseudonyme de HËREKOL AZÎZAN les éléments d'une *Grammaire kurde*, en kurde et français (Hawar, Nos. 27 et sv.), des notes lexicographiques nombreuses, de multiples

chansons qu'il traduisait aussi en français, des *Notices sur la littérature, mœurs et coutumes kurdes*, en particulier sur la légende de *Memé-Alan* (Nos. 4-28), sans parler de ses articles sur l'Histoire et les Tribus du Kurdistan. Il a accompagné de variantes textuelles et de notes critiques l'édition de *Memozîn* (Nos. 45-57). Il s'est même essayé au genre dramatique avec sa pièce: *Hevind* (No. 20, p. 314-324). A l'usage des enfants, il a traduit de l'anglais le conte de Bryan Guinness: *Conté û Ciméma* (1943) (36 pages). Il a malheureusement laissée inachevée (184 pages) une *Grammaire kurde scientifique*, en français, dont l'impression s'est arrêtée après la conjugaison des verbes. La première partie (p. 1-70) consacrée à l'alphabet et à la phonétique est des plus instructives. Il a aussi composé un *Dictionnaire kurde-français* de plus de 13.000 mots encore inédit. Bref il fut un animateur zélé qui encouragea toujours les jeunes et donna véritablement naissance à la littérature kurde en Syrie. La disparition de ce Mentor, prudent et toujours écouté, est une grosse perte pour les lettres kurdes. C'est pour honorer la mémoire de son mari défunt que Madame REWŞEN BEDIR-XAN vient de publier à Beyrouth (1954) quelques: *Pages de littérature kurde* (24), où elle traduit en arabe, et parfois même en vers, quelques poèmes d'une vingtaine de poètes kurdes, anciens et modernes, entre autres le délicat *Echo de la conscience*, composé en exil par son père SALIH. L'Emir Celadet fut aidé dans sa tâche par son frère cadet, l'Emir KAMIRAN (né en 1895) qui travailla également à l'enrichissement de la langue par sa traduction du *Coran* et de plus de sept-cents *hadith*. La Société Biblique ne pouvait donc trouver meilleur traducteur pour les *Proverbes de Salomon* (1947 et 1949), l'*Evangile de Saint Luc*, en caractères latins et en caractères arabes (Beyrouth, 1953) et l'*Evangile de Saint Jean*, non encore imprimé. Il a publié également des traductions françaises ou allemandes de *Proverbes kurdes* (Paris, 1937) ou de Récits, mi-historiques mi-légendaires, où le patriotisme est fièrement exalté: *Le Roi du Kurdistan* (84 pages), l'*Aigle du Kurdistan* (144 pages). Mais le Dr. Kamiran est avant tout un poète qui sait varier les genres. Pour les écoles, il a composé un charmant livret: *Dilê kurên min* (le Cœur de mes enfants) (1932) et, à l'imitation du mystique persan, il a

versifié 128 Quatrains: *Çarînen Xeyam* (1939). En voici un, bien caractéristique de l'humour kurde:

Je buvais du vin. De toutes parts, cris, tumulte.
On disait: c'est l'ennemi de la religion. Ne bois pas, c'est mal!
Maintenant que je sais que le vin est l'ennemi de la religion,
Par Dieu, je vais en boire: le sang de l'ennemi est licite!

Enfin il a écrit d'aimables petits poèmes lyriques: *Berfa Rohaniyê* (la Neige de la Lumière) où la délicatesse des sentiments s'unit au choix heureux de l'expression.

Veux-tu vraiment me donner
Ta beauté et ta douceur ?
Dévoile-moi ton cœur...

Les étoiles ajoutent leurs gouttes
Au courant de la lumière
Sous les ombres de la lune...

Le vent est une cloche qui sonne
Tendrement
Dans les corolles des tulipes et des roses...

Son journal *Roja nû* (1943-1946) est une mine de textes de légendes et de chansons. Professeur à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes à Paris, il vient d'y publier une grammaire: *Langue kurde* (1953) et il prépare l'édition d'un *Dictionnaire français-kurde*. Son *Bulletin du Centre d'Etudes kurdes* (1948-1950) était surtout d'ordre politique.

Autour de ces deux maîtres s'est constitué tout un groupe de collaborateurs enthousiastes. Certains ont exercé leurs talents à mettre à la portée des lecteurs kurdes des récits de guerre qu'ils traduisaient de revues étrangères, ainsi, par exemple: SMAÏNÊ SERHEDÎ, HESENÊ MISTÊ, CEMÎLÊ TACDO, XELÎLÊ GENCO, SILÊMANÊ FERHO, DILAWER ÇARPÎNE, QADIRÊ FERMAN et EVDIREHMANÊ ROJKÎ. BIŞARÊ SEGMAN, de Duhok en Irak, préfère traduire des sujets historiques. NUREDÎN ŪSIF a traduit l'*Exilé* de Lamennais, les *Étoiles* d'Alphonse Daudet et donné quelques contes intéressants: *Xurşîd*, *Gulê*, *Keskesor*, etc. SILÊMANÊ HESEN MERCÊ et BRAHÎMÊ METÎNÎ rapportent agréablement d'anciennes légendes. Des poètes, de milieu aussi divers que EVDIREHMANÊ FEWZÎ, EHMEDÊ NAMI ou HESEN

HİŞYAR se rejoignent dans leur amour de la Patrie. Cependant, dans la masse des collaborateurs de *Hawar* ou *Ronahî* certains sont à distinguer. MİSTEFÂ EHMED BOTÎ a des vers pleins de fraîcheur pour célébrer les paysages de son pays, mais je préfère ses Fables en prose, comme par exemple: *le Lion et le Bœuf roux*, *Le moineau et l'Éléphant*, *La Perdrix et le Chat*. QEDRÎ CAN, né en 1916, est de même un conteur agréable, qui choisit des sujets: *le Serment*, *la Faute*, *Gulçîn*, qui lui permettent d'ouvrir l'esprit de ses lecteurs à des idées nouvelles. Dans ses poésies, il n'hésite pas à rompre avec les cadres classiques et à produire des vers aussi modernes par la pensée que par la facture, *le Maître de la fin des temps*, par exemple. OSMAN SEBRÎ, né en 1906, est un auteur fécond. Ses poésies: *En souvenir des anciens jours* (Ji bîrên rojên kevin), utilisent des mètres classiques divers pour exprimer les sentiments de tristesse qu'il éprouvait loin de la Patrie. Mais il se plaît à mettre en vers multiples des *Fables* d'animaux qui concluent toujours à la nécessité de l'union et de la bonne entente. Mais c'est surtout comme prosateur que Osman Sebrî mérite d'être mentionné. Il parle avec compétence des montagnes d'Agri et de Sasûn et du cimetière d'Amid. A l'occasion, il met au point quelques renseignements sur l'Histoire des Kurdes et du Kurdistan. Il donne des éclaircissements sur la religion des *Yézidis* (25) et une notice biographique de *Saladin* et de *Napoléon*. Mais il n'est jamais si bien à l'aise que dans ses récits d'aventures ou lorsqu'il parle des coutumes de ses compatriotes. Ses histoires de chasse sont pittoresques. Dans son style simple, direct, imagé, il fait revivre la scène devant nous. Il est probablement aujourd'hui un des meilleurs prosateurs pour le kurmançî du Nord (26).

Quelques poètes sont restés dans les traditions anciennes. MELA EHMED des Heyderan, que le malheur des temps obligea à émigrer dans le Caza de Nisibin a composé un *Diwan* de 300 pages, aux formules mystiques, que lui inspira son amour de la Patrie et qui est conservé chez son fils à Khalit près d'Amouda. Le même destin arriva à MELA EVDELMECÎDÊ KENANÎ, qui vint aussi dans la même région et écrivit des poésies de même cachet classique. MELA ENWER d'Amadia en Irak, né en 1913, utilise le même dialecte. Outre son

Diwan, aux thèmes patriotiques, mystiques et lyriques, il a composé en vers un *Mewlûd* et un *Exposé de la Foi* (Tertepêleke baweriyê) et recueilli environ 2000 *Proverbes*.

Mais le chef de file des poètes en Kurmancî du Nord est évidemment ŞÊXMÛŞÊ HESEN, connu sous le pseudonyme de CEGERXWÎN, qu'on pourrait traduire en français par «Cœur meurtri». Il est né en 1903 au village de Hesar dans la région de Hisn-Kaifa. C'est le poète des jeunes. En 1945, il a publié un premier volume de vers de 164 pages: *Diwanê Cegerxwîn* (27), où passe un véritable souffle poétique où l'on sent vibrer un patriotisme ardent. Ce mollah défroqué, si je puis m'exprimer de la sorte, est hanté par la pensée de sa Patrie absente qu'il s'agit de retrouver et dans ses vers, souvent classiques et parfois d'aspect plus moderne, il s'ingénie à forger les armes nécessaires pour cela, à savoir le dévouement des chefs à la cause commune, l'union de tous les Kurdes quelle que soit l'origine, la tribu ou la religion, et surtout l'instruction — tant des filles que des garçons — moyen le plus efficace pour sortir les Kurdes de leurs misères matérielles et spirituelles. Quelle âpreté dans sa description du Kurde que les épreuves de la vie politique ont réduit aux abois comme des loups sauvages:

Frères loups, vous comme nous êtes des braves;
 Mais vous, vous êtes des géants, compagnons des tigres et des lions.
 Nous et vous sommes compagnons, — dans la misère:
 Nous, c'est de jour que nous crions; vous, c'est de nuit que vous hurlez!
 Nous, Kurdes et loups, sommes uns; nous sommes, en effet, des frères.
 Nous aussi, comme vous, nous fuyons par les montagnes.
 Nous aussi, comme vous, souffrons chaleurs, frimas, brouillards,
 [poussières.
 Qui d'entre nous se fait tuer, tout comme vous reste sans recours!
 Vertes campagnes pour les hommes; mais à nous, rochers et déserts!
 Vos ennemis sont les fils à Fendo, nos ennemis sont fils des Mongols!
 Notre désir, c'est le Kurdistan; votre désir, c'est les moutons!
 Mais chez vous, comme chez nous, chacun dit: Pour moi seul!
 Donnons-nous la main, contre l'ennemi unissons-nous:
 Ils ne nous feront plus violence, cet ennemi et ce chien!
 Bêtes et hommes, frères et compagnons d'infortune,
 Nous et vous sommes restés miséreux, parce que sans oncle ni tante!

Kurdes et loups, toujours à errer, sommes devenus brigands et voleurs.
Nous sommes malheureux: c'est grande honte à Ahriman et à Ormuzd!

Loups malheureux, au cou penché, au cœur blessé,
Kurdes impuissants, tous nous resterons «Cœurs meurtris!»

Mais ce poète a plus d'une corde à sa lyre et je ne puis résister
à la tentation de traduire cet autre poème d'un genre tout différent:

Je m'éveillais du sommeil, quand je vis un marchand de roses.
J'en fus extrêmement joyeux: «Tu donnes une rose pour le cœur,
Tu donnes une rose pour le cœur?»

Je n'avais qu'un seul cœur plein de misère et de tristesse:
Je ne croyais pas qu'il donnerait une rose pour le cœur,
Qu'il donnerait une rose pour le cœur!

«Nous avons fait contrat, dit-il. Supplément je ne donnerai:
Celui qui adore la rose, âme et cœur donne,
Âme et cœur donne!»

Je dis: «Qui donne âme et cœur pour une rose?»
— Il dit: «C'est le contrat. Tu donnes le cœur et sa tristesse,
Tu donnes le cœur et sa tristesse!»

J'ai donné l'âme et le cœur. Le cœur poussa un cri
Et dit: «Oh! Cegerxwîn, tu donnes le cœur pour une rose,
Tu donnes le cœur pour une rose!»

Cegerxwîn vient de publier un second volume: *Sewra Azadî*, la Révolution de la Liberté (Damas, 1954). En dix ans, la pensée du poète a évolué. Il a maintenant dépassé le stade du pur élan nationaliste. Ce sont désormais des réformes sociales et des réformes de structure qu'il souhaite. Le ton change et rien ne montre mieux la transformation des points de vue que la comparaison des morceaux: *Konê reş et Xaniyê cotyara*, c'est-à-dire la Tente noire et la Maison des laboureurs, du premier volume avec la poésie du second tome, intitulée *Halê gundiya*, la Condition des villageois. D'un côté, c'est la pauvreté sans doute, mais aussi la joie d'une vie saine. De l'autre, on ne remarque plus que la crasse, la misère et la maladie. Les deux tableaux sont exacts et pris sur le vif; l'angle sous lequel on les regarde les change complètement.

Cegerxwîn a écrit aussi *Cîm û Gulperî* (Damas, 1946) qu'il présente comme un roman. En fait, c'est plutôt une nouvelle un peu

longue (44 pages), où s'intercalent des chansons, mais où naturellement le récit des aventures d'un jeune couple qui s'aime a plus de part que l'analyse psychologique de leurs sentiments. Cegerxwîn a composé également des livres de Grammaire : *Rastkirzimana kurdî: serf û nehew* et de Prosodie : *Xweşxwanên kurdî: erûza kurdî*, ainsi qu'une *Histoire des Kurdes* en prose et un *Şerefname* en vers. Tous ouvrages non encore imprimés. L'influence de Cegerxwîn est très grande parmi la jeunesse qui sait par cœur beaucoup de ses poésies.

Signalons enfin comme activité littéraire des Kurdes de Syrie Cheikh SULTAN MEMDÛH qui a composé en prose une *Histoire des Emirs kurdes*, encore inédite; QEDRI CEMIL PAŞA qui publia dans *Hawar* (Nos. 37-57) le *Diwan* de Mela Cizerî en caractères latins et le professeur MIHEMED HEMZE qui publia le texte de *Memozîn* à Constantinople en 1920 et le réédita, en caractères arabes malheureusement, à Alep en 1947. On peut regretter toutefois que ces éditions ne fassent pas mention des nombreuses variantes des manuscrits et ne soient accompagnées de notes vraiment critiques; tant historiques que littéraires.

4. — *Chez les Kurdes de Russie Soviétique.*

Notre tour d'horizon nous amène à jeter un regard furtif sur la littérature des Kurdes de Russie Soviétique. De tous les Kurdes du monde, ils étaient sans doute les plus déshérités, Yézidis pour la plupart et vivant dans la plus noire misère et la plus crasse ignorance, si l'on en croit un de leurs chefs spirituels, l'Emir Ismaïl Beg Tchol qui les visita en 1910 (28). Depuis, au dire de leurs porte-parole, c'est le Paradis sur la terre (29). Ce qu'il y a de certain, c'est que, partis de zéro, les Kurdes ont fait d'énormes progrès dans l'enseignement et la culture. Comme ils ne savaient ni lire ni écrire, il fallut d'abord leur donner un alphabet et c'est l'alphabet latin — non le cyrillique — qui fut choisi. Des linguistes arméniens, Khatchatourian et Chapoutian, aidèrent à la composition de grammaires et de dictionnaires kurdes. Des Kurdes alors, comme K. KURDO ou Ç. BAKAEV, ainsi qu'une femme NOURÊ POLADOVA, aujourd'hui maître de Conférences à l'École Normale d'Érivan, se mirent à l'école de l'Académicien N. Marr ou de ses élèves pour

s'initier aux questions linguistiques. L'analphabétisme disparut par suite de l'ouverture de nombreuses écoles pour lesquelles on publia plus de 300 ouvrages de classe : grammaires, livres de lectures, comme *Renberê sor*, *l'Ouvrier rouge (1930), dû à plusieurs auteurs et bien d'autres ouvrages. Un ancien portefaix, devenu philologue, EMİNÊ EVDAL, et HACIYÊ CINDÎ, qui avait déjà édité le *Drapeau Rouge* en 1933, recueillirent chansons et légendes anciennes, publiées en un gros volume de 664 pages à Erivan en 1936: *Folklorâ kurmance* (30). ETARÊ ŞERO a travaillé à l'élaboration d'un second recueil, non moins copieux, qui devait paraître en 1950. Les classiques: le *Diwan* de Melayê Cizerî et l'épopée *Memozîn* de Ehmedê Xanî ont de même été édités, transcrits en caractères latins.

Un gros travail de traduction s'accomplit et, semble-t-il, aux visées plus larges que celui qui se fait dans les autres régions habitées par les Kurdes. Outre les inévitables traductions de Marx, de Lénine et de Staline, ce qui obligea à des prouesses, tant pour le vocabulaire technique que pour l'expression d'idées si éloignées des préoccupations antérieures, on voulut initier le peuple aux productions littéraires russes. Ainsi ATAMÊ TEİR fit connaître Lermontov, Tolstoï et Gorki. Des auteurs azerbaïjanais furent également traduits par Hacıyê Cindî qui, en outre, dans sa nouvelle: *l'Ami* a représenté l'héroïsme d'un soldat kurde pendant la dernière guerre. Un autre traducteur excellent est CESIMÊ CELİL, né en 1908, dans la province de Kars, de parents cultivateurs qui furent massacrés par les Turcs durant la guerre. Élevé à Alexandropol, aujourd'hui Léninakan, il termina ses études à Bakou et à Tiflis et de 1932 à 1938 il travailla en Arménie aux Éditions d'État comme dirigeant de littérature kurde. C'est ainsi qu'il traduisit du russe les œuvres de Pouchkine et de l'arménien celles de Toumanian (31). Mais Cesimê Celil n'en réussit pas moins dans l'art poétique. Dès 1930, il publia ses poésies dans la revue *Reya Taze*, puis de 1932 à 1936 il participa abondamment aux quatre *Almanachs des Ecrivains soviétiques kurdes* ainsi qu'à d'autres recueils. Ses créations se caractérisent par leur chaleur lyrique et leur sincérité et il faut mentionner tout spécialement ses chants d'amour et de la nature. Voici un spécimen, une berceuse, *Lorî*, qui ne manque pas de charme.

* cf. *Ni Xirine*, mss. f. 275-276
de Mesrobian et Dranbiro. Bitt. no 4.

• Bitt. no 54

Lori, lori, beau garçon,
 Aux yeux noirs, aux sourcils arqués;
 Lorsque je te contemple
 Mon cœur se remplit d'amour.
 Dors tendrement, dors dans le calme,
 Lori, lori, beau garçon.

Mon tendre bambin, grandis vite,
 Deviens le soutien de ton père;
 Grandis vite, deviens un homme intrépide,
 Garde notre Monde Nouveau.
 Dors tendrement, dors dans le calme,
 Lori, lori, beau garçon.

La nuit est tombée, tes parents sont endormis,
 Et endormi le cerf avec son petit;
 Les étoiles ont paru, la lune s'est levée,
 Dorment en silence montagnes et fleuves.
 Dors tendrement, dors dans le calme,
 Lori, lori, beau garçon.

Les vers du poète populaire EHMED MİRĀZÎ s'apparentent pour la forme et le rythme à ceux de Melayê Cizerî, tandis que ceux d'Atamê Teîr, dans sa ballade *Taiiar*, où il exalte l'amitié des peuples soviétiques, et ceux de VESÎRÊ NADYRÎ (m. 1947) rappellent plutôt, par leur mouvement et leur facture, ceux de Ehmedê Xanî. Vesîrê Nadyrî, fondateur de la prose et de la dramaturgie chez les Kurdes de Russie, a écrit un roman biographique, intitulé *La Misère instruit* et des contes : *A Cegerbeg*, *Ali et Dilber* et bien d'autres, où il met en relief l'amitié fraternelle qui unit Kurdes, Arméniens et Azerbaïjanais travaillant au même kolkhoze ainsi que la transformation de leur vie sous le régime soviétique. C'est aussi le sujet de sa pièce : *La Voie Nouvelle*. Un autre prosateur plein de mérite, est EREB ŞEMO ou ŞEMİLOV, ancien berger devenu docent kurdologue de l'Académie historico-linguistique de Léningrad. Outre deux études, en russe, sur *les Kurdes de Transcaucasie* et *les Derviches kurdes*, il a collaboré à *Rençberê sor*, et a publié dans sa langue maternelle un écrit biographique également, *Le Berger kurde* (32). Dans ce vivant récit, l'auteur, avec beaucoup de naturel et de simplicité et non sans poésie, nous fait connaître, dans les détails de tous les jours, sa vie d'enfance de petit pâtre et les événements pittoresques de la

vie au grand air des tribus nomades. On ne lira pas ces pages sans émotion ni non plus sans intérêt, d'autant plus que ces coutumes séculaires tendent désormais à disparaître. Dans la seconde partie de son histoire, il raconte comment il devint communiste et, dans son étude sur *Les Kurdes de l'Alagöz*, il expose la méthode employée pour bolcheviser les tribus et le rôle qu'y jouèrent des émissaires arméniens. La poésie kurde d'U.R.S.S. reste donc bien vivante et, somme toute, dans une ligne qui reste celle de tous les Kurdes, à part, bien entendu, les vers mystiques qui ont complètement disparu. Mais la prose, dont le domaine, si l'on en excepte les traductions, demeure assez limité, est bien souvent outil de propagande et cependant elle a produit des œuvres qui pourraient être des amorces de romans de mœurs et qu'on chercherait en vain dans les autres régions du Kurdistan.



Ce rapide coup d'œil sur la littérature kurde nous en a montré la variété et la richesse. Mais on n'en aura pas moins remarqué certaines carences. C'est ainsi que le roman — roman d'aventures ou roman psychologique — n'existe pas encore. Le théâtre lui-même est presque inexistant et les quelques pièces qu'on trouve sont, ou de simples essais, comme *Hevind* publié dans *Hawar*, ou exploitent des thèmes patriotiques en style de patronage, comme chez les Kurdes d'U.R.S.S. (33). Et pourtant le genre théâtral ne semble pas étranger au génie kurde, si l'on se rappelle certains auteurs dramatiques de langue arabe, comme DJAMIL SIDQI ZEHAWI (1863-1936) avec son drame *Layla et Samir* (1928), qui est un Kurde authentique d'Irak, ou le Prince des poètes, EHMED CHAOUQI (1868-1932), qui a composé des tragédies classiques, et est lui aussi d'ascendance kurde. J'ai même rencontré un cinéaste palestinien, Kurde également et Bedir-Xan*, par surcroît. Et, par ailleurs, que d'autres Kurdes se sont ainsi acquis la célébrité dans les Lettres arabes ou turques par leurs idées originales et souvent d'avant-garde, pour le féminisme, par exemple! Cette étude reste à faire.

* Serait fils de Sureya (d'après R. Lescot, conversations du 9/11/1962.)

Les jeunes Kurdes, conscients de l'originalité de leur culture et désireux d'en informer ceux qui l'ignorent, pourraient rechercher, cataloguer et décrire les nombreux manuscrits de poètes, historiens et lettrés kurdes ensevelis dans les bibliothèques de quelques cheikhs ou aghas ou des mosquées et tékiés du Kurdistan. Il serait bon aussi de préparer des éditions vraiment critiques des écrivains que l'on peut considérer comme d'authentiques classiques. Ils coopéreraient ainsi utilement et pacifiquement au rayonnement humain de leur Patrie.

Thomas Bois, O.P.

NOTES

(1) ELADÏN SÛCADÛ, *Mêjwê edebê kurdî*, 634 p. Bexda, Mearif, 1952.

(2) A ce propos, rappelons que la langue kurde est une langue indo-européenne, comme le persan. En schématisant on peut dire qu'elle se divise en deux dialectes principaux : le *kurmançî* du Sud, parlé par la plupart des Kurdes d'Iran et ceux d'Irak, au Sud du Zab avec Suleymanî pour centre, et le *kurmançî* du Nord, bien plus répandu puisqu'il est parlé par les Kurdes de Turquie, de Syrie, du Nord de l'Irak, de Russie soviétique et du Khorassan. Chaque dialecte comporte d'ailleurs des particularités régionales. Le malheur c'est que ces divergences linguistiques, loin de s'atténuer, risquent de s'accroître, car si, pour des raisons politiques ou des scrupules religieux, les Kurdes d'Iran et d'Irak ont conservé l'écriture arabe avec des variantes d'orthographe bien gênantes, ceux de Turquie, Syrie et Russie, depuis vingt-cinq ans, ont adopté les caractères latins bien plus conformes au génie de leur langue, ainsi que le reconnaissent des Orientalistes aussi compétents et désintéressés que V. Minorsky, par exemple. cf. RONDOT, *Le problème de l'unification de la langue kurde*, in R.E.I. (1936), III, p. 297-307. — Pour les mots kurdes de ce travail, nous utiliserons d'ordinaire l'alphabet de la revue *Hawar*, qui est le plus simple et le plus pratique.

(3) Jusqu'à ce jour aucun travail d'ensemble n'existe sur ce sujet. Aux huit poètes cités par Jaba, V. Minorsky ajoute une vingtaine de noms d'auteurs contemporains dans son magistral article : *Kurdes* de l'Encyclopédie de l'Islam (1926). Dans son *Abrégé de l'Histoire des Kurdes et du Kurdistan* (1936), EMÏN ZEKÏ donne une brève notice sur 28 auteurs, qu'il fait suivre d'une liste de 24 noms, ce qui ne nous avance guère. En 1941, l'Emir CELADET BEDÏR-XAN, dans la revue kurde *Hawar* (No. 33, Oct. p. 322-330), dans une étude : *Klasikên me an şahir û edibên me ên kevîn*, c'est-à-dire : Nos classiques ou nos anciens poètes et hommes de lettres, reprenait la liste de Jaba, citait quelques passages de leurs œuvres et ajoutait à sa liste 18 noms nouveaux, avec détails biographiques et bibliographiques, dont 3 seulement avaient été signalés par Minorsky. La notice consacrée à la *Letteratura curda* dans le gros ouvrage de F. M. PAREJA, *Islamologia* (Rome, 1951), p. 682-684 et due à la plume de T. A. BAUSANI est bien sommaire, non-exempte d'erreurs et sa bibliographie est bien antérieure à la guerre de 1939, sauf l'article de O. VIL'CEVSKI, *Bibliograficeskii obzor zarubeznych kurdskih pecatnyh izdaniv XX stoletii in «Iranskie Jazyki»*, I, Moscou-Leningrad, 1945, p. 147-181. — Je fais précéder d'un astérisque * le nom des auteurs auxquels Sécadé a consacré une notice.

(4) Le folklore kurde est extrêmement riche et assez bien connu par les textes et travaux publiés par les Orientalistes. En voici les principaux : LERCH, *Forschungen über die Kurden* (S. Petersbourg, 1857-1858) ; PRYM et SOGIN, *Kurdische Sammlungen* (S. Pétersbourg, I, 1887, II, 1890) ; MAKAS, *Kurdische Studien* (Heidelberg, 1900) ; VON LE COQ, *Kurdische Texte* (Berlin, 1903) ; O. MANN, *Die Mundart der Mukri-Kurden* (Berlin, I, 1906, II, 1909) ; B. NIKITINE, nombreux articles ; R. LESCOT, *Textes Kurdes*, I (Paris, 1940), II (Beyrouth, 1943) ; SÛCADÛ consacre au folklore une bonne partie de son ouvrage, p. 69-112.

(5) Les Orientalistes discutent encore sur la métrique kurde, tant populaire que savante. On pourra lire à ce propos: SOANÉ, *op. cit.*, II, *Die Form der Kurdischen Poesie*, p. XXXVIII-LXIII; — SOANÉ, *Grammar of the Kurmanji or Kurdish language* (London, 1913), p. 160-170; — B. NIKITINE, *La poésie lyrique kurde*, in *L'Ethnographie* (1947-1950), No. 45, p. 39-53. *Les Kurdes*, p. 269-270.

(6) Malgré toutes mes recherches je n'ai trouvé sur ce poète que les pages à lui consacrées dans: *Proverbes kurdes* de L. P. MARGUERITTE et KAMURAN BEDIR KHAN (Paris, 1937), p. 8-14. — Il reste ignoré de beaucoup d'auteurs et ceux qui le signalent, comme Emin Zeki ou Sécadé, se réfèrent à l'ouvrage ci-dessus indiqué qui lui nous laisse dans l'ignorance de ses sources. Dans une lettre récente (17/11/1954), l'Emir Kamuran m'apprend que les études et travaux que son frère Sureya et Eli Ewnî avaient composés au Caire sur le poète Termûki ont été brûlés pendant les bombardements de Berlin.

(7) L'expression est de l'Emir CELADET BEDIR-XAN dans son article déjà cité de *Hawar*, où se trouvent des remarques intéressantes et des extraits d'auteurs inconnus par ailleurs. — Une brève notice sur *Melayé Djézireh* est donnée par TAWÛSPARÉZ (R. Lescot), dans *Hawar*, No. 35, p. 563-564.

(8) TAWÛSPARÉZ, *La vie universitaire au Kurdistan*, dans *Hawar*, No. 53, p. 772-776.

(9) Le texte persan en a été édité par VELIAMINOF-ZERNOF à St. Pétersbourg en 1860-1862 et une traduction française de F. CHARMOY (*ibid.*, 1868-1875) en deux volumes et quatre tomes, avec d'amples commentaires. Je signale en leur lieu d'autres traductions et éditions.

(10) Cf. ARMENAK SAKISIAN, *Abdal Khan, Seigneur kurde au XVIIème siècle et ses trésors*, dans J. A., tome CCXXIX (1937), p. 253-270.

(11) Dans la liste des divers éditeurs de *Memozin*, Sécadé, p. 190 et 213, confond avec ceux de *Memê-Alan*. Quant au *Nûbuhar*, il a d'abord été publié par YUSUF DÎYA AL-DIN, *Al-Hadiya al-Hamidiya fi'l loqhat al-kurdiya*, 320 pages (Istanbul, 1310/1892), qui lui attribue la date de 1094/1680; — puis en fac-similé par VON LE COQ en 1903; — à Rewanduz en 1926 et enfin à Suleymanî en 1936, par les soins de HACI FETAH (48 pages).

(12) Sur ce dialecte qui serait plus persan que kurde et d'ailleurs en voie de disparition, voir SOANÉ, *A Short Anthology of Guran Poetry* dans JRAS., 1921, p. 57-81; — O. MANN-HADANK, *Mundarten der Gurav* (1930). Ce dialecte est la langue sacrée d'une secte kurde assez spéciale bien étudiée par V. MINORSKY, *Notes sur la secte des Ahlé-Hıqq*, dans RMM, 1920-1921 (tiré à part de 182 pages) et encore: *The gûran*, dans B.S.O.S., 1943, p. 75-103, où il donne une liste de treize poèmes épiques de date incertaine et d'auteurs non identifiés et trente noms de poètes lyriques. Il est bon toutefois de noter que les usagers de ce dialecte se disent kurdes et sont considérés comme tels par les Kurdes, Sécadé, par exemple, qui les introduit dans son livre. C'est pourquoi j'ai cru pouvoir en faire mention dans ce travail.

(13) CL. HUART, *Les Quatrains de Bâbâ Tâhir 'Uryan en pehlévi musulman*, dans J.A., 8ème série, tome VI (1885), p. 502-545, dit ceci: «Pour les uns (Gobineau)

ses quatrains sont en dialecte *louri*, pour les autres (Chodzko) en patois du Mazendéran; mais je pense que Lutf 'Ali Bey, qui les range dans l'idiome de Réi doit avoir raison contre ces autorités» (p. 511-512). Chodzko d'ailleurs dans *Etudes philologiques sur la langue kurde*, dans J.A., 1853, p. 350-356, croyait Bâbâ Tâhir du XVIIème siècle et reprochait à ses compositions d'être persanes plutôt que kurdes. C'est aussi l'avis de V. MINORSKY, dans l'article *Bâbâ Tâhir* qu'il a consacré à cet auteur dans l'Encyclopédie de l'Islam et où il le qualifie de «mystique et poète dialectal persan». Ses œuvres d'ailleurs auraient été assez retouchées. Toutes ces raisons m'ont porté à ne pas admettre Bâbâ Tâhir de Hamadan au nombre des poètes kurdes, bien que Sécadé lui ait consacré une assez longue notice (p. 147-154) et qu'on cite ce vers assez curieux du poète :

«Le soir, j'étais Kurde et le matin j'étais devenu Arabe!»

(14) En voir le texte kurde et la traduction française avec commentaire par HUART dans J.A., 1895, p. 86-109.

(15) Sur cet auteur et les séances mystiques au Behdinan, on pourra lire: SADIQ-AL-DAMLOOJI, *Emaret Behdinan el-Kurdiye*, Mosul, (1951), p. 43-44, p. 61-68, 163-167.

(16) Texte complet et traduction anglaise dans MINORSKY, *The Gûrân*, p. 98-103. — On trouvera un autre exemple d'Élégie et cette fois d'origine yézidie, dans *Nivêjên Eyzidiyan* (Prières Kurdes) (Damas, 1933) et sa traduction dans TH. BOIS, *Les Yézidis et leur culte des morts*, dans Cah. de l'Est, (Beyrouth, 1947) 2ème série, No. 1, p. 52-58.

(17) Sur la presse kurde: C. J. EDMONDS, *A Bibliography of Kurdish Periodicals and Books published in Iraq* (1920-1936), dans R.C.A., Journ. (July 1937), p. 487-497; — *A Bibliography of Southern Kurdistan* (1937-1944), *ibid.* (May 1946), p. 185-191; — R. LÉSCOT, *La Presse kurde*, dans Roja nû, No. 1, 3 mai 1943; — Bishop M. LAURENCE RYAN, *Bibliography of the Kurdish Press*, dans R.C.A., Journ. 1944, p. 313-314; — O. VIL'CEVSKI, art. cit. supra, note 3; — SÉCADÉ, op. cit., p. 551-557.

(18) Durant les années 1945-1947, des feuilles clandestines circulèrent tant en Irak: *Azadi* (la Liberté), *Şûrêş* (la Révolution), *Rizgarî* (la Libération), qu'en Iran: *Rêga* (la Voie). Mais naturellement ce n'est pas la littérature ou la science qui intéressait les rédacteurs de ces feuillets d'ailleurs simplement ronéotypés. Je dirais la même chose de *Dengê Kurdistan* (la Voix du Kurdistan) (1949), organe de la Jeunesse démocratique kurde d'Europe, qui publiait des articles de politique en kurde et en français.

(19) *Xondewariy' Baw* (Baghdad, 1933) (44 pages). Cf. P. RONDOT, *Trois essais de latinisation de l'alphabet kurde: Irak, Syrie, U.R.S.S.*, dans B.E.O. (Damas), tome V, 1935, p. 1-31.

(20) *Risâlat 'an kayfiyyat ta'allom al-loghat al-kurdiya* (Baghdad, 1948).

(21) Sur ce personnage sympathique de Rewanduz, le Caxton kurde, comme l'appelle Edmonds, on lira quelques détails pittoresques dans A. M. HAMILTON, *Road through Kurdistan*, 4ème édition 1945 (London), p. 93, 152, 182-183.

(22) Cet article, déjà ancien, puisqu'il date de 1926, est le seul travail

d'ensemble sur les Kurdes qui existe actuellement en français et qu'il est indispensable d'avoir toujours sous la main.

(23) Il faut mentionner ici MIHEMED ELI EWNÎ, né à Se'ert vers 1892, d'une famille d'Ulémas. Il fit ses études à El-Azhar et, installé au Caire, fut nommé au poste de traducteur pour les langues turque et persane dans la Chancellerie du Cabinet Royal, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort (août 1951). Il a beaucoup travaillé pour sa nation, d'abord par la publication du texte persan du *Cheref-Nâma*, précédé d'une excellence préface en arabe (Le Caire, 1930), puis par la traduction arabe des ouvrages historiques de son ami Emin Zekî (Le Caire, 1939 et 1948), traduction qu'il accompagnait généralement de notes critiques très intéressantes. Il avait préparé aussi une traduction arabe avec commentaires du *Cheref-Nâma*. Sa mort n'a pas permis de livrer ce travail à l'impression.

(24) *Sefehât min el-edeb el-kurdî* (Beyrouth, 1954), 72 pages.

(25) Cf. OSMAN SEBRÎ et STIG WIKANDER, *Un témoignage kurde sur les Nézidis du Sindjar*, dans *Orientalia Suecana*, vol. II, fasc. 2/4, Uppsal, 1953, p. 112-118.

(26) On pourra juger de son talent de narrateur par les extraits publiés par TH. BOIS, *L'âme des Kurdes à la lumière de leur folklore*, dans *Cah. de l'Est*, 1946, Nos. 5 et 6. — Tiré à part, à Paris, A. Maisonneuve (58 pages), p. 20-22 et 26-28.

(27) Cf. THOMAS BOIS, *Un poète kurde contemporain : Cegerxwin*, dans *Cah. de l'Est*, 1946, No. 1, p. 126-129.

(28) ISMAÏL BEG CHOL., *The Yazidis, past and present* (en arabe), (Beyrouth Amcr. Press, 1934), p. 20-26.

(29) Il n'est pas facile d'avoir des renseignements sur ce qui se passe de l'autre côté du rideau de fer. Pourtant certains échos nous en sont parvenus. On les trouvera dans : B. NIKITINE, *La littérature des Musulmans en U.R.S.S.*, dans *REI* (1934) I, p. 340-341; — P. RONDOT, *L'alphabet kurde en caractères latins d'Arménie soviétique*, dans *REI* (1933) III, p. 411-417; — *L'adoption des caractères latins et le mouvement culturel chez les Kurdes de l'U.R.S.S.*, dans *REI* (1935) I, p. 87-96; — L. RAMBOUT, *Les Kurdes et le Droit* (Paris, 1947) p. 109-112; — L. GHARIBIAN, *Les Kurdes de l'Arménie soviétique*, dans *Temps nouveaux* (1949), No. 34; — O. NADYRI, *Les Kurdes soviétiques*, dans *Bulletin du Centre d'Études Kurdes* (Paris), No. 4 (Févr. 1949), p. 5-8; — K. NUDAR, *La littérature des Kurdes soviétiques*, *ibid.*, No. 13 (Sept. 1950), p. 23-26; — DJAOURÉ ADFIÉ, *La vie et la culture de la population kurde de l'Arménie soviétique*, *ibid.*, p. 26-28.

On pouvait s'attendre, semble-t-il, à quelques renseignements sur la littérature kurde récente de l'U.R.S.S. à l'occasion du II^eme Congrès des Écrivains soviétiques, tenu à Moscou du 15 au 26 décembre 1954. Or la Nouvelle Critique (n° 59, nov. 1954) dans un article succinct sur «*Diversité et situation des littératures nationales de l'Union soviétique*» (p. 215-229), ~~pas plus d'ailleurs que~~ ^{mais} dans son numéro spécial (n° 63, mars 1955) qui donne de larges extraits des Rapports, ne souffle mot des Kurdes. Même silence étonnant dans la série d'articles très intéressants d'ARAGON, *Petit essai sur le 2^{me} Congrès des Écrivains Soviétiques*, dans

* ne signale pour les Kurdes d'Azərbaycan que les "recueils de vers de Rhalil, Djamil..." (p. 219)

Les Lettres Françaises (n° 552 du 13 janv. et sv.) où pourtant, dans son quatrième article (n° 556 du 17 février) «*Une famille qui parle plus de soixante langues*», il trouve moyen de citer les Tchouktschs, les Kirguizes, les Bouriat-Mongols, un romancier adygué, un écrivain oudmour, des contes en langue oïrote....

(30) L'exemplaire, unique paraît-il, existant hors de Russie se trouve à Paris, chez Mr B. Nikitine, où j'ai pu le consulter.

(31) Depuis de nombreuses années Cesimê Celil collabore régulièrement à la presse arménienne. En revanche, les Éditions d'État d'Érivan viennent de publier (1954) un élégant volume relié de 132 pages où, sous le titre de *Alaguiaz*, est traduit, spécialement par S. Darontsi, un choix de ses poèmes écrits de 1948 à 1953. On y retrouve les qualités qui caractérisent cet auteur. — Ces mêmes Éditions ont publié, en 1953, la traduction arménienne du *Recueil des Poètes Kurdes Soviétiques*, paru en 1936. — A la fin de la même année 1953, ont paru à Érivan, par les soins de Hacıyê Cindî, des extraits de la version kurde de l'épopée azerbaïdjanaise du XVIIème siècle: *Koroğlu* et leur traduction en arménien (240 pp.). Mais toute la partie kurde de ces récits (p. 139-237), recueillis de la bouche de paysans illettrés (cf. p. 233-235), est transcrite en caractères cyrilliques. C'est assez étrange. Les Kurdes soviétiques auraient-ils renoncé à l'alphabet latin? On aimerait savoir si les motifs en sont d'ordre politique ou culturel.

(32) Réédité à Beyrouth (Nassar, 1947): *Şivanê Kurd* (128 pages). A la fin du volume, p. 123-127, l'éditeur a ajouté quelques poèmes de Celalî et de Mîrazî, en vers libres et d'inspiration toute stalinienne. C'est certainement de la propagande, est-ce encore de la poésie? Les Kurdes de Russie transcrivent simplement: *imperialist, kapitalizm*, etc. Ceux de Syrie ont fait un plus gros effort et ont trouvé des vocables vraiment kurdes: *koledar, sermayedarî*. Mais eux non plus n'ont pu découvrir en kurde d'équivalent à prolétaire, qui devient tout bonnement: *pirolêtar*.

(33) Voici un modèle du genre signalé par MANSOUR CHALLITA, *Le problème kurde dans l'Orient contemporain*, dans Mondes d'Orient, 1ère année, août-sept., 1951, p. 201: «En avril 1945, après deux ans de lutte clandestine, le parti (de la Jeunesse Kurde) révéla publiquement son existence à l'occasion d'une représentation théâtrale donnée à Mahabat. La pièce jouée représentait une femme appelée *Daik Nichteaman* (Mère du Pays natal), en butte à trois vauriens — Irak, Iran et Turquie — finalement délivrée grâce au courage de ses fils. — L'auditoire fut particulièrement ému par ce drame au symbolisme si évident».

TABLE DES MATIÈRES

Introduction : De Jaba à Sédjadé.

I. — LES ORIGINES ET L'AGE CLASSIQUE (1407-1709).

1. — Les origines (Xème siècle?).
2. — Les premiers classiques (XVème siècle).
3. — Un maître incontesté: Ehmedê Xanî (1650-1706).

II. — LE TEMPS DE L'ABONDANCE (1709-1920).

1. — L'obscur XVIIIème siècle.
2. — Le XIXème siècle religieux et mystique.
3. — Lyrisme et patriotisme au XIXème siècle.

III. — L'ERE NOUVELLE (1920-1955).

La Presse kurde.

Idées et formes nouvelles.

1. — En Irak, le rayonnement intellectuel de Suleymanî.
2. — Les œuvres variées des Kurdes d'Iran.
3. — Les Kurdes de Syrie sous l'ascendant littéraire des Bedir-Khan.
4. — Chez les Kurdes de Russie Soviétique.

Conclusion.

NOTES.

THOMAS BOIS, O. P.

LA VIE SOCIALE DES KURDES

Extrait de la Revue AL-MACHRIQ

JUILLET-OCTOBRE 1962

IMPRIMERIE CATHOLIQUE

BEYROUTH

1962

LA VIE SOCIALE DES KURDES

I. — LE MODE DE VIE.

1. — Les différentes catégories de Kurdes: Nomades et Sédentaires.
2. — L'habitation kurde: la tente, la maison au village, à la ville.
3. — Les occupations: élevage, culture, artisanat. — En U.R.S.S.

II. — L'ORGANISATION TRIBALE.

1. — Nombre et importance des tribus.
2. — Formation et composition de la tribu.
3. — Le chef de tribu: origine, fonctions, concurrents.
4. — Décadence de l'état tribal.

III. — LA FAMILLE KURDE.

1. — Le Kurde devant la femme et le mariage.
2. — Les fiançailles et les noces.
3. — Le mari, la femme et l'enfant.

IV. — COUTUMES COLLECTIVES DES BONS ET DES MAUVAIS JOURS.

1. — *Sous le signe de la joie:*
 - a) Rythmes et chansons.
 - b) Fêtes et Saisons.
 - c) Les plaisirs et les jeux.
 - d) Chasse aux bêtes et course aux trésors.
2. — *Face à la souffrance quotidienne:*
 - a) Les maladies et les blessures.
 - b) Les remèdes: magiques, empiriques, scientifiques.
3. — *Sur le chemin de toute vie:*
 - a) Mort et toilette du défunt.
 - b) Les funérailles et le deuil.
 - c) Cimetières et tombes.

Conclusion: Portrait du Kurde par Abovian.

LA VIE SOCIALE DES KURDES

PAR

THOMAS BOIS, O.P.

Il y a un quart de siècle, en 1935, l'Émir Soureya Bedir Khan, petit-fils du dernier prince kurde indépendant, constatait avec amertume devant un auditoire parisien: «Si un jour vous aviez la curiosité d'ouvrir le Larousse et d'y chercher le mot kurde, vous liriez: «Leur occupation favorite est le pillage à main armée». Et la Grande Encyclopédie vous indiquerait: «Peuple montagnard vivant de vol et de rapine». Je ne sais si les éditions récentes de ces célèbres dictionnaires ont conservé ces définitions sommaires, mais il est de fait que cette réputation de brigandage est bien ancrée dans l'esprit de certains écrivains occidentaux. Et il n'y a pas si longtemps que des journalistes, parlant de mouvements insurrectionnels où des Kurdes étaient engagés, affirmaient sans sourciller qu'il s'agissait de «tribus sauvages», de «bandits», et autres épithètes qui ne peuvent que plaire aux amateurs de westerns. Il va sans dire que la réalité est tout autre et que, si on trouve aussi des hors-la-loi chez les Kurdes, comme ailleurs, la masse ne ressemble en rien à ce que beaucoup d'ignorants pensent ou que quelques malveillants propagent. Qu'on lise les récits de voyageurs de la fin du XIX^e ou du début du XX^e siècle, en certaines régions du globe. On y verra d'autres horreurs. Il n'empêche que les représentants de ces peuples siègent aujourd'hui à part entière dans les assemblées des Nations-Unies. — Il s'agit donc de mettre les choses au point. Les pages qui suivent n'ont d'autre ambition que de faire connaître la vie sociale des Kurdes sous son triple aspect: économique, tribal et familial. Un dernier chapitre évoquera les coutumes collectives qui accompagnent, chez les Kurdes, les plaisirs de la vie et les tristesses de la mort (1).

I

LE MODE DE VIE DES KURDES

Comment vivent les Kurdes? Cela dépend. Les Kurdes, malgré leur caractère commun d'être de race montagnarde, se distinguent suivant leurs différentes classes économiques, qui entraîneront diversité d'habitations et d'occupations, avec pourtant des caractères propres, résultant de leur race et de leur histoire (2)'.
'

1. — *Les différentes catégories économiques kurdes.*

Le Dr. H. Christoff, dans son ouvrage sur les Kurdes et les Arméniens (3), distingue quatre groupes de Kurdes: — Le nomade éleveur de bétail du Taurus qui, en hiver, entre en contact avec le Bédouin dans les steppes de Syrie et de Mésopotamie. Ces Kurdes sont en lutte continuelle contre les intempéries et les pillards arabes. De Moltke fait remarquer: «Tous les deux ont du goût pour le brigandage, mais l'Arabe a en lui plus du voleur et le Kurde plus du guerrier». Ce serait la catégorie de Kurdes ayant le meilleur caractère. — Puis il y a le nomade éleveur de plateaux d'Arménie, où souvent il entre en conflit avec ses voisins arméniens, surtout en hiver, pour des questions de fourrage. Il y devient, paraît-il, plus rusé. — Une troisième catégorie est constituée par les tribus frontalières qui ne vivent que de butin et de l'exploitation des autres. — Enfin une quatrième catégorie est celle des semi-nomades qui ont souvent perdu leur courage personnel et laissé s'étioler leur amour de la liberté.

Ce tableau, à mon avis, ne reflète plus entièrement la vérité. Et d'ailleurs cet auteur semble oublier que depuis 1918 au moins, sauf en Arménie soviétique, les Kurdes ne cohabitent plus avec les Arméniens. Je classerai donc les Kurdes un peu différemment pour être plus conforme à la situation actuelle.

On peut et l'on doit distinguer chez les Kurdes les *Nomades* et les *Sédentaires*. Ces derniers comportent des paysans et des citadins.

Les nomades kurdes, *Koçer*, ressemblent peu aux Bédouins arabes. D'abord parce qu'ils sont montagnards et non hommes du désert et que leur occupation principale, l'élevage, se borne aux chèvres et aux moutons, aux buffles aussi, quelquefois aux chevaux, mais jamais aux chameaux. Les plus nombreux se rencontrent sur le haut plateau turco-arménien et dans le cours

supérieur de la Koura, c'est-à-dire du haut Araxe, du Mourad Sou, de l'Euphrate et du bassin du lac de Van, ainsi que sur le versant méridional du Taurus. Mais au vrai les Kurdes purement nomades ont aujourd'hui presque disparu. Ils sont donc, en fait, semi-nomades, car ils ont presque tous une demeure plus ou moins permanente, dans la plaine ou les vallées, qu'ils retrouvent en hiver (4). Les gouvernements d'ailleurs essaient de réduire le plus possible le nomadisme sans toujours y réussir facilement. Les semi-nomades de Perse sont ainsi décrits par Miss Lambton. «Pour la plupart, les tribus sont seulement semi-nomades: dans certains cas elles sont sédentaires, mais n'en gardent pas moins à certains égards leur organisation tribale. Les transhumances tribales varient considérablement quant à la distance et la part qu'y prend le groupe en son entier. Le plus souvent, quelques membres de la tribu restent en arrière au *qishlâq* ou quartiers d'hiver, quand a lieu la transhumance vers le *gaylâq*, ou quartiers d'été, afin de veiller sur les récoltes effectuées au *qishlâq*. Quelquefois il y a aussi quelques éléments permanents ou semi-permanents peu nombreux au *gaylâq*» (5). Les Kurdes de l'ouest utilisent plutôt le mot *zozan* pour désigner leurs quartiers d'été.

Les sédentaires, *demanî*, comme leur nom l'indique, ne se livrent pas à la transhumance. S'ils vivent dans des villages, ce sont des paysans qui peuvent être, soit d'anciens nomades que des raisons économiques, politiques ou sanitaires ont retenu dans la plaine. On les appelle *Bamirî* ou *Gamirî*, c'est-à-dire «pères morts» ou «bœufs morts», ou encore *Gawestî*, c'est-à-dire «bœufs fatigués» (6). C'est ce qui explique que certaines tribus comptent des fractions importantes dans les montagnes et d'autres dans les plaines. Ou bien ce sont des autochtones ou *Rayet* (7), chrétiens ou musulmans tout aussi bien, qui auraient été conquis par des gens de tribus ou *aşiret* aux temps jadis et qui sont taillables et corvéables à merci. A ces paysans de style ancien, si je puis dire, on doit ajouter une catégorie nouvelle, du moins chez les Kurdes soviétiques, à savoir les kolkhoziens. — Un autre groupe de sédentaires est formé des citadins qui ont pratiquement rompu tous liens avec leur tribu d'origine et se sont installés dans les petites villes, dont le nombre et l'importance se sont accrus depuis cinquante ans. En Turquie tout spécialement les Kurdes ont bien dû remplacer comme boutiquiers ou artisans les Arméniens disparus.

2. — *L'habitation.*

Les nomades vivent sous la tente. Celle-ci, *kon* ou *reşmal*, est ordinairement basse et trapue, fixée au sol par des cordes courtes

et nombreuses, et présente donc des différences frappantes avec la tente arabe (8). La couverture est faite de longues bandes noires en poils de chèvre. Le nombre de poteaux varie avec la prospérité du maître du logis. Chez les Yézidis, il est rarement supérieur à cinq. La tente de Nayef agha, chef des Miran, en 1935, en comptait onze (9). Mais, au siècle dernier, la tente d'Ibrahim Pacha, chef des Milli, possédait quinze piquets (10). La disposition intérieure est simple. Des tapis et des nattes jonchent le sol : une cloison de roseaux, *çit*, sépare l'appartement des femmes de la pièce de réception réservée aux hommes ; au centre de laquelle se trouve chez les Yézidis, le foyer du café, creusé dans le sol (11). Certaines tentes de chefs, bien pourvues de coussins et de tapis de haute laine, ne manquent pas de confort et même de luxe (12).

La maison des villageois, *xanî*, est fort rudimentaire. Les plus simples comportent une grande pièce coupée en deux. Une partie est réservée aux bêtes, *yaxûr*, l'autre aux gens de la maison. Sur le côté, une construction plus légère sert à abriter les provisions de bois et les instruments du ménage. Les réserves de grains sont enfouies dans des trous creusés dans le sol, à l'extérieur des maisons, tapissés de terre et de paille hachée et recouverts de pierres et de terre (13). — Dans les plaines, les maisons sont construites en briques crues séchées au soleil, que les femmes ont elles-mêmes pétries avec de la terre et de la paille hachée. Le sol est en terre battue. Au centre de la pièce se trouve d'habitude le foyer ou *tendûr* qui a la forme d'une grande amphore enfoncée dans le sol. En hiver, on le recouvre du *kursî* et toute la famille s'installe autour pour bavarder et même pour dormir. Le long des murs, de chaque côté de la porte, un rebord de terre battue, recouvert de feutre, sert de siège (14). Il n'y a ni fenêtre ni cheminée. Le plafond bas et plat, noirci par la fumée du foyer, est formé d'ordinaire de poutres de peuplier non équarries. On y étend un matelas de broussailles, repaire assuré de scorpions et de serpents. Le tout est recouvert d'une couche épaisse de boue (15). Sur ces toitures en terrasse, on trouve toujours un rouleau de pierre qui sert à tasser la terre les jours de pluie.

Dans les montagnes, les Kurdes vivent parfois dans des grottes. Parfois aussi les maisons sont construites en étages, le toit de l'une servant de terrasse pour celle de dessus, et les murs sont en pierres plus ou moins bien équarries.

Dans les villes, les constructions sont évidemment plus vastes et plus confortables. Les pièces sont plus nombreuses, souvent séparées par un *îwan* ouvert qui sépare la chambre des femmes de la salle des hommes. Certaines habitations possèdent à l'étage des chambres pour les hôtes (16). Les chefs qui, autrefois, habitaient

de véritables châteaux-forts, bâtis sur des pics élevés d'où ils dominaient le pays d'alentour, possèdent maintenant dans les villes d'authentiques palais aux riches tapis et au mobilier moderne (17).

3. — *Les occupations quotidiennes.*

Les nomades se livrent à l'élevage et le métier de berger est celui que préfère le Kurde car, loin de toute contrainte, il se sent maître de la nature et de son âme. Cette existence en pleine nature développe sans aucun doute le courage, à cause des périls qui l'entourent, si elle ne favorise guère le progrès de l'esprit. «Si tu veux faire de ton fils un homme, fais-en un berger: mais ramène-le vite à la maison, avant qu'il ne soit devenu une bête». C'est, en définitive, à cette vie simple, loin de toute civilisation et, en fait, sans trop de soucis, que le Kurde doit son goût si prononcé pour l'indépendance. Là, nulle contrainte, nulle loi que son bon plaisir. Aussi ne nous étonnons pas de son horreur innée pour la discipline et tout ce qui pourrait réduire sa liberté (18).

Si ce sont les hommes évidemment, et ils sont experts en la matière, qui doivent veiller à la multiplication du bétail, ce sont les femmes qui s'occupent de la traite et de la fabrication du beurre et du fromage. — Pour le beurre, elles font d'abord bouillir le lait dans des chaudrons, *kazan*, puis, quand la température requise est obtenue, on y verse une cuillerée de lait caillé et on laisse fermenter jusqu'au lendemain. On transverse alors ce lait caillé dans des outres, *meşk*, suspendues à un trépied. Deux femmes alors le barrent en les secouant. Quand le beurre est fait, on le lave, on le sale et on le dépose dans des récipients appropriés.

«Le résidu du beurre *dev* sert à préparer du fromage blanc. On le sale, on l'assaisonne avec des herbes différentes et, quand il se consolide tout à fait, on le met dans des sacs de toile et on le presse sous un poids. Le petit-lait est employé pour les veaux; quant au lait pressé, on le serre bien dans des outres. Le fromage blanc sert aux Kurdes d'aliment principal. Les riches en préparent une grande quantité, dix à quinze outres: les pauvres, une ou deux outres pour la famille. — Le fromage est préparé de façon non moins primitive. Les femmes versent dans les chaudrons le lait qu'on a trait dans la journée, obligatoirement du lait non écrémé. Les Kurdes estiment que ce serait un péché d'agir autrement. Puis on fait bouillir le lait et on le fait fermenter avec du placenta. Dans ce but, les Kurdes ramassent les placentas quand les brebis mettent bas, les lavent soigneusement aux cristaux et les font sécher. On les coupe alors en morceaux de la dimension approximative d'un gros sou et on s'en sert pour la fabrication du fromage dans les chaudrons. La fermentation se produit vite: le lait se coagule en une quinzaine ou vingtaine de minutes. Ensuite, le contenu est versé dans de petits sacs de toile spécialement préparés qu'on ficelle et place sur une dalle de pierre lisse. Une grande pierre lourde remplace le pressoir. Le fromage pressé, sorti des sacs, en forme de ronds aplatis, est séché à l'air libre».

Cette recette nous a été fournie par un Kurde soviétique, Arab Chamo, dans son autobiographie intitulée: *Le berger kurde* (19).

A la campagne, les paysans cultivent les champs: blé, orge, riz. Mais les Kurdes sont aussi d'excellents jardiniers. Et, dans leurs montagnes, tout comme les montagnards libanais, ils s'ingénient à construire des terrasses, supportées par des murettes, où ils pourront semer maïs, millet et chénevis. Le tabac est une des richesses du pays. Rien que chez les Kurdes d'Irak, 9.000 tonnes en ont été récoltées en 1954. Et la vigne produit d'excellent raisin, dont, pour ma part, j'ai relevé le nom d'une vingtaine d'espèces. Signalons, en passant, que ce sont les princes kurdes qui, au X^e siècle, ont introduit en Syrie la culture du coton (19 bis).

Dans les villes éloignées des centres kurdes, beaucoup de Kurdes viennent chercher du travail: ce seront souvent les besoins pénibles de terrassiers ou de portefaix. A Istanbul, beaucoup sont des maçons. Mais dans les petites villes du Kurdistan, les citadins seront commerçants. Les petits boutiquiers fournissent aux nomades les objets usuels dont ils ont besoin. Mais il existe aussi de gros commerçants, marchands de moutons, acheteurs de laine et de peaux, amateurs de beurre et de fromage, acquéreurs de noix de galle et de bois de chauffage, qui se chargent d'alimenter le marché des grandes villes et des pays voisins. A Istanbul même, les gros marchands de bestiaux et les bouchers sont Kurdes.

P. Rondot fait remarquer (20) que les Kurdes abandonnent l'artisanat aux femmes, aux Arméniens et aux Juifs. C'était peut-être vrai autrefois. Maintenant que les Arméniens ont disparu, en Turquie du moins, et que les Juifs ont dû quitter le Kurdistan irakien, les Kurdes ont bien été obligés de se mettre au travail. Bien sûr, ce sont les femmes qui filent et tissent la laine. Elles confectionnent d'ailleurs de jolis tapis (21). Mais les hommes fabriquent les feutres (22) et n'ignorent pas le travail du cuir, des métaux et du bois (23). Ils ont des orfèvres habiles dans l'art de ciseler des poignards ou des boucles de ceinture en argent (24). Ils ont eu autrefois des armuriers expérimentés, rien que 150 à Sulaimani pour fournir de Martinis les tribus des deux côtés de la frontière (25). Les Kurdes sont devenus aujourd'hui d'excellents ouvriers dans les barrages du Dokan ou les travaux du pétrole à Kirkuk. C'est parmi les citadins que se recrutent aussi les médecins et les avocats qui sont beaucoup plus nombreux qu'on le croit habituellement. Bien des officiers de valeur sont sortis également de la ville de Sulaimani et d'ailleurs.

La vie des Kurdes d'Arménie soviétique mérite une mention à part. Ils étaient Yézidis pour la plupart. Ceux qui n'étaient plus bergers étaient, avant la guerre de 1914, devenus hommes de peine, portefaix ou vidangeurs, à Tiflis ou à Ériwan. Bref, ils étaient les

* A Bayrath, après avoir été porteurs au donk avec les gènes, beaucoup de Kurdes sont devenus marchands de quatre-voies sur leur propre compte.

derniers des derniers. Aujourd'hui ils sont tous sédentarisés et embrigadés dans les kolkhoz. L'un d'entre eux, ancien portefaix lui-même, Emîné Evdal, nous a décrit en 1957 les *Mœurs et Coutumes des Kurdes de Transcaucasie* (26). Il insiste sur les progrès réalisés et les usages nouveaux. Bien des choses nuisibles d'autrefois ont été éliminées. Il n'y a plus désormais d'esclaves des cheikhs et des pirs, ni de serviteurs des aghas et des begs. Tout le monde vit heureux et libre. On ne dort plus sur des nattes ou des feutres pourris, mais sur des tapis de haute laine, avec couvertures et matelas de laine, recouverts de châles et de peluche. Dans la maison kurde d'aujourd'hui, on trouve radio, lits nickelés, commodes et pendules. Au lieu d'habitations souterraines, les Kurdes vivent maintenant dans des maisons lumineuses, construites en belles pierres de tuf et éclairées de lampes Ilitch. La propriété est devenue collective. Au lieu de la charrue et du chariot d'autrefois, les plaines des kolkhoz sont cultivées au tracteur et à la moissonneuse-batteuse. Ce genre de vie des habitants est donc pleinement transformé par la collectivisation de la culture et l'industrialisation de l'élevage. Des détails plus précis nous ont été donnés, en mars 1959, par un Kurde irakien, Asim Heyderî, dans un article du *Rizgarî*, écrit après un voyage en Arménie soviétique (27). Les Kurdes y sont au nombre de 40.000 environ, disséminés en trente-cinq villages en diverses régions. Le groupe le plus compact en compte sept. Notons en passant que sur ce total 324 Kurdes seulement sont membres du Parti communiste, ce qui fait un faible pourcentage, à peine 0,081 %. La proportion n'est d'ailleurs pas la même partout. On nous cite en effet un village modèle Ralkiz où se trouve la ferme coopérative Kirov. Elle a été fondée en 1929 et se compose de 700 maisons. La population s'élève à 300/350 habitants. Parmi eux 30 sont membres du Parti, 70 membres des Jeunesses communistes, 16 travaillent comme professeurs. On compte 170 élèves à l'école élémentaire et 84 à la ferme. Dans le village, il y a aussi une usine pour le lait et le lében, un cercle, une école secondaire, quatre bibliothèques publiques, deux coopératives, un hôpital de 15 lits avec deux médecins, dont un Kurde. La ferme coopérative possède 1.500 moutons, 400 vaches et 600 hectares, dont 500 réservés à la culture et 100 pour les pâturages. Il y a en outre 3 tracteurs, 2 moissonneuses et 3 camions. Jusqu'à présent 29 enfants de ce village sont sortis des Etablissements supérieurs. Une des filles du village est actuellement députée au Soviet de la Province. Le chef du village, le camarade Khido Miho adhère au parti communiste depuis trente ans et est chef de la ferme depuis vingt ans. Nous sommes loin, comme on on le voit, de la situation matérielle et sociale des Kurdes d'Irak, en général, par exemple.

II

L'ORGANISATION TRIBALE

Les Kurdes que nous avons vu vivre comme éleveurs dans les montagnes, paysans acharnés à la besogne et ouvriers expérimentés ont tendance à se regrouper par affinité, dont la plus claire semble bien être la tribu d'origine. C'est cette organisation tribale qu'il s'agit maintenant d'étudier.

1. — *Nombre et importance des tribus.*

Le régime tribal, qui n'est pas spécial aux Kurdes, est connu depuis la plus haute antiquité et n'a pas encore entièrement disparu. Il est extrêmement difficile de dénombrer les tribus kurdes. Un premier relevé assez complet avait été fait par Lerch, il y a un siècle (28), et avant la guerre de 1914, l'Anglais Mark Sykes (29) avait fait la liste de beaucoup de tribus de l'Empire Ottoman. Travail intéressant, mais malgré tout incomplet et parfois même inexact. J'ai moi-même plusieurs listes: aucune ne concorde. On prend parfois le nom d'une fraction ou d'un clan pour celui de l'ensemble. Et puis les tribus, comme nous le verrons, s'accroissent ou diminuent, changent ou perdent même leur nom, à la suite de bien des aventures. Certaines ne comptent plus que quelques tentes, d'autres en ont des centaines (30).

Signalons pourtant celles qui ont joué un rôle plus important dans l'Histoire et conservent aujourd'hui encore une certaine renommée. En Irak, les Baban, les Hamawend et les Herki; en Perse, les Chikak, les Moukri, les Ardalan, les Djaff, les Kelhour, sans parler des Lour et des Bakhtiari; en Turquie, les Hakkari, les Hartouchi, les Zirikan, les Djalali, les Heyderan; en Syrie, les Berazi, les Milli, les Miran, les Dakouri, les Hawerki, les Mersini, les Kiki et bien d'autres évidemment que je ne puis citer (31).

Voici en tout cas comment un Britannique W.R. Hay définissait la tribu kurde: «La tribu est une communauté ou une confédération de communautés qui existe pour la protection de ses membres contre une agression extérieure et pour le maintien des vieilles coutumes raciales et du genre de vie» (32). Il ajoutait que le membre de la tribu tire de cette allégeance non seulement profit mais fierté. Et P. Rondot relève alors les trois traits essentiels de la tribu montagnarde de l'Orient et plus particulièrement de la tribu kurde:

C'est un petit monde replié sur lui-même, un organisme de défense.

C'est une institution traditionnelle et conservatrice.

C'est une communauté qui, par rapport aux groupes n'ayant pas le même caractère, possède le sentiment fort de sa supériorité (33).

2. — *Formation et composition de la tribu.*

On a voulu faire de la tribu une famille élargie, un peu à la façon dont la Bible nous parle des tribus d'Israël (34). C'est trop simpliste, quoique bien des légendes soient plus ou moins en faveur de cette théorie. La tribu arabe s'y rattacherait plutôt, mais tout récemment un Kurde d'Irak, le Dr Chaker Khosbak (35) indiquait que si la colonne vertébrale de la tribu arabe est un lien de parenté (*neseb*), chez les Kurdes, c'est la terre (*erz*).

Plusieurs foyers (*mal*) forment un clan, *bavik*, à la tête duquel se trouve le *mezîn* (grand) ou *makûl* (sage), conseillé par un ou deux *rêspi* (barbe blanche). Le *bavik* remonterait à un ancêtre commun. Plusieurs clans, installés dans la même région, constituent une tribu ou *aşiret*, qui peut compter plusieurs fractions (*bir*). Les tribus se divisent elles-mêmes en deux grandes fédérations : les *Milan* et les *Zilan* ou *Silivan*. D'après Mark Sykes, il faudrait voir dans les Milan et les Zilan des groupements foncièrement distincts à l'origine et ayant évolué de façon très différente : les Zilan, venus de l'Est, restés rudes et nomades sur les hautes montagnes, attachés aux vieilles traditions kurdes ; les Milan, d'origine arabe, plus fins et plus intelligents et influents grâce à ces qualités. Ce dernier groupe se serait divisé en deux fractions : *Gamirî* et *Bamirî* à la suite de luttes intestines. A la première ressortissent les tribus Hasênan, Heyderan, etc. du Haut-Kurdistan ; à la seconde la confédération tribale Mili, due à l'agrégation de forts groupements étrangers, Arabes Rouala en particulier. Sur d'autres points du monde kurde, on observe des sécessions et des agrégations analogues, bien difficiles à démêler dans l'état actuel de nos connaissances. Ainsi les Botan, qui sont un groupe de Zilan, se diviseraient, pour certains, en deux fractions. En tout cas, conclut Rondot, «l'origine, la nature et le développement des clans kurdes restent donc passablement mystérieux» (36).

Nous savons par ailleurs que telle tribu se désagrège par suite d'événements fâcheux : batailles, épidémies, tandis que d'autres se renforcent, grâce souvent au prestige d'un chef. C'est donc le rôle de celui-ci qu'il importerait de bien saisir. En outre, à côté des éléments permanents, on distingue souvent, dans la tribu, des éléments flottants, composés d'étrangers qui sont venus s'intégrer pour

retrouver une cohésion perdue. Ce sera, par exemple, un meurtrier, poursuivi par la vendetta et banni de sa propre tribu. Isolé, il risque de perdre la vie, car il n'a plus personne pour le protéger.

Parmi les éléments ou membres constitutifs de la tribu, les observateurs distinguent plusieurs classes. Les écrivains arméniens, qui ont pu étudier à loisir leurs voisins, apportent sur ce point quelque lumière (37). Tous sont unanimes à reconnaître au moins deux classes: les nobles, *torun*, qui seraient nomades et éleveurs, et les sédentaires, *rayet*. Certains ajoutent une troisième classe, les *xolam*, qui sont la troupe armée du chef. Enfin Arakélian (1898) distingue quatre catégories: les *rayet*, ou plèbe qui travaille; les *xolam*, ou serviteurs armés du chef; les *axa*, ou familles de chefs; enfin les chefs religieux: *şêx* ou *mela*.

Ce dernier groupe doit être mis à part. Car ce sont les chefs religieux qui, très souvent, par l'influence qu'ils exercent sur le peuple, seront cause de conflits d'autorité au sein de la tribu. — Quant aux *xolam* que l'on a signalés, ils désigneraient en certains cas, d'après Nikitine (38), de véritables esclaves, jouissant de moins de liberté que les paysans *rayet*, qui passent précisément pour être des demi-serfs. Cet esclavage existait encore au début du XIX^e siècle et un Dominicain missionnaire au Kurdistan, le P. Campanile (1818) rapporte que certains aghas vendaient leurs sujets chrétiens lorsqu'ils avaient besoin d'argent (39).

Ce qu'il y a de certain en tout cas, c'est que, chez les Kurdes, tout le monde n'est pas mis sur le même pied. Il y a, tout comme chez les Assyriens d'ailleurs, les hommes des tribus et qui se disent libres ou *aşîret*, d'où sortent les chefs, et les autres, semblables aux serfs du Moyen-âge, qui ne participent pas aux combats de tribus et sont juste bons à travailler pour le profit des maîtres.

3. — *Le chef de tribu.*

Qu'il s'agisse d'un groupe de tribus ou fédération, comme on en a rencontré au cours de l'Histoire, qu'il s'agisse d'une tribu autonome proprement dite, ou qu'il s'agisse d'un simple clan, à la tête de chacun de ces groupements se trouve toujours un chef qui a pu porter, au temps des Ottomans, le titre de Pacha ou de Beg, mais que l'on nomme habituellement aujourd'hui *Agha* (40).

a) *Origine du pouvoir du chef.*

Mais qui sera le chef? Les modes d'acquisition du pouvoir du chef changent suivant les cas. Cela varie avec les tribus et aussi avec les époques (41). Ce sera donc: — ou la succession par l'hérédité; ou l'élection par la tribu; ou la nomination par l'autorité supérieure; ou aussi bien souvent la force du poignet.

L'*hérédité* joue évidemment souvent. A la mort du père, le fils aîné prend sa succession. C'est peut-on dire la forme normale de succession. Mais l'aîné peut être incompetent, sans influence. Il peut aussi ne pas désirer remplacer l'agha défunt et plus d'une fois on a vu des héritiers présomptifs préférer la voie de la piété à la charge de commandement d'une tribu. Il est moins rare de voir un cadet désireux de supplanter son aîné. Ce fut le cas du grand Bedr-Khan qui trouvait son aîné trop dévot (42). Si l'autre ne veut pas se désister, il est facile, au Kurdistan, de le faire disparaître. Si le nouveau chef sait se faire apprécier et aimer, on lui pardonne les moyens qu'il a utilisés pour acquérir le pouvoir. Il n'est pas rare non plus qu'un fils, s'estimant frustré, s'en aille ailleurs avec ses partisans et forme un nouveau clan. — On a connu des femmes qui, à la mort de leur mari, ont commandé à leur tribu, même sur les champs de bataille (43). La vieille Meyanê Khanoum des Yézidis, morte en décembre 1957, a toujours manœuvré de telle sorte que ce fût son fils préféré, puis le petit-fils qu'elle aimait le plus, qui devint Émir de toute la secte (44). Ce qui oblige le nouveau chef à vivre toujours sur le pied de guerre, entouré de gardes du corps, de peur de se faire assassiner par un frère plus âgé. L'assassinat politique, en vue de la succession, est fréquent chez les Yézidis.

L'*élection*, le choix, par les chefs des différents clans, peut se rencontrer aussi parfois. Le cas a même pu se présenter où l'élection était due au hasard. En effet, si un oiseau se pose sur la tête d'un candidat, on considère ce dernier comme choisi par Dieu lui-même. Le folklore signale plusieurs cas, plus ou moins authentiques.

Si l'autorité vient au chef par *nomination* du Gouvernement, comme cela se produisit parfois chez les Turcs et les Persans, il fallait de toute façon que ce nouveau chef fût choisi dans la famille des chefs héréditaires, sinon il devait s'entourer de gendarmes pour se faire respecter et obéir.

b) *Fonctions et pouvoirs du chef de tribu.*

Maintenant que les Gouvernements modernes se sont implantés un peu partout, il va de soi que les fonctions et pouvoirs du chef de tribu ont bien diminué.

Autrefois, sous la féodalité (44 bis), le chef levait les contingents de troupes qui avaient à renforcer l'armée du Sultan ou du Chah et participer aux batailles. Aujourd'hui, où le service militaire est obligatoire, le chef n'a plus à convoquer les recrues, ce qui serait mal vu d'ailleurs. En effet, le Kurde qui aime la bataille n'aime pas nécessairement le service militaire. S'il est soldat, il veut l'être librement, il s'engage. Il déteste être enrôlé malgré lui et les cas

d'insoumission et de désertion sont fréquents. «Un Anglais demandait un jour à un Kurde, magistrat à Shaqlawah, s'il y avait là beaucoup de crimes. Le Kurde lui répondit: «Nous n'avons ici que deux sortes de crimes. Ni vol, ni mensonge... Ici les seuls crimes sont, ou des affaires de femmes, questions d'honneur ou d'amour; — ou bien, lorsque nos jeunes gens esquivent le service militaire» (45).

Même suppression d'emploi, si je puis dire, en ce qui concerne la levée des impôts pour le Gouvernement. Mais les hommes de tribus sont toujours assujettis à certaines redevances à leurs aghas qui ne se privent pas de pressurer leurs sujets. Ces redevances portent le nom général de *axatî*, droit de l'agha. L'essentiel provient du *zekat*, dime sur le blé et l'orge. Le supplément est fourni par le *meran*, une tête de mouton sur cinquante, ou son équivalent en argent; le *pûsan*, ou taxe de pacage et les multiples prestations en nature sur la plupart des produits fermiers, par exemple, le *rûnan*, sur le beurre, *hêlkan* sur les œufs, *hirmîyan* sur les poires, etc. Sans parler du *micêwer* ou contribution au salaire de la domesticité de l'agha. — A cela viennent s'ajouter les amendes, *cerîme* ou *dîrau*, allant de quelques shillings à dix livres, pour méfaits accomplis ou calmer les disputes; le *sûran*, taxe de mariage et le *pîtek*, contribution aux frais de mariage d'un parent de l'agha ou d'autres cérémonies. Pour couronner le tout, les différentes corvées, *bêgar* ou *herewez*, c'est-à-dire deux ou trois jours de travail obligatoire pour le labour, *herewezê cot*, la moisson et le battage, *herewezê dirû û gêre*, la corvée de fourrage et de bois, *herewezê gîla û dar* (46). Le fait ne date pas d'aujourd'hui (47). Il va sans dire que les chrétiens, appelés par leurs aghas *zêr-xurlî*, c'est-à-dire achetés avec de l'or, selon le consul anglais Taylor, en 1860 (48), étaient, si possible, encore plus mal lotis que les sédentaires musulmans (49). Ces redevances au profit du chef étaient donc assez lourdes. Elles étaient dues souvent en nature, mais pas toujours (50). — Les «droits» des chefs religieux s'ajoutent, pour le paysan, aux taxes et aux impôts indirects des aghas de tribus. L'évêque chrétien lui-même rappelle la dime des récoltes, quand il le peut. Le mollah du village ne se laisse pas oublier au moment de la moisson et des fêtes, et des derviches itinérants, les *muftixwar* ou parasites, sous couleur de dévotion, veulent avoir aussi leur part de gâteau. Après l'installation des Assyriens en Irak, chaque soldat ou officier de la communauté enrôlé dans les *levies* britanniques donnait chaque année à son Patriarche nestorien, Mar Chamoun, l'équivalent d'une journée de sa solde par mois (51). Aujourd'hui encore, l'Emir des Yézidis perçoit de ses fidèles au moins 1/10 de leurs revenus, Kotlov dit même 1/7, sans parler des autres taxes (52). Mais ce que

l'homme des tribus n'est plus obligé de payer comme un droit pour son agha, il le lui apporte sous forme de cadeau, de *bahşış* ou *pêşkêş*, à l'occasion des fêtes, des mariages, des visites, qu'on ne fait jamais les mains vides.

La seule fonction qui revienne encore au chef, sinon officiellement, est peut-être la fonction de justice, et encore! Au lieu de passer devant le tribunal des juges du gouvernement, *hakim*, ou même des juges religieux, *kadî* ou *kazî*, pour l'application de la chari'a, le Kurde préfère souvent arranger les choses à l'amiable devant le chef de la tribu et suivant le droit coutumier, *irf* (53).

Voici quelques cas (54). Pour le rapt d'une jeune fille ou d'une femme non consentante, on pille, *talan*, la propriété du coupable. S'il y a eu consentement, on paiera une amende, *next*, de 10 à 100 livres. Pour d'autres crimes, ce sera l'incendie de la maison, *mal-sotî*, et l'abattage des arbres fruitiers, *rezbirî*. En cas de vol de bétail, on doit restituer l'équivalent au propriétaire et quatre pièces au chef; mais le chef n'aura que deux pièces, s'il s'agit de volaille. Au XIX^e siècle, certains chefs s'étaient montrés si sévères dans la répression du vol sur leur territoire qu'aucun délit ne se commettaît plus. Ainsi en fut-il chez Mîr Kor ou Bedr-Khan (55).

L'assassinat est jugé d'après la principe de vengeance, *tola* (56). Les parents de la victime acquièrent le droit de vengeance sur l'assassin qui, en même temps, est banni de la tribu pour une période de cinq ans ou plus. Si, dans ce laps de temps, les ayants-droit le tuent, la question est résolue; sinon, à l'échéance du terme, l'assassin peut revenir dans la tribu, après avis favorable des vieillards confirmé par le chef. Mais le droit de vengeance reste toujours acquis. On peut se mettre d'accord pour estimer le prix du sang: le versement de ce prix, qui n'atteint jamais celui que fixe la chari'a à cent chameaux, a la vertu d'arrêter le sang, *xwîn bestin*, car on croit que le sang coulera tant qu'il ne sera pas vengé. Mais cet arrangement à l'amiable n'est pas très en faveur chez les Kurdes qui préfèrent le coup de fusil ou le coup de poignard (57). Toutefois, si le coupable se présente chez l'ayant-droit avec son linceul et son sabre au cou, c'est-à-dire se livre à sa merci, l'arrangement par composition ne peut être refusé. Un bel exemple de pardon en même temps que de la loi d'hospitalité fut donné par un chef de clan, près de Malatia, Qadir Axa, dont le fils préféré avait été tué (58).

c) *Les concurrents du chef et ses complices.*

Les pouvoirs du chef, à l'heure actuelle, diminuent certainement; son autorité peut parfois être discutée, elle est aussi battue en brèche bien souvent par des concurrents qui, eux, n'ont rien de tribal.

Les premiers sont, à coup sûr, les *notables citadins et propriétaires fonciers*. Ce sont des sédentaires fixés. Ils possèdent des villages, des fermes et servent ainsi de juges aux gens des tribus, d'arbitres, d'intermédiaires auprès du Gouvernement, ainsi que d'employeurs et de bailleurs de fonds (59). C'est donc à eux qu'on aura recours, plutôt qu'au chef naturel de la tribu, souvent moins riche en numérique et probablement moins instruit. Mais cela était peut-être vrai chez les Kurdes de Turquie, de la région de Diar-Békir. En Irak, certains chefs ont réussi à accaparer comme biens de famille les terrains traditionnels de pâturage de la tribu, si bien qu'ils sont devenus eux aussi propriétaires fonciers. Ainsi la famille des cheikhs de Barzandje de Sulaimani, depuis 1880 (60). De même les Djaff ont des propriétés qui s'étendent sur des dizaines de milliers d'hectares et également les Hamawend. Dans ce cas naturellement ces chefs de tribu, tout comme ceux de certaines familles princières d'Irak devenus aussi gros propriétaires, sont étroitement liés avec la bourgeoisie citadine et participent comme eux à des opérations commerciales, comme l'a signalé O.L. Viltchevsky.

Si les propriétaires terriens peuvent, en un certain sens, contrebalancer l'autorité morale du chef tribal, ils n'en soulagent pas pour autant la misère du paysan. Celui-ci en effet, déjà accablé sous les exigences de son agha, subit également celles du maître du sol. En tout cas, l'agha fait coup double quand il a réussi à s'attribuer la terre de labour ou les terrains de pâturage. Les études du régime agraire en Irak, par Miss Lambton (61), et dans le Moyen-Orient, par Miss Warriner (62), mettent à nu ses conséquences désastreuses pour le fellah. Le métayer finit son année avec des dettes et les mains vides, dit la première (63). En effet, ajoute la seconde, le propriétaire prend au paysan kurde, plus privilégié pourtant que le fellah arabe, la moitié des récoltes estivales : tabac et coton, et le 1/10 des récoltes d'hiver : blé, orge, etc. (64). Ajoutons à cela les taxes dues au régisseur, *serkal* (7,5 %), au Gouvernement (10 %), et autres bribes qui échoient à l'entourage domestique du patron (65). On comprend qu'avec un tel régime les jacqueries soient fréquentes et qu'il provoque un exode massif des serfs, dont les ressources atteignent à peine 500 à 1000 Fr par mois et par tête. Aussi une réforme agraire est-elle à l'ordre du jour et les Kurdes ne devraient pas être les derniers à en bénéficier (66). De fait, une *Loi de Réforme agraire* fut même publiée, le 1^{er} octobre 1958, après la proclamation de la République irakienne. Cette loi, d'après l'exposé des motifs, a pour but : 1) de mettre fin au féodalisme en Irak et à l'influence des seigneurs féodaux ; 2) de relever le niveau social de la grande classe des paysans ; 3) de développer l'agriculture et, partant, le revenu national. Mais les féodaux gros propriétaires

essayèrent de tourner cette loi à leur profit. «Au nom des revendications de la population kurde», ils brandirent leur slogan : «La terre de la tribu à la tribu», ce qui revenait à l'abolition des actes de propriété et à l'abrogation des contrats de location pour la plupart des paysans (67). L'évolution est donc loin d'être achevée et elle ne se fait pas sans heurts. En Turquie, dans les régions kurdes, prédomine encore la grande propriété terrienne (67 bis).

Un second concurrent du chef, surtout chez les nomades, sera l'*oba-başı*, qui centralise les petits troupeaux de 20 à 25 tentes ou ménages pour en faire un gros troupeau de plusieurs milliers de têtes (68). L'*oba-başı* choisit les bergers à gages, indique les lieux de pacage, organise la transhumance. Chacun paiera au prorata de l'importance de son troupeau. L'*oba-başı* ne paie rien et, en outre, a droit à certains services : on transporte ses affaires, on dresse ou démonte sa tente (69). Ce système d'exploitation économique, remarque encore O.L. Viltchevsky, diminuait d'autant le pouvoir politique des chefs de tribu.

Enfin les chefs religieux, cheikhs de confréries surtout, parviennent souvent à éclipser l'autorité du chef de tribu. Aussi ce dernier n'aime-t-il pas souvent voir s'installer chez lui, dans son village, un tel personnage pour y ouvrir une *Tekké*, car, sous prétexte de religion, le cheikh ne tardera pas à s'arroger un rôle politique pas toujours bienfaisant (70). J'ai signalé ailleurs cette activité de ces hommes de religion (71).

4. — *Décadence de l'état tribal.*

S'il existe encore des tribus et des chefs de tribus reconnus officiellement et même appointés par les Gouvernements irakien et iranien, le fait est qu'en Turquie et en Arménie soviétique, toute autorité tribale a été supprimée et souvent de façon brutale. Chez les Soviets, aucun doute possible. En Turquie, il reste encore des traditions. Tous les chefs n'ont pas été pendus et, en tout cas, leurs fils sont bien vivants. Il reste sans doute chez le peuple, dans quelques régions, un certain respect pour les anciennes familles nobles. Ce prestige est reconnu même par des auteurs soviétiques, comme Kotlov ou Viltchevsky. Mais y a-t-il regret de la disparition de l'autorité ancienne ? C'est moins sûr. Interrogé par moi à ce sujet, dans l'été de 1959, un jeune Kurde évolué d'Istanbul m'a répondu : «Il est bien entendu que les tribus ont perdu leur cohésion, mais les chefs essaient de reconquérir leur influence, non point pour des raisons de féodalité, mais au moyen de nouveaux services rendus dans le domaine social. Les fils des anciens chefs féodaux sont devenus avocats, médecins et se rendent ainsi utiles à leurs anciens subordonnés. Et ceux-ci d'ailleurs ne les oublient pas, par exemple, lors des

élections au Parlement». Il y avait en effet à Ankara, en 1959, une centaine de députés kurdes, soit démocrates, soit républicains. C'est donc une nouvelle noblesse qui se forme. Mais un Kurde de Beyrourth, dont je connais la tribu d'origine, et à qui je demandais s'il avait encore des obligations vis-à-vis de son agha, m'a répondu que tout cela était de l'histoire ancienne, et que si ce chef avait besoin de quelque chose, il n'avait qu'à travailler comme tout le monde! C'est vrai qu'il s'agit là d'un Kurde momentanément déraciné, mais on voit l'évolution qui s'amorce.

Dans les pays arabes, Irak et Syrie, la centralisation travaille aussi à la diminution du prestige et de l'autorité des chefs. Des fonctionnaires civils s'occupent de la justice et des impôts. La réforme agraire, surtout en Irak, accentue la rapidité de cette transformation sociale (72). Il semble que ce soit en Iran que les liens de la tribu sont encore les plus étroits. Mais là aussi, avec la sédentarisation des nomades et la centralisation gouvernementale, on peut prévoir la disparition, plus ou moins prochaine, de toute organisation tribale chez les Kurdes.

III

LA FAMILLE KURDE

Qu'il vive en tribu ou qu'il soit entièrement dégagé des liens tribaux, qu'il soit pasteur nomade, vivant sous la tente dans la montagne, ou complètement sédentarisé, installé comme boutiquier ou cultivateur au village, artisan dans la ville ou bien ouvrier plus ou moins spécialisé dans les travaux de barrage ou d'exploitation du pétrole, le Kurde ne vit pas seul. Il a sa femme et ses enfants. Il a sa famille. La famille du montagnard kurde ressemble-t-elle à celle du Bédouin arabe? Peut-on la comparer à celle du paysan ou du citoyen chrétien près duquel il vit?

Essayons de pénétrer dans le foyer kurde, franchissons le seuil de la demeure du Kurde moyen et nous n'aurons pas à le regretter.

1. — *Le Kurde devant la femme et le mariage* (72 bis).

Remarquons d'abord que tous les Kurdes se marient et que le *célibat* n'existe guère au Kurdistan, conformément à leur proverbe:

Homme seul devient faible,
Femme seule devient chaude!

La *prostitution* est aussi chose inconnue des Kurdes. Ils n'en peuvent parler qu'en empruntant aux Turcs leur vocabulaire. Pas une seule maison close dans les petites villes kurdes d'Iran, comme le constate Viltchevsky. D'ailleurs, les Kurdes se marient souvent très jeunes: les garçons vers quinze ou seize ans, les jeunes filles vers douze ans. Aujourd'hui pourtant il y a tendance à retarder un peu l'âge du mariage, surtout lorsqu'il s'agit de jeunes gens qui poursuivent leurs études. L'amour lesbien n'a jamais existé chez les Kurdes, nous affirme K. Daghestani (p. 132).

Bien que Musulmans, les Kurdes ne sont point, pour l'ordinaire, *polygames*. Autrefois, et souvent dans des vues politiques, des chefs surtout épousaient plusieurs femmes et avaient de nombreux enfants. Le *Charef-Name* signale un certain Djan Bulad Beg, c'est-à-dire l'âme d'acier, ancêtre des Joumblat du Liban! qui avait soixante-dix fils (73). Le grand Bedr-Khan a eu quatorze épouses et quatre-vingt dix-neuf enfants. A sa mort, il ne lui restait plus que vingt et un garçons et vingt et une filles: c'est déjà toute une tribu! (74). Le fameux Ismail Agha Simko, de la tribu des Chekkak, assassiné par les autorités persanes en 1930, avait épousé lui aussi quatorze femmes. Mais c'est là malgré tout chose exceptionnelle. J'ai moi-même connu Saïd Beg, Émir des Yézidis, alors qu'il venait de prendre sa sixième femme, la jeune émira Wansa, élevée à l'Université Américaine de Beyrouth, et qui devait le quitter par la suite après lui avoir tiré un coup de revolver. Ce prince, au demeurant peu sympathique, devait avoir en tout dix femmes légitimes: mais c'est une bénédiction pour une fille de sa nation que d'être regardée par lui, dont l'origine passe pour être divine aux yeux de certains de ses sectateurs. Les gens du commun, eux, évitent les soucis et les tracés des ménages complexes, car «celui qui épouse deux femmes, fait le portier». Le *divorce* est également relativement peu fréquent. On se moque de qui voudrait répudier sa femme. Qui en aurait envie n'a qu'une seule ressource: quitter sa tribu. A moins de mettre en pratique ce que dit la chanson:

«Les jolies femmes, de la part des hommes méchants,
Ne peuvent pas être abandonnées, mais tuées!»

C'est évidemment une façon radicale de résoudre un délicat problème. Si par ailleurs l'épouse est coupable, le mari assassin est protégé par tous.

Dans cette étude de la famille kurde, je voudrais rapporter les idées les plus courantes et les coutumes les plus usuelles concernant les fiançailles et les noces; le mari, la femme et l'enfant.

2. — *Les fiançailles et les noces* (75).

Le Kurde est ordinairement bon mari et bon père. Mais cette réussite familiale exige naturellement un bon choix, car l'affaire est d'importance. D'autres considérations que la personne ou la beauté de l'épouse vont donc entrer en ligne de compte: «Ne regarde pas la femme, regarde la parenté». — «Examine l'oncle maternel, puis conduis la femme à la maison». — Le meilleur choix sera souvent celui de la cousine, d'autant que le cousin a un droit de priorité sur elle, même si la dot qu'il propose est moindre que celle des autres prétendants. En tout cas, dit le proverbe: «Qui prend femme doit avoir un sac d'écus ou un ballot de men-songes!» Et aussi: «On ne peut épouser une princesse avec une dot de bouvier». Les travaux en plein air, chez les sédentaires, la vie des camps, chez les nomades, les fêtes saisonnières et les danses qui les accompagnent font que, non seulement il n'existe aucune séparation sociale entre garçons et filles, mais qu'il leur est très facile de se rencontrer chaque fois qu'ils le veulent. D'où ces amourettes et rendez-vous clandestins si souvent évoqués dans les chansons populaires. Après l'entente intime des deux jeunes gens connue et agréée de la famille, la mère ou la tante du jeune homme fait une démarche discrète chez les parents de la jeune fille; ou même un notable ami se présente chez la future fiancée et offre une arme ou un cheval. Si le cadeau est accepté c'est qu'on est d'accord: ce sont les accordailles, *herê kirin*. Quelque temps après, le père ou l'oncle ou le frère aîné fera la demande officielle du mariage, *xwezgîn*. A cette occasion il offre des raisins secs et autres sucreries, d'où le nom de *şîranî*, douceurs, qu'on donne à cette cérémonie. On fixe alors le montant de la dot, *qelen* ou *kelîm*, qui a déjà été discuté par les intermédiaires, pour éviter les brouilles familiales. Cette dot évidemment varie avec les régions et la situation des parents. Chez les Yézidis, elle s'élève à 40 dinars irakiens. Chez les Kurdes chrétiens d'Irak ou Chaldéens, l'évêque a dû fixer un montant maximum. De fait, cette dot au tarif trop lourd pour beaucoup de paysans leur rendait le mariage presque inaccessible. On sait la campagne menée contre elle chez les Kurdes d'Arménie soviétique (76). Après la demande officielle, les fiancés sont *xwestî*, promis. Après un délai de plusieurs mois ou même d'un an, on célèbre les fiançailles, *destgîran*, ce qui est l'occasion d'un grand repas de famille, à la fin duquel les convives font un cadeau en argent. Désormais les jeunes gens sont *destgirtî*, c'est-à-dire fiancés et le fiancé a la permission tacite de venir voir sa fiancée chez elle. Quand la dot aura été versée, ils seront *delenda*. Alors les parentes de la fiancée commenceront à s'occuper du trousseau, *cihaz*.

Tout est donc prêt, mais on attendra le printemps ou l'automne pour la cérémonie nuptiale. Pourtant il ne faut pas encore chanter victoire. «La mariée est à cheval, nul ne sait à qui elle appartiendra!» Il arrive en effet qu'au moment où le cortège se met en route, un prétendant évincé s'avise d'enlever la jeune fille si elle est consentante. Cet enlèvement est considéré comme un acte chevaleresque, bien qu'il soit souvent à l'origine d'une «affaire de sang» entre clans ou entre familles. Les fugitifs vont se mettre sous la protection d'un chef voisin, assez puissant pour calmer les parents et arranger l'affaire (77). En tout cas, tant que le mariage n'est pas conclu, le jeune homme respecte la jeune fille. C'est là une question d'honneur (78). Des chansons prétendent que la jeunesse doit avoir un pareil souvenir et que ce souvenir arrive toujours à dissiper les malentendus même graves du ménage (79).

Mais voici le grand jour arrivé. Les amis réciproques ont veillé à la toilette des futurs époux. On n'a pas épargné le *henné*. Pour les noces, *dawet*, un cortège s'organise, à cheval ordinairement. Il est de bon ton que la fiancée verse ou fasse semblant de verser quelques larmes en quittant le logis paternel. D'ailleurs, pour la consoler les assistants lui chantent un épithalame, *hevalé*, que tout le monde reprend en chœur (80). Et ce sont des cris et des chants et de la musique, jusqu'à ce qu'on arrive à la maison du fiancé. Ce dernier ne se montre pas de suite. On doit le supplier de ne pas abandonner la pauvre petite, qui de son côté fait mine de ne pas vouloir descendre de cheval. Finalement tout s'arrange. Avant de franchir le seuil de sa future demeure, la fiancée doit enjamber les débris d'une cruche pleine de pièces de monnaie ou de sucreries, qu'on a brisé à ses pieds (81). Aussitôt après a lieu la cérémonie religieuse ou *mehr*. Le mollah demande par trois fois le consentement des futurs ou de leurs représentants. Quatre témoins sont obligatoirement présents. Tous les assistants doivent rester immobiles, les mains posés à plat sur les genoux, en sorte que nul ne puisse nouer l'aiguillette au fiancé durant l'accomplissement du rite. Puis, tandis que tout le monde s'amuse, la nouvelle mariée, installée sur son trône, comme disent les Yézidis, reste silencieuse, recouverte d'une voile, dans un coin de la pièce, un peu comme une idole.) *ven* | 22

Chez certains Kurdes de la région de Houleilan, dans la province de Kirmanchah, la cérémonie de mariage est assez simplifiée. Là-bas, certains Kurdes sont chiïtes, d'autres Nosairis, d'autres Ali-Ilani. Les Nosairi mangent du porc. Dans cette tribu, les *akhond*, c'est-à-dire les mollah remplacent les Kadi. Le jeune homme et sa fiancée viennent chez l'*akhond* et lui déclarent leur intention de se marier. L'*akhond* prend une hâche et, accompagné des deux fiancés, se rend sur la montagne de Zerdéhal, où croît

l'arbre *merdêlal*, entouré d'une enceinte comme un «*turbé*». L'akhond s'approche de l'arbre et dit en le frappant de sa hâche: «Oh! montagne Zerdêlal, oh! arbre Merdêlal, le mariage de cette jeune fille avec ce jeune homme est autorisé». Et ainsi se termine la cérémonie nuptiale (82).

Cette simplification du cérémonial est évidemment exceptionnelle. La fondation d'un nouveau foyer est d'importance dans toutes les parties du monde, mais, chez les Kurdes, l'amour de leur foyer, même matériel, revêt un aspect d'ordre mystique ou religieux, à moins qu'on ne dise superstitieux. Voici ce qu'en rapportait un Arménien Eguiazaroff, qui les avait examinés à la fin du siècle dernier dans la région d'Érivan:

«Les Kurdes professent à l'égard du foyer paternel et de celui de leurs cheikhs un respect absolu. Le foyer, composé de quelques pierres, est sacré et le feu qui y brûle est regardé comme un élément pur. Y cracher est un outrage sanglant. Le Kurde jure par son foyer. Le nouveau-né est promené tout autour. La fille qui se marie en fait le tour avant de le quitter pour celui de son mari. Une mère marie-t-elle son fils, elle vient elle-même préparer le foyer des nouveaux époux avec du feu pris au logis paternel» (83).

Mais revenons à nos jeunes mariés, *bûk û zava*. Les cérémonies sont terminées. On a bien festoyé, beaucoup chanté et dansé plus encore. Le *Brazava*, garçon d'honneur, posté à la porte de la chambre nuptiale, a tiré le coup de feu traditionnel, annonçant que le mariage est consommé, et chacun s'en retourne chez soi. La *pîrek* ou *berbûrî*, matrone qui accompagne la jeune mariée, montrera le lendemain aux parents et aux amies les «signes de la virginité», (comme dit l'Écriture) Après quoi, son rôle est terminé (84).

3. — *Le mari, la femme et l'enfant.*

Voilà donc notre jeune ménage installé chez soi. La vie reprend... quotidienne, sans trop de heurts, si l'on se fie aux proverbes: «La femme est le pilier de la maison». «Femme vertueuse est de bonne prise; mauvaise femme, une chaîne! — La femme est une citadelle, l'homme est un prisonnier. — L'homme est une rivière, la femme un lac». Elle est, en effet, ordinairement du moins, plus conservatrice que son mari. Les voilà désormais unis à la vie à la mort. «*Fin û mêr, tevîr û bêr*, c'est-à-dire Épouse et mari, pioche et bêche». Ce qui signifie que seules la pioche et la bêche qui creuseront leur tombe pourront les séparer. Ainsi d'accord, ils jouiront sans doute de bons moments: «Regards des yeux, contentement du cœur». Et le mari pourra rappeler à son épouse: «A cause d'une source, j'aimais une montagne». Pour autant il ne se laissera pas mener par elle. Chacun à sa place! «Une femme

modeste vaut une ville; un homme modeste ne vaut qu'un chevreau». Il n'est pas normal non plus que «l'homme soit au cellier et que la femme aille répondre à l'appel!», qu'il soit coq un jour et poule toute une année! Une bûche solitaire est pareille à un homme soumis à sa femme. D'ailleurs «ce n'est pas avec des prières que l'on gouverne sa femme». Mais n'exagérons rien. Contrairement à ce qu'on imagine couramment chez les peuples d'Islam, la femme, chez les Kurdes, est considérée comme l'égale de l'homme. Elle ne porte pas de voile. Elle dirige les affaires de la maison, tient souvent la bourse et règle les dépenses du ménage à son gré. Et si quelque étranger franchit le seuil de sa demeure, non seulement elle ne disparaît pas, mais elle peut très bien venir s'asseoir dans le groupe et prendre part à la conversation sans choquer personne (84 bis). Le Kurde a, en effet, confiance en son épouse, tout comme, d'ailleurs, il se fait une haute idée de la femme en général. Il jugerait indigne de lui de penser et d'agir autrement.

On voit déjà par là que la femme kurde n'est pas une esclave. Le mari aime sa femme et sait s'en faire aimer. La jeune Antaram de Trébizonde, cette Arménienne devenue l'épouse d'un chef kurde, le reconnaissait parfaitement (85). Sans parler des Européennes qui épousèrent des étudiants kurdes venus en Europe, il en est qui, au cours d'un voyage ou d'un séjour au Kurdistan, se laissèrent conquérir. Le cas n'est peut-être pas très fréquent, mais il n'est pas inouï. En 1891, une jeune Anglaise de 17 ans, Kitty Greenfield, fille d'un ancien consul d'Angleterre en Perse, tomba amoureuse d'un chef kurde de Saoudj-Boulak, devint musulmane et, malgré les exhortations du consul britannique et de sa mère, et les démarches du Gouvernement persan, elle voulut rester avec celui qu'elle avait choisi pour mari. Evidemment si ce dernier avait été une brute, à moins qu'elle-même ne fût dévoyée ou déséquilibrée, elle ne l'aurait pas rejoint (86).

Une histoire assez amusante illustre bien la manière avec laquelle une femme, kurde ou non, peut rendre heureuse son mari (87).

Ismail Pacha, qui fut le dernier chef héréditaire et indépendant d'Amadia (1842), avait pour conseiller un certain Issou, reconnu pour sa sagesse. Le Pacha lui posa donc un jour cette question: «Quelle est la meilleure femme du monde?» — «C'est celle qui est à la fois voleuse, passionnée et menteuse», répondit le sage. Comme le Pacha n'arrivait pas à comprendre cette réponse, Issou lui proposa d'aller faire un tour avec lui. Ils se déguisèrent donc en derviches et partirent.

Ils entrèrent dans une première maison, celle du benjamin de trois frères, et demandèrent l'hospitalité pour la nuit. — «Vous êtes les bienvenus, pères derviches». Ils s'assirent et remarquèrent que la barbe du maître de la maison était toute blanche et son dos tout voûté. Ils s'étonnèrent: «Comment peut-il en être ainsi chez un homme d'une quarantaine d'années?» — «Demain vous irez chez mon frère plus âgé, répondit-il, et vous comprendrez!» Là-dessus,

il appelle sa femme. Celle-ci s'écria : «Araignée rouge, venin de serpent, que me veux-tu?» — «Il faudrait préparer à manger pour nos hôtes les derviches». — «Est-ce que tu ne sais pas que dans ta maison ruinée il n'y a rien? Où puis-je prendre quelque chose?» Bref, à tout ce que disait son mari, elle répliquait grossièrement et effrontément. Quand vint le moment du coucher, le mari lui dit : «Nous avons deux couvertures et deux nattes; prenons les unes pour nous et donnons les autres aux derviches!» — «Puisses-tu devenir aveugle! Ne sais-tu pas qu'une fois par mois, je ne puis tolérer que quelqu'un touche à mes flancs? Prenez une couverture, je me couvrirai avec l'autre!» Ainsi le Pacha et Issou passèrent-ils une mauvaise nuit.

Le matin, ils partirent chez le frère cadet. Celui-ci avait une barbe poivre et sel, moitié noire, moitié grise. Le Pacha lui demanda : «Quel âge as-tu?» — «Je frise la soixantaine» — «Pourtant, observa le Pacha, à cet âge là la barbe est généralement presque toute blanche. Pourquoi n'en est-il pas ainsi chez toi?» — «Passez la nuit chez moi, soyez mes hôtes et demain vous irez chez mon frère aîné et vous le saurez!» Ils restèrent donc. Or, dans ce ménage, la femme tantôt exécutait les ordres de son mari, tantôt elle ne voulait rien savoir : elle était alternativement ou grossière ou polie!

Le jour suivant, ils se rendirent chez le frère aîné. Ils aperçurent que sa barbe était noire comme jais et pourtant il était âgé de quatre-vingts ans, à ce qu'il disait : «Ne vous étonnez pas, derviches. Restez chez moi et vous comprendrez». Ce frère était plus pauvre que les deux autres, mais sa femme lui obéissait en tout. Quand il s'adressait à elle : «Femme!» elle répondait : «Oui, je suis ta victime!» — «Y aura-t-il quelque chose à manger?» — «Mais bien sûr. Il y a de tout : des œufs, du riz, du beurre et du miel!» Et elle prépara un repas qui aurait pu convenir à la maison même du Pacha. Lorsque vint le moment de se coucher, son mari l'interpella : «Avons-nous de la literie?» — «Sous ton ombre, nous avons suffisamment de tout, comme chez un Pacha!» Elle sortit et se procura le nécessaire chez les voisins. «Femme, nous avons aujourd'hui des visiteurs, il ne convient pas de nous coucher ensemble, séparons-nous». «Non, non! Les derviches sont comme nos frères. Tu sais très bien que si je passe une nuit sans toi, mieux vaut ne pas vivre!»

Au réveil, le Pacha se renseigna auprès de cet homme : «Quelle est la meilleure femme?» — «Mais, c'est la mienne, répondit-il. Elle me cache des choses par-ci par-là et fait des provisions pour qu'ensuite nous n'ayons pas honte devant les invités : nous manquons de literie, mais elle en a emprunté chez les voisins; elle m'aime beaucoup. Avec une femme pareille, c'est bien sûr qu'on ne peut pas vieillir!»

Alors le Pacha comprit le sens des paroles d'Issou. Il lui fit des éloges et le récompensa. Puis il enrichit l'aîné des trois frères, fit divorcer le benjamin et trouva une seconde femme pour le cadet.

Si la femme kurde garde une telle place au foyer, il ne faut pas s'étonner de voir certaines d'entre elles acquérir une réelle autorité dans la tribu et la cité (88). C.J. Edmonds nous parle de Rabia Khan, qui était le chef des boulangers à Sulaimani. Au Kurdistan irakien, tout le monde a entendu parler de Adilé Khanim (m.1924), qui pendant quinze ans a dirigé les affaires de la grande tribu des Djaff. On pourrait multiplier les exemples (91). On sait aussi que, chez les Kurdes, se mettre sous la protection d'une femme, c'est trouver la sécurité (92).

Mais quelle que soit la valeur d'une femme aux yeux des étrangers, c'est à son foyer qu'elle est véritablement reine. «Dieu a créé la femme, la femme a créé le foyer», dit un proverbe. Et «quand la mère donne, c'est Dieu qui donne». Aussi son bonheur sera parfait lorsque l'enfant sera là (93). N'est-ce pas la raison pour laquelle on s'est marié jeune? — «Marie-toi jeune pour jouir en temps opportun de la présence de tes enfants». Ainsi donc, suivant la formule: «S'il plaît à Dieu, au bout de neuf mois, neuf jours, neuf heures et neuf minutes, le Très-Haut fera verdier le campement aride». Ou encore: «Le seigneur fera naître un enfant à la femme et répandra sur son visage trois gouttes de lumière!» Car vraiment «les enfants sont le fruit de la maison». — «Maison qui a de l'argent pour richesses peut se ruiner! Maison qui a des fils pour richesse ne le peut!» Et cette noble constatation fait taire tous les égoïsmes:

«Maison qui a un enfant, le Diable n'y va!» (94).

Quelle joie en effet pour le père et la mère, penchés sur le berceau, de saisir le premier sourire, la première caresse, le premier baiser, le premier mot! Le père lui-même, si rude parfois, se fait tendre et, les yeux clos, fumant sa longue pipe, au coin du foyer qui pétille écoute silencieusement la berceuse que la jeune maman chantonne pour endormir Bébé. Les berceuses kurdes, il y en a de très jolies. J'en ai déjà traduit et publié plusieurs. Chose curieuse, presque toutes celles que je connais ont été composées par les papas (95). Ce qu'on peut interpréter, je crois, comme une marque vivante d'amour paternel.

A Sulaimani, sous peine d'accidents possibles, la femme enceinte doit porter sur elle un *duabend*, sorte de talisman, sur lequel sont inscrits des passages du Coran. Mais il est connu que la femme de celui qui copie ces amulettes ne mettra pas d'enfants au monde.

Un médecin militaire français, A. Brunel, a fait une description poignante d'un accouchement, dans un chapitre intitulé: *Malédiction*, car l'événement n'a rien d'un conte ou d'une légende (96). La scène se passe à Dérîk, en Djezireh syrienne. Mais je puis ajouter quelques détails. A Sulaimani, par exemple, s'il y a des difficultés, on va à la mosquée chercher la «*dua*», qui est une pierre sur laquelle sont écrites certaines prières. On la pose sur le dos de la parturiente et tout se passe bien (97). Dans la tribu de Chamesdin, en pareille circonstance, c'est l'épée de Khano-lep-zerin, héros de l'épopée de Dimdim, que l'on dépose sur le lit de la future maman (98). Chez les Kurdes chrétiens de la région de Duhok, on dresse le rouleau de la terrasse de l'église (99). D'autre part, on doit bien faire attention à l'endroit où tombera le cordon ombilical, coupé par la

sage-femme. S'il tombe sur une arme, l'enfant sera un brave guerrier; si c'est sur une assiette ou sur un plat, il sera gourmand. En tout cas, nul n'ignore qu'un être malfaisant, *âl* ou *hal-anassi*, en Arménie soviétique ou en Perse, même chez les Arméniens, paraît-il (100), essaie d'arracher le cœur, ou le foie, et les poumons de la femme en couches. Chez les Yézidis, le *Resê şevê*, le Noir de la Nuit, risque d'échanger le bébé ou de lui faire mal, ainsi qu'à sa mère (101). Chez les Moukri, c'est l'esprit *cheché* et, à Sulaimani, la goule *Chawa* qui voudrait étrangler le bébé. C'est pourquoi, disait déjà le Père Campanile :

«A peine une femme a-t-elle accouché, qu'on lui pose sur le lit un Coran, une épée, un poignard, un fusil, un pistolet, un bâton à bout recourbé, des clous de girofle et quelque relique venue de la mosquée de Médine. A la tête du lit, on place une longue broche sur laquelle on a enfilé, du haut en bas, de grosses ciboules blanches. Au milieu, une grande branche, formée de fleurs artificielles en soie ou en papier. Ils disent agir ainsi pour empêcher les sorts» (102).

Ces coutumes existent toujours. Et si l'enfant est un garçon, les hommes de la famille vont monter la garde, jour et nuit, durant une semaine, dans la chambre de l'accouchée. Il va de soi qu'il est interdit à toute femme en état d'impureté d'entrer dans cette chambre, car elle porterait malheur.

Des cadeaux nombreux sont offerts à la jeune maman, surtout si elle a mis au monde un fils. Ils varient suivant la coutume des tribus et la position des parents. A la mère, on offrira de l'or, un bélier à sacrifier. Au bébé, ce sera une jument, un pistolet, un poignard. De toute manière, la naissance d'un enfant est toujours célébré par un repas de fête.

C'est la mère qui donne le nom à l'enfant. Beaucoup de Kurdes portent des noms musulmans, cela va de soi. Mais il existe aussi des noms spécifiquement kurdes, portés par les héros de l'Histoire et de la légende nationales, ou qui désignent des vertus qu'on souhaite voir posséder par le nouveau-né, ou sont tout simplement des noms de fleurs, de fruits ou même d'animaux dont les qualités sont appréciées de tous (104).

A Sulaimani, il y a vingt-cinq ans, on circoncisait le garçon alors qu'il était âgé de sept à dix ans. Aujourd'hui, on procède à l'opération huit jours après la naissance. Le parrain n'est pas nécessairement de la famille; mais doit être de bonne renommée. Le plus recherché est celui «qui a bu l'eau de sept sources», symbole du Savoir et de la Sagesse. Les Yézidis acceptent, comme *kirîv* ou parrain, un musulman, mais jamais un chrétien ou un juif. D'autres Kurdes n'ont pas ce scrupule et n'hésitent pas à demander ce service, ou plutôt cette marque de confiance, à cause de la parenté de sang qui s'ensuit, à des chrétiens de leurs amis (105). L'excision des filles,

coutume barbare contre laquelle commencent à s'insurger les femmes musulmanes (106), est pratiquée à Sulaimani, mais pas avant que la fillette n'ait atteint l'âge de huit à dix ans. On fait remarquer, à ce propos, que la «*maman*», c'est-à-dire l'accoucheuse, qui procède à l'opération, doit être spécialement habile.

Le sevrage n'a lieu qu'assez tard. L'enfant en effet est allaité jusqu'à l'âge de deux ans et même davantage, chez les Bakhtiyari (107). Durant toute son enfance, il sera abondamment pourvu d'amulettes et de talismans, à l'épaule ou sur sa calotte, pour détourner le mauvais œil. Jusqu'à un âge assez avancé, les garçons portent sur leur bonnet rouge des porte-bonheur variés: dents de loup, clous de girofle, agates, solimans, onyx, racines de mandragore et autres morceaux variés de bois ou de pierre. Sur les bras, ils ont beaucoup de sachets, où sont écrits des versets du Coran ou autres papiers contenant des paroles de leurs saints personnages (108). Ainsi que le rapporte T.F. Aristova, une pince d'écrevisses, enveloppée dans un chiffon, et cousue sur le costume de l'enfant, est encore aujourd'hui très efficace contre le mauvais œil (109).

Ces coutumes féminines, malgré leur aspect folklorique, voire superstitieux, ne sont, somme toute, que la marque indirecte d'un amour maternel profond qui pousse la mère à chercher partout où elle croit pouvoir la trouver une protection pour son enfant.

IV

COUTUMES COLLECTIVES DES BONS ET DES MAUVAIS JOURS

Nous avons jusqu'ici fait connaître la vie sociale des Kurdes telle qu'elle se présente d'abord sous l'aspect économique du genre de vie du berger, du paysan ou de l'artisan citadin. Le caractère tribal de l'organisation, avec ses contraintes d'allure féodale, nous est apparu en pleine décomposition. Les habitudes familiales nous ont permis de constater, chez les Kurdes, un amour du foyer plus profond que beaucoup ne se l'imaginaient. Il nous reste maintenant à voir tout un ensemble de coutumes collectives qui débordent souvent le cadre familial et même le cercle de la tribu et qui n'en sont pas moins bien caractéristiques du peuple kurde. Elles ont trait aux joies et aux souffrances de la vie, ainsi qu'à la mort, et c'est

pourquoi nous les avons intitulées: Coutumes collectives des bons et des mauvais jours.

1. — *Sous le signe de la joie.*

Parce que le climat du Kurdistan a fait de ses habitants des hommes sains et vigoureux, le Kurde est de tempérament optimiste, gai dans son comportement, spirituel en ses réparties et, ce qui peut paraître étrange, assez sentimental. Tous ces aspects se retrouvent en maintes coutumes.

a) *Rythmes et chansons.*

Toutes les fêtes familiales: naissance, circoncision et surtout mariage, sont accompagnées de danses et de chants. De fait, on ne conçoit guère, chez les Kurdes, de noces sans danser. C'est pour eux, en tout temps, un amusement très recherché. Leurs danses, évidemment, n'ont absolument rien de commun avec les trépidations occidentales modernes. Elles n'en sont pas moins multiples et portent le nom générique de *reqs*, qui est arabe, et surtout *dîlan*. Les variétés sont infinies et sont désignées souvent du nom de la région d'où elles sont originaires, par exemple: *Amûdî*, *Botanî*, *Dêrikî*, *Serhedî*, *Siwerekî*, *Rohayî*, *Şêxanî* qui correspond à la *dabké* libanaise. Mais on les nomme aussi d'après la forme des mouvements qu'elles font exécuter. On a alors la *govend* qui est plutôt une ronde, où jeunes gens et jeunes filles, se tenant par la main, ou bras dessus bras dessous, exécutent des pas, des chassés-croisés, des balancements fortement scandés, tandis que fifres et grosse-caisse en martèlent le rythme. Parmi les variantes, nous avons ainsi *ségavi* ou *sêpeyî*, *çarpanî*, *giranî*, *xirfanî*, *teşiyok* ou encore *milanê*, où les partenaires dansent épaule contre épaule, *ayîşok*, «petite Aïcha», quand les danseurs forment un cercle complet. Les étudiants ont une danse particulière qu'ils appellent *bêlîte* ou *bêlûte* (110). La danse *çopî*, très répandue, est une sorte de danse avec sautaillement. Celui qui la mène, *serçopîkêş* (111), agite d'une main un mouchoir et de l'autre entraîne les danseurs, dont la ligne s'avance ou recule en oscillant de côté et d'autre. «Il y a un mouvement doux et ondulant du cercle entier en harmonie avec la musique, tout à fait comme la masse du blé qui ondoie quand elle est mise en mouvement par une brise légère» (112). C. J. Edmonds nous dit que lorsque les femmes se joignent à la *çopî*, ce qui est l'habitude dans les villages, on l'appelle *reşbelek*, la bigarrée. Les danses *bêriyo*, la laitière, et *temzara*, tout comme la *şêxanî* sont pratiquées aussi par les Assyriens.

Les chansons également sont aussi nombreuses que variées (113). «On chante une chanson... Elle n'est pas la même la nuit

que le jour. Si un enfant la chante, c'est autre chose, et autre chose si c'est une femme. Elle change, selon que jeunes ou vieux la chantent. Elle n'est pas la même dans la montagne et dans la plaine, dans la forêt et sur la mer. Chaque fois elle varie. Le matin, à midi dans l'après-midi ou dans la soirée, ce n'est pas la même» (113bis). Les épopées d'allure guerrière, *ser*, appelées *delal* dans la plaine et *lawiqê suwaran* chez les montagnards, sont souvent très longues. La fiancée ou la bien-aimée, restée à la maison, chante les péripéties de la guerre et les faits d'armes de son héros parti pour la bataille. Chaque tribu, peut-on dire, a son *delal* propre (114). De longs poèmes religieux, *lawîj*, à ne pas confondre avec les chants purement coraniques, sont également chantés sur une musique recueillie (115). Et puis, il y a les multiples chansonnettes qui agrémentent les mille et une occupations de la vie de tous les jours: les *berdolawî*, ou chansons de devant le rouet, que les jeunes filles fredonnent en filant leur étoupe ou en tissant leurs tapis et *kilim* multicolores; les chansons de moissonneurs; les *pehîzok*, chansons d'automne que jeunes gens et jeunes filles alternent en descendant du *zozan*, leurs lieux d'estivage; les *serêle*, chansons de printemps; sans parler évidemment des innombrables chansons de danse, les *dîlok*, qu'accompagnent la flûte et le tambourin. Nous avons déjà signalé les épithalames, *hevalê* ou *serêzavano*, ces chants qui accompagnent la jeune épouse en sa nouvelle demeure. Les *lorî* ou berceuses constituent un genre à part, remarquable surtout par sa fraîcheur et sa simplicité.

La musique kurde, inséparable des danses et des chansons, fait partie assurément de ce qu'il est convenu d'appeler musique orientale; mais on ne peut la confondre ni avec la musique arabe, ni non plus avec la musique arménienne. Il n'est pas rare d'entendre, sur les ondes d'Istanbul ou d'Ankara, des airs soi-disant turcs, mais qui sont kurdes en réalité, car la musique kurde a influé parfois sur les chants des peuples voisins (116). La vie musicale était très développée dans l'Empire des Sassanides (117) et la tradition s'est maintenue chez les Kurdes. C'est un Kurde de Mossoul, célèbre musicien et arbitre des élégances, Ziriya (789-859), qui, après avoir commencé sa carrière à Bagdad, la continua avec un éclat exceptionnel à la cour d'Abd er-Rahman II, à Cordoue, où il fonda un Conservatoire. La musique orientale qu'il y introduisit prit un aspect original, rappelé dans les airs andalous que les Gitans ont conservé jusqu'à nos jours (118). L'histoire a conservé encore le nom, au IX^e siècle, de toute une dynastie de musiciens kurdes: Ibrahim ibn al-Mehdi, son fils Ishaq et son petit-fils Hammâd (119). Quoi qu'il en soit de ses origines et de ses gloires passées, la musique kurde d'aujourd'hui n'est point

savante, mais populaire, et ne connaît point l'harmonie. Ses mélodies, aussi nombreuses que variées, conservent un caractère pathétique, assez souvent mélancolique. Elle n'a guère été étudiée scientifiquement par les occidentaux qui n'en ont entendu parler que par quelques voyageurs (120). Il est assez curieux de constater que c'est un prêtre arménien, au sens artistique, le Vartabed Comitas (1869-1935) qui, le premier, a recueilli et noté certains chants populaires kurdes, récemment réédités en Arménie soviétique (121). Mais aujourd'hui, il semble que les Kurdes eux-mêmes s'intéressent à l'originalité de leur musique nationale et ont à cœur de ne pas laisser perdre ce trésor (122).

Les instruments de musique utilisés par les Kurdes sont souvent de fabrication rustique (123). Tout berger a sa *bilûr*, ou flûte champêtre, dans sa musette. Lors des danses, la *zirne*, flûte courte, accompagne l'*erbane*, tambourin, et le *dehol*, tambour ou grosse-caisse. Les cymbales, *xelîle*, scandent certains chants yézidis. La viole sur peau, *ribab*, et le violon, *keman* ou *kemance*, servent aussi à faire danser les paysans. La guitare, *saz*, n'est pas spécifiquement kurde, et la trompette, *borî*, n'est en usage que chez les militaires (124).

«Tout Kurde et même toute femme kurde est poète», a dit au siècle dernier le célèbre écrivain arménien Abovian. Il aurait pu dire aussi bien tout Kurde est musicien et aime chanter. Mais il en est parmi eux certains qui sont spécialistes. Les *stranvan*, chanteurs, et surtout les *dengbêj*, trouvères, et les *çîrokbêj*, conteurs, sont assez bien considérés par le peuple (125). Il n'en est pas de même des *mitirb*, sorte de tziganes sans attache avec les tribus et qui circulent partout pour divertir les gens (126). Chanteurs et trouvères, qui malheureusement sont en voie de disparition, acquièrent leurs connaissances musicales, parfois auprès d'un maître, comme Rahman, l'informateur d'O. Mann (127), ou le plus souvent auprès d'un autre conteur, ainsi que l'a raconté lui-même Ehmedê Ferman, ancien barde chez l'agha des Kikan (128).

b) *Fêtes et saisons.*

A côté des fêtes strictement familiales, il y a des fêtes saisonnières célébrées par les bergers. Ereb Chamo nous a donnée la description de certaines de ces festivités: *serêpez*, lors des premiers agnelages; *berodan*, lors du départ pour le zozan ou pâturage d'été; *berxbîr*, pour la tonte des brebis; et surtout la fête plus grande encore du *beran-berdan*, que les Turcs appellent *kasim*, lorsqu'à la fin de l'estivage on lâche les bœliers au milieu des brebis (129). C'est l'occasion de ripailles et de réjouissances en tous genres et

peut-être aussi de futurs mariages. En effet, nous dit toujours Chamo :

«Les jeunes filles enlèvent de leurs coiffures les mouchoirs de soie et les jettent au cou de leurs moutons favoris, tandis que les jeunes gens s'approchent et s'emparent de ces mouchoirs pour signaler qu'ils aiment ces jeunes filles et veulent les épouser. Les pères et mères surveillent quel jeune homme a pris le mouchoir de leur fille; ils savent que la jeunesse s'est entendue en été et que leur fille est d'accord pour celui qui prendra son foulard. S'il n'y a pas d'obstacle de la part des parents, les fiançailles ont lieu et quelque temps après on célébrera les noces» (130).

Si les bergers seuls célèbrent ces fêtes en relation avec l'élevage, il en est d'autres que tous les Kurdes célèbrent à l'envi. Le *nevroz*, *norúz* ou *núroj* est une fête antérieure à l'Islam. Elle a toujours été en honneur chez les Yézidis, qui passent pour avoir conservé la religion nationale (131), et qui la considèrent comme la fête du nouvel An, *Serésal*. C'est, en effet, la fête du printemps, du renouveau. Les Kurdes d'Irak, qui l'avaient laissé tomber en désuétude, ou plutôt à qui on l'avait interdite, l'ont reprise depuis plusieurs années. Elle est devenue véritablement une fête nationale que les Kurdes célèbrent, à Sulaimani avec des feux de joie ou à Baghdad par des séances de poésie et de chants. A son occasion, les journaux kurdes publient des numéros spéciaux illustrés. Les étudiants kurdes, partout où ils se trouvent à l'étranger, à Londres, en Allemagne ou en Amérique, en profitent pour faire connaître leur Patrie (132). Les poètes y vont de leurs poésies de circonstance, les orateurs prononcent des discours et tout le monde saisit cette occasion de chanter et de danser sur des airs nationaux.

En liaison avec cette fête de l'année nouvelle, il faut mettre sans doute «la *Samaní Pazan*» (cérémonie de la cuisson du Samani), qui est une forme d'évocation des célèbres jardins d'Adonis. On fait lever des grains de blé dans une sorte de panier plat. Les plants ayant atteint une certaine hauteur, sont coupés à une date donnée après la fête du «Norouz» (le jour de l'entrée du soleil dans Aries). Puis on les macère dans un mortier pour en extraire le suc: les résidus sont jetés dans une eau courante. Le soir du même jour, ce suc est employé à préparer une sorte de gâteau. Chaque famille convie ses amis et voisins à la célébration d'un «mewloud», et le soir des danses sont organisées autour du feu sur lequel cuit ledit gâteau. Une fois cuit, le gâteau est mis sur un plateau en même temps qu'un miroir, du kohl et du henné, qu'on place et qu'on ferme dans une pièce. Des personnes ayant à formuler des vœux allument des cierges autour du plateau. A l'aube, on ouvre la pièce et l'on soulève le couvercle du récipient contenant le gâteau. On cherche alors à découvrir l'empreinte d'une main sur le gâteau, ce qui donne l'occasion d'une grande réjouissance. Car on croit que 'Aïcha ou Fatima', leur a rendu visite en esprit et a béni la cérémonie, en laissant l'empreinte de sa main comme preuve de sa visite. Cette pâtisserie est ensuite distribuée aux amis et voisins... A mon avis, cette cérémonie a ses racines dans un passé fort lointain. En provoquant, en forçant la végétation symbolique de quelques grains de céréales, la cérémonie devait avoir pour but d'aider, avec l'intervention de la déesse de la fertilité, à la réussite de la récolte.

De nos jours, elle est pratiquée dans le but d'avoir une progéniture ou de faire exaucer des vœux quelconques» (133).

Certains voyageurs de la fin du siècle dernier, de Morgan, par exemple, signalent, chez les Moukri de Saoudj-Boulak (aujourd'hui Mah-Abad) la fête, au printemps d'un faux émir, qui a tout à fait l'allure d'un Carnaval (134). T. Wehbi fait mention de cérémonies analogues :

«A Sulaymanieh, par exemple, des rites similaires sont encore pratiqués au printemps. A l'achèvement des préparatifs dont on a confié la surveillance à un comité spécial. Le jour fixé, les gens de Sulaymanieh quittent la ville pour le lieu désigné de la cérémonie. Un roi est intronisé, des courtisans et une garde lui sont assignés. Le roi chevauchant un bœuf, accompagné de sa cour, au milieu de la foule se rend au camp où des tentes et des «diwans» sont dressés et des chaudrons mis sur le feu. Des individus travestis en moutons et en chèvres miment les attitudes de ces animaux, durant toute la cérémonie qui dure trois jours. Le roi est obéi sans réplique. Il impose même des taxes aux personnes présentes ou non. Il jouit du titre jusqu'à la fête suivante et la nomination d'un successeur» (135).

c) *Les plaisirs et les jeux.*

A l'occasion de ces fêtes, saisonnières ou autres, les voyageurs, Rich, Millingen, de Moltke, ont signalé, chez les Kurdes, la pratique de certains jeux ou sports populaires (136). En tête vient le *cerîd*, sorte de fantasia qui trouve nécessairement place lors de toute fête nuptiale ou de toute autre réjouissance publique. Le *taghaleh* est de même un exercice à cheval très couru (137). La lutte, *zoran* ou *zoranê*, telle qu'elle est pratiquée en Turquie (138), ou en Iran (139), compte aussi des amateurs parmi les Kurdes. Si les combats de coqs ou de perdrix ne sont pas abandonnés, les combats de buffles sont plus spectaculaires et les batailles de béliers ne manquent pas de pittoresque. C'est au combat de ces derniers qu'un proverbe compare les luttes entre soufis musulmans et feqîrs yézidis. J'ai assisté à des parties passionnées de barres compliquées par des jeunes âgés de vingt à vingt-cinq ans. Les petits bergers ont aussi leurs amusements. Ereb Chamo nous a décrit le jeu du *zézé*. Chaque joueur met verticalement sur son pied un couteau ou un bâton et le lance au loin de toute sa force. Un joueur doit s'efforcer de ramasser tous les objets lancés, en répétant sans cesse *zé zé zé*, sans reprendre haleine. Sinon il a perdu (140). Un des jeux le plus populaire est le *hol* ou *gok*, qui correspond à notre hockey. D'ailleurs bien des jeux ressemblent aux nôtres : *baûtan* ou saute-mouton, appelé parfois *kerwanê xwê*, la caravane du sel; le jeu de barres ou *gîre*; *apê-mûs* ou colin-maillard. Les billes, *qaq* ou *gule*, sont également populaires, de même que le jeu du bâtonnet, *talûl* et les divers jeux de poursuites : *Sora berda Mema*, *Dîk û mirîşk*, les coqs et les poules, *Doşek û balîf*, matelas et coussins. Si les enfants s'amuse-

encore, en hiver surtout, comme tous les enfants du monde, à pigeon-vole, *çûkfîrî*, ou à l'école, *dibistan* (sorte de jeu de la main chaude), à la marelle, *berdaq*, et surtout aux osselets, *kab*, les hommes, eux, se livrent à des jeux qui passent pour plus sérieux. Les cartes, *iskanbîl* ou *isqabil*, et les dés, *zar*, ont de nombreux amateurs parmi la «jeunesse dorée» des familles riches des Moukri, au dire de Vilchevsky. Le trictrac, *nerd*, est le passe-temps habituel de tous les piliers de *çayxane* ou cafés. Mais il est un jeu, noble celui-là, qui fait les délices des gens instruits et fait partie de la bonne éducation de tout agha qui se respecte: les échecs, *şetrenc* (141).

A ces amusements d'ordre privé, il en existe d'autres qui sont publics et intéressent la communauté. A l'occasion des fêtes de *achourâ*, les persans chiites avaient coutume d'organiser des séances théâtrales de caractères religieux, les *ta'ziyé*, analogues aux mystères de la Passion du Moyen-Age. Les Kurdes qui d'ailleurs ne sont pas chiites, à part de petites groupes, ne semblent pas avoir jamais pris grand intérêt à ces spectacles (142). Le *Karagöz* turc, ou théâtre d'ombres chinoises, d'une inspiration toute différente, n'a pas non plus fait école au Kurdistan (142bis). D'ailleurs si le théâtre est aujourd'hui encore presque inexistant chez les Arabes (143), on ne s'étonnera pas de sa pauvreté chez les Kurdes (144). A Sulaimani, en Irak, il y eut quelques essais scolaires (145), et lors du premier *Newrûz*, célébré après la proclamation de la République irakienne, «sur des tréteaux de plein air, des troupes d'amateurs interprétaient le vieux mythe iranien du forgeron Kâveh — symbolisant pour la circonstance le peuple kurde — révolté contre le monstre Zohâk, incarnation simulannée de l'«impérialisme américain» et du «fascisme nassérien» (146). De même, lors de la République kurde de Mah-Abad, en Iran (1945-1946), la jeunesse a joué certaines pièces patriotiques (147), et le Professeur Vilchevsky a publié la photographie d'acteurs en costumes et armements moyen-âgeux (148). Mais c'est en Arménie soviétique, à Éri van, qu'a été fondé le premier théâtre kurde soviétique, en 1934 (149). On signale également une troupe théâtrale formée au village d'Ali Koçek (150). J'ignore quelle en est la valeur artistique, son répertoire et le succès qu'elle peut obtenir auprès des spectateurs kurdes. D'autre part, certains groupes se sont fait entendre à la radio d'Éri van et y ont exécuté une pièce radiophonique de E. AVDAL, *Göltzer*, avec musique du compositeur arménien Umr Chat (151). Ainsi qu'on le voit, l'art dramatique kurde est encore dans l'enfance et le poète soviétique arménien Nairi Zarian en a fait lui-même la remarque (152). Il est à craindre que, comme dans les autres pays d'Asie occidentale, l'engouement pour le cinéma ne tue le théâtre kurde

avant même sa maturité (153). Ce n'est donc pas dans les salles de théâtre que le Kurde occupe ses loisirs.

d) *Chasse aux bêtes et course aux trésors.*

Cela se conçoit aisément si l'on se souvient que le Kurde est un homme amoureux du grand air. C'est donc au dehors qu'il cherchera ses plaisirs, en tête desquels vient la chasse, *nêçîr*. Le Kurde est en effet un chasseur enragé et un tireur adroit. La chasse est son sport favori et un Kurde bien né invite facilement ses hôtes à une partie de chasse. Le pays, abondant en gibier de toutes sortes, à poils et à plumes, favorise ce passe-temps royal. On y poursuit donc les animaux sauvages, plus ou moins nuisibles, comme l'ours, *hîrç*, le loup, *gur* ou *gurg*, l'hyène, *heftiyar*, le renard, *rovî*, le sanglier, *beraz* (154). Jadis, jusqu'au siècle dernier si l'on en croit certains récits, on chassait encore le lion, *şêr*, aujourd'hui complètement disparu. Mais on poursuit aussi le lièvre, *kevroşk*, et, pour leur chair, les bouquetins *pezkûvî*. Un proverbe rappelle que «pour faire la chasse aux aigles, il faut s'aventurer dans leurs régions». C'est vrai de même pour les mouflons. Le perdrix, *kew*, est également recherchée et maints procédés sont mis en œuvre, suivant qu'on veuille la tuer ou la capturer vivante: le fusil, *tifing*, le filet, *tor*, ou la chanterelle: *çatî*, *marî* ou *bestî*, selon le cas. Au temps des neiges, les perdrix sont prises à la main, *gemelax*: au printemps, on le tue à l'affût, *sokin*. Certains abris pour affûts sont si favorables que leur prix peut atteindre celui de la dot d'une femme (155). Les lévriers kurdes, *tajî*, sont aussi célèbres que leurs gros chiens de berger, *gemal* ou *gembul*. Les chiens d'Hewreman, de Pijder ou de Bilbas sont renommés. Certains faucons sont dressés pour la chasse: ainsi le faucon royal, *şahîn*, dont la valeur peut s'élever jusqu'à trente livres-or, est utilisé pour la chasse aux pigeons. Le *sipîr* qui ne vaut que vingt livres-or, et le *doxan*, de moindre prix, servent à la chasse aux perdrix et aux pigeons (156). Comme dans tous les pays du monde, les chasseurs kurdes ont souvent une âme de Tartarin et les conteurs s'en donnent à cœur joie à narrer leurs prouesses ou leurs mésaventures (157).

La pêche, qui est certes un métier, n'en est pas moins un sport qui procure bien des joies à qui s'y livre. Elle est florissante aussi, car le poisson foisonne dans l'Euphrate et ses affluents, dans le Tigre et le Khabour, dans les deux Zab et les multiples rivières du Kurdistan. On la pratique au filet, *tor*, à l'hameçon, *çengel*, et aussi au harpon, *metran*, quand il s'agit de capturer les gros poissons, comme le poisson de Tobie dans le Zab, qui touche terre de la tête et de la queue quand on le met sur un âne pour le transport (158).

Il est une autre forme de sport au Kurdistan qui est en voie de disparition, s'il n'a pas entièrement disparu, et que l'on se doit de signaler, au moins à titre de souvenir. Les Kurdes, en effet, ont une réputation bien établie de coupeurs de routes. Il ne faudrait tout de même pas exagérer et, lorsqu'on a vécu longtemps en Asie occidentale, on est bien forcé d'avouer qu'au fond ils ne sont pas plus pillards que les Bédouins du désert. On connaît la réflexion de von Moltke: «Tous les deux ont du goût pour le brigandage. Mais l'Arabe a en lui plus du voleur et le Kurde plus du guerrier». Les nomades ont de tout temps razié les troupeaux des sédentaires ou des tribus ennemies, à titre de revanche d'ailleurs. Maintenant les pays qui firent autrefois partie de l'Empire Ottoman sont plus policés et le brigandage, à l'intérieur des frontières du moins, a perdu de ses facilités. J'ai pourtant encore connu, peu avant la guerre de 1939, des Kurdes syriens qui passaient en bandes en Turquie pour y piller à leur aise et revenir ensuite à leur base de départ. Et puis les caravanes d'antan ont perdu de leur pittoresque. Les marchandises circulent aujourd'hui avec plus de sécurité et surtout de rapidité, en chemin de fer ou en camions. Les deux guerres mondiales ont aussi transformé la mentalité et les mœurs et il n'y a plus de place, du moins en périodes de calme, pour les chevaliers de l'embuscade aux caravanes.

Les voyageurs de la fin du XIX^e siècle ou du début du XX^e, ne tarissent pas sur l'insécurité des routes. Quiconque s'aventurerait sur les chemins de Turquie devait se faire escorter de *zaptié*, qui n'étaient souvent de nulle efficacité au moment du danger. En certaines régions, les bandes kurdes étaient un véritable cauchemar (159). Pourtant, en rapportant de nombreux faits de brigandage, ces voyageurs avouent bien simplement qu'ils ont affaire à des brigands peu ordinaires. Car le brigandage, *aşqîttî*, est aussi un sport et il a ses lois propres et son code d'honneur qu'un Kurde se garderait bien de violer. Ainsi il s'attaquera de préférence aux caravanes de riches marchands et laissera en paix le pauvre bougre qui porte sa fortune sur son dos ou sur son âne. La galanterie aussi garde ses droits: on abandonnera ses bijoux à une femme qui aurait trop de chagrin de les perdre et la fouille des femmes est réservée aux épouses des brigands. Cette occupation n'est pas le moins du monde considérée comme déshonorante par celui qui s'y livre et ce sera une chance pour le caravanier, s'il vient à passer à l'heure de la prière, car un bandit qui se respecte n'oublie pas ses devoirs envers Dieu (160). Mais tout cela est de l'histoire ancienne. Certes l'habitat des Kurdes, à cheval sur plusieurs frontières, favorise toujours la contrebande, *qaçax*, mais cela n'a rien de spécifiquement kurde, et les vagues de banditisme, *çete*, qui peuvent se rencontrer

encore parfois dans certaines régions, n'ont plus le caractère chevaleresque d'autrefois (161).

2. — *Face à la souffrance quotidienne.*

a) *Les maladies et les blessures.*

Mais la vie n'est pas qu'une partie de plaisirs et les épreuves, maladies et blessures, sont quotidiennes. La vie au grand air du nomade, les risques de la chasse, les aléas des bagarres entre bergers, vigneron ou boutiquiers, seront souvent causes de coups et blessures, car le Kurde a le sang chaud et son poignard est toujours à portée de la main. Le danger peut venir aussi des bêtes: morsures de chiens, sinon de loups; piqûres de serpents ou de scorpions; coups de corne de béliers ou de vaches. Le maniement des armes à feu occasionne aussi des accidents et les brûlures ne sont point rares.

La rigueur du climat et leur simple condition d'êtres humains exposent aussi les Kurdes aux maladies de toutes sortes. Ce seront évidemment celles des pays de misère et de manque d'hygiène. La sous-alimentation est responsable de 50% de la mortalité infantile (162) et, pour les adultes, l'espérance de vie est limitée à 30 ans environ, ou même à 28 (163). Les maux d'yeux, suppurations ou trachome, abondent. La tuberculose fait de nombreuses victimes, à l'opposé de la syphilis, inconnue au Kurdistan au début du siècle, d'après Mark Sykes (164). La malaria opère des ravages, mais des mesures énergiques l'ont presque éliminée de certaines régions du Kurdistan irakien (165). L'émir Celadet Bedir-Khan donne, pour la tribu des Jeliyan au Botan, une liste de quarante-sept maladies qui s'y rencontrent couramment (166). D'après un Rapport officiel, les maladies qui furent causes du plus grand nombre de décès, dans le liwa de Sulaimani en 1952, sont la pneumonie, la malaria et l'anémie (167).

b) *Les remèdes: magiques, empiriques ou scientifiques.*

Il n'y a certes rien de plus personnel que la maladie, bien qu'il y ait des épidémies; mais c'est bien la société qui nous fournit les moyens de la soigner. Chez les Kurdes, les procédés sont multiples: il y a en premier lieu le recours à Dieu ou à ses saints, à ses fidèles serviteurs, et l'utilisation de talismans ou de pratiques plus ou moins magiques; les remèdes empiriques et naturels sont également d'usage courant; enfin le Kurde commence à recourir aux services de médecins à diplômés.

La maladie vient de Dieu, et partant la guérison. C'est donc à Lui qu'on aura recours tout d'abord, suivant en cela l'exemple du Prophète lui-même (168). Boire de l'eau dans laquelle on a fait détrempier un papier où est inscrit un verset du Coran est d'usage quotidien pour toute espèce de maladies. La visite au sanctuaire ou au tombeau d'un saint personnage est habitude populaire. Peu importe d'ailleurs qu'il soit musulman ou chrétien. Ainsi la tombe du Père Poldo (Leopoldo Soldini), ancien missionnaire dominicain, excellent botaniste, médecin et chirurgien, mort à Zakho, en 1779, est fréquentée aujourd'hui encore, pour se guérir de la fièvre, par les Kurdes, musulmans, chrétiens ou juifs (169). La terre de certains sanctuaires est efficace contre telle ou telle douleur. Ainsi, si l'on souffre de démangeaisons ou de maladie de peau, on va, chez les Yézidis, au *mazar* de Cheikh Musa-sor. On apporte avec soi un vase d'eau qu'on répand sur le sol du lieu sacré, on râcle cette moisissure et on l'applique sur la partie malade. On brise ensuite le vase. Certains cheikhs sont habiles à exploiter cette crédulité du peuple. Ils conservent en des boîtes de la poussière des différents sanctuaires, car chacun a sa spécialité: maux d'yeux, membres douloureux, constipation ou diarrhée. Bu dans l'eau, pour les souffrances internes, ou appliqué au dehors pour les douleurs externes, ce remède est efficace, surtout s'il est employé après sept jours de jeûne et de prières (170). L'émir Ismail Beg des Yézidis, homme sans scrupule s'il en fût, n'hésitait pas à utiliser son soi-disant pouvoir de guérisseur. Il faisait boire, par exemple, aux femmes crédules de la tribu des Jamaldin, sur la frontière turco-iranienne, de l'eau dans laquelle il avait craché. Les malades devaient guérir, les stériles concevoir et enfanter, et les délaissées retrouver l'amour de leur mari. Ailleurs il donnera de la terre du sanctuaire du grand Abd el-Qadir Gilani (terre qu'il a ramassée n'importe où), aux femmes dont les enfants ne vivent pas et, pour couper la fièvre, mettra un fil au cou ou au bras des enfants malades. Toutes pratiques qu'il reconnaît cyniquement être des blagues (171). Quant aux verrues, dues au contact des pieds nus avec de l'urine de grenouille (172), elles guérissent, à Bashiqa, au sanctuaire de Melik-Méran, spécialiste en ce domaine (173).

Mais tous ces procédés à saveur magique ne sont pas les seuls qu'emploient les Kurdes. Ils n'ignorent pas les remèdes naturels empiriques dont les effets sont certains. Chaque tribu possède son médecin, *hekîmê kurdmancî*, à la science héréditaire, et qui connaît par expérience l'efficacité des simples. Ces guérisseurs en font la cueillette, ainsi que les vieilles femmes expertes en la matière, et les utilisent sous forme de tisanes ou de compresses. Au XVIII^e

siècle, les premiers missionnaires dominicains au Kurdistan étaient maîtres en ce domaine. Le P. Garzoni a, sur ce point, enrichi notre vocabulaire (174), et le P. Campanile nous a indiqué l'usage que les Kurdes faisaient des différentes plantes (175). Mais il n'y a pas que les herbes médicinales. Un médecin français a signalé, pour l'avoir constaté de ses yeux, que certaines bonnes femmes connaissaient le rôle bienfaisant de la moisissure du pain pour certaines plaies ou maladies: c'était déjà la pénicilline avant la lettre (176). — Pour les plaies, on a souvent recours aux cautérisations, *dax*. Le cautère, *kew*, est un mélange de sel et de jaune d'œuf, ou de sel et de beurre et de miel, appliqué bouillant sur la blessure. La mèche, *fitil*, pour drainer le pus de certaines plaies, n'est pas inconnue. Pour les blessures par balle, le *kew* est composé d'herbe, *giya*, et de pulvérin, *dermanê spî*. Pour extraire une balle, on fend, *qelaştin*, la chair. Si l'os est brisé, le chirurgien, *cerah*, ou le rebouteur, *cebar* ou *dilşar*, s'en charge et le raccommode, *cebirîn*. Certains de ces praticiens sont habiles (177). Un cataplasme de petits poissons, maintenu jusqu'à décomposition, doit attendrir les os d'une fracture mal recollée et permettre de recommencer l'opération. En 1935, pour remédier aux douleurs lombaires après une chute de cheval, on entoure d'une peau de chèvre fraîchement écorchée les reins d'un confrère blessé. Il dut la garder jusqu'à putréfaction... et guérison! Quelques médecins amateurs ne manquent pas d'audace. Le Rev. Wigram a rencontré à Barzan un médicastre yézidi qui proposait à un Kurde souffrant de trachome de lui enlever la «moisissure superflue» qu'il avait derrière le globe des yeux, disait-il, en passant une brochette rougie à blanc d'une tempe à l'autre! Ailleurs un Kurde, qui s'était tiré une balle dans le gras de la jambe pour essayer son fusil nouvellement acheté, remplissait le trou, à l'aide d'une baguette, d'une mixture de beurre et de bouse de vache (178). On nous a amené un jour, à notre dispensaire de Mar-Yacoub, un bébé d'un an qui était tombé dans l'âtre et s'était brûlé le pied. Les bonnes femmes de son village avaient enveloppé le membre atteint d'une sorte de cataplasme de bouse et de goudron.

Mais de plus en plus, le Kurde a recours au médecin officiel que le Gouvernement met à sa disposition en des dispensaires dans les principales villes ou bien à des praticiens privés. Ce docteur, *bijîşk*, *diktor* ou *doxtir*, jouit d'un grand prestige; mais il ne doit pas se contenter de bonnes paroles. Il sera d'autant plus apprécié qu'il donnera plus de remèdes et un remède ne peut avoir d'effet que s'il est désagréable à prendre (179). Les piqûres et injections sont recherchées, car leur résultat ne se fait pas attendre (180). Le médecin tribal n'était payé que si son traitement réussissait.

Dans les dispensaires gouvernementaux d'Irak, les soins sont généralement gratuits, mais le Kurde guéri n'est jamais un ingrat (181). Beaucoup de Kurdes, tant en Irak qu'en Turquie, étudient aujourd'hui la médecine dans les Universités et pratiquent leur art au profit de leurs compatriotes. C'est pour certains descendants de familles de chefs, comme pour ceux qui sont devenus avocats, une façon de garder une influence réelle sur leur peuple.

3. — *Sur le chemin de toute vie.*

Quelle que soit la confiance qu'il avait mise dans les amulettes et talismans, quelle que soit l'efficacité des remèdes qu'il a pu utiliser, le Kurde, comme tout le monde, finit par passer de vie à trépas. Au lieu des chants de joie, ce sont alors les cris de deuil qui retentissent. A l'occasion de la mort et des funérailles, les Kurdes ont aussi des coutumes qui leur sont propres (182). Le Kurde, dur à mourir, d'après Wigram, sait affronter la mort avec courage, ainsi que le disent ses proverbes : « Qui connaît bien la vie, n'a pas peur de la mort », ou encore : « Quand la mort t'offrira sa coupe, porte sans regret cette coupe à tes lèvres : il n'y a que le temps pour te séparer de ceux que tu quittes ». Mais le Kurde préfère la mort dans la bataille, plutôt que dans son lit, surtout après une longue maladie : « *Mirin hebe, pîrî mebe* ; La mort soit, la vieille non ». « *Mirin mirin e, xiraxir çî ye?* Mourir c'est mourir, mais pourquoi agoniser ? »

Chez les Yézidis, le mourant doit être assisté de son frère de l'Autre Monde, *brayê axêretê*, qui l'aide au besoin à doubler ce cap tragique si la mort tarde trop. La *toilette du mort* est faite assez rapidement, tantôt par le laveur de cadavres professionnel, *mirîšo*, sur une planche spéciale, *meşşen*, tantôt par le *pîr* chez les Yézidis. Une fois lavé, on frotte le corps avec des plantes aromatiques et on l'enveloppe d'un ou de plusieurs linceuls de coton, sans couture. Chez les Yézidis, le cadavre est cousu dans le linceul. Autrefois, surtout lorsqu'il s'agissait d'un jeune homme, on dressait dans sa chambre une sorte de mannequin pour le représenter. On l'appelait l'arbre de deuil, *darê şîné*, et on le plaçait sur la monture préférée du défunt quand se formait le cortège funèbre (183). Une lumière doit brûler, trois jours durant, dans la chambre funéraire.

L'*enterrement* se fait habituellement le jour même de la mort, à moins que le défunt n'ait été assassiné. Dans ce cas, on ne l'entertera qu'après que sa mort aura été vengée par la mort même de l'assassin (184). Le cadavre, mis sur un brancard, *darbestî*, et non dans un cercueil, *tabût*, est porté à bout de bras, par les amis, jusqu'au cimetière. Les parents et les voisins forment le cortège funèbre. Les femmes, qui se lamentent bruyamment, n'en sont point

exclues. S'il s'agit d'un personnage important son cheval drapé de noir l'accompagne à sa dernière demeure.

Le cadavre est déposé dans la tombe, *tirb* ou *gor*, couché sur le côté droit et le visage tourné vers la Mecque. La fosse est creusée à la profondeur de la taille d'un homme (185). Le mollah récite alors le *Talqîn*. Souvent aussi on chante des lamentations, *şîn*, ou on débite une oraison funèbre, *qewil* ou *ayin*, pour célébrer les qualités du défunt. Les Yézidis en ont de belles (186). Celles qui furent publiées, il y a quelques années, dans *Roja nû*, à propos de la mort de quelques cheikhs, sont la plupart assez banales (187). On dresse un tas de pierres, *şkêr*, là où quelqu'un a été tué, et les passants y ajoutent d'autres pierres pour sauvegarder le souvenir du mort (188).

Les cimetières, *goristan*, sont en général hors des villes et des villages, sur une colline. On aime à y planter des arbres, surtout des arbres de Judée, à l'ombre desquels reposeront les défunts, si bien que les cimetières n'ont rien de lugubre, au contraire. Les tombeaux varient avec les régions. On élève une coupole sur celui des riches, mais ordinairement deux pierres dressées, *kêl*, aux deux extrémités de la tombe, sont les seuls ornements. Il n'y a guère d'inscription. Pourtant les Yézidis du Cheikhan indiquent parfois, en arabe, qu'un tel a trépassé dans la miséricorde d'Allah à telle date (189). Habituellement on grave des dessins: poignards, fusils, outils de travail, aigles ou cercles signifiant le soleil, s'il s'agit d'un homme, surtout d'un guerrier. Pour rappeler le souvenir d'une femme, on sculptera des fleurs, des peignes, des bracelets. Y aurait-il dans ces dessins quelques survivances du culte zoroastrien, comme certains l'ont pensé? Cela ne me paraît pas évident (190). Le P. Campanile signale qu'il y a des Kurdes qui font sur les tombes de petits trous qu'ils rempissent d'eau, afin que les oiseaux ou les autres animaux altérés puissent boire à la santé du défunt. Fréquemment, ainsi que l'ont remarqué maints voyageurs, une veuve ou une fiancée sacrifie sa chevelure qu'elle accroche sur la stèle funéraire en gage d'affection envers celui qu'elle a perdu. Sur la tombe d'un saint homme on fixera une main de fer, symbole peut-être de la transmission de son étendard à la génération suivante (191). Certaines sectes se distinguent dans la façon d'honorer leurs morts. Ainsi il existe chez les Kurdes Sendjabi, fraction des Kalhour qui serait Ahl-é Haqq, un cimetière avec des pierres sculptées très curieuses. Les figures représentent les défunts. On voit, par exemple, une femme tenant deux enfants par la main ou un Kurde avec son fusil, entouré de moutons et de gazelles (192). Chez les Bakhtyari, on dresse sur la tombe de l'homme courageux la statue d'un lion (193). Madame Chaghinian, dans son voyage *A travers l'Arménie*

soviétique (194), a été étonnée de trouver, dans le cimetière du village yézidi de Kandaksaz, «de hautes silhouettes d'énormes chevaux de toutes couleurs: roux, rouge, noir, blanc. Placés sur des piédestaux, ils galopent, les pattes d'avant et les pattes d'arrière repliées les unes vers les autres en forme de huit; la tête tirée vers le bas par de fortes brides s'appuie du menton sur le poitrail; leurs queues sont levées, arrondies comme des parenthèses; ces statues bizarres sont pleines d'intensité et de force». Il s'agit là de tombeaux kurdes. Mais cet usage, qui existait encore en d'autres villages, a disparu. Par contre, le tombeau des femmes n'était que de «simples dalles avec l'image d'un berceau». Cela donnait à ces vieux cimetières «un air fantastique et singulier».

Le deuil, *şîn*, en principe dure un an, Durant les trois premiers jours, les parents ne sortent pas de la maison, afin de recevoir les visites de condoléances, *serxweşîdan*. Les formules utilisées en ces circonstances reflètent soumission à la volonté de Dieu et souhaits de longue vie pour ceux qui restent (195). Par exemple: «*Serê te xweş e ou bit*» — Sois en bonne santé! «*Xwedê dilê te xweş kit*» — Que Dieu te réjouisse le cœur. A quoi l'on répond: «*Xwedê te parêzit*» — Que Dieu t'épargne. — «*Xwedê zêde dirêj kit*» — Que Dieu allonge ta vie! «*Bile hûn sax bin*» — Vous, du moins soyez en bonne santé! Si c'est un fils qui est mort, on dira: «*Xwedê xelefê li we veşerîn*» — Que Dieu vous donne un remplaçant, et autres expressions analogues. Pendant la durée du deuil, on s'abstient de participer aux fêtes. On bannit de la maison tout ce qui est rouge. Même les voisins évitent de cuisiner le plat de riz que tous les Kurdes mangent avec plaisir. Des repas de deuil ont lieu le troisième, le septième ainsi que le quarantième jour. Ce jour-là, on égorge un mouton sur la tombe et on en distribue la chair aux passants. Au jour anniversaire, tout le village participe aux agapes. Chez les Yézidis, la veille du *norûz*, on fait la tournée du cimetière. Des *qawal*, jouant de la flûte et du tambourin, s'arrêtent une dizaine de minutes sur chaque tombe, tandis que les femmes se lamentent en se frappant la poitrine. On laisse sur chaque tombe de la nourriture que l'on distribue ensuite aux pauvres et à ceux qui passent (196). Les femmes kurdes aiment se rendre au cimetière le jeudi soir. Celles dont le deuil est récent s'y laissent aller à leurs lamentations. Une des plus pathétiques histoires de ce genre a été narrée par un Père Dominicain, qui en fut le témoin, il y a cent cinquante ans, dans les environs de Zakho. J'en donne ici la traduction, car on pourrait aujourd'hui encore assister à de pareilles scènes:

J'avais quitté Zakho depuis quelques heures à peine et je traversais des montagnes nombreuses et escarpées. En passant près d'un rocher sauvage,

j'entendis au loin une faible voix jamais interrompue qui me fit penser que quelqu'un se trouvait dans le malheur. «Suivez-moi», dis-je à mes compagnons et je lançai mon cheval dans la direction des lamentations de ce malheureux. Je m'embarrassai dans les broussailles, m'engageai à travers les rochers pierreux et tombai dans une petite vallée. Elle était presque entièrement parsemée de cénotaphes muets et trop parlants. Au-dessus de chacun d'eux, pendait quelque chose: ici une fleur, là un vêtement en lambeaux, ailleurs des cheveux coupés. Quels monuments émouvants! Au milieu d'eux, on distinguait une tombe fraîchement élevée. Près d'elle était assise une jeune fille qui, à voir, atteignait à peine ses vingt ans. Cette pauvre créature était tournée, avec ses lugubres lamentations, vers cette froide pierre, aussi sourde que la creuse et sombre vallée.

«O mes yeux! Mon doux cœur! Où sont donc allés ces jours heureux, lorsque, en te lutinant comme une tourterelle amoureuse, j'étais assise, avec ton joli visage joyeux comme une pleine lune auprès de moi? J'entends, ô mon amour, encore bien vif à mon oreille, le doux son de ta voix, qui souventes fois me répétait: *Je suis ton Sacrifice*. Tu es mon plus doux repos, mon bonheur; ma plus parfaite félicité, c'est toi». — Et moi, alors, devenue languissante d'amour, je te baisais tantôt les yeux, tantôt le front, tantôt les joues rosées... Oh! malheureuse que je suis! Ah! que devenir à cette heure? Tu étais mon âme et j'étais ton cœur. Tu ne vivais que pour moi et j'étais toute en toi... Ah! mon cruel ami! Pourquoi m'as-tu abandonnée comme une chevrette au milieu des bois, parmi les cavernes des ours et des tigres! Ah! mon amour barbare! Toi qui entends la voix de ma plainte, pourquoi te réjouis-tu de me voir affligée et ne te lèves-tu pas à l'instant au moins pour embrasser ta bien-aimée?... De grâce, mon cœur, montre-toi, par cet amour dont ton sein était riche; montre-toi, une fois encore, une seule fois, à mes yeux, aux larmes de celle qui t'adore. Fais qu'elle te revoie un seul instant... Et comment tant de mes soupirs ne peuvent-ils réussir à ranimer ton corps! au moins à le réchauffer! ainsi qu'ils te ranimèrent tant de fois. Tu me le disais... Oh! mon amour? ... mon amour?... Lève-toi, lève-toi cette fois seulement pour recueillir mes tristes larmes désespérées et qu'ainsi me viennent en aide ces jours languissants et dolents sans toi qui étais mon âme. Mes yeux étaient à toi, et maintenant je te les rends défaits par mes larmes. Cette chevelure que je soignais si bien uniquement pour te plaire, je te la redonne. Sans toi, ô mon cher cœur malheureux perdu, elle m'est d'un odieux poids inutile».

Elle répéta cela plusieurs fois et appliquait son pâle visage sur cette poussière humide qui recouvrait le corps glacé de son époux. Puis elle coupa la plus jolie chevelure blonde qui, déroulée et flottante, pendait tout le long de ses reins. Elle avait à ses pieds un bouquet de narcisses frais qu'elle tressa avec beaucoup de grâce dans la chevelure coupée et le suspendit sur la pierre qui se dressait à la tête du cadavre. On voyait en elle une femme abandonnée au plus sensible transport. Elle m'aperçut, mais ne s'arrêta nullement de chanter sa plaintive poésie funèbre, tant elle était plongée dans sa douleur (197).

CONCLUSION

Notre étude de la vie sociale des Kurdes manifeste clairement l'âme de ce peuple. Certes les Kurdes ont été jugés différemment par les voyageurs ou autres étrangers qui sont entrés en contact avec eux. Si certains se sont montrés sévères à leur égard, allant même jusqu'à en faire un «type manqué» (198), il y en a d'autres, plus nombreux et non moins objectifs, qui se plaisent à reconnaître leurs vertus. Certains même qui les ont approchés de plus près, comme Soane, Hay, Hamilton, par exemple, et on pourrait en allonger la liste, ne craignent pas de dire qu'ils les estiment supérieurs à leurs voisins Arabes, Turcs ou Persans, et leur prophétisent un bel avenir (199). Je ne citerai qu'un seul témoignage qui me paraît assez caractéristique :

«On pourrait appeler les Kurdes chevaliers de l'Orient dans toute la conception du mot, s'ils menaient une vie plus sédentaire. Caractère guerrier, droiture, honnêteté et dévouement illimité à leurs princes, stricte exécution de la parole donnée et hospitalité, vengeance pour le sang et hostilité de clans, même entre les plus proches parents, passion pour la rapine et le brigandage et un respect sans borne pour les femmes, voilà les vertus et les qualités communes au peuple entier» (200).

Aujourd'hui encore il y aurait peu à retoucher à ce portrait idéal du peuple kurde tracé, au siècle dernier, en 1848, par KH. ABOVIAN (1805-1848), que Minorsky appelle le «père de la littérature arménienne». Il était juste de relever ce bel éloge. Si certains événements ont pu laisser parfois planer quelques ombres sur ce tableau, du moins ils n'ont pas réussi à rompre l'amitié de ces deux peuples frères, «frères de la terre et de l'eau», si bien faits pour se compléter.

Beyrouth, 25 avril 1962

THOMAS BOIS, O.P.

NOTES

(1) L'aspect religieux a été traité dans mon article *La Religion des Kurdes*, dans Proche-Orient Chrétien (Jérusalem) XI (1961) p. 105-136. Pour le côté culturel voir *Coup d'œil sur la littérature kurde* dans Al-Machriq (Beyrouth), 1955, p. 201-238 et *Les Kurdes: Histoire, Sociologie, Littérature, Folklore* dans Al-Machriq, 1958, p. 101-147, 266-299. Tiré à part 82 pp. Spécialement p. 117-128 (17-28). Les mots kurdes de cet article seront orthographiés suivant le système de la Revue *Hawar*. Cet alphabet est phonétique et les lettres ont la même prononciation qu'en français, sauf les voyelles: A = A long, E = A bref, I = E muet, U = OU; les consonnes: Ç = DJ, Ğ = TCH, G et S, toujours durs, Ş (S cédille) = CH, X = KH (arabe), X = ghain (GH) arabe.

(2) L'aspect économique et social de la vie kurde est signalé sur des points de détail par quelques voyageurs, mais a été peu étudié systématiquement. Signalons toutefois E. - R. LEACH, *Social and economic organisation of the Rowanduz Kurds* (London, 1940); W. L. E. *Iraqi Kurdistan, a little-known region*, dans *The world to-day* (oct. 1956), p. 417-432. C. J. EDMONDS, *The Kurds of Iraq*, dans *The Middle-East Journal* (XI, winter 1957, p. 52-62. Excellent résumé de ces deux articles par P. RONDOT, dans *l'Afrique et l'Asie*, n° 43, juin 1958, p. 58-65. — L.N. KOTLOV, *Le soulèvement de libération nationale de 1920 en Iraq* (Moscou, 1958); O.L. VILTCHESKY, *Les Kurdes Moukri* (Moscou, 1958), 42 pages; T.F. ARISTOVA, *Aperçu de la culture et du mode de vie des paysans kurdes de l'Iran* (ibid, 66 pages. C.R. de B. NIKITINE dans *l'Afrique et l'Asie*, n° 46, avril 1959, p. 49-55 et excellent résumé par A.N. AL-SAAFI, *The Kurds in Iran*, dans *Kurdistan*, organe des étudiants kurdes en Europe (KSSE), n° IV, avril 1959, p. 11-14; EMINE AVDAL, *Mode de vie des Kurdes de Transcaucasie* (en arménien) (Erivan, 1957). C.R. de B. NIKITINE, *l'Afrique et l'Asie*, n° 49, janv. 1960; p. 61-66. cf. TH. BOIS, *Les Kurdes* dans Al-Machriq, 1958, p. 112-113; Dr. SHAKIR KHOSBAK, *Les Kurdes et la Question kurde* (en arabe) (Baghdad, 1959) 92 pages. Analysé par P. RONDOT dans *Orient*, n° 10, 2e trim. 1959, p. 53-58. — On trouvera aussi quelques petits renseignements dans ALI SEYDO GORANI, *D'Amman à Amadia, ou tournée dans le Kurdistan méridional* (en arabe), Le Caire, 1939 et ALI 'ADDIN SAJJADI, *A journey in Kurdistan* (en kurde), Baghdad, 1956. Dr. FREDRIK BARTH, *Principles of social Organisation in Southern Kurdistan*, dans *Universitetetets etnografiske Museum Bulletin* (Oslo, 1953); H.H. HANSEN, *The Kurdish Woman's Life. Field Research in a Muslim Society*, Iraq. (Kobenhavn, 1961), XII, 214 p.

(3) Dr. H. CHRISTOFF, *Kurden und Armenier*, Hambourg, 1935. cf. B. NIKITINE, *Les Kurdes. Etude sociologique et historique* (Paris, 1956), p. 66. W.-D. HÜTTEROTH, *Bergnomaden und Yaylabauern in Kurdischen Taurus*, dans *Hamburger Geographische Schriften*, Heft 11 (1959).

(4) KHOSBAK, *op. cit.* p. 66, signale comme étant encore nomades en Iraq, des fractions des Bilbas, dans le liwa de Sulaimani; des Herki, dans le liwa d'Erbil, et des Surchi, dans le liwa de Mossoul.

(5) Miss A.K.S. LAMBTON, *Landlord and Peasant in Persia* (Oxford, 1954); cf. B. NIKITINE, *op. cit.* p. 72.

(6) Une faute de lecture fait écrire à B. NIKITINE, *op. cit.* p. 157, n. 1 *Ganûrt* et *Banûrt*, ce qui évidemment ne veut rien dire. Sur cette distinction entre diverses fractions de tribus unies à l'origine, voir *Notice* (manuscrite) *sur les tribus kurdes « Mili »* du Lt (alors, 1939) PAILLOT. Mais surtout dans Hawar, n° 52, 20 janv. 1943, QEDRI CEMIL PAŞA, *Gawestiyan û koçerên kurdan*, p. 1/753; OSMAN SEBRI, *Mirdêsan û gawestiyan wan*, p. 6/758 et p. 11-12/763-764.

(7) C. J. EDMONDS, *The place of the Kurds in the Middle East scene*, dans JRCAS, vol. XLV, ap. 1958, p. 149, les appelle *miskên* ou *kirmanj* ou même *goran*, par opposition aux *Kurd* proprement dits qui sont d'origine tribale. Cf. aussi du même, *Kurds, Turks and Arabs* (Oxford Univ. Press, London, 1957), p. 12.

(8) D'après R. LESCOT, *Enquête sur les Yézidés de Syrie et du Djebel Sindjar* (Beyrouth, 1938), p. 144-145. Une étude exhaustive sur *La Tente Noire* nous a été donnée par C. G. FEILBERG (Kobenhavn, 1944), 262 pages, mais la bibliographie s'arrête à 1935. Il y traite spécialement des Kurdes aux pages 81-86. Voici comment il résume, p. 86, les caractéristiques de la tente kurde: «D'une manière générale, la tente des Kurdes se caractérise par les traits suivants: (a) Le grand toit noir en poil de chèvre qui, des nombreuses pointes du faite, retombe en larges pentes sur les grands côtés et les pignons. (b) Les parois se composent presque toujours de clayonnés. (c) Les bandelettes et les liens à bâtons semblent entièrement inconnus. (d) La barre de faite fait défaut sauf dans le groupe oriental. (e) Tout au moins dans certains cas, le toit est divisé en plusieurs parties qui sont jointes à l'aide de ganses et de petits bâtonnets». — Nomenclature de la tente, qui complète celle de R. LESCOT: *Kon*, tente noire: *masîn*, faite; *stûn*, poteau; *stîng*, piquet; *şelît*, grande corde; *sixm*, tendeur; *xelek*, ceillière; *çûk*, agrafe en bois; *parçe*, *taytj*, *tej*, bande d'étoffe; *rtşî*, franges; *rewake*, grande cloison mobile en étoffe de tente; *perde*, rideau; *çît*, cloison de natte; *sinc*, broussailles; *koçik*, partie réservée aux hommes. Les mots *xîvet* et *qadir* désignent respectivement un pavillon et une tente blanche.

(9) Cf. RONDOT, *Les Tribus montagnardes de l'Asie antérieure. Quelques aspects sociaux des populations kurdes et assyriennes*, dans Bulletin d'Études Orientales et de l'Institut français de Damas, t. VI (1936), p. 38.

(10) Pourtant M. SYKES, *The Caliphs' last Heritage. A Short History of the Turkish Empire* (Macmillan, 1915), p. 317, dit qu'il fut reçu dans la grande tente du Pacha soutenue par plus de cent poteaux et mesurant 1500 yards carrés d'étoffe.

(11) R. LESCOT, *op. cit.* p. 145. Cf. l'étude intéressante de Moh. MOKRI, *Le Foyer kurde*, in l'Ethnographie (Paris, 1961), p. 79-95.

(12) Mme CHANTRE, *A travers l'Arménie russe* (Hachette, 1893), p. 305-306.

(13) R. MONMAGNE, *Quelques aspects du peuplement dans la Haute-Djéziré*, dans Bulletin d'Études Orientales de l'Institut français de Damas, t. II (1932), p. 57. Dans sa description de la maison kurde, le Dr. KHOSBAK, *op. cit.* p. 56-57, insiste sur le manque d'hygiène, de propreté et de confort des villages où manquent l'eau et l'électricité. Sur la maison kurde et sa construction, cf. H. HANSEN, *op. cit.* p. 21-58.

(14) Cf. B. NIKITINE, *op. cit.* p. 88.

(15) Rev. WIGRAM, *The Cradle of Mankind* (Black, 2nd ed. 1922) p. 153.

(16) C. J. EDMONDS, *Kurds, Turks and Arabs* (Oxford Univ. Press, London, 1957), p. 90-93, qui donne le plan d'une maison de ville. Autres plans de maisons kurdes, dans H. H. HANSEN, *op. cit.*, p. 33, 40, 42; R. LESCOT, *op. cit.*, p. 146-147. Au Botan, on donne aux maisons un nom spécial d'après le nombre d'étages: *Nawko* (*yektebeq*), simple rez-de-chaussée; *olî* (*dutebeq*), maison à une étage; *qesir* (*sêtebeq*), maison à deux étages. Cf. HAWAR, n° 34 p. 534 note.

(17) Signalons simplement le château de Khoshab à Mahmoudieh, entre Bachkala et Van, qui n'a pas son pareil pour le pittoresque en Turquie et même sur les bords du Rhin, dit M. SYKES, *op. cit.*, p. 422-423. H. BINDER, *Au Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse* (Paris, 1887) en fait une description complète, p. 122-129 avec une excellente photo, et F. BALSAN, *Les surprises du Kurdistan* (Paris, Susse, 1945) qui croit être le premier européen à visiter ces ruines (p. 254) en donne de magnifiques photos, p. 212 et 220.

(18) Cf. TH. BOIS, *L'âme des Kurdes à la lumière de leur folklore*, dans Cahiers de l'Est (Beyrouth), n° 5 et 6 (1946). Tiré à part, 57 pages. (Adrien-Maison-neuve, Paris), p. 16.

(19) B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 51. Ce regretté kurdisan m'avait envoyé la traduction française du texte russe du récit autobiographique de ÈREB ŞEMO, *Le Berger kurde*. Je revis cette traduction que je dactylographiai et en passai une copie à un ami kurde qui bientôt m'en offrit une traduction kurde, *Şivanê kurd*, imprimé à Beyrouth, en 1947. Pour une raison que j'ignore, erreur ou manque d'intérêt, le chapitre IX, *Ce que donne le lait*, d'où est extrait le passage cité, n'avait pas été traduit. Chose étrange, l'auteur, qui a donné à Èrivan en 1958 une nouvelle édition revue et corrigée de son ouvrage et qu'il a intitulé *Berbang*, L'Aube, ne reproduit pas non plus ce chapitre. C'est bien dommage. Cf. aussi H. H. HANSEN, *op. cit.*, 45-48.

(19 bis) Cf. ALY MAZAHERI, *La vie quotidienne des Musulmans au Moyen-Age, du Xe au XIIIe siècle* (16e éd. Hachette, 1951), p. 272.

(20) *Art. cit.* p. 70.

(21) C'est dans toutes les régions du Kurdistan que les femmes tissent ainsi des tapis de haute laine, *xalîçe*, ou des tapis à poil ras, *lop* ou *ber*. En Iran, T. V. ARISTOVA distingue de nombreuses variétés. Dans la première catégorie: *xankift*, *emanî*, *sinne*, *mîna-xanî*; dans la seconde catégorie: *zîlî* et *carcî* (*carcim*, au Kurdistan occidental). Elle donne aussi quelques modèles de dessins et explique par une légende celui si fréquent de l'araignée. — Au Botan, le métier est assez rudimentaire: un bâti de bois, *tevin*, avec les fils de chaîne, *tar*, et les fils de trame, *po*, entre lesquels passe la navette, *makok*. Un peigne de fer, *hepo*, sert à nouer les fils (cf. C. A. BEDR-XAN, *Ber Tevna mehîfûrê*, dans Hawar, n° 4, p. 2-50). En ville, ce sont trop souvent des enfants très jeunes, de 8 à 9 ans, qui travaillent ainsi sur ces métiers pour un salaire de misère, «une soixantaine de francs par jour pour un garçonnet de huit ans». Cf. M. BONNEFOUS, *L'empire du milieu*, dans Orient, n° 10, 2e trim. 1959, p. 36. Sur le filage et le tissage, cf. H. H. HANSEN, p. 58-60, qui décrit minutieusement les deux espèces de métiers à tisser: le vertical à la Pénélope, et l'horizontal à pédale, déjà décrit par Leach et qui se retrouve aux Indes.

(22) La fabrication du feutre, *kolav*, s'il est d'une espèce grossière, *xorasani*, s'il est plus fin, reste primitive. H. BINDER, *op. cit.*, p. 155, en a donné la description. J'ai moi-même assisté à ce travail. Sept ou huit hommes, en un rang, se tiennent par la main et sur la terrasse d'une maison, tout en chantant, pié-tinent et roulent en cadence des déchets de laines enroulés sur un bâton.

(23) Cf. B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 57. C. J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 169-170, nomme aussi quelques métiers et décrit en particulier le travail d'un savetier.

(24) Lors des événements tragiques de 1933, beaucoup d'Assyriens d'Irak ont perdu leurs magnifiques poignards, dont la poignée et le fourreau étaient recouverts d'or finement ciselés. J'ai un poignard kurde, dont le manche et la gaine sont assez grossièrement plaqués d'argent; mais sa lame effilée donne l'impression de devoir pénétrer les vêtements et la chair aussi facilement que dans du beurre. — L'incrustation du cuivre est une ancienne technique kurde

qui fut importée en Europe par les artisans d'Orient. Venise eut pour cela des ateliers spécialisés et la signature d'un certain Mahmoud le Kurde figure sur nombre de pièces de Venise. Cf. H. BMMATE, *Visages de l'Islam* (2e éd. Lausanne, Payot, 1958), p. 300.

(25) C. J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 80.

(26) On pourra lire un compte-rendu de cet ouvrage dans TH. BOIS, *Les Kurdes...* dans Al-Machriq, 1958, p. 12-13 et B. NIKITINE, dans l'Afrique et l'Asie, n° 49, janv. 1960, p. 61-66.

(27) Cet article a été traduit en arabe par IZEDDIN, dans le journal *Al-Hurriah* de Beyrouth, n° 41 du 14 avril 1959. — Après avoir lu cet article bien documenté, on reste perplexe à la lecture des impressions de voyage en Arménie soviétique de Jan VAN WIERINGEN, correspondant moscovite du journal *De Waarheid*, organe du parti communiste néerlandais, dans son n° du 30 juillet 1960. A Erivan, les balayeurs de rues, avec leurs habits nationaux de couleur pittoresque lui donnèrent «une impression purement touristique». Et son guide, l'Arménien léniniste Karnik Agopian, lui a alors expliqué: «En ce qui concerne les Kurdes: 50.000 se trouvent en Arménie et ont leur propre journal en langue kurde. Dans l'ensemble de l'Union Soviétique, vivent 6 millions de Kurdes et le balayage des rues est leur spécialité». Cité dans I.G.K. (devenu Kurdish Facts and West-Asian Affairs), organe de Société Internationale Kurdistan (Amsterdam), n° 1, nov. 1960, p. 4.

(28). P. LERGH, *Forschungen über die Kurden und Iranischen Nord-chaldaer*, (St. Petersburg, 1857-1858), I, p. 63-121.

(29) M. SYKES, *The Kurdish Tribes of the Ottoman Empire* (1908). Appendice à son ouvrage *The Caliphs' Last Heritage* (London, 1915), p. 553-592; avec une carte.

(30) Les listes des tribus publiées dans le journal kurde de Beyrouth, *Roja Nû* (n° 66 du 14 janvier 1946 et n° 68 du 4 février 1946): *Naskirina Kurdistanê*, sont malheureusement presque inutilisables. Beaucoup de noms en effet sont estropiés et le nombre des membres n'est pas uniformément désigné. Parfois il s'agit d'individus, parfois de tentes ou de maisons, parfois même de villages. On ne peut donc en dégager des statistiques valables. — Pour les Kurdes de Syrie; *Les Tribus nomades et semi-nomades des Etats du Levant placés sous Mandat français* (Haut-Commissariat, Beyrouth, 1930), 261 pages. P. RONDOT, *Les Kurdes de Syrie*, dans France méditerranéenne et africaine (1939), fasc. I, p. 81-126; *Handbook of the Nomad, Semi-nomad, Semi-sedentary and Sedentary Tribes of Syria* (E. M. de la 9e armée Britannique, febr. 1942), The Kuraish Tribes, p. 112-135. — Pour les Kurdes d'Irak: ABBAS AZZAWI, *The Kurdish Tribes of Iraq* (en arabe) (Baghdad, 1947), et aussi S. DAMLOOJI, *Les émirats kurdes du Bahdinan, ou les émirats d'Amadiya* (en arabe) (Mosul, 1952). Pour les kurdes d'Iran, Moh. MOKRI, *Ashāyer-é Kord*, t. I *Il-é Sandjābi* Géographie, histoire et clans) Téhéran 2e éd. (1946).

(31) Il ne peut s'agir évidemment de nous étendre sur ces différentes tribus. B. NIKITINE, *op. cit.*, a quelques renseignements sur les *Baban*, p. 163, les *Hamawend*, p. 163-164, les *Moukri*, p. 164-167, les *Ardelan*, p. 167-170, les *Djaff*, p. 170-174, les *Kalhour*, p. 174-175, les *Herki*, p. 122-123. Mais on trouvera beaucoup de détails historiques sur les *Baban*, dans LONGRIGG, *Four Centuries of Modern Iraq* (Oxford, 1925), p. 80-81; 158-159; 177-180; 278-279 et *passim*, avec l'arbre généalogique des *Baban*, p. 346. C. J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 53, a un autre arbre généalogique qui diffère de celui de Longrigg. Il a d'ailleurs tout un chapitre, p. 52-59, sur cette famille dont il parle à maintes reprises, ainsi que de ses principaux membres. E. S. SOANE, *To Mesopotamia and Kurdistan*

in disguise (London, 2e éd. 1926) 410 pages, passe rapidement en revue l'histoire des principales tribus kurdes: *Baban*, p. 371-372; *Hakkari*, p. 373-375; *Mukri*, p. 375-376; les *Beni Ardalan*, p. 376-379; *Jaf*, p. 379-381; *Guran* et *Ali-Ilahi*, p. 381-386; *Kalhur*, p. 386-387. La meilleure étude actuelle sur les Moukri est celle de O. L. VILCHEVSKY, *Les Kurdes Moukri. Essai ethnographique* (en russe), dans Recueil ethnographique de l'Asie Antérieure (Moscou, 1958), I, p. 160-222. — Mais l'ouvrage fondamental reste évidemment le *Charef-Name* (1596) de l'Émir Charaf Khan de Bitlis, édité par VELIAMINOF-ZERNOV, à St. Petersburg en 1860-1862, avec une traduction française et commentaires par F. CHARMOY (*ibid.* 1868-1875). Une édition persane plus accessible a été faite au Caire, en 1930, par M. ELI EWNI. Une bonne traduction arabe a paru à Bagdad en 1953, par les soins de CEMIL BENDI ROJBAYANI. L'Académie des Sciences d'Érivan en prépare une édition scientifique, dans une traduction russe et une traduction kurde, d'après A. BENNIGSEN, *Les Kurdes et la Kurdologie en Union soviétique*, dans Cahiers du monde Russe et Soviétique (Paris), t. III, avril-juin, 1960, p. 526.

(32) W. R. HAY, *Two years in Kurdistan* (London), 1921, p. 65.

(33) P. RONDOT, *op. cit.*, p. 4-5.

(34) F. MILLINGEN, *Wild life among the Koords* (London, 1870), p. 282.

(35) DR. C. KHOSBAK, *op. cit.*, p. 68.

(36) *Art. cit.* p. 26-27. W.L.E., dans son *art. cit.* distingue (p. 432) trois types différents d'organisation sociale et économique de la population rurale: 1) Tribu classique sous un *agha*, se réclamant d'une origine commune et divisée en fraction, *tira*. C'est le cas des Ako, Balik, Girdi, Siyan et Surchi. 2) Tribu sous un chef «féodal» de lignée différente. Cas des Dizai, Khosnao, Jaf. 3) Chefs religieux: Sayyeds et cheikhs dont le pouvoir temporel se greffe sur une autorité religieuse. Tels les cheikhs Barzinja à Suleimani, cheikhs de Barzan, de Chamesdin, etc.

(37) Ils sont cités par B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 124-125, d'après une étude de N. MARR, *Sur le mot «Tchelebi»*.

(38) *Op. cit.*, p. 125, citant N. BOGDANOVA.

(39) G. CAMPANILE, *Storia della regione del Kurdistan e delle sette religiose ivi esistenti* (Napoli, 1818), ch. II, art. 1 Ce même père dit également là que Bitlis était un vrai marché d'esclaves. — Mir Mohamed de Rewanduz, dit Mir Kor, qui s'était taillé un petit royaume (1825-1836) vendait lui aussi les prisonniers de guerre qu'il faisait au cours de ses expéditions, au dire de H. HUZNI MUKRIANI, *Miran-é Soran*. Plus près de nous, WIGRAM, *op. cit.*, p. 317, signale que l'Agba de Chal gardait «a really large herd of domestic Jews» et lui a même proposé l'achat de l'un d'entre eux pour cinq livres! — Ce même auteur rapporte, p. 318, l'anecdote suivante: Un jour le frère du célèbre Bedr Khan Beg se présenta devant ce dernier vêtu comme un paysan et armé d'une pelle. «Qu'est-ce que cette mascarade?» lui demanda l'Émir: «Cher frère, c'est ce que nous aurons à faire, si tu continues à tuer nos *rayet* chrétiens; car tu n'en laisseras plus pour le travail de la terre!»

(40) Au dire de C. J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 223, ce titre d'*agha* est relativement récent et date du commencement du XVIIIe siècle, ou au plus tôt du milieu du XVIIe, c'est-à-dire, pour le Kurdistan méridional, postérieurement à la conquête de Bagdad par le Sultan Mourad IV, en 1637. En effet, le *Charef Name* (1596) utilise uniquement les titres de *Beg* et de *Khan*. «J'incline à croire, dit Edmonds, que les familles d'*agha* représentent en fait une nouvelle aristocratie devant leur position privilégiée à une nomination explicite par les différents princes kurdes autonomes».

(41) Cf. B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 126-127.

(42) D'après ce que m'a dit son propre petit-fils, le regretté Émir Celadet Bedr-Xan. — E. B. SOANE, signale (*op. cit.*, p. 374, note) une curieuse coutume. Si l'héritier présomptif est considéré comme inférieur au poste qui lui est destiné, on convoque une assemblée des principaux de la tribu. Si, après délibération, le chef est estimé indigne, alors on dépose devant lui une paire de souliers et on s'attend à ce qu'il les chausse et quitte la salle, signe qu'il accepte le transfert de la succession à un autre candidat. Mais ses terres et ses propriétés lui sont laissées.

(43) J'ai cité dans *L'âme des Kurdes à la lumière de leur folklore* (Beyrouth, 1946), p. 44-46, un certain nombre de ces femmes vaillantes. Voir aussi SUREYA BEDR-KHAN, *La femme kurde et son rôle social* (XVI^e Congrès Intern. d'Anthropologie, Bruxelles, 1935).

(44) Cette princesse yézidie (+31 décembre 1957) a toujours fait montre d'une énergie et d'une souplesse peu ordinaire. On l'accusa même d'avoir fait assassiner son mari, Ali Beg, en 1913, pour le remplacer par son fils, Saïd Beg, qu'elle protégea contre tous ses compétiteurs. Elle agit de même à la mort de Saïd Beg (1944) pour qu'il fût remplacé à la tête de la secte par le fils cadet, Tahsin Beg, à peine âgé de 13 ans (Cf. S. DAMLOOJI, *Al-Yazidiyya* (Mosul, 1949), p. 31-33). Son rôle de régente et de conseillère me fait penser à l'activité identique de Lady Surma, auprès de son neveu Mar-Chimoun Icheï, Patriarche des Assyriens, actuellement aux États-Unis.

(44 bis) Cf. B. NIKITINE, *La féodalité kurde*, dans RMM, 1925, 2^e trim. p. 1-17.

(45) D. STEWART, J. HAYLOCK, *New Babylon. A Portrait of Iraq* (London, Collins, 1956), p. 227.

(46) Telles sont les redevances actuelles signalées, pour le Kurdistan méridional, par C. J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 224-225. S. ŞAMILOV, *Berbang* (Érivan, 1958), p. 96 rapporte de son côté les exigences du gouvernement turc, au temps de son enfance: *xerc*, droits fiscaux, *qepç'ur* (?), *olam*, travail forcé, *bêgar*, corvée, *serê pez* et *serê dêwêr*, taxe sur le bétail, *diş kîrastî*, mot turc qu'il traduit par *k'iriya dîrana*, prix des dents, c'est-à-dire frais d'entretien des fonctionnaires ou soldats de passage qu'il fallait nourrir aux dépens du village. De son côté, HEREKOL AZIZAN, dans son article *Jêliyan*, dans Hawar, n^o 34 (15 oct. 1941), signale, p. 544-545, les revenus de l'agha de cette tribu: *Hatinên axê*. Au printemps, chaque village doit le *dosanî*, un mouton ou deux, suivant la richesse, et à l'automne, le *kêsim*, une charge ou deux de raisiné, de riz et de blé. Au moment des fêtes, le cadeau, *êdantî*, consiste également en produits des troupeaux et des récoltes. L'agha se réserve aussi le droit d'affermage des terres, *deman*, refusé aux citoyens. Pour chaque lot, *tof*, de 3 à 500 peupliers, il reçoit une redevance, *spîndari*, qui s'élève jusqu'à cinq *mêctdî*. Lorsque les agents du gouvernement viennent recenser et percevoir le droit sur le bétail, l'agha aide à cacher le nombre exact des bêtes. En revanche, les paysans lui paient le *dûvikê qemcûrê*. — Les commerçants de passage sont taxés, *ticarî*, et paient un *gerxî* (5 piastres) pour toute tête de mouton ou tout *xunkarî* de beurre fondu, et un *qemert* (piastre) sur chaque toison. (Le *xunkarî* vaut 7 ocques, *hoqe* pèse 400 *dirhem*, le *dirhem* équivaut à 3 gr. 21). — De même les nomades de passage sont astreints à payer le *pêrîya kozê* ou droit de bercail. — En tant que juge, l'agha impose différentes peines, *ceza*: pour vol, *dizî*, assassinat, *kuştî*, coups et blessures, *brîndar*: et pour tout procès, *dawa*, un droit de justice, *heqê qazîtyê*.

(47) Cet état d'assujettissement a été étudié surtout par les kurdisants soviétiques, comme O. L. VILCHEVSKY, *Economie de la communauté agricole chez*

les Kurdes (1936) ; B. BOGDANOVA, *L'exploitation féodale des nomades* (1939) ; PETROUCHEVSKY, *La féodalité en Arménie et en Azerbaïdjan du XVIe au début du XIXe siècle* (Léningrad, 1949) ; L. N. KOTLOV, *Le soulèvement de libération nationale de 1920 en Iraq* (Moscou, 1958), surtout p. 31-36. B. NIKITINE les a largement utilisés, *op. cit.*, p. 140-143 ; 146-149.

(48) J. TAYLOR, *Travels in Kurdistan* (London, 1865).

(49) Après la révolution jeune-turque, un fonctionnaire ottoman du Gouvernement de Bitlis écrivait dans un *Rapport sur l'état du Kurdistan et le problème de la Réforme* : « Dans ces régions règne dans sa pleine acception l'adage tyrannique affirmant que la force prime le droit... Et même certains Arméniens, pour être à l'abri des persécutions, installèrent un *Agha kurde* pour vivre sous sa protection... En conséquence la population des villages, privée des droits naturels humains, était réduite à l'esclavage sous la main des tyrans. Tout ce qui appartenait aux paysans : terres, meubles, animaux domestiques, et même honneur et vie, était soumis au bon plaisir de l'*Agha* ». Cité par J. MECERIAN, S. J., *Tableau de la diaspora arménienne*, dans P. O. C. (Jérusalem), t. VIII (1958), p. 563-564. Tiré à part, p. 97.

(50) C'est ainsi, par exemple, que Mahmoud Beg, fils du célèbre Ibrahim Pacha des Mili, avait imposé des taxes à ses sujets, sur les ventes de leurs produits. Vers 1934, il exigeait 10 piastres par mouton vendu, 5 piastres pour une toison, 5 piastres pour un *oka* de beurre et 7 médjidiés pour un chameau.

(51) Avant la guerre de 1914, Mar Chimoun recevait de la Sublime Porte une pension annuelle de 500 livres-or. Il vivait somptueusement des revenus de ses troupeaux et des propriétés que possédait sa famille ab antiquo dans les montagnes du Hakkari. En outre, les évêques et les *méliks* (chefs des tribus assyriennes) faisaient pour lui parmi le peuple une collecte qui s'élevait à environ 3.000 dollars par an. (D'après une *Notice manuscrite sur l'Eglise assyro-chaldéenne nestorienne et les Nestoriens* (1923) de l'abbé J. TFINFDJI).

(52) *Art. cit.*, p. 35. D'après des renseignements fournis par Hassan Beg, son cousin, l'Emir Saïd des Yézidis aurait ainsi reçu de ses fidèles 80.000 roupies en 1922, sans compter les chevaux, juments, bœufs, brebis, etc. Mais il n'en avait reçu que 40.000 en 1926, parce que les Yézidis avaient alors 600 des leurs dans les *levies* britanniques, et le simple fait d'être soldat leur ouvrait les yeux et ils refusaient dès lors de payer les taxes rituelles ou tribales.

(53) Chez les Yézidis, les plaignants s'adressent plutôt à un vieillard dont la sagesse est reconnue ou à certains spécialistes de l'arbitrage. Cf. R. LES-COT, *op. cit.*, p. 165-166.

(54) D'après B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 133-136. Voici quel était le tarif de Mahmoud Beg, cité, plus haut : Pour un meurtre 10 livres-or. Pour le meurtre d'un notable, 50 livres-or. Pour le rapt d'une femme, 10 livres-or payées par le ravisseur et 10 livres-or payées par le père de la fille.

(55) Un frère de Mir Kor avait en passant pris une grenade dans le jardin d'un pauvre homme sans sa permission. L'émir le fit venir, et avouer sa faute et, après lui avoir demandé de quel doigt il s'était servi pour cueillir le fruit, il fit couper ce doigt. C'est ainsi que J. B. FRASER, *Travels in Koordistan, Mesopotamia*, etc. (London, 1840), I, p. 66 raconte l'histoire. A SCHER, *Episodes de l'histoire du Kurdistan*, J. A. (1910), p. 138, dit que c'est la main droite qui fut coupée. Et, en outre, l'émir fit couper la langue du jardinier qui avait accusé le voleur d'un si petit larcin. On ne prête qu'aux riches. D'après deux missionnaires américains, Bedr-Khan amputait aussi la main des voleurs. Cette sévérité supprima tout vol et tout meurtre sur son territoire. Cité dans A. SAFRASTIAN, *Kurds and Kurdistan* (London, 1948), p. 54-55.

(56) E. AVDAL, *La coutume de la vendetta chez les Kurdes de Transcaucasie*. Thèse en russe (Erivan, 1953).

(57) Chez les Yézidis, le prix du sang est de 550 medjidiés,... ou bien la main d'une fille ou d'une parente, sans dot ! Cf. R. LESCOT, *op. cit.*, p. 161-162.

(58) L'histoire est racontée par O. SEBRİ, *Warê min ne î kor e*, dans Hawar, n° 51, p. 745. J'en ai donné la traduction française dans *L'âme des Kurdes...*, p. 28.

(59) Cf. P. RONDOT, *art. cit.*, p. 42.

(60) E. S. SOANE, *op. cit.*, p. 190.

(61) Miss LAMBTON, *Landlord and Peasant in Persia* (Oxford, 1956).

(62) Dr. D. WARRINER, *Land Reform and Development in the Middle East* (London, 1957).

(63) *Op. cit.*, p. 306-307.

(64) *Op. cit.*, p. 137.

(65) KHOSBAK, *op. cit.*, p. 48. On trouvera dans cet opuscule, p. 43-51, des tableaux statistiques des richesses agricoles des liwa kurdes d'Iraq et, p. 51-55, leur richesse en cheptel.

(66) « 20.000 familles paysannes des Dizai se révoltèrent en 1954, demandant une réduction de rente de 1/20 de la récolte et la fin du travail obligatoire et des cadeaux spéciaux (cadeau de noces) à leurs propriétaires terriens », dans S. S. GAVAN, *Kurdistan: Divided Nation of the Middle East* (London, 1959), p. 19. D'après JAAFAR KHAYYAT, *The Iraqi Village*, cité dans GAVAN, p. 18, le revenu annuel par tête du paysan irakien du nord, donc Kurde, était avant la 2^e guerre mondiale entre £ 6 et £ 10. Il était, en 1957, de £. 11 8. La situation du paysan du sud (arabe) est encore inférieure de moitié. — On lira avec profit sur ce problème l'article éclairant de P. ROSSI, qui vécut longtemps à Bagdad, *L'Irak devant la réforme agraire*, dans Orient, n° 7 (3^e trim. 1958), p. 81-93. On y ajoutera son pendant non moins instructif, *Pour une industrialisation de l'Irak*, dans Orient, n° 10 (2^e trim. 1959), p. 59-78.

(67) Voir l'article *La Réforme agraire en Irak*, dans le journal communiste de Bagdad, *Al-bilad*, du 12 sept. 1960, traduit dans Documentation française, Articles et Documents, n° 0.1027, du 29 nov. 1960.

(67bis) P. P. MOISEIEV, *Le problème agraire en Turquie*, dans Sovietskoie Vostokovedenie (L'Orientalisme soviétique), 1956, n° 1. Trad. franç. dans la Documentation française, Articles et Documents, n° 0.369 (14 juin 1956), p. 8-15. Hans. E. TUTSCH, *Les plans de réforme en Turquie*, dans The New Leader du 9 janv. 1961. Trad. franç., *ibid.*, n° 0.1077 (30 mars 1961), p. 7; *Un projet turc de réforme agraire*, dans *Vatan* des 9, 10, 11 et 12 oct. 1961. Trad. franç., *ibid.*, n° 0.1174 (30 nov. 1961), p. 9-11.

(68) Ce système économique de l'oba semble avoir eu le plus d'extension chez les Kurdes de Transcaucasie. En effet, il est signalé d'abord par EGHIAZAROFF, *Essai sur les Kurdes et les Yézidis du gouvernement d'Erivan*, en russe (Kazan, 1888). Il est décrit également par EREB ŞEMO, *Le berger kurde*, en russe (Tiflis, 1935), éd. kurde, *Şivanê Kurd* (Beyrouth, 1947), p. 29; mais sauf erreur de ma part, l'auteur n'en reparle plus dans sa 2^e éd., sous le titre *Berbang*, *L'Aube* (Erivan, 1958). Ce n'est pas la seule omission ou le seul changement caractéristique de cette refonte du travail de Chamilov. Enfin I. O. VILCHEVSKY, dans son étude sur *L'économie de la communauté agricole chez les Kurdes*, en russe (1936), nous affirme que la lutte des classes au Kurdistan se concentra autour de l'oba. Sur toute cette organisation, cf. B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 149-152. C'est probablement à l'oba, mais sans le nommer, que fait allusion F. BALSAN, *Les*

surprises du Kurdistan (Susse, 1945), lorsqu'il parle d'une « union de petits villages de montagnes », p. 218, et des gros troupeaux de Bay Nafi, p. 238, qui a un personnel de 150 bergers et ravitailleurs. Miss LAMBTON, *op. cit.*, p. 357, signale également que les paysans s'arrangent pour grouper ensemble leurs bêtes au pâturage, mais ne parle pas d'*oba* non plus.

(69) M. LAMBTON, *op. cit.*, p. 350, nous dit qu'il existe en Perse deux sortes de contrats de fermage : *dendani*, où le berger restitue au propriétaire le nombre de bêtes confiées et garde le croît et *teraz*. Dans ce dernier cas, le propriétaire reçoit par an et par tête de buffle 4 à 6 *mann-i tebrizi* de beurre. En outre, on partage le croît par moitié. — Le droit de pâturage, *heqê mirtî*, s'élève à 50 rials par bête et par an.

(70) P. RONDOT, *art. cit.*, p. 42-47, y insiste en apportant plusieurs exemples. Cf. aussi C. J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 59-79.

(71) Cf. *La Religion des Kurdes*, dans Proche-Orient Chrétien (Jérusalem t. XI (1961). Tiré à part, p. 9-15.

(72) Cf. NEGIB HADDAD, *L'économie et les finances des pays arabes*, dans Le Commerce du Levant (Beyrouth, n° du 7 janvier 1959. Cité dans Documentation française, Articles et Documents, n° 0.756 du 29 janv. 1959. — J. PEGHEL, *Le régime Kassef, une anarchie dirigée*, dans Aussenpolitik (Stuttgart) de janv. 1961. Cité dans Doc. franç. Art. et Doc. n° 0.1058 du 14 fév. 1961, signale que « la récolte de 1960 ne représente que le quart de celle de 1957, ce qu'il faudrait attribuer, non seulement aux conditions atmosphériques défavorables, mais à la mauvaise volonté des paysans déçus par la réforme agraire ».

(72bis) K. DAGHESTANI, *La famille musulmane contemporaine en Syrie* (Paris Leroux, 1932), 226 pages. Dans son ouvrage déjà cité sur *La vie de la femme kurde* Mme HANSEN, et c'est ce qui fait l'originalité de son travail, distingue quatre milieux caractérisés où se déploie l'activité de la femme kurde : les milieux villageois : aristocratique et paysan, et les milieux urbains de province : instruit et illettré. Bien des coutumes varient suivant ces différents cas. Ainsi, par exemple (p. 138), la polygamie existe dans le milieu urbain illettré (Sulaimani, Kirkuk), mais les femmes ne sont jamais plus de deux ; tandis que la monogamie domine dans le milieu paysan pauvre et le milieu urbain instruit, mais pas pour les mêmes raisons.

(73) *Cheref-Name*, éd. persane (Le Caire, 1930,), p. 292 ; trad. arabe (Baghdad, 1953), p. 233. C. J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 218-219, cite, d'après Clément, Ba Bakr Agha de Pijder, qui, en 1856, alors qu'il était âgé de 30 ans, avait 18 frères et 20 sœurs en vie.

(74) Le fait m'a été rapporté par l'Emir Kamiran, lui-même petit-fils du célèbre émir.

Dr. M. K. p. 108-114

(75) Sur les coutumes matrimoniales des Kurdes, en général, voir CAMPANILE, *op. cit.*, ch. III, art. 4 ; Dr. K. BEDR-XAN, *La femme kurde*, dans Hawar, n° 19, p. 294-196 ; TAWUSPAREZ, *Le mariage chez les Kurdes*, dans Hawar, n° 42, p. 764-768. Chez les Kurdes de Transcaucasie, TCHOUSINE, *Les Kurdes d'Azerbaïdjan* (Tiflis, 1926), cité par B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 108-111 ; EREB ŞEMO ; *Şivanê kurd* (Beyrouth, 1947), ch. 13, p. 44-47 et *Kurdên Alagöz*, p. 114-118 et *Berbang* (Ervan, 1958), p. 87-95. Chez les Kurdes d'Ourmia, B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 113-115. Chez les Kurdes Yézidis, GIAMIL, *Monte Singar. Storia di un popolo ignoto* (Roma, 1900), ch. VI, p. 45-49 ; E. S. DROVER, *Peacock Angel* (London, 1941), p. 18-23 ; 276-288 ; S. DAMLOOJI, *Al-Yazidiyya*, en arabe (Mosul, 1949), p. 276-288. Chez les Kurdes d'Alamout, FREYA STARK, *La vallée des Assassins* (Paris, 1946), p. 270-279. Chez les Kurdes d'Irak, C. J. EDMONDS, *op. cit.*,

p. 225-226; H. H. HANSEN, *op. cit.*, p. 115-138. — Chez les kurdes de Damas et du Kurd Dagh, K. DAGHESTANI, *op. cit.*, *passim*.

(76) On pourra lire à ce propos, les poésies de ETARE ŞARO, que j'ai publiées dans *Les Kurdes...*, dans al-Machriq (1958), p. 59 du tiré à part. MIKAÏLE REŞID a aussi plusieurs morceaux sur ce thème dans *Dilê min*, Mon cœur (Erivan, 1960), 122 pages. QAÇARE MIRAD, *Şewq*, Les Rayons (Erivan, 1951), p. 14-15.

(77) Cf. C. J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 225-226. Cf. aussi DUFRESNE, *Un conte kurde de la région de Söörd*, dans J.A. (1910), p. 107-118.

(78) La vertu des femmes kurdes est bien connue. E. ŞEMO, *Le berger kurde*, p. 47-49, rapporte l'histoire de cette kurde de Kêrik qui, lors de l'invasion de la Turquie par l'armée tzariste, montait la garde avec ses trois brus pour défendre leur honneur contre la soldatesque russe. Il est étonnant et dommage que, dans la seconde édition de son ouvrage, Chamo ait cru devoir supprimer cet épisode tout à l'avantage de ses compatriotes pour le remplacer par un couplet sur l'oppression des Turcs et la gentillesse des soldats russes, telle qu'elle fut la cause de l'émigration des Arméniens et des Kurdes au Caucase pour se mettre sous leur protection. Cf. *Berbang*, p. 95-97.

(79) Dr. K. BEDR-XAN, *Le Soleil noir. Coutumes du pays des Kurdes*, dans Hawar, n° 26, p. 415-418.

(80) Lire de ces chants de noces dans B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 113; TAWUSPAREZ, *art. cit.*, p. 766-767.

(81) En Azerbaïdjan, une parente du fiancé jette quelques galettes de pain entre le seuil et les pieds de la fiancée. Celle-ci ramasse le pain et baise le seuil (B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 110). — Ailleurs, en franchissant le seuil, la fiancée élève les cierges allumés qu'elle tient en chaque main, tandis que le fiancé, debout sur la terrasse, lui jette de la menue monnaie, du blé, et du riz coloré (FR. STARK, *op. cit.*, p. 276). — Chez les Yézidis, à l'arrivée de la fiancée, la future belle-mère lui jette du haut de la terrasse du sucre, des bonbons et des fleurs. Puis elle descend et donne à sa future bru une jarre pleine de sucreries que celle-ci devra briser sur le seuil avant d'entrer. Chacun se précipite sur les bonbons répandus, car ils portent bonheur. La fiancée pénètre alors dans sa nouvelle demeure en passant sur les débris de la jarre et le sang d'un mouton qu'on vient d'égorger à ses pieds (E. S. DROVER, *op. cit.*, p. 21). D'après K. DAGHESTANI, *op. cit.*, p. 46-47, «chez les Kurdes du Kurd Dagh, avant que la fiancée entre dans la maison conjugale, on s'empresse de briser en morceaux entre ses pieds une grande cuiller en bois. Nos interlocuteurs, dans la région du Kurd Dagh, se contentent toujours de nous dire que cela porte bonheur aux deux nouveaux mariés». — A Topzawa (Irak), au moment où la fiancée franchit le seuil de sa nouvelle demeure, on fait s'envoler une volaille, tandis que le fiancé, du haut de la terrasse, donne un coup sur la tête de sa future avec une perche qu'il tient à deux mains. (H. H. HANSEN, *op. cit.*, p. 130).

(82) V. MINORSKY, *Notes sur la secte des Ahl-i Hakk*, dans RMM (1920-1921). Tiré à part (182 pages), p. 45.

(83) Cité dans Mme B. CHANTRE, *A travers l'Arménie russe* (Hachette, 1893), p. 258.

(84) Le coup de fusil est tiré par le mari à Ourmia, cf. B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 115; ailleurs, par le *brazava* ou *kerday*, qui garde la porte des nouveaux mariés. TAWUSPAREZ, *art. cit.*, p. 767, dit que cet usage est tombé en désuétude, mais je l'ai encore constaté chez les Kurdes et les chrétiens des environs de Duhok. De même en est-il de l'exposition du *pisiyar*, ensanglanté de l'hymen. Coutume déjà connue des Juifs (DEUTERONOME, ch. XXIII, 15), universellement pratiquée par les Arabes, cf. E. WESTERMARK, *Les cérémonies du mariage au Maroc*

(Leroux, 1921), ch. VII, p. 198-269), qui usent parfois de subterfuges, et en usage également chez les Kurdes (B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 109 et 115), ainsi que chez les Yézidis (GIAMIL, *Monte Singar*, n° 57, p. 49). Cf. aussi sur cette coutume, H. H. HANSEN, *op. cit.*, p. 134, qui dit que, dans la famille de la jeune mariée, on conserve le 'bridal sheet' environ un an, c'est-à-dire jusqu'à la naissance du premier enfant

(84 bis) Mme HANSEN, dans sa conclusion, *Position de la femme dans la communauté*, *op. cit.*, p. 163-186, nous oblige à nuancer quelque peu ces affirmations suivant les différents milieux.

(85) PAULE H. BORDEAUX, *Antaram de Trébizonde* (Paris, 1930).

(86) L'événement est raconté par un médecin français qui se trouvait alors en Perse. Dr. FEUVRIER, *Trois ans à la cour de Perse* (Paris, Juven, s.d.), p. 278, 284-285, 297.★

(87) Elle est racontée par B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 102-103.

(88) Voir par exemple: N. A. L'hospitalité kurde: une femme, chef de tribu, dans Hawar, n° 6, p. 87-88; DRYA FERZO, sur Perixan, chef de la tribu des Reman, *Bavê Emîn*, *ibid.*, n° 40, p. 631; FR. STARK, *op. cit.*, p. 185, apporte aussi quelques exemples typiques.

(89) C. J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 86.

(90) E. B. SOANE, *op. cit.*, p. 219 et sv.

(91) Dans un autre ordre d'idées, plus moderne, dirais-je, ne pourrait-on pas citer Madame Rauchan Bedir Khan qui, depuis la mort de son mari, l'Emir Celadet, en 1951, s'efforce, par ses écrits et ses démarches, d'en continuer l'œuvre littéraire et politique?

(92) Un exemple vivant nous est conté par E. ŞEMO, *Les Kurdes de l'Alagöz*, ch. III, p. 99-100.

(93) Nombreux sont les cas de manifestations d'amour maternel chez les Kurdes. Par contraste, FREYA STARK, *op. cit.*, p. 119, nous rapporte, à propos d'une femme kurde du Lakistan, un fait vraiment barbare que lui raconta son guide de la tribu des Dusani: «Les femmes là-bas sont plus cruelles que les hommes, disait-il; l'année dernière quand la tribu était en guerre avec le gouvernement, l'une d'elles eut un bébé. Son mari demande à le voir, mais elle répondit: «Cette époque n'est pas faite pour les enfants!» et prenant le sien par les pieds, elle le brisa contre les rochers. Plusieurs d'entre elles portent un fusil et s'en vont à cheval avec la tribu comme des guerriers».

(94) E. S. DROVER, *op. cit.*, p. 4, a entendu parler de nombreux «charmes» pour guérir la stérilité, mais jamais de moyens pour empêcher la conception ou provoquer l'avortement.

(95) On pourra voir une berceuse de Emin Aali Bedir Khan dans *L'Ame des Kurdes*, p. 41; une de Cesimé Celil, dans *Coup d'œil sur la littérature kurde*, p. 231; une de Hacıyê Cindî, dans *Les Kurdes...*, p. 51.

(96) A. BRUNEL, *Gulusar, Contes et Légendes du Kurdistan* (Paris, SPELT, 1946), p. 109-111. B. NIKITINE, décrit comment cela se passe en Azerbaïdjan, *op. cit.*, p. 105, et chez les Kurdes Moukri, 107, et Mme HANSEN, *op. cit.*, p. 99, chez les Kurdes d'Irak. Elle rappelle, p. 100, que le nouveau-né repose les sept premiers jours sur un tamis, ce qui le préserve des mauvais esprits. Pour les Kurdes de Transcaucasie, E. EVDAL, *op. cit.*, p. 62-73.

(97) Les détails pour la ville de Sulaimani m'ont été fournis par mon ancien élève, Monsieur Bakhos Rayes qui fut employé au barrage du Dokan, et pour qui j'avais préparé un questionnaire.

* W. Wajleton Jr, *The Kurdish Republic of 1946* (2^e éd., 1963) par le même (p. 24) de manière, dans les années trente, d'une jeune norvégienne de la mission américaine, Miss Dahl, qui épousa un Kurde de l'ancienne famille Habibi de Mahabad.

(98) Sur cette épopée de Dimdim on pourra se reporter à ce que j'ai écrit dans mon article déjà cité sur *Les Kurdes*, p. 77-79. Cf. aussi les étude en russe de ORDIXANÉ GELİL, *Canevas historique de l'épopée héroïque Kurde « Zlaturîki Xan »*, in Bull. de l'Acad. Sc. d'Arménie (Erivan, 1960), n° 10, p. 53-64 et *L'Épopée héroïque Kurde « Zlaturîki Xan » (Dimdim)* (Leningrad, 1961), 20 p.

(99) Pour faciliter l'accouchement, le P. CAMPANILE, *op. cit.*, ch. III, art. 2, écrit qu'on utilise aussi l'eau qui a servi à laver les mains d'un hôte, car sa transpiration est, paraît-il, efficace en l'occurrence.

(100) H. MASSE, *Croyances et Coutumes Persanes* (G. P. MAISONNEUVE, 1938), p. 44-46 et 356.

(101) E. S. DROVER, *op. cit.*, p. 32.

(102) CAMPANILE, *op. cit.*, p. 87-93.

(103) CAMPANILE, *op. cit.*, ch. II, art. 8.

(104) A Bagdad, en 1953, ELADIN SECADE a publié une brochure de 38 pages, *Navê kurdî*, qui est un catalogue de vrais noms kurdes à donner aux enfants. De son côté, BAVÊ CEMŞİD û SINEMXANE avait donné une longue liste de noms spécifiquement kurdes, *Navên Kurdmançî*, dans Hawar, n° 31 (1er août 1941), p. 42-43. Mme HANSEN, *op. cit.*, p. 108, dit que le nom est imposé par le mollah le septième jour.

(105) Cf. mon étude sur *Les Yézidis* (1961), p. 22 du tiré à part.

(106) Cf. les protestations des femmes égyptiennes dans la presse relevées par J. BERQUE, *Les Arabes d'hier à demain* (Paris, 1960), p. 169. Mme HANSEN écrit à tort, me semble-t-il, *op. cit.*, p. 193, note 58, qu'aucune référence à la «circoncision» des filles n'est faite par les Kurdes en Irak. C'est là preuve que certains sujets, comme aussi la prostitution, p. 197, note 10, restent tabou vis-à-vis des étrangères, même dans certains milieux féminins évolués. Les hommes ont moins de scrupules. Ainsi C. G. FEILBERG, *Les Papis* (Kobenhavn, 1952), p. 133, signale que cette coutume existe aussi chez les Lurs.

(107) H. MASSE, *op. cit.*, p. 503.

(108) CAMPANILE, *op. cit.*, ch. III, art. 2.

(109) T. F. ARISTOVA, *Aperçu de la culture et du mode de vie des paysans kurdes de l'Iran* (1958), cité dans B. NIKITINE, dans *L'Afrique et l'Asie*, n° 46, 2e trim. 1959, p. 55.

(110) Voici comment TAWUSPAREZ, *La Vie universitaire au Kurdistan*, dans Hawar, n° 53 (15 mars 1943), p. 775, décrit cette danse: «C'est une sorte de quadrille, qui se caractérise par la lenteur de son rythme et qui n'est en honneur qu'au sein de la corporation estudiantine. Les exécutants, se tenant par les mains, se rangent sur deux files parallèles qui se font face. Les deux groupes font simultanément les mêmes pas, de manière à s'avancer à la rencontre l'un de l'autre, puis à s'en éloigner. Les figures comportent: 1° Trois battements, jambe droite croisant la jambe gauche, puis la gauche croisant la droite, enfin la droite croisant la gauche. 2° Petits pas en avant, légèrement croisés. 3° Révérence, accompagnée d'une flexion du genou droit. 4° Petits pas en arrière, légèrement croisés. 5° Battements, pas en avant, révérence, etc. Ces évolutions sont guidées par des strophes que chante l'un des deux groupes, tandis que l'autre répond à chaque vers par un refrain». L'inspiration des ancienne *bêlîte* était parfois pieuse, les paroles étaient des poèmes de Melayê Cizîrî ou d'Ehmedê Xanî. Mais aujourd'hui certaines sont assez réalistes.

(111) C. J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 84.

(112) F. MILLINGEN, *Wild life among the Koords* (London, 1870), p. 378-379, cité dans B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 139. De nombreux voyageurs au Kurdistan, comme Minorsky, de Sarcey, Binder, Müller-Simonis, Mme Chantre, etc. ont décrit eux aussi les danses auxquelles ils ont assisté.

(113) Sur les chansons kurdes en général, CELADET A. BEDIR-XAN, *Le Folklore kurde*, n° 3, dans *Hawar*, n° 3, p. 42-43. Cette même revue a publié le texte, et parfois la traduction de nombreuses chansons. De même la revue *Raja nû* (Beyrouth, 1943-1946), ainsi que *Reya Taze* d'Érivan, depuis 1929, en contiennent une multitude. Également l'hebdomadaire *Kurdistan*, publié à Téhéran depuis 1959. J'ai donné quelques spécimens de chansons dans *L'Ame des Kurdes*, p. 32-41. B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 259-268, donne la traduction de 16 *lavij* de sa collection. Son texte aurait davantage mis en relief les beautés poétiques s'il avait été imprimé à la ligne, comme des vers, et si le traducteur n'y avait pas introduit ses explications et ses gloses. — M. MOKRI a publié à Téhéran, en 1951, avec traduction persane, des *Chansons kurdes*, *Kurdish songs* (198 pages). RESUL BIZAR GERDI a composé lui-même la musique de ses chansons, *Goranî*, publiées, p. 31-64, de son recueil *Bizar* (Baghdad, 1957), 106 pages. MARUF XIZNEDAR a donné, en arabe, la traduction de quelques chansons du Kurdistan, *Aghanî Kurdistan* (Baghdad, 1956), 64 pages. On peut trouver aussi de nombreux disques de chansons kurdes édités par La Voix de son Maître, Columbia, etc. GERARD CHALIAND, *Poésie populaire des Turcs et des Kurdes* (Paris, Maspero), 1961, 148 p.

(113bis) YACHAR KAMAL, *Mêmed le Mince* (Éd. mondiale, Paris, 1961) p. 75. Ce roman à revendications sociales, écrit en turc par un Kurde, se passe dans le Kurdistan. On y peut lire les exactions de certains aghas et la vie mouvementée des bandits au début de ce siècle.

(114) *Le Beau de la Steppe* est un *delal* adapté à la tribu des Kikan de Djéziréh par le chansonnier Ehmed Ferman. Agé de 75 ans, il en a chanté le texte de 24 strophes (*Hawar*, n° 24 du 1er avril 1934, p. 376-377) à l'Émir Celadet Bedir-Xan qui en a donné la traduction française (p. 382-384) suivie d'un commentaire.

(115) L'Émir Celadet Bedir-Xan a publié et traduit en français un long *lavij* de 53 strophes qui décrit le jour du Jugement dernier et les châtiments réservés aux pécheurs. Ce poème aurait été chanté par Mgr Basile-Simon II, évêque jacobite du Tour Abdin, devant Mir Mihemed, prince de Bötan (+ 1740), qui l'avait convoqué, parce que ce prélat refusait de marier à sa cousine le domestique syriaque d'un agha du voisinage. Cf. *Hawar*, n° 25 (19 août 1934). Texte, p. 394-398; traduction, p. 399-403. Ces explications historiques se trouvent, *ibid.*, p. 465-466. — B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 259-273, fait un long exposé sur le *lavij* lyrique kurde, qu'il compare à la *qasida* arabe. Les exemples qu'il donne n'ont rien de religieux et sont plutôt des chansons d'amour, courtes pour la plupart.

(116) Cf. S. JARGY, *Chant populaire et musique savante en Proche-Orient arabe*, dans *Orient*, n° 6 (2e trim. 1958), p. 107-122. (p. 108, 109)

(117) Cf. ALY MAZAHERI, *La vie quotidienne des Musulmans au Moyen-Age* (Xe-XIIIe s.) (Hachette, 16e éd. 1959), p. 159. Et aussi H. BAMMATE, *Visages de l'Islam* (Payot, Lausanne, 2e éd. 1958), p. 307.

(118) Cf. A. CHRISTENSEN, *La vie musicale dans la civilisation des Sassanides* dans *La Civilisation iranienne* (Payot, 1952), p. 140-148.

(119) ALY MAZAHERI, *ibid.*

(120) Il est assez curieux que V. MINORSKY n'en parle pas du tout dans son art. *Kurdes* de l'Enc. de l'Islam. B. NIKITINE, *op. cit.*, y fait allusion, p. 136-137. Quelques brèves remarques par un Arménien P. G. MICHAELIAN, *A propos de la musique kurde*, dans *Hawar*, n° 10 (23 oct. 1932), p. 151 qui constate que les mélodées kurdes exercent sur les étrangers «un attrait et un charme très sensible». Le Dr. DIETER CHRISTENSEN a donné une Conférence sur la Musique kurde, lors des Kurdish Days à Oldenburg (Allemagne) le 8 mars 1961. D'après *Kurdish Facts*, n° 4, mars 1961, p. 9. Pourtant pour Mme HANSEN, *op. cit.*, p. 128-129, la musique kurde, avec ses dix-sept tons et son manque de polyphonie et d'harmonie, paraît «plate et fausse». — Aucune allusion dans *La Musique soviétique* (Moscou, 1961), 190 p. de LUDMILA POLIAKOVA qui traite pourtant des autres musiques nationales d'U.R.S.S.

(121) KOMITAS, *Recueil d'Emine* (Inst. Lazareff des Langues Orientales, Moscou 1904). Une courte biographie de Komitas par S. BRUTIAN, dans *Reya Taze*, n° 1099, du 1er oct. 1959. Sur son activité musicale, cf. S. G. GASPARIAN, *Komitas et la musique du peuple kurde* (en arménien). Traduit en kurde par EMERIKE SERDAR, dans *Reya Taze*, nos 1270 et 1271 du 25 et 28 mai 1961.

(122) Ainsi, en Irak, BAKIR A. ALI, *An Approach to kurdish music*, dans *Kurdistan* (Organe des Étudiants kurdes en Europe), n° 1 (mars 1958), p. 3-6, préconise l'organisation de groupes pour la «préservation, standardisation and advancement» de la musique kurde. Une société de musique kurde aurait même été fondée à Bagdad (cf. S. S. GAVAN, *Kurdistan: Divided Nation of the Middle-East* (London, 1958), p. 15). Même souci chez les Kurdes d'Arménie soviétique où des jeunes filles s'intéressent à la musique nationale. Ainsi NURA CEWARI, après avoir terminé ses études à l'École de Musique Malikian d'Érivan, a donné un livre noté de *Chansons de danses du peuple kurde* (Erivan, 1958), 62 pages. Le livret contient 33 chansons. CEMILE CEMIL suit elle aussi les cours du Conservatoire gouvernemental d'Érivan (*Reya Taze*, n° 1248, du 9 mars 1961).

(123) E. S. DROWER, *Peacock Angel* (1941), donne la description d'un luth ou *tanbûr* (p. 38). En d'autres passages, elle cite d'autres instruments, comme le *daff*, tambourin et le *shebâb*, ou flûte en bois (p. 16 et 97); le *tabel*, grosse-caisse et la *zurna*, flûte à large embouchure (p. 129-130); enfin (p. 218-219), elle décrit et note un chant yézidi. H. LAYARD, *Niniveh and Babylon*, a de même publié trois chants yézidis, avec notation de la musique, nos 667-669, édit. allemande (1853), p. 507.

(124) Lors d'un festival de danses folkloriques iraniennes à Istanbul, en 1959, où la troupe exécuta aussi plusieurs danses et chants kurdes, l'orchestre se composait d'instruments aux formes étranges, que je voyais pour la première fois et dont j'ignore le nom. — Les Kurdes montagnards que j'ai connus ne les utilisaient certes pas.

(125) Certains chanteurs et certaines chanteuses kurdes sont très appréciés des auditeurs. Autrefois les disques, aujourd'hui la radio ont fait connaître leur voix et leurs airs familiers à des milliers de compatriotes. Citons Meryem Xanim, de Botan, la Feyrouz du Kurdistan et, à Bagdad, Nesrîn Sirwan, Faziya Mehmûd et Elmas Mihemed. Parmi les hommes, Qawîz Agha, qui célébra les gloires de Cheikh Mahmoud, et Hesân Cizrawî. Omar Amin Dizayec, né à Erbil en 1936, actuellement étudiant en Sciences-Po à Paris, est, paraît-il, capable de chanter en six langues, outre le kurde. A la radio d'Érivan, les *dengbêj* sont aussi des amateurs et non des professionnels. Les chanteuses préférées sont Sûsika Simo, qui commença à chanter en 1936, pour les Olympiades de la République, et Zadîn Şekir, qui n'a que dix-neuf ans et une voix d'or. Les jeunes Mecîtê et Efoê Esed sont également appréciés. Egîtê Cimo charme ses

auditeurs par ses morceaux de flûte et de chalumeau. Cf. K. ÇAÇANÊ, *Dengbêjêd me*, dans *Reya Taze*, n° 999, du 16 oct. 1958 et NURA CEWARI, *Dengbêjêd meye cimae'tiyê*, *ibid.*, n° 1234, du 19 février 1961, qui, entre autres chanteuses, cite Köbara Xêdo, dont la voix cristalline évoque les sources de l'Alagöz.

(126) Sur ces *mitirb* et leurs occupations, voir A. BRUNEL, *op. cit.*, ch. VII, *Les Gavandas de Kaniêmeched, troubadours kurdes*, p. 177-181.

(127) Cf. O. MANN, *Die Mundart des Mukri-Kurden*, I. Berlin, 1906, p. XXVIII-XXX. Cf. B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 273-274.

(128) C. BEDIR-XAN, *Le Beau de la Steppe*, dans *Hawar*, n° 24, p. 305.

(129) D'après A. JABA, *Dictionnaire kurde-français* (St. Pétersbourg, 1879), le *berxbîr* (p. 43), serait la Saint-Georges, en turc *Rûz-î Xizir*, qui se célébrait au mois d'août; le *beran-berdan* (p. 42), serait la Saint-Martin, fête que les Turcs appellent *Qâsim*. D'après D. KELEKIAN, *Dictionnaire turc-français* (Constantinople, 1911), p. 928, cette fête coïncidait avec la Saint-Démétrius, le 26 octobre (vieux style). Cf. STIG WIKANDER, *Ein Fest bei den Kurden und im Avesta*, dans *Orientalia Suecana* (Uppsala), vol. IX (1960), p. 7-10. Sur les différentes festivités, E. EVDAL, *op. cit.*, p. 94 sv.

(130) E. ŞEMO, *Şivanê kurd* (Beyrouth, 1947), p. 37; *Berbang* (Érivan, 1958), p. 69. Cf. B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 53.

(131) Cf. TH. BOIS, *Les Yézidis. Essai historique et sociologique sur leur origine religieuse*, dans *Al-Machriq*, LV, 1961, p. 109-128 et 190-244. Tiré à part, 74 pages.

(132) Le Bulletin, en langue anglaise, *Kurdistan*, organe de l'A.E.K.E. (Association des étudiants kurdes en Europe) a ainsi donné quelques détails sur ces festivités. Par ex., dans le n° 4 (avril 1959), K. FUAD a traité, en allemand, *Newroz und Kurdistan*, p. 32-33. Le n° 6 (july 1960) publie, p. 15-16, des photos des danses folkloriques kurdes à l'occasion du Newroz à Munich. Le n° double 7/8 (1961) donne quelques renseignements sur la célébration du Newroz à Londres, et la traduction anglaise d'un joli poème de SALIH KARADEGHI, lu à cette occasion (p. 32). On peut regretter que, dans ces numéros ou dans les bulletins similaires en langue allemande, les costumes représentés dans les photos ne soient pas typiquement kurdes, ou soient incomplets. Cela ne peut donner qu'une fausse idée du magnifique costume national kurde. Il vaudrait mieux ne représenter qu'un seul costume authentique, plutôt que d'exhiber ce qui n'est qu'une mascarade!

(133) TEWFIQ WEHBI, *The Rock Sculptures of Gunduk Caves*, dans *Sumer* (Baghdad), vol. IV (1948), n° 2. Traduction française dans *Bulletin du Centre d'Etudes Kurdes* (Paris, n° 7, mai 1949), p. 1-13, ici, p. 11-12. L'auteur ne s'estime pas loin de la vérité en identifiant «la visiteuse en esprit avec la reine «Anahita» des anciens Iraniens et «Ishtar» des Suméro-Babyloniens».

(134) DE MORGAN, *Mission scientifique en Perse* (1894-1904), II, p. 39. P. BEIDAR, *Grammaire kurde* (Paris, 1927) donne, p. 51-54, un récit kurde avec sa traduction, *Une royauté bizarre*, qui a trait sans doute aucun à cette coutume, où le monarque d'un jour est bafoué.

(135) T. WEHBI, *art. cit.*, trad. franç., p. 11. L'auteur croit pouvoir relier cette fête à la légende en l'Avesta où le héros céleste Thraetaona tue le dragon Azhi Dahaka, ennemi de l'humanité qui désirait priver la terre de la pluie et la rendre stérile. C. J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 184-185, citant d'ailleurs T. Wehbi, dit que cette fête était tombée en désuétude, durant ou peu avant la Première Guerre Mondiale et la met en relation avec le Nouvel An iranien.

(136) Voir sur ce point TAWUSPAREZ, *Les Jeux Kurdes*, dans *Hawar*, n° 42 (15 avril 1942), p. 654-656. Cf. aussi B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 139.

(137) G. E. HUBBARD, *From the Gulf to Ararat. An expedition through Mesopotamia and Kurdistan* (Edinburgh-London, 1917), décrit ainsi, p. 219, ce sport pratiqué devant lui par le fils du Khan d'Ushnu: «On choisit un terrain aussi uni que possible. Les cavaliers galopent séparément à fond de train. Quand ils arrivent à l'endroit voulu, ils lancent sur le sol, un peu devant le cheval et pointe en bas, un gros bâton d'environ trois pieds de long. S'il est bien lancé, le bâton rebondit en l'air et l'adresse du cavalier consiste à faire rebondir son bâton de telle sorte qu'il puisse ou bien passer par-dessous, ou bien l'attraper dans la main droite ou dans la main gauche. Inutile de dire que le coup est beaucoup plus difficile quand le bâton est lancé de travers (off-side)».

(138) A. FALK, *Turquie* (Petite Planète, 1956), p. 94-95.

(139) V. MONTEIL, *Iran* (Petite Planète, 1957), p. 72-75.

(140) Cité par B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 140. Le texte ne se trouve pas dans *Şivanê kurd*. Par contre dans *Berbang*, E. ŞEMO cite d'autres jeux: *hol*, la balle; *bez*, la course; *tepotaş* ou *tepotaşo* (p. 62). D. N. MACKENZIE, dans son récent ouvrage *Kurdish Dialect Studies*, I (Oxford, 1961) cite lui aussi un certain nombre de jeux. Dans le dialecte de Sulaimani (p. 147): *Halükên*, tip-cat, *fibölên*, football, *sartrinjên*, échecs, *topên* ou *topânê* (Erbil), jeu de balle, *zôrân* ou *zôrânê* (Erbil), lutte. Pour le dialecte d'Akra (p. 218): *hólân*, polo, *camkâna*, hockey, *dâmânê*, dame, *gólânê*, football, *katkânê*, «five-stones», *lukmânê*, boxe, *mühr-o-xatânê*, «heads or tails», *mâtânê*, billes, *sartirinjân(ê)*, échecs, *xê-lek-dâmânê*, lutte.

(141) Dans la célèbre légende de *Memê Alan*, publiée par R. LESCOT (Beyrouth, 1942), on décrit (vers 3091-3219) une partie d'échecs entre Mem et l'émir du Botan. Le texte et la traduction de ce passage avaient déjà paru dans *Hawar*, n° 36 (1er déc. 1941). p. 575-580. On y trouve le nom des différentes pièces: échiquier, *textê setrencê*; le roi, *şah*; la reine, *ferzîn*; le fou, *fîl* (éléphant); le cavalier, *hesp*; la tour, *rex* ou *birc*; les pions, *peyar* ou *peya*.

(142) Sur les spectacles iraniens d'aujourd'hui, voir les réflexions plaisantes de A. FALK, *op. cit.*, p. 72-75.

(142 bis) Cf. S.E. SİYAVUSGİL, *Karagöz, son histoire, ses personnages, son esprit mystique et satirique* (Istanbul, 1961), 38 p., 34 pl. en couleurs.

(143) C'est ce que constatait au récent Congrès Orientaliste de Rome, le critique irakien JABRA İBRAHİM JABRA, dans sa communication, *Pourquoi écrivons-nous?* publiée dans *L'Orient littéraire* (Beyrouth), n° 52 du 4 nov. 1961. Ces réflexions rejoignent celles de J. BERQUE sur le même sujet, dans *Les Arabes d'hier à demain* (Le Seuil, 1960), p. 180-182.

(144) On remarquera cependant que le génie théâtral n'est pas étranger au peuple kurde. En effet certains auteurs dramatiques de langue arabe, comme Jamil Sidqi Zehawî (1863-1936), sont des Kurdes authentiques; et bien des tragédies classiques ont été composées par le Prince des Poètes, Ehmed Chaouqi (1868-1932) qui était d'ascendance kurde également.

(145) Cf. TH. BOIS, *Les Kurdes*, *art. cit.*, p. 32.

(146) NEREVAN, *Notes sur la presse kurde d'Irak*, dans *Orient*, n° 10 (2e trim. 1959), p. 145.

(147) V. STEPANOV, *En visite chez les Kurdes*, dans *Temps nouveaux* (1949, nos 24-25), p. 26 et M. CHALLITA, *Le problème kurde dans l'Orient contemporain*, dans *Mondes d'Orient*, I (1951), p. 201.

(148) Dans *Les Kurdes Moukri*, p. 200.

(149) D'après un art. de H. MAKHMUDOV, sur *Les Kurdes bâtisseurs d'une Vie Nouvelle*, dans le journal «*Kommunist*» d'Arménie soviétique du 5 mai 1961, cité dans *Kurdish Facts*, n° 8 (July-Aug. 1961), p. 5.

(150) M. CHAGUINIAN, *A travers l'Arménie soviétique* (Moscou, 1955), p. 85.

(151) Cf. *Reya Taze*, n° 940 du 23 mars 1958. Les principaux interprètes de la pièce étaient Çila Mûsa, Emma Çaçan, Roza Emîn, Zadîna Keleş, Anuş Sahakian, Şehîdê Silo, Memedê Ezîz et Wezîrê Eşo.

(152) Cf. *Reya Taze*, n° 947 du 17 avril 1958.

(153) Il est difficile de prédire l'avenir du cinéma au Kurdistan. Personnellement je n'ai rencontré qu'un seul cinéaste kurde, et encore il était palestinien. Je n'ai vu en Irak aucun film kurde. Par contre la firme Armenkino a produit, en Arménie soviétique, plusieurs films sur la vie kurde: *Zare*, en 1926; *les Kurdes d'Arménie soviétique*, en 1947; *les Kurdes d'Arménie*, en 1959. Mais ce sont peut-être des documentaires, à l'usage des Arméniens plutôt que des Kurdes eux-mêmes. Ces renseignements proviennent de l'article de H. Makhmudov, signalé à la note 149. Dans *Les Kurdes et le Droit* (Paris, 1947), p. 111, L. RAMBOUR signale, sans indication de source, un film sur Saladin et la mise en films des épopées nationales, comme Memozîn, Khani Dimdim et Siyabendê Sêliwan.

(154) Plus d'une fois des Kurdes qui, parce que Musulmans, n'en mangent pas la chair sont venus dire au couvent des Dominicains de Mar-Yacoub, près de Duhok, qu'ils avaient tué un sanglier, à tel endroit de la montagne, afin que nous puissions aller le chercher. F. BALSAN, *Les surprises du Kurdistan* (Susse, 1945) rapporte que l'année de son voyage, 1200 sangliers ont été tués en trois mois, dans les environs de Bingol, où les ours aussi sont très abondants (p. 90-91), ainsi d'ailleurs qu'à Nebirnao, où ils ont 'table servie de juin à septembre'. Aussi tous les bergers sont-ils armés (p. 277). C. J. EDMONDS, *op. cit.* p. 286, donne toute une liste de gibier à plumes chassé, dans le Kurdistan irakien, sur les rives du Sirwan: bécassines, malards, cailles, perdrix, francolins, canards sauvages. Il parle aussi d'une battue au sangulier, organisée par Saïd Agha, du village de Jafaran, dans le Qara Dagh. H. LAYARD, *Early adventures in Persia, Susiane and Babylonia, including a residence among the Bakhtiyari and other wild tribes* (2 vol. London, 1887), I. p. 438-447, dit avoir assisté, chez les Bakhtiyari, à plus d'une chasse au lion! — Sur le gibier qu'on trouve au Hakkari, une longue note de W.A. WIGRAM, *The cradle of Mankind* (London, 1922), p. 280-283. *

(155) OSMAN SEBRI, excellent conteur qui l'affirme, nous a laissé de précieux détails et de savoureux récits de chasse. Sur la chasse en général, à l'hyène, au renard, au lièvre: *Nêçêr*, dans *Ronahî*, n° 17 (1er août 1943), p. 317-319; sur la chasse à la perdrix, *ibid.* p. 320-322 et n° 18 (1er sept. 1943), p. 347-350; sur la chasse au mouflon ou bouquetin, *ibid.*, n° 17, p. 318; sur la chasse au sanglier, *Beraz û Berazî*, *ibid.*, n° 16 (1er juil. 1943), p. 291; sur la chasse au lion, *Şêrek bi darekî*, un lion d'un coup de bâton, *ibid.*, n° 14 (1er mai 1943), p. 248-249; sur la chasse à l'ours, *Nêçêra hirçan*, dans *Hawar*, n° 48 (15 août 1942), p. 716-718. J.B. FRASER, *Travels in Koordistan, Mesopotamia, etc.* (London, 1840), p. 97, raconte la façon pittoresque dont le fils du Khan d'Uşnou chassait les cailles.

(156) Certains voyageurs ont fait le récit de chasse au faucon auxquelles ils ont assisté, par ex. P. CAMPANILE, ch. III, art. XII; FLANDIN, *Souvenir de voyage en Arménie et en Perse* (1845), dans *Rev. des deux Mondes*, 15 sept. 1852, p. 1122-1123; H. NORDEN, *Sous le ciel de Perse* (Payot, 1929), p. 66.

(157) Dans *L'Ame des Kurdes*, sous le titre Nemrods et Tartarins, p. 19-22, j'ai traduit certaines anecdotes et donné d'autres références se rapportant aux diverses chasses et à leurs procédés.

* Dans la 5^e éd. (1958) de son intéressant ouvrage: *Troad through Kurdistan*, A.M. Hamilton a ajouté tout un chapitre (XVI), f. 165-173, sur le chasseur an broussa: Ibey Hentijg.

(158) Sur la pêche, voir encore O. SEBRÎ, *Néçîr*, dans Ronahî, n° 17, p. 319-320. On trouvera la photographie d'un gros poisson du Zab dans A. M. HAMILTON, *Road through Kurdistan* (London, 1945), p. 48. Cf. aussi G. E. HUBBART, *op. cit.*, p. 249.

(159) Ainsi, par exemple, de TCHIHATCHEF, *Situation politique, militaire et financière de la Turquie* (1850), dans Rev. des deux Mondes, 1er juin 1850, p. 857-858, se plaint du banditisme des Kurdes Richvan; H. BINDER, *Au Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse* (Paris, 1887), parle d'un consul turc dévalisé, p. 63; d'un village chrétien pillé, p. 84-85; lui-même et son compagnon de voyage furent complètement dépouillés et laissés entièrement nus par des cavaliers kurdes, p. 160-161. Les deux P. MÜLLER-SIMONIS, *Du Caucase au Golfe Persique* (Paris, 1892), ont de multiples pages sur le brigandage: on ne parle que de brigands, p. 118-119; on est toujours en alerte, p. 330. Ils rapportent les faits anciens, comme l'assassinat de Shultz, en 1829, p. 182, n. 1, ou des événements plus récents, comme ce chef de police, Dervich Agha qui se fait dévaliser en nov. 1888, p. 233, ou le P. Galland, dominicain, qu'on dépouille jusqu'à sa chemise, le 17 juin 1889, p. 365, n. 1. — On pourrait multiplier les exemples. Voici la tactique des brigands, telle que la rapportent ces deux voyageurs, p. 282-283. «Quand les Kurdes combinent le pillage d'une caravane, ils choisissent un défilé propice: chaque rocher cache un homme bien armé; le sentier reste libre, et sur le sentier un Kurde fume négligemment sa pipe. Arrive la caravane: le Kurde, de façon la plus polie, prie le chef de caravane de vouloir bien lui remettre, suivant le cas, partie ou totalité du chargement. Si le chef de caravane regimbe, le Kurde lui montre tout un cercle de carabines brusquement démasquées et braquées sur lui. Que faire? Il faut s'exécuter: on est surpris; on sait que le moindre geste suspect attirerait une balle; on sait aussi que les Kurdes n'en veulent point à votre vie; on se rachète donc en abandonnant son chargement».

(160) Dans les années 80 du siècle dernier, un certain Kérim eut son heure de célébrité. H. BINDER, *op. cit.*, p. 15, dit de lui que c'était un brigand chevaleresque qui «joue les fra Diavolo et ne s'attaque jamais aux femmes». P. MÜLLER-SIMONIS, *op. cit.*, p. 130, échappèrent au pillage, parce qu'un catholique chaldéen de Perse, autrefois membre de la bande, les a dépeints comme de «pauvres derviches français», alors que Kérim les croyait russes! C'est E. B. SOANE, *To Mesopotamia and Kurdistan in disguise* (London, 1926), p. 290, qui nous rapporte le fait de la délicatesse envers les femmes des Hamawend, bien connus pour être des pillards et qui cependant s'arrêtent aussi aux heures fixées pour se livrer ensemble à la prière.

(161) J'ai rapporté dans mon art. sur *Les Kurdes*, p. 9, le cas de ce déserteur kurde, Khola Pizé qui, avec toute une bande, sema la terreur dans le Caza de Chwarta, en Irak, de 1947 à 1955, en multipliant pillages et assassinats.

(162) La mortalité infantile est effrayante et s'élevait à 250-400 o/oo, d'après Miss D. ADAMS, *Current population in Irak*, dans *Middle East Journal*, vol. X (1956), n° 2. Et même, en 1952, elle atteignit la proportion de 43 % — cf. KHOSBAK, *op. cit.*, p. 88-89.

(163) Cf. P. ROSSI, *Pour une industrialisation de l'Irak*, dans Orient, n° 10, (2e trim. 1959), p. 61; S. S. GAVAN, *op. cit.*, p. 18.

(164) M. SYKES, *op. cit.*, p. 342. Au contraire les Arabes *Jubur*, qui vivent aussi sur les rives des deux Zab et du Tigre, sont tous atteints de 'bejel' sorte de syphilis infantile acquise dès l'enfance, cf. C. J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 275, n. 1.

(165) D'après Dr. ALI GHALIB, *Malaria and malaria in Iraq* (Baghdad, 1944), p. 33, cette maladie serait cause du quart de la mortalité en Iraq. — J. MANEVY,

Il est quatre heures, docteur Malaria, dans Réalités (mars 1956), p. 48-55, avec de belles illustrations.

(166) HEREKOL AZIZAN, *Jêliyan*, dans *Hawar*, n° 34 (15 oct. 1941), p. 536-545. — Voici le nom de ces maladies, que les dictionnaires, par ex. de Bedir-Xan (BX, inédit), Jaba-Justi (JJ) ou Qanat Kurdoev (KK) ne mentionnent ordinairement pas, et citées p. 544.

Maladies identifiées : *argûşketin*, contraction des machoires; *arsim*, rhume; *ba*, rhumatisme; *bayê sor*, *bayê spi*; *cevhkubûn*, ophtalmie; *devkubûn*, stomatite; *deuxwarî*, distorsion de la bouche; *dîlêş*, maladie de cœur; *ewr* (*e'wr*, KK, 25), taie sur l'œil; *êşa zirav*, phthisie; *falinc*, paralysie; *gewrik* (KK, 276), calvitie; *guhêş*, otite; *serêş*, mal de tête; *sermayt*, refroidissement; *sorik*, rougeole; *ta*, fièvre; *taya sêroje*, fièvre tierce; *tîlme* (JJ, 94), colique; *xilt* (JJ, 159), gale, éruption cutanée; *xurî*, gale (BX); petite vérole (JJ, 163); variole (KK, 379); *zerik*, jaunisse, icterè; *zerika reş*, *zerika spi*; *zikêş*, colique; *zam* (KK, 562), plaie.

Maladies présumées, d'après des explications d'un Kurde de Beyrouth qui ne sait pas le français et ne connaît pas le nom de ces maladies en arabe: *ava reş* (= eau noire, en turc, *karasu*), amaurose; *bûkik*, orgelet (?); *hêvketin*, épilepsie, lunatique; *halog*, torticolis (?); *mîzavokî*, incontinence d'urine; *mûmar*, panaris (☞); *nav* (= nombril. Les Kurdes et les Assyriens emploient l'expression: mon nombril est tombé, pour désigner une certaine douleur d'entrailles; un rebouteux tord alors le nombril pour tout remettre en place!) *xîşrûk*, maladie infantile, de 3 à 10 ans.

Maladies non identifiées : *beqik*, *bijî*, *êşa giran* = maladie grave. Faut-il l'identifier avec *giraniîti*, sorte de fièvre spéciale signalée par RICH, *Narrative of a residence in Kurdistan* (London, 1838), I, p. 140? *-kilmêrû*, sorte de bouton, comme le bouton d'Alep? *-perde*, cataracte?; *qofî*, *sikutok mêkutok*; *şîrsimak*.

(167) Voici d'après ce Rapport du Ministère de la Santé (1953), p. 59-61 et cité dans CH. KHOSBAK, *op. cit.*, p. 60-61, le nombre de décès causés par les différentes maladies: pneumonie 69, malaria 66, anémie 57, maladies de cœur 34, inflammation des reins 30, fièvre pernicieuse 23, tuberculose 23, dysenterie 17, maladies non identifiées 264. — Ces statistiques sont d'ailleurs très sujettes à caution. Un de mes anciens élèves, devenu médecin, et à qui je faisais part de ma surprise devant certains chiffres de tableaux analogues, il y a une dizaine d'années, me répondit qu'en fait n'étaient enregistrés que les maladies — et les décès — signalés par le docteur officiel du district: ce qui laissait en dehors des statistiques un grand nombre, sinon la majorité des cas, dont le médecin n'avait pas eu connaissance.

(168) D'après un hadith qui remonterait à Aïcha «lorsque le Prophète souffrait en quelque point de son corps, il récitait, dans sa paume droite, le verset: 'Qul, huwâ Allahu ahadun...'», puis les deux sourates de l'Assistance (*al-Falaq* et *al-Nâs*) et il en massait l'endroit où il souffrait... «Ce geste, efficace, ajoute le texte (11, 26-28) peut s'accompagner de souffle (*naftih*), mais l'usage en est déconseillé par les auteurs orthodoxes, parce qu'il participe de la sorcellerie, à la différence de la simple récitation des textes qui est licite et conforme». A. ABEL, *La place des sciences occultes dans la décadence, dans Classicisme et déclin culturel dans l'histoire de l'Islam* (Paris, 1957), p. 301.

(169) G. CAMPANILE, *op. cit.* ch. II, art. 4. — Ainsi par exemple: «A la tombe du 'Père Poldo', à Zakho, les parents amènent avec l'enfant malade une galette de pain, un oignon, et un peu de sel qu'ils laisseront en offrande au 'saint', ainsi qu'une gargoulette d'eau qui servira à laver le malade et que l'on cassera sur la tombe après l'opération», dans J. FIEY, O.P. *Le mystère de la tombe de Jonas*, dans Bulletin du séminaire syro-chaldéen (de Mossoul), n° , p. 95-96.

(170) E. S. DROWER, *Peacock Angel* (London, 1941), p. 57.

(171) ISMA'IL BEG CHOL, *The Yazidis Past and Présent* (en arabe) (Beyrouth, 1943) p. 10.

(172) E. S. DROWER, *op. cit.* p. 182.

(173) Pour cela, on jette dans l'eau de la source un morceau de paille enveloppé d'un chiffon. Quand tout est pourri, la verrue est guérie. J. FIEY, *art. cité*.

(174) Voici quelques noms relevés dans M. GARZONI, *Grammatica e vocabolario della lingua kurda* (Roma, 1787), *passim*. La plupart de ces noms ne se trouvent pas dans le dictionnaire kurde-russe de Q. Kurdoev: absinthe, *mecewer*; absinthe pontique, *giya bend*; ail, *sîr*; anis, *anîsân*; balsamine, *belesan*; bardane, *tehegez*; basilic, *rihan*; bette, *selk*; betterave, *sêlîm tirşiya*; buglosse, *zmanê ga*; camomille, *beybûn*; cannelle, *kekule*; câpre, *kabar*; casse *xiyarçenber*; céleri, *kerêfis*; chicorée sauvage, *weselok*; coloquinte, *hendel*; concombre d'âne, *xiyar sa*; coqueret, *pekusk*; coriandre, *ktşnş*; endive, *hendibe*; *giya girê*: épurge, *genekereçek*; genièvre, *êvrîst*; gingembre, *zencîbil*; girofle, *kerinfol*; gomme gutte, *rawentcîni*; guimauve, *hêro*; laitue, *xas*; marjolaine, *bizirengoş*; mauve, *tolik*; menthe domestique, *nana*; menthe sauvage, *pûnk*; millet, *garis*, *tale*; myrte, *mîtek*; moutarde, *xerdel*; opium, *efyon*; pavot, *botînk*; panic (ortie), *gezîng*; plantain, *ewezar*; pourpier, *perbîna*; raifort, *tivir*; réglisse, *mekûk*; résine, *cawî*; rhubarbe, *rawent*; ricin, *genek*; rue, *sîdap*; rue sauvage, *hermele*; safran, *zafirân*; séné, *sinameki*; sésame, *kuncî*; sureau, *giya genî*; tragacanthé, *gûnî*.

(175) D'après G. CAMPANILE, *op. cit.* p. 118 et sv., les Kurdes mastiquent le galanga pour se fortifier les dents; la sauge provoque la sueur et prévient l'attaque d'apoplexie; les graines d'agnus castus sont efficaces pour les règles des jeunes filles; les feuilles d'anémone ouvrent les vésicatoires, celles de l'ammi rendent fécondes les stériles et celles de la jusquiame donnent un sommeil et des rêves tranquilles; la patience apaise l'acidité et excite l'appétit; la nymphéa éteint les chaleurs internes; la racine de saturione ou orchis accroît la vigueur naturelle. La verveine, assez rare, est appliquée avec profit sur la rate, au lieu de la ciguë qui est inconnue; le cerfeuil, rare aussi, est un stimulant du cœur. L'absinthe abonde et les Kurdes en abusent pour se fortifier l'estomac. Le ricin est aussi abondant. On fait usage de son huile en teinture, en onction pour les rhumes obstinés et aussi pour la colique. L'abrotone ou aurone aurait la vertu de tenir les poisons éloignés de l'eau près de laquelle on la garde. Enfin les bergers se servent comme purgatifs de suc de tithymale mêlé de moût cuit. Certains le remplacent par le suc de la coloquinte ou les graines d'épurga, ce qui n'est pas sans danger. — Le père s'étend ensuite sur les particularités de la mandragore, *giyabanok*, et les croyances qui y sont attachées. Sur ce point, cf. Th. Bois, *La Religion des Kurdes*, dans P.O.C. (Jérusalem), XI (1961), fasc. II, p. 130.

(176) Dr. L. MARQUIS, *Chronique médicale*, dans *L'Orient* (Beyrouth), n° 6521 du 16 sept. 1948: «En vieillissant l'acidité du pain augmente et il finit par être envahi par des moisissures (*penicillum glaucum*, etc.). Ce sont des champignons qui ont donné naissance à la pénicilline. Mais l'utilité de ces champignons était connue et ils étaient employés empiriquement longtemps avant la découverte de ce miraculeux produit. J'ai souvent entendu de vieilles femmes, surtout en Arménie, mais aussi à Karpouth, à Arzeroum, à Diarbékîr et à Baghdad, qui conseillaient du pain moisi très vert, pour des cas de maladies très graves. Et elles insistaient en assurant que plus le malade en absorberait, plus il avait de chances de guérir».

(177) HEREKOL AZIZAN, *art. cit.* p. 544. — Sur les maladies, les soins, la médication, la mort et l'enterrement chez les Kurdes de Transcaucasie, E.

EV DAL, *op. cit.* p. 98-106. Voici, à titre l'exemple, comment EREB ŞEMO, *op. cit.* p. 40-41, rapporte les soins prodigués à son frère qui se mourait de phtisie : « Mon père s'en fut chercher le *hakim* qui lui conseilla de bien charger le foyer, d'égorger un mouton, de l'écorcher et, après avoir enveloppé mon frère dans la peau, de le tenir au-dessus de l'orifice du poêle et de répéter plusieurs fois l'opération. Mes parents exécutèrent minutieusement l'ordonnance. En outre, le rebouteux fit à mon frère plusieurs saignées, fit bouillir de la chaux dans du lait et, avec ce mélange, fit des cataplasmes sur la poitrine de mon frère. Mais cette médication se montra inefficace. Mon frère s'éteignait. Mon père, attristé s'adressa alors à plusieurs reprises aux *pir* et aux cheikhs, mais ceux-là non plus ne purent venir en aide au malade qui mourut bientôt ». — Dans *Berbang*, p. 77, le récit est très abrégé et le recours aux cheikhs est supprimé.

(178) Rev. WIGRAM, *op. cit.* p. 146 et 133.

(179) Quand les Kurdes venaient à notre dispensaire de Mar-Yacoub, c'est sur place qu'ils prenaient leur dose de 'sel anglais', par exemple. WIGRAM, *op. cit.* p. 173, fait remarquer que le Kurde a besoin d'une médication énergique. Par rapport à la dose normale, le coefficient de médicament est 3 chez les Assyriens, mais 5 pour les Kurdes !

(180) Ce que A. BENNAMOUN écrit sur *Les Musulmans devant l'hôpital moderne* (en Algérie), dans *L'Afrique et l'Asie*, n° 55 (3/1961), p. 23-30, se retrouve pour une part dans le milieu kurde et Mme Hansen signale à plusieurs reprises, p. 139 et 174, que le père de son interprète refusa de faire venir un médecin pour les malades de la famille, lors d'une épidémie de grippe, en 1957.

(181) Les Kurdes sont des gens reconnaissants. Les malades qui venaient consulter et chercher des remèdes à notre dispensaire de Mar-Yacoub, parfois à plusieurs et même jusqu'à douze heures de cheval, offraient toujours quelque chose, souvent des fruits ou des œufs en remerciement. Les Yézidis présentaient ordinairement un coq. Si le malade guérit sa reconnaissance se manifesta toujours et parfois de façon pittoresque et inattendue. WIGRAM, *op. cit.* p. 329, rapporte qu'ayant refusé les deux *mécédî* (ou sept shillings) qu'un Kurde lui offrait comme prix d'une dent arrachée, celui-ci lui dit : « Vous êtes chrétien et moi musulman. Quand j'arriverai au Paradis, j'aurai droit à soixante-dix houris et vous à aucune, là où vous irez. Eh ! bien, je vous en réserve deux sur ma part ! » — De son côté, le P. CAMPANILE, *op. cit.* ch. IV, art. 4., qui avait guéri d'une maladie mortelle un agha kurde de Soran, se vit offrir en cadeau une des jeunes épouses de ce chef. Sur son refus, qui étonna fort le Kurde, il reçut une jument en échange. Par contre, le même père (chap. II, art. 3) signale comment le P. Ruvo missionnaire dominicain lui aussi fut tué de vingt-deux coups de poignard et jeté dans le Tigre, en 1785, par l'Emir de Djézireh, parce qu'il fut soupçonné d'avoir empoisonné le frère du Beg, qui mourut après avoir absorbé une cuillerée de compote de pomme que le père lui avait ordonné.

(182) Sur les coutumes funèbres chez les Kurdes en général, G. CAMPANILE, *op. cit.* ch. III, art. I ; B. NIKITINE, *op. cit.* p. 115-118 ; chez les Kurdes Moukri, O. VILCHEVSKY, *art. cit.* 214-218 ; T.F. ARISTOVA, *art. cit.* ; chez les Yézidis, TH. BOIS, *Les Yézidis et leur culte des morts*, dans *Cahiers de l'Est* (Beyrouth) n° 7, 1947, p. 52-53 ; R. LESCOT, *op. cit.* p. 154-156 ; E.S. DROWER, *op. cit.* p. 98-98 ; 105 ; 185-186, etc. ; S. DAMLOOJI, p. 70-72 ; Funérailles d'enfants, H.H. HANSEN, *op. cit.*, p. 139-143.

(183) Ces détails pittoresques sont rapportés dans la fameuse légende *Memê Alan* (éd. R. LESCOT, Beyrouth, 1942), vers 3477-3489. Dans le même poème on signale également les tresses sur les tombes (v. 3461, 3631), le lavage des cadavres (v. 3548), les cérémonies de deuil (v. 3626-3632).

(184) Cf. CAMPANILE, *op. cit.* ch. III, art. 3. Après un siècle et demi, ces coutumes n'ont point changé. En juillet 1953, un ancien ministre libanais, originaire de la tribu kurde des Hasenan, Mohamed Abboud Abd ul-Rezzaq, fut tué à Beyrouth, sur le perron du Palais du Président de la République. Le père de la victime, Mahmoud Agha de Akkar, jura que son fils ne serait enterré avant la mort de l'assassin, un certain Mahmoud el-Cheikh, à la solde de Suleiman Ali, autre ex-ministre libanais. cf. Y. MALEK, *Crime du siècle de la ruse* (en arabe), Beyrouth, 1953.

(185) Chez les Yezidis, le fossoyeur, *tirkkol* ou *gorkol*, creuse la tombe jusqu'à la hauteur de son cou, s'il s'agit d'une femme; jusqu'à la hauteur de sa poitrine, s'il s'agit d'un homme. E.S. DROWER, *op. cit.* p. 185.

(186) Telle cette élégie dont l'émir C. Bedir-Xan avait publié le texte kurde et dont j'ai donné la traduction française dans mon art. *Yézidis*, p. 30.

(187) On pourra lire par contre, dans *Hawar*, n° 30 (1er juillet 1941) l'élégie de Hadjo Agha, *Diljiniya Haco Axa*, par EHMED NAMI, p. 473, et celle composée pour son fils, *Şina Kurê minê Xurşîd*, par CEGERXWIN, *Sewra Azadî* (Damas, 1954), p. 170-171.

(188) Rev. WIGRAM, *op. cit.* p. 15-16.

(189) Cf. E. S. DROWER, *op. cit.* p. 37.

(190) Cf. mes articles sur *Les Yézidis*, p. 14-15 et *La Religion des Kurdes*, p. 28-30.

(191) G. HUBBARD, *From the Gulf to Ararat* (London, 1917), p. 222.

(192) V. MINORSKY, *Notes sur la secte des Ahl-é Haqq*, dans R.M.M. 1920-1921. Tiré à part (182 p.), p. 38.

(193) H. MASSE, *op. cit.*, p. 116-117 et 508.

(194) Moscou, 1952. Éd. française (Moscou, 1955), p. 190.

(195) Voir ces formules, par ex., dans M. GARZONI, *op. cit.*, p. 64-65; R. F. JARDINE, *Bahdinan Kurmanji* (Baghdad, 1922), p. 63-64. D'après WIGRAM, *op. cit.*, p. 278, durant ces jours, la famille est assise autour du foyer «littéralement dans les cendres», à se lamenter doucement. Parfois l'un d'eux se lève brusquement et pousse un cri. «Tout visiteur qui veut exprimer sa sympathie, prend du foyer une pelletée de cendres et la verse sur la tête de ceux qui sont dans le cercle». — Voici la formule de condoléances utilisée par la rédaction du journal *Reya Taze* d'Érivan: «*Kolêktîva gazêta «Reya Taze» serxweşiyê dîde xebatçiyê rêdaksiya X, bona wefalbûna apê wî Y»*. Ou encore: «*X, Y, Z serxweşiyê didin A, B, C X, bona wefalbûna babê wan D X»*.

(196) E. S. DROWER, *op. cit.*, p. 97-98; R. LESCOT, *Enquête*, p. 72.

(197) G. CAMPANILE, *op. cit.*, ch. III, art 1, p. 83-86. Mme HANSEN, *op. cit.*, p. 140-141, considère ces lamentations funèbres comme des coutumes païennes, contraires aux préceptes de l'Islam.

(198) W. A. WIGRAM, *The Assyrians and their Neighbours* (London, 1929), p. 7.

(199) Ces différents témoignages ont été relevés par L. RAMBOUT, *Les Kurdes et le Droit* (Paris, 1947), p. 117-121.

(200) Cité par B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 78.

La religion des Kurdes

par le père Thomas Bois, o.p.

Un chrétien occidental est souvent plus ou moins dérouteré lorsqu'il débarque au Levant. Ce n'est qu'au Liban qu'il pourra voir pointer dans les villages des montagnes les petits clochers des églises maronites. Ailleurs les minarets lui rappellent qu'il n'est plus en chrétienté, mais en terre d'islam. S'il lui arrive de pénétrer dans une église du pays, sa surprise n'en est pas moins grande. Il avouera qu'il n'a rien compris aux cérémonies et il n'est pas loin de croire, et de dire, qu'il s'agit sans doute de chrétiens hérétiques pour oser prier en une langue à laquelle il n'est pas habitué. Si on lui affirme qu'on peut être bon chrétien et bon catholique et prier en grec, en syriaque ou même en arabe, il finira bien par se laisser convaincre; mais en son for intérieur il gardera souvent comme un regret de voir l'unité des chrétiens compromise, à ses yeux, par ces diversités de langues, de liturgies, de hiérarchies. Pourquoi, se dira-t-il, toutes ces divergences qui ne peuvent être que faiblesse et infériorité en face du bloc musulman? Car cet occidental, déjà si peu instruit de la situation de l'Eglise en Orient, ne l'est pas davantage en ce qui concerne l'islam. Ici encore il s'imagine posséder quelques lumières. L'islam, c'est Mahomet, le coran; l'islam, c'est les Arabes! Il lui faudra bientôt déchanter. En effet, l'islam n'est pas les Arabes, bien que leur langue soit officielle en islam, pas plus que l'Eglise n'est sa branche latine; et les Arabes ne sont pas l'islam. Ils n'en sont même qu'une infime minorité, à peine 6%, 25 millions sur 400 millions de musulmans (1).

C'est à la religion des Kurdes que nous avons consacré cette étude. Les Kurdes sont une fraction importante (au moins 8 ou 9 millions), mais assez peu connue, du monde musulman, où ils sont encastrés entre l'Iran chiite, la Turquie, plus ou moins laïcisée, et les Arabes d'Irak et de Syrie sunnites. On peut déjà prévoir qu'à ce carrefour de l'islam, la religion des Kurdes risque d'avoir des aspects particuliers qui les distinguent de leurs voisins et qui restent ignorés de beaucoup.

Nous verrons donc successivement: 1. — Le vocabulaire des Kurdes et ses résonances religieuses; 2. — La religion des Kurdes

(1) Voir sur ce point dans la collection Que sais-je? (P.U.F.): D. SOURDEL, *L'islam* (1956) et V. MONTEIL, *Les Arabes* (1957). Lire surtout P. RONDOT, *L'islam et les musulmans d'aujourd'hui* (Ed. de l'Orante, 1958).

Proche-Orient Chrétien (Jerusalem) XI, 1961, p. 105-126.
Revue de l'Est et de l'Asie
Page II

avant l'islam ; 3. — Les Kurdes sous le croissant : orthodoxie musulmane ; 4. — Le Kurdistan mystique : Cheikhs et confréries ; 5. — Les Kurdes évadés de l'islam : sectes hérétiques ; 6. — Croyances superstitieuses et survivances païennes. Enfin dans notre conclusion nous dirons deux mots des Kurdes chrétiens.

I.

Le vocabulaire des Kurdes et ses résonances religieuses.

1. *Salutations et souhaits.*

À écouter parler un Kurde, comme aussi bien tout oriental, on a l'impression qu'il est extrêmement dévot. Il ne peut ouvrir la bouche sans faire intervenir la divinité. Qu'il s'agisse de salutations, de souhaits, de malédictions aussi, Dieu est toujours là. On entreprend tout 'au nom de Dieu', 'si Dieu veut', 'à la grâce de Dieu', 'par l'ordre de Dieu', 'pour l'amour de Dieu', 'Dieu aidant', car 'Il est miséricordieux et clément'. — C'est à lui qu'on demande de récompenser ceux qui nous ont fait quelque bien : 'Dieu te tienne en sa garde', 'Dieu t'enrichisse', 'Dieu te conserve ton fils', 'Dieu te protège', 'Dieu inscrive tes bienfaits', 'Dieu mette en ordre tes affaires', 'Dieu t'épargne', 'Dieu soit content de toi'. — Aux visites de condoléances on dira : 'Que Dieu soit la force de ton cœur'. 'Que Dieu protège tes années'. — Mais c'est à Lui aussi que l'on confie le soin de sa vengeance : 'Dieu t'accable de malheurs', 'Dieu est un juste vengeur'.

Un tel langage, sans doute, s'il exprime une certaine attitude religieuse, est loin d'être la preuve d'une véritable confiance en Dieu. Ce sont là plutôt des formules toutes faites qui ne présument rien des sentiments les plus intimes.

2. *Les proverbes.*

Les proverbes, plus spontanés, peut-être, donnent déjà un autre son de cloche.

Certes Dieu est grand : 'La grandeur est à Dieu' et tout ce qu'il fait est bien fait. 'Dieu existe, qu'importe ce qui est arrivé'. — Dieu bâtit le nid de l'oiseau aveugle. — Dieu veille à la nourriture des hôtes. — Lorsque deux amis sont loyaux l'un envers l'autre, Dieu est le troisième, c'est-à-dire que Dieu les aide. — Mais il ne faut pas nous attendre à être servis par Dieu, si nous ne faisons rien de notre côté : 'Tout ce qui n'est pas pour Dieu, Dieu n'est pas pour lui'. — 'L'homme propose ; Dieu dispose. 'A toi d'agir ; à Dieu de bénir'. Et malgré cela, la Providence n'intervient pas toujours lorsque nous le souhaiterions : 'Comme l'aveugle voit Dieu, ainsi Dieu le voit'. C'est peu assurément. Bien mieux : 'Dieu donne de la viande à qui n'a plus de dents'. Et enfin : 'Quand Dieu

s'enquit de notre sort, notre linceuil était déjà pourri'. On n'est pas plus désabusé.

Si telle est sa mentalité, on peut bien se douter que le Kurde s'appuiera d'abord sur lui-même : 'Lion, ne compte que sur ta griffe'. Les moyens spirituels ne viendront qu'ensuite, ou à côté, des moyens humains (2). Mais ils viendront quand même et le Kurde aussi a une religion plus positive.

II.

La religion des Kurdes avant l'islam.

1. Magisme et zoroastrisme.

La religion du pays que nous appelons aujourd'hui Kurdistan et qui fut celui des Mèdes est le magisme. L'inscription du tombeau de Darius à Bisoutoun et que les Persans d'aujourd'hui appellent Naqsh-i-Rustam, rappelle le pouvoir du grand dieu Ahura-Mazda, le 'Seigneur Sage', dont la grâce a permis à Darius de conquérir tous les peuples qu'il cite abondamment. Ce grand dieu n'était pas le seul d'ailleurs et on citera bientôt à côté de lui d'autres divinités : Mithra, dieu du soleil, du contrat, de la rédemption, et Anahita, déesse des eaux, de la fécondité et de la procréation. On adorait aussi toutes les forces de la nature et on vénérait les dieux par des sacrifices sanglants qui ne pouvaient être accomplis sans le secours des mages. La confrérie de ces derniers, probablement d'origine mède, détenait certains privilèges politiques et surtout religieux. Les mages reconnaissaient deux principes : le Bien et le Mal : Ahura-Mazda ou Ormezd et Ahriman. Ils pratiquaient l'exposition des cadavres et préparaient une boisson enivrante, le *haoma*, qui faisait partie des rites religieux perses. Ils célébraient leurs cérémonies en plein air, mais ils possédaient aussi quelques temples en forme de tour carrée, avec une seule chambre surélevée, où les mages entretenaient le feu sacré.

Cette religion mazdéenne fut réformée, à l'époque achéménide, par Zarathushtra, Zoroastre, comme nous disons en français. Les Kurdes l'appellent *Zerdest*. Ce prophète de l'ancien Iran serait né dans le pays Moukri, en plein Kurdistan, en 660 avant J.-C., et aurait vécu jusqu'en 583. La prédication de Zoroastre est conservée dans les *Gâthâs*, contenus dans l'*Avesta*, livre sacré des Parsis. Ce sont des œuvres lyriques qui transmettent la doctrine du réformateur. On y rejette les sacrifices sanglants et l'usage du *haoma*, mais on conserve le sacrifice du feu, 'symbole de la justice et de la lutte contre

(2) Les notations de ces deux paragraphes sont une reprise de mon étude : *L'âme des Kurdes à la lumière de leur folklore* (Beyrouth, Cahiers de l'Est, 1946, n° 5 et 6). Tiré à part, 57 pages (Paris, Maisonneuve), p. 47-48).

les forces du mal' (3). Tout homme, en effet, doit choisir entre la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, Ormezd et Ahriman. On doit être bon pour les animaux. 'Bonne pensée, bonnes paroles, bonnes œuvres, voilà la triade qui renferme la morale zoroastrienne' (4). Le zoroastrisme devint la religion officielle de la Perse sous les Sassanides (224 à 652), jusqu'au jour où l'islam le supplanta.

2. *Christianisme nestorien.*

Mais auparavant déjà une nouvelle religion s'était heurtée à la religion officielle. En effet, les Actes des Apôtres (II, 9) nous citent des pèlerins parthes, mèdes, élamites et mésopotamiens qui se trouvaient à Jérusalem lors de la Pentecôte et qui durent faire connaître la voie nouvelle du Christ dans leur pays d'origine, c'est-à-dire le Kurdistan. L'apôtre saint Thomas, d'après la légende, aurait évangélisé cette région. Il fut relevé dans son apostolat par Addaï, l'un des 72 disciples, puis par son disciple Mari qui aurait prêché entre le Tigre et le petit Zab, avec son centre à Arbil. Et cela au temps des Arsacides. Labourt dit pourtant qu'avant l'avènement de la dynastie sassanide l'empire perse ne contenait pas de communautés chrétiennes organisées. D'après la *Chronique d'Arbelles*, qui serait du VI^e siècle, il y aurait eu cependant sept évêchés en Adiabène (5), avant la chute des Arsacides, et, dès l'an 224, il y avait plus de vingt sièges épiscopaux en Perse (6). Mar Mari d'Ourfa († 226), aurait de son côté converti à Shahrgeret, entre Dakouka et Arbil, le roi et son peuple 'qui adoraient des arbres et sacrifiaient à une image en cuivre'. En tout cas, le siège de Séleucie-Ctésiphon, qui deviendra siège du catholicos, existait avant la fin du III^e siècle. Sous Sapor II (309-363), les chrétiens subirent une terrible persécution à l'instigation des mages. Ces martyrs de Perse, comme on les désigne communément, principalement membres du clergé, habitaient presque tous le Kurdistan d'aujourd'hui. Au début du V^e siècle, l'Eglise est réorganisée et nombreux sont les évêques du Kurdistan qui assistent au concile de Séleucie en 410, sous le règne de Yazdegerd I^{er}, si favorable aux chrétiens que les historiens persans l'ont qualifié de 'pécheur et d'impie' (7). Parmi ces évêques de la province d'Adiabène, citons ceux d'Arbelles, de Beit-Nouhadra, de

(3) Cf. DUCHESNE-GUILLEMIN, *La Religion iranienne*, p. 103, dans *Les Religions de l'Orient Ancien* (Coll. Je sais, Je crois, n° 141, 1957).

(4) R. GHIRSHMAN, *L'Iran des origines à l'islam* (Payot, 1951), p. 142.

(5) On sait que Tatien, l'auteur du *Diatessaron* (172), était originaire de l'Adiabène et sujet du roi des rois.

(6) E. TISSERANT, art. *Nestorienne (l'Eglise)*, dans *DTC.*, col. 163.

(7) *Ibid.*, col. 171.

Beit-Bagash, de Beit-Dasen, de Ramônin, de Beit-Mahqert (8). Mais le fils de Sapor, Behram V, l'onagre, (420-440), recommence la persécution. Les victimes furent nombreuses et malgré cela, Mar Saba († 485) convertira des Kurdes qui étaient adorateurs du soleil. En 486, c'est en plein Kurdistan, à Beit-Adhré, devenu depuis lieu de résidence des émirs Yézidis, que le patriarche Acace réunit le synode. On voit par là, que, malgré toutes ces épreuves et misères, la vie chrétienne continuait, se développait et même s'épanouissait de plus en vie monastique. En effet, à côté des simples fidèles, les actes des martyrs font mention de 'fils et filles du pacte', consacrés à Dieu, vivant dans le célibat et s'adonnant à la prière, à la lecture, à l'étude et au jeûne. — La région montagneuse qui borne le plateau iranien fournissait des 'déserts' en abondance où pouvaient vivre des ascètes isolés ou ermites (9). Une légende veut qu'un moine égyptien, Mar Awgên ou saint Eugène vint organiser cette vie monastique à partir de Nisibin. — Ces couvents furent des pépinières de théologiens et de pontifes. Arbelles avait une école célèbre de théologie. Beaucoup de futurs patriarches étaient d'anciens moines. Plusieurs même venaient du magisme, ce qui leur permettait de mieux combattre les anciennes croyances. Aba 1^{er}, patriarche de 540 à 552, a écrit ainsi un traité sur les usages matrimoniaux des zoroastriens; David, d'abord moine de Beit-'Abé, puis évêque des Kurdes, a écrit le *Petit paradis*, ouvrage synthétique sur les moines orientaux; Ichoyahb II (628-643), dans une lettre dogmatique au rabban Abraham le Mède, y condamne les chalcédoniens (10). Quoi qu'il en soit, de nombreux monastères s'élevèrent sur la terre du Kurdistan, même après l'apparition de l'islam. On peut y compter les ruines de peut-être une centaine de couvents qui, à l'époque, étaient peuplés de moines jacobites ou nestoriens. Ces couvents se maintinrent, plus ou moins florissants, jusqu'à l'invasion de Tamerlan qui, plus que l'islam, est responsable de leur décadence et de leur disparition (11). Seuls subsistent aujourd'hui les couvents de Rabban Hormez, près d'Alcoche, ceux de Mar Matta, de Mar Behnam, de Mar Yakoub, aux Dominicains, et celui de Mar Yohanan et Icho Sabran, devenu le tombeau de Cheikh Adi et principal sanctuaire des Yézidis.

(8) C'est également dans le Kurdistan d'aujourd'hui, à Siirt, près de Bitlis, en Gordyène, que certains historiens font naître le célèbre Jean Cassien (350-432), dont les Conférences eurent tant de succès dans les monastères latins du moyen âge. Mais tout le monde ne partage pas cet avis. Cf. CH. CRISTIANI, *Jean Cassien* (1946), t. I, p. 58, note 33.

(9) E. TISSERANT, *op. cit.*, col. 184.

(10) *Ibid.*, col. 269, 272, 281...

(11) Cf. J M FIEY, o.p., *A la recherche des anciens monastères du nord de l'Irak*, dans POC., IX (1959), p. 97-108.

III.

Les Kurdes sous le croissant ou l'islam orthodoxe.

Lors de leur entrée au Kurdistan, les troupes de l'islam se sont donc heurtées à une population dont la religion officielle était le zoroastrisme, mais où se trouvaient aussi bien des îlots de chrétiens. La chute de la dynastie sassanide (652) favorisa le déclin de la religion du roi des rois et de ses sujets, et bien des motifs d'ordre politique ou social favorisèrent le passage des adorateurs du feu à la religion des conquérants envahisseurs. Le souvenir de cette conversion, plus ou moins brutale, est conservé dans un texte kurde très ancien, en vers, gravés en caractères pehlevi, dit-on, sur une amulette :

Les temples d'Ormezd sont démolis.

Les feux sont éteints.

Les grands se sont cachés.

Les cruels Arabes ont mis les Kurdes en déroute.

Les Kurdes se retirèrent aux limites de Chahrizor.

Les femmes et les filles furent faites prisonnières.

Les héros furent tués en embuscade.

La loi de Zerdest resta sans mains.

Ormezd n'a plus de clémence pour personne (12).

D'autres adorateurs du feu passaient, eux, à la religion chrétienne, car les chrétiens du Kurdistan, de l'Adiabène et de l'Azerbaïdjan, ne semblent pas avoir été directement inquiétés dans l'ensemble et, en tout cas, furent plus fidèles dans leur foi que leurs coreligionnaires du Fars et du Golfe Persique.

1. *Sunnites chaféites.*

Les Kurdes devenus musulmans, bien qu'ils aient plusieurs fois participé à des mouvements hérétiques des Khârijites, n'ont pas suivi les Perses dans le schisme chiite et sont restés adhérents de la *sunna*. C'est sans doute une des raisons qui ont fait opter, au XVI^e siècle, les Kurdes en faveur du sultan Selim contre son antagoniste, le chah Ismaïl, qui fit du chiisme la religion d'Etat de son empire séfévide. En Iran pourtant quelques familles princières, spécialement les princes d'Ardalan, adhérèrent au chiisme, mais leur peuple même ne les suivit pas en cette voie.

Musulmans orthodoxes par conséquent, les Kurdes suivent en outre l'école juridique (*fiqh*) de Chaféi (767-820). Cette école récuse l'opinion personnelle (*ra'y*) et ses motivations secondaires de préfé-

(12) B. NIKITINE, *Une apologie kurde du sunnisme*, dans *Rocznik Orientalistyczny*, t. VIII, str. 116-160 (Lwow, 1933), tiré à part, p. 11, note 18.

Texte kurde, de Dersinî, Kurdistana Tarihine Dizin, f. 23-240

rence (*istihsân*) ou d'utilité publique (*istislâh*) pour s'appuyer sur le consensus (*ijma'*), non seulement des docteurs de Médine, mais des docteurs vivant à une époque donnée. Elle a donc en fait un principe d'élucidation toujours ouvert. C'est à partir et à l'aide de ce consensus, référé aux textes du Coran et de la *sunna*, que doit s'opérer le raisonnement par analogie (*qiyas*).

2. Kurdes, pieux musulmans et ulémas célèbres.

Au cours de l'histoire, les chefs Kurdes firent souvent montre d'un réel zèle musulman. Au Caire, par exemple, Saladin fit construire non seulement des mosquées, mais aussi de nombreuses *medresseh*. Et d'autres princes, comme Mozafer ed-Din Kokbori à Arbil, ou Chems ed-Din à Bitlis, et bien d'autres à Djézireh, Zakho, Khizam, Akhlat ont édifié à qui mieux mieux de multiples écoles d'où sont sortis des ulémas célèbres en théologie ou en droit. On pourrait citer et citer des listes de théologiens ou de juristes, d'historiens, de savants qui ont laissé un nom et dont les ouvrages font autorité. C'est Isa Hakkarî († 1189), Taki ed-Din Sharezorî, mort à Damas en 1245, Mawlana Muhiy ed-Din Akhlati, qui participa à la construction de l'observatoire de Maragha au XIII^e siècle, Abdallah el-Kurdi du Sindjar. Au XVI^e siècle, le Kurdistan comptait de nombreux centres islamiques. A Bitlis, Chems ed-Din avait la renommée d'un saint François musulman. Pendant ses ablutions rituelles, les oiseaux et les bêtes sauvages venaient s'abreuver dans la paume de sa main. A Djézireh, Mawlana Seyid Ali avait la réputation d'être aussi instruit dans les sciences exotériques (*zâhir*) des docteurs de la loi, que dans les sciences esotériques (*bâtin*) des soufis. Le cimetière d'Ayoub à Istanbul et celui de Scutari, sur la rive orientale du Bosphore, renferment les tombeaux de nombreux Kurdes qui, au temps de l'empire ottoman, avaient occupé le poste de Cheikh el Islam. Parmi des juristes connus surtout parce qu'ils ont prononcé chacun une *fetwa* célèbre à l'encontre des Yézidis, le cheikh Abou Séoud el Amadi (1490) et le cheikh Abdallah el Rabatki (1724).

L'université d'El-Azhar, au Caire, a toujours compté des Kurdes dans son corps professoral. Abd as-Salam al-Mardini était alchimiste et a laissé un ouvrage manuscrit sur le sujet. Seyid Abd er Rehman el Huseyni, surnommé Mewlewi ou Medûmî, originaire de Senna, y professait vers le milieu du XIX^e siècle. On a publié de lui en 1934 un ouvrage de théologie écrit pour une part en *gorani* et le reste en persan et en arabe. Un autre Kurde de Senna, Muhiy ed Din Sebri Ne'îmi, a publié l'ouvrage de son compatriote. Il vécut lui-même trente-six ans à El Azhar et avait écrit et publié des travaux sur Avicenne, Râzi, Ghazali, etc. (13).

(13) Sur ces différents points, voir B. NIKITINE, *Les Kurdes, étude sociologique et historique*, 360 p. (Paris, Impr. Nationale, 1956), p. 210.

3. *Un peuple fidèle, sans fanatisme.*

Mais si l'élite musulmane kurde fait montre d'une belle érudition que nous n'avons pu que signaler, que penser de la masse ?

Ici les observateurs sont unanimes à déclarer que le Kurde, dans son ensemble, n'est pas tellement dévot et, en tout cas, est beaucoup moins fanatique que d'autres musulmans, malgré les apparences. On connaît le proverbe turc : 'Comparé au mécréant, le Kurde aussi est musulman'. Il est certes fidèle aux grandes pratiques rituelles de l'islam. Un cheikh inconnu, originaire du Behdînan, entre Zakho et Amadia, a composé, à la fin du XVIII^e siècle, un long poème kurde de soixante-trois stiques où, après avoir rappelé les obligations du pèlerinage, du jeûne, de la dîme, il insiste sur la prière et en expose les six conditions, les treize bases, les six parties et les formules. On trouve aussi en kurde un certain nombre de poèmes religieux, des *mevlûd*, destinés à être chantés ou récités lors de la fête de la naissance du prophète. Il en est d'anciens, comme celui du Mela Ehmed de Batê (1417-1459), et de plus récents, comme le *Merlûd el Nabî*, publié au Caire, en 1904, par Ahmed Ramiz, ou le *Merlûda Nebî* de Osman Effendi (1900), en langue dumili ou zaza, et que l'émir Celadet Bedir-an a publié à Damas, en 1933 (48 p.). Cheikh Mohamed Khal, qui a traduit et commenté le coran en kurde, a composé aussi un *Nouveau récit de la naissance du prophète* (1937). Un autre Kurde irakien, Mela Mohamed Rechadê Miftî, a publié également *Merlûdname*, à Arbil en 1952.

Mais si le Kurde moyen n'omet jamais de circoncire ses fils, il est moins strict dans l'accomplissement des prières quotidiennes et dans l'observance du ramadan. S'il répugne aux Kurdes, tout comme aux Assyriens d'ailleurs, de manger de la viande de porc, ils n'ont souvent pas de scrupule à boire de l'arak. Dans certaines sectes l'usage du vin est d'ailleurs autorisé. Ce n'est que dans les villes importantes qu'il y a des mosquées-cathédrales (*cami*) ; dans les villages, il n'y a bien souvent qu'une petite mosquée (*mescîd*) ou mieux *mizgeft*. Si ce sont des Kurdes qui, au temps du sultan Abd ul-Hamid, étaient chargés de la police de la route du *Hadj*, c'est-à-dire de la Mecque, les Kurdes qui ont fait le pèlerinage sont relativement peu nombreux. Du moins ceux qui portent le titre de *Hadjî* n'abondent pas. On ne peut guère généraliser, mais il est de fait que la dévotion kurde a varié avec les époques et avec les régions. L'émir Kamiran Bedir-Khan a publié un petit catéchisme : *Dersên Serîetê* (1938), et traduit le coran et de nombreux *hadîth* en kurde ; mais la pratique, la dévotion et même la foi ont bien diminué chez beaucoup de Kurdes évolués d'aujourd'hui. Evidemment l'usage liturgique de la langue arabe est certainement un handicap pour les gens du peuple, peu instruits en général, et leurs pratiques religieuses risquent de tourner au formalisme. Pourtant l'humour kurde ne perd jamais ses droits et le paysan ou le montagnard n'est pas

toujours dupe de la science de ses maîtres dont il se moque quelquefois. Voici une petite anecdote qui ne manque pas de sel.

Un mollah était allé sur l'aire d'un paysan qui y vannait son grain. Le paysan dit au mollah : 'Sais-tu bien, mollah, ce que me dit le Cheïtan?' — 'Que te dit-il?', répondit le mollah. — 'Il me dit : 'Prends cette fourche et mets-la dans les mains du mollah!' Le mollah répondit : 'Maudit, c'est impossible. Le diable est ennemi de Dieu. Ce qu'il peut, si c'est bien, il ne le fait pas et, s'il le faisait, il détruirait son trône et son autorité...'

Deux heures plus tard le paysan dit une autre fois au mollah : 'Sais-tu bien, mollah, ce que me dit le Chaïtan?' — 'Que te dit-il?', répondit le mollah. — 'Il me dit : Sors de ton aire et fais-en cadeau au mollah!' Le mollah lui répondit : 'Tu sais quoi? Il n'y a pas un seul empan de terre où le diable n'ait rendu un culte à Dieu. Sans doute lui et Dieu sont-ils un peu brouillés maintenant, mais, en tout cas, c'est une bonne affaire!' (14).

Le Kurde dévot va se rattraper, non point dans les cérémonies musulmanes officielles, où il ne comprend pas grand'chose, mais dans l'enseignement mystique des confréries soufies, qui se sont introduites assez rapidement dans le Kurdistan où elles ont fait de nombreux adeptes.

IV.

Le Kurdistan mystique : cheikhs et confréries.

B. Nikitine fait remarquer (15) que "l'idée religieuse qui se traduit en action chez le Kurde serait plutôt celle du mysticisme, cultivée dans les confréries de derviches. Mysticisme qui, du point de vue dogmatique, n'a jamais mérité la consécration officielle des 'uléma'; mais, du point de vue social, s'est très bien adapté au milieu". Rien de plus exact.

1. Le mysticisme au Kurdistan et son organisation.

C'est très tôt d'ailleurs que le soufisme fit son apparition au Kurdistan. Au XII^e siècle déjà, il était en plein essor. C'est un Kurde, habitant de Qalminî, Abou'l Wafa' el Hulwainî († après 1110) qui le premier reçut en Irak le titre de *Tajd el-'Arifn*. Il avait réuni 40 disciples dont dix-sept princes. Un de ses disciples s'appelait Madjid el Kurdi. Mais bien d'autres Kurdes soufis étaient alors installés au Kurdistan. Les hagiographes musulmans nous en signalent un certain nombre, comme Abou Bekr al-Khabbazi, Abou Mohamed ibn Chunboki, Suweyd as-Sindjari, Ali ibn Wahhab as-

(14) *Roja nû*, Journal kurde (Beyrouth), n° 55 du 3 janv. 1945, p. 4.

(15) *op. cit.*, p. 211 et sv.

Sindjarî, Matar al-Badirani et bien d'autres. Peut-être même est-ce la présence de ce groupe de mystiques, dans les montagnes kurdes, qui a exercé une certaine attraction sur l'installation à Lalesh, dans les monts de Hakkari, de cheikh Adi qui fut, sans le savoir, à l'origine des Yézidis, comme nous le verrons plus loin (16).

Ces pieux musulmans ne se contentaient pas d'étudier le coran par cœur et d'en extraire une théologie (*kalâm*), de se pencher sur la loi coranique (*fiqh*) et d'en tirer les applications pratiques formulées en *fatwa*, ils voulaient sortir de ces études abstraites ou purement juridiques pour se recueillir et, au moyen de l'ascèse, atteindre à l'extase et à l'union à Dieu. Ils exprimaient leurs théories mystiques et leurs procédés ascétiques en de nombreux poèmes que les initiés seuls étaient capables de comprendre. Poèmes allégoriques bien sûr, mais on y observe toujours un élément d'affection humaine et souvent son objet visible partage avec Dieu les appels passionnés du poète. Il faut en dire de même de l'allégorie du vin où la coupe pourpre évoque sans doute l'idée de l'ivresse spirituelle, mais où certains mystiques en employant le langage de la taverne songent aussi bien à l'ivresse littérale qu'à son pendant métaphorique (17). En voici un spécimen de cheikh Ehmédè Nichani, plus connu sous le nom de Melê Cezrî (1407-1481) et dont le *Divan* reste populaire chez les cheikhs et les mollahs plus que dans la masse, à cause de ses difficultés.

Les fils des mages vendeurs de vin, à chaque aurore, viennent à la danse.
 Les buveurs, vidant coupe sur coupe, restent près de la rivière.
 Les tresses des unes répandent l'odeur de l'ambre, les autres sont de douces brunes.
 D'autres encore sont des bijoux pareils à Canope des cieux.
 Les unes sont blondes, beaucoup sont rousses, aux visages de fée, aux yeux de perle.

Voyant que le monde allait de la sorte, je perdis patience et calme.
 M'ayant ravi calme et patience, elle me déchirait le foie.
 Qui m'opprimait ainsi? Elle me ravissait l'âme et le cœur.
 Voici mon âme et mon cœur, voilà ma belle au visage de houri.
 Voilà mon roi! Je suis un mendiant (qui frappe) à sa porte.
 Lorsqu'elle me vit quémänder, l'amie me prit par la main.
 Elle me conduisit à la danse. Ni danse ni musique ne s'interrompirent.
 Le grain de perle me dit: 'Nous sommes tiennes et tu es nôtre!
 En réalité nous ne faisons qu'un, mais le problème est insoluble!'
 Je bus le vin que me tendait sa main. Je m'éveillai seul et ivre.
 Une goutte avait rejoint la mer, mais la mer restait pareille.
 N'écoute pas le vulgaire, ne renonce pas au vin.

(16) Cf. R. LESCOT, *Enquête sur les Yézidis de Syrie et du Djebel Sindjâr*, 282 p. Mémoires de l'Institut français de Damas, V (Beyrouth, 1938), p. 23-24.

(17) A. J. ARBERRY, *Le Soufisme* (Cahiers du Sud, 1952), p. 135-136.

La plupart sont dans l'affliction, la plupart sont frappés de cécité,
Toutes les lettres ont la même origine, si tu les réduis à leur principe.
Chaque lettre devient une ligne ; ôte la ligne, reste le point.
L'Unité absolue, Mela, est la lumière irradiant les cœurs :

C'est là une question difficile à comprendre, et les mystiques restent dans le doute (18).

Dans les écoles mystiques, "les rapports de maître à disciple ne tardent pas à se traduire, chez les soufis, par le pendant caractéristique d'ancien, *cheikh* ou *pir*, et disciple, *murid* ou *shâgird* ; des couvents sont fondés et dotés pour abriter un saint célèbre et ses disciples qui étudient sous sa conduite et servent Dieu avec lui pour une durée plus ou moins longue. L'initiation aux mystères soufis est marquée par le revêtement d'un habit spécial ou *khirqâ* qui symbolise l'adhésion, en même temps que l'agrégation, à une tradition du service divin qui remonte par degrés au prophète Mahomet" (19). Au XII^e siècle, les couvents vont se confédérer dans une vaste confrérie de mystiques (*tariqa*) avouant un maître commun et pratiquant une discipline et un rituel communs (20). Aujourd'hui, l'ordre est présidé de génération en génération par le successeur, *Khalifa*, du fondateur dont la suprématie est reconnue par les chefs des filiales des différents centres. Une minorité restreinte de professionnels réside dans des habitations destinées à l'enseignement et au culte (*Khâneqa* ou *Tékié*) ; l'immense majorité est formée de simples fidèles (des tertiaires, dirions-nous aujourd'hui), vivant dans le monde, qui font acte de présence en participant périodiquement aux cérémonies rituelles de l'ordre (21). Ce sont les *mourid*. C'est d'ailleurs par des particularités rituelles plus que par la doctrine que se différencient les diverses confréries.

2. Les principales confréries.

Le premier de ces ordres fut la *Qadiriya*, fondée par le Kurde Abd-ul-Qadir el Gilanî (1078-1166) et qui ne tarda pas à s'implanter chez les Kurdes. Aujourd'hui encore les Qadiri sont nombreux. Certaines familles de cheikhs sont puissantes et renommées, tels les Talabani à Kirkuk ou les Berifki à Amedia. Le supérieur général de l'ordre, à Baghdad, porte le titre de Naqib al Ashraf (22).

Une seconde confrérie, celle des *Naqshbendi*, fondée par Beha-din de Boukhara (1317-1389), se répandit assez tardivement au

(18) R. LESCOT, *Melaye Djeziri*, dans *Havar*, n° 35 du 12 nov. 1941, p. 16 (564).

(19) A. J. ARBERRY, *op. cit.*, p. 97.

(20) *Ibid.*, p. 98.

(21) *Ibid.*, p. 103.

(22) C. J. EDMONDS, *Kurds, Turks and Arabs* (London, Oxford University Press 1957), p. 63.

Kurdistan, par Mewlana Khalid, pauvre kurde de la tribu Djaff, né à Qara-Dagh en 1779. A la suite d'un songe, il fit le pèlerinage à la Mecque, où il rencontra un derviche tuant ses poux, tel qu'il l'avait vu dans son rêve, et qui lui dit d'aller à Delhi, aux Indes, où il trouverait le chemin du salut. De fait il se mit là-bas à l'école de cheikh Abdallah qui l'initia à la confrérie naqshbendi. Puis il revint dans son pays, à Sulaimani, vers 1808. Là il rencontra beaucoup d'opposition de la part d'autres cheikhs; mais, à la suite de sa prédication, il réussit à attirer dans sa *Tariqa* des membres de la Qadiriya et aujourd'hui les cheikhs Naqshbendi sont plus nombreux et, dans l'ensemble, plus influents que les cheikhs Qadiri. Parmi les familles les plus puissantes, signalons celles des cheikhs de Chamesdin ou Nehri, de Tavailé, de Barzan. La rivalité des deux confréries ne reste pas toujours dans le domaine spéculatif, mais entraîne parfois des complications qui aboutissent à de véritables batailles.

Beaucoup moins influente, parce que plus récente aussi, la confrérie des *Tijani*, formée par Ahmed al-Tijani (1737-1815), en Afrique du Nord, n'a que peu d'adeptes au Kurdistan; elle se recrute surtout chez les Kurdes d'Anatolie, où ils sont une trentaine de mille.

3. *Influence des cheikhs et confiance des mourids.*

L'*influence des cheikhs* dans le milieu kurde, assez fruste et de peu de ressources, est à peine croyable. Un prédicateur adroit, maniant la parole avec facilité, illustrant ou facilitant par ses pratiques l'éducation de la volonté, passant pour disposer d'un pouvoir surnaturel concrétisé par des amulettes et des pratiques de toutes sortes, obtient facilement une certaine influence, même si la ferveur du milieu où il opère est faible. Il y a certainement chez les soufis une méthode d'exaltation de l'homme, une culture de l'enthousiasme, un développement à la fois lyrique et héroïque de la personnalité qui séduit le riche tempérament kurde... Les Kurdes ont accueilli souvent, nous le verrons, des conceptions religieuses, peu conformes à l'orthodoxie musulmane, mais ont gardé certains soucis de morale et ne sont pas sans éprouver du remords à transgresser les lois naturelles élémentaires, qui interdisent le meurtre, le vol, le mensonge. Et cependant c'est la société tribale elle-même qui exige souvent de ses membres pareils moyens violents pour conserver son équilibre. Alors pour concilier ces nécessités tribales avec les obligations morales, le recours au cheikh est commode. On va se repentir auprès de lui, on fait pénitence quelques jours; on donne quelque aumône et l'on repart gaillard (23). C'est le cheikh encore que les mères

(23) Cf. P. RONDOT, *Les Tribus montagnardes de l'Asie Antérieure. Quelques aspects sociaux des populations kurdes et assyriennes*, dans *B.E.O.*, de l'Institut français de Damas, t. VI (1936), p. 43.

vont trouver, si leur fils est malade ou blessé, car il est plus ou moins rebouteux; à lui aussi s'adressent les jeunes filles qui craignent de ne pas voir aboutir leur rêve d'amour; car le cheikh a des remèdes pour tout, et ses talismans et ses amulettes ont plus d'efficacité que ses conseils (24).

La confiance des mourids envers leurs cheikhs dépasse parfois les limites du bon sens. Tel ce disciple qui, à l'affût d'une bénédiction de son cheikh, ramasse le crottin que le cheval du maître vient de laisser tomber et s'en enduit le visage (25). Tels ces mourids du cheikh Mohamed de Barzan, père des cheikhs actuels. Celui-ci leur aurait parlé du Mehdi en termes tels que les disciples se figurèrent que c'était lui-même, mais qu'il ne voulait pas l'avouer. Il avait dit aussi, sans trop de réflexion, que lors de sa rencontre avec le Dadjal (Antichrist), monté sur son âne rapide, le Mehdi volerait. Un vieux disciple voulut en avoir le cœur net. "Allons chercher nos fusils, dit-il. Si notre cheikh est vraiment le Mehdi, nos balles ne lui feront point de mal". De fait, ils lui tirèrent dessus. Par chance, les balles tombèrent de ses vêtements sans l'avoir blessé. Non encore convaincu, le vieux proposa alors de jeter le cheikh du haut de la terrasse: "Qu'est-ce que ça peut faire, puisqu'aussi bien le Mehdi va voler?". Malgré ses cris, on empoigna le cheikh et on le lança en bas. On le ramassa en piteux état et deux jours après il était mort (26).

Ce cheikh Mohamed d'ailleurs n'était qu'un demi-mollah (*niv-mela*), comme on dit au Kurdistan. Il était bègue, et voici comment mollah Said, professeur de Nikitine, et opposé aux soufis par définition, raconte qu'il initiait ses disciples. "Tous les mardis et vendredis, les hommes et les femmes s'assemblent à Barzan et le cheikh fait pour eux le *tevedjough*, c'est-à-dire que le cheikh s'assied parmi ses adeptes et récite toute la lignée des cheikhs de sa confrérie, tandis que les disciples font du bruit, hurlent comme des chiens ou braient comme des ânes. Tout cela est évidemment contraire à la civilité, aux bonnes mœurs et à la raison", concluait le mollah orthodoxe (27).

Un observateur plus objectif, Edmonds, fait remarquer (28) également que, soit par manque d'une haute autorité dans le voisinage, soit par défaut dans l'enseignement, les membres inéduqués de la confrérie des Naqsbendi au Kurdistan semblent être particulièrement enclins à des manifestations d'excentricité.

(24) Cf. Th. BOIS, *L'âme des Kurdes à la lumière de leur folklore*, p. 54.

(25) B. NIKITINE, *Les Kurdes*, p. 214, note 1.

(26) Cf. *L'âme des Kurdes*, p. 52-53.

(27) B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 221.

(28) C. J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 63.

Quoi qu'il en soit, on peut redouter que des cheikhs mal intentionnés n'abusent de la crédulité de leurs disciples ou ne s'en servent à leur profit. En Syrie, au Kurd Dagħ, au nord d'Alep, un peu avant la seconde guerre mondiale, de 1930 à 1940, un mouvement de réveil religieux et de réformes sociales, le *mouroudisme*, dirigé par cheikh Ibrahim Khalil, dégénéra bientôt en jacquerie sanglante contre les Aghas et dut être réprimé par la force (29). Si l'on a pu parfois déceler quelque mouvement de fanatisme chez les Kurdes, c'est que leurs cheikhs les excitaient. Ainsi l'appel à la guerre sainte (*djihad*), dans la région d'Ourmia, durant la première guerre mondiale. On aura aussi remarqué que la plupart des derniers mouvements insurrectionnels, tant en Turquie qu'en Irak, ont été soulevés par des cheikhs, presque tous *naqshbendi* d'ailleurs. Ainsi cheikh Saïd de Piran, cheikh Mahmoud de Sulaimani, cheikh Ehmed et Mela Moustafa de Barzan.

4. Décadence du soufisme.

1514

Il semble d'ailleurs que l'élan mystique ait perdu de son originalité et de sa valeur. Un des derniers auteurs soufis classiques est un Kurde d'Arbil († 1904), cheikh Mohamed Amin al-Kurdi al-Chaféï al-Naqshbendi. Il a écrit un *Tanwir el Qulûb*, Illumination des cœurs, qui, en 1929, en était à sa sixième édition au Caire. On est déçu à la lecture de la description que ce soufi nous donne de la manière de pratiquer le *dhikr qalbi* (30). A ce point, nous dit Arberrÿ qui résume le texte, le soufisme a perdu son empire sur le cœur et la pensée des milieux cultivés et sérieux.

C'est peut-être précisément à cause de ce manque de discipline intellectuelle et de doctrine sûre, qu'il n'est pas rare de voir surgir, en ces frustes milieux impressionnables, à côté des confréries religieuses reconnues, des inspirés plus ou moins excentriques, qui se croient une vocation de réformateurs de la religion et de la société. Leur rôle éphémère finit souvent lamentablement. Il y a vingt-cinq ans, dans la région de Surdash, en Irak, un cheikh Baba Riché, avait fondé ou rénové une secte *Haqqa* qui prêchait l'obligation pour le riche de distribuer ses biens aux pauvres et préconisait l'émancipation totale de la femme. En 1944, l'arrestation de son successeur, Mama Riza, soupçonné de communisme, provoqua des troubles entre ses disciples et l'administration. En Irak encore, en avril 1958, la police arrêtait à Kilaw-Kut, dans le district de Chouwan, un illuminé, Hama Sor, qui s'attribuait le titre de prophète et avait jeté les fondements d'une nouvelle religion qui inter-

(29) Cf. TH. BOIS, *Les Kurdes, Histoire, Sociologie, Littérature, Folklore*, dans *Al-Machriq* (Beyrouth), LXIII (1959), jan.-fév., p. 101-147; mars-avril, p. 266-299. Tiré à part (81 pages), p. 15.

(30) J. ARBERRY, *op. cit.*, p. 153-156

disait le thé et tous les 'excitants', proclamait la nécessité de la continence même pour les gens mariés, interdisait la coupe des cheveux, déclarait la prière inutile et se faisait le champion de la loi de huit heures (31).

Si nous ajoutons, à ces incompétences et à ces incohérences religieuses, l'intrusion de certains cheikhs dans la politique, la rivalité inconsciente entre guides spirituels, chefs de tribus et autorités locales, — car les premiers veulent ajouter à leurs pouvoirs d'ordre spirituel une influence d'ordre matériel et temporel qu'ils finissent par atteindre, à cause de l'ignorance et de l'esprit superstitieux du montagnard kurde —, alors on s'explique l'attitude de la jeunesse instruite d'aujourd'hui qui tend à s'éloigner de ceux qu'elle considère comme de mauvais bergers. Et d'autre part, l'esprit encore féodal de beaucoup de chefs de tribus n'attire pas davantage les jeunes évolués qui cherchent leur voie et croient découvrir, dans l'idéal communiste, une solution équitable aux problèmes de vie qu'ils se posent (32).

V.

Les Kurdes évadés de l'islam : sectes hérétiques.

Les Kurdes que nous avons étudiés jusqu'à présent, derviches Qadiri et soufis Naqshbendi, et même les membres des fraternités plus ou moins bizarres, sont pourtant considérés comme des musulmans orthodoxes. Mais il est facile à prévoir que, l'ignorance aidant ainsi que le manque de direction doctrinale efficace, beaucoup de braves gens risquent de s'égarer et de sortir de l'orthodoxie. Beaucoup de Kurdes se sont ainsi en fait évadés de l'islam, tout en en conservant un certain nombre de croyances et de pratiques. Nous avons alors affaire à des sectes aberrantes qui, parfois, sont si loin de l'islam officiel qu'on a pu hésiter sur leur véritable physionomie et leur origine authentique. De ces sectes dissidentes, l'une, celle des Yézidis, est entièrement kurde. Les Ahl-é-Haqq se recrutent aussi en majeure partie au Kurdistan. Les Kizilbash de Turquie comportent eux aussi une forte proportion de Kurdes. Les Chemsiyé, les Chabak, les Badjoran, beaucoup moins nombreux que les sectes précédentes, sont kurdes eux aussi. Nous allons brièvement passer en revue tous ces évadés de l'islam.

1. Les Yézidis (33).

Il y aurait beaucoup à dire sur les Yézidis qu'on appelle parfois 'Adorateurs du Diable'. Ils sont aujourd'hui 50.000 à peine

(31) TH. BOIS, *Les Kurdes*, p. 17.

(32) *Ibid.*, p. 15.

(33) Je résume ici très brièvement mon étude : *Les Yézidis, Essai historique et sociologique sur leur origine religieuse*, dans *Al-Machriq* de Beyrouth, 1961, pp. 109-128 et 190-244.

et vivent, en Irak, dans les vallées boisées de cheikh Adi et les montagnes du Sindjar. En Syrie, ils occupent quelques villages de Djézireh et une vingtaine d'autres villages dans le djébel Siman. Bien des Kurdes de la région d'Erivan ou de Tiflis en U.R.S.S. sont également d'origine yézidie.

On a beaucoup écrit sur l'origine des Yézidis qu'on a pris pour des descendants des anciennes religions babyloniennes ou des Zoroastriens ou adorateurs du feu et même pour d'anciens moines nestoriens, ce qui est parfaitement ridicule. En réalité, on doit dire qu'ils sont les survivants dévoyés des disciples de cheikh Adi, soufi musulman authentique et orthodoxe dont le tombeau est devenu leur *qibla*.

On peut le prouver par l'ambiance musulmane où se déroulent les principales cérémonies de la secte, comme la circoncision, les funérailles et surtout leur pèlerinage (*Hac*) à cheikh Adi, véritable démarquage du pèlerinage à la Mecque. Ils vivent aussi dans une atmosphère soufie. Toute leur organisation religieuse est soufie. Ils ont une vénération spéciale pour tous les grands soufis orthodoxes, comme Hasan Basri (643-728), Bistami († 875) et surtout Mansour el Halladj, crucifié à Baghdad (922). Leur '*zaouia*', nommée d'abord *adanwiya*, fut fondée par cheikh Adi, natif de Baalbek (vers 1073-1163), qui fut en relations épistolaires avec Ahmed Ghazali († 1111) et fut compagnon d'études d'Abd al-Qadir al-Gilani, avec qui il fit le pèlerinage à la Mecque en 1118. On a de lui des écrits mystiques des plus sérieux.

D'autre part, toute l'organisation sociale des Yézidis relève pratiquement du soufisme également, avec sa distinction de chefs religieux cheikhs et *pir* et de disciples ou *mourid*. Parmi ceux-ci on distingue aussi les *Qewal*, qui sont les chantes officiels et les *Faqîr*, sorte de moines, habillés de noir. Comme on le constate, toute cette terminologie religieuse est arabe. Une dernière catégorie est celle des *Koçek* qui, en principe, sont consacrés au service du sanctuaire de cheikh Adi. Ils se livrent aux danses sacrées, — leur nom signifie d'ailleurs danseur —, jouissent, paraît-il, du don de double vue, expliquent les songes et pratiquent la sorcellerie.

Mais ces mystiques qui, à l'origine, étaient les *supporters*, si j'ose dire, des Omeyyades, partisans de Yézid 1^{er}, fils de Moawia, d'où leur nom de Yézidi, contre les Abbassides, se laissèrent entraîner à un extrémisme qui devait peu à peu les faire sortir de l'orthodoxie. C'est dans certaines thèses mystiques qu'ils ont puisé leur théorie de la métempsychose qu'adoptèrent aussi les Druzes du Liban et les Nosairis en Syrie. C'est en exagérant les expressions de Halladj, de Ghazali et de Gilani qu'ils en arrivèrent à avoir pour Satan une sorte de culte. Sous les apparences du paon, *Melek-Taous*, l'Ange-Paon, serait à leurs yeux Iblis, qui un jour sera

réhabilité et que, par conséquent, il ne faut point maudire et dont on ne doit pas même prononcer le nom.

C'est l'arrière petit-neveu de cheikh Adi, Hasan, mis à mort en 1254, par le gouverneur de Mossoul Bedr ed-Din Lou'lou, qui, le premier, se serait lancé dans ces théories qui, depuis, ont fait leur chemin. Si les Yézidis ne sont plus aujourd'hui qu'un groupe infime, se recrutant uniquement chez les Kurdes, il n'en fut pas toujours ainsi. Ils s'étaient répandus en Syrie, où certains vivaient à Damas, comme des rois, au XIII^e et XIV^e siècles, et poussèrent même jusqu'au Caire, où se trouve leur tombeau à Karafa. Mais ces *adawi* là étaient restés orthodoxes. Ce sont les groupes demeurés en Mésopotamie et au Kurdistan qui se dévoyèrent peu à peu pour aboutir à ce qu'ils sont devenus. Là, en effet, dès le XII^e-XIII^e siècle, circule une vie de cheikh Adi, *Kitâb manâqib al-cheikh Adi*, où l'on rapporte une foule de miracles attribués au saint. C'est de là qu'est née, comme ailleurs, la décadence. En effet, "du jour où des légendes de miracles vinrent s'attacher au nom des grands mystiques, les masses crédules devaient nécessairement aller à l'imposture plutôt qu'à la vraie dévotion; le culte des saints, contre lequel l'islam orthodoxe s'insurgea en vain, encouragea l'ignorance et la superstition et confondit le charlatanisme avec la haute spéculation. Le scandale et l'insolence de la conduite, l'obscurité du langage devinrent la recette facile de la renommée, de la richesse et du pouvoir" (34).

On attribue aux Yézidis deux livres sacrés : *Kitâb al-djelwa*, *Le livre de la révélation*, composé, dit-on, mais à tort, par cheikh Hasan, cité tout à l'heure, et le *Mishefa res* ou *Livre noir*, c'est-à-dire sacré. On y constate lacunes et imprécisions dogmatiques à côté d'une trop grande minutie dans les pratiques religieuses. Ce qui a fait mettre en doute leur authenticité et supposer qu'il s'agissait là d'œuvres relativement récentes et composées même, dit Mingana, par un ancien moine chaldéen, Chammas Jérémia Chamir, au siècle dernier. Je ne suis pas de cet avis.

La religion des Yézidis n'est plus aujourd'hui qu'un amas de superstitions qui servit de prétexte aux nombreuses persécutions qu'ils ont subies, depuis le XV^e et surtout durant tout le XIX^e siècle, de la part des Turcs qui les ont presque anéantis.

Tous ceux que j'ai connus étaient de braves gens. Quelques initiés, car leur religion est secrète, ont conservé du temps de leur splendeur mystique certaines prières qui ne manquent pas de beauté. Le soufisme y transparait.

O Dieu, tu es, je ne suis pas ;
 Tu es miséricordieux, je suis péché ;
 Tu es maître du droit, je suis esclave.

(34) A. J. ARBERRY, *op. cit.*, p. 139.

Tu n'as pas de mouvement et tu es multiple,
 Tu n'as pas de stature et tu es élevé,
 Tu n'as pas de voix et tu es la parole...
 Tu es la souffrance et tu es le remède.
 Tu es le juge des rois et des mendiants.
 O Dieu, tu es l'empereur du trône et du siège,
 Tu es le créateur du bœuf et du poisson.

2. *Les Ahl-é-Haqq* ⁽³⁵⁾.

Parmi les sectes qui se rencontrent au Kurdistan, il faut signaler encore celle des *Ahl-é-Haqq*, qu'on ne doit pas confondre avec les *Ali-Ilahi*, et que Edmonds désigne du nom de *Kakai*, bien que ce terme s'appliquerait plutôt aux Seyids, tandis que les autres catégories sont les *Daoudi*.

Les *Kakai* seraient les rejetons d'une secte qui aurait pris naissance au Louristan et aurait été introduite, dans la région Chahrizor-Hewraman, vers le milieu du XI^e siècle, par Moubarak Chah, Baba Khoshîn. Celui-ci aurait compté au nombre de ses sept compagnons une femme, Fatima-la-svelte, la fameuse *Bibi Fatima*, sœur du célèbre Baba Taher de Hamadan (935-1010), auteur de quatrains mystiques connus, mais de langue mélangée et d'interprétation difficile, et que les Kurdes revendiquent pour un des leurs. La secte aurait été réformée par Sultan Ishaq ou Sohak, fils de cheikh Isé Barzindji et de Dayirak Khanim, fille de Mir Mohamed, chef des Djaff. Ce sultan aurait construit, en 1316, un *niyazxane*, ou lieu d'offrandes votives, à Hewraman et installé son quartier général à Perdiver (Pird-i-war). Il était entouré de trois groupes de sept personnes : les sept personnes éternelles, les sept personnes-sans-péché, qui étaient les fils même de sultan Sohak, et les sept vicaires, ces derniers choisis parmi les 72 anciens pour être les guides ou *dalil*. Les prédicateurs sont appelés *Kalam-Khwan*. Les Seyids actuels descendent de ces familles saintes.

Les *Ahl-é-Haqq* ont une grande vénération pour Ali qu'ils divinisent et pour ses descendants, les imams, mais gardent pourtant de bonnes relations avec les Sunnites. Ils se marient suivant le rite hanéfite, épousent même des sunnites et n'hésitent pas à appeler leurs filles Aïcha. Ils ont en grande vénération Baba Yedgar († 1596), dont le tombeau est un lieu de pèlerinage. Ils invoquent également

(35) Sur les *Ahl-é-Haqq*, V. MINORSKY, *Notes sur la secte des Ahl-é-Haqq*, dans R.M.M. 1920-1921. Tiré à part (182 pages); *Toumari*, R.H., janv. 1928, p. 90-105; 七. XCVII. et l'art. *Ahl-é-Haqq*, dans Enc. Isl. (2^e éd.). C. J. EDMONDS, *op. cit.*, a tout un chapitre (XIII) sur cette secte. Il nous en rappelle l'origine, p. 182-184; nous en résume l'histoire, p. 184-185; s'étend sur son organisation, p. 185-191 et sa distribution géographique, p. 191-196. — M. V. IVANOV, *The Truth Worshippers of Kurdistan. Ahl-i-Haqq, texts* (Leiden, édité à Bombay), 1953.

Moïse, Elie, Jésus et surtout David, dont ils montrent l'atelier, *Dukkan-i-Daoud*, au sud de Serpol, car, disent-ils, il aurait été forgeron, et aussi son tombeau, *Kelê Daoud*, qui n'est autre qu'une ancienne chambre sépulcrale achéménide. Ils ont de nombreux sanctuaires, *nezarga*, en Irak, dans le secteur d'Halepja, et de l'autre côté de la frontière persane.

Ils croient aux manifestations successives de la divinité, au nombre de sept, et chaque fois, la divinité apparaît avec un cortège de quatre ou cinq anges. Ils croient aussi en la métempsychose, tout comme les Yézidis.

On distingue parmi eux deux classes : les *Goran*, qui sont les descendants des croyants originels, et les *Shamshirawarda*, ou 'convertis par l'épée'. Chaque sectateur, comme chez les Yézidis, doit être affilié à un *pîr* et à un *dalîl* (guide). Les familles des *pîr*, des *dalîl* et les mourid ne peuvent s'entre épouser. Les cheikhs de la famille de Baba Haidar ont le 'don de guérir des morsures de serpent, de l'épilepsie et de la paralysie' (36). Au moment de l'initiation, on coupe une noix en deux. Une partie est gardée par celui qui initie, l'autre moitié sert d'amulette à l'initié (37).

Les traditions et croyances sont conservées en des poèmes en *gorani* (ou en turc), par exemple, le *Serenjam*, écrit en 1259/1843. Minorsky a publié un *Kalâm* mystique de Teymour, exécuté en 1852, à l'âge de vingt ans, 'caractérisé par l'exubérance enthousiaste des images désordonnées et composé dans une langue hybride' (38). On constate dans la secte des divergences doctrinales dues 'à la séparation géographique, combinée avec des innovations par des Seyids ou des *dalîl* ambitieux' (39). De ce fait les *Atesh-Begi* pourraient être considérés comme une section à part.

La secte occupe les villages *gorani* sur la route Khaniqin-Kirmanshah. Il y a des fidèles en cette ville, ainsi qu'à Hamadan. Les tribus de Push-i-Kouh (Louristan) appartiennent aussi à la secte et spécialement les Dilfan. On raconte que ces derniers 'lors de la grande fête du solstice d'hiver, lorsqu'ils sont en état d'intoxication alcoolique et de frénésie religieuse marchent sur le feu sans en éprouver le moindre mal' (40). Mais rien de semblable ne se fait chez les Kakai d'Irak, où ils occupent dix-huit villages dans le Nahiya de Touq (liwa de Kirkuk), et une douzaine de villages dans chacun des Kazas de Khanikin et de Kasr-i-Chirin. Sept autres villages se trouvent sur les rives du Grand-Zab, au confluent du Khazir, où on les appelle *Sarli*.

(36) C. J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 187.

(37) B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 244.

(38) V. MINORSKY, *Notes sur la secte des Ahl-é-Haqq*, p. 157.

(39) J. EDMONDS, *op. cit.*, p. 188.

(40) *Ibid.*, p. 192.

Au dire de Mirza Mohamed Huseyn Ispahani, écrivain persan qui a vécu parmi eux, 'bien qu'ils ne voient pas leurs femmes, il y a peu ou guère d'immoralité parmi eux' (41).

Au point de vue social, les Ahl-é-Haqq se recrutent surtout parmi les petites gens et le caractère populaire de la secte se manifeste dans l'exubérance de l'élément miraculeux et folkloriste de leurs traditions (42).

En résumé on peut dire avec Minorsky (43) que la religion des Ahl-é-Haqq est typiquement syncrétiste avec, à la base, l'extrémiste chiite.

3. *Les Kizilbash* (44).

Si les Yézidis vivent surtout en Irak, les Ahl-é-Haqq Kurdes sur les confins irako-persans, les Kizilbash se retrouvent surtout en Anatolie, dans les provinces de Sivas, de Diarbékir et de Kharpout. Ils parlent le dialecte zaza et ont pour forteresse naturelle les montagnes de Dersim, où réside leur grand chef spirituel. Ils seraient au nombre d'au moins un million (45). Leur nom — en turc — signifie 'tête rouge'. Il est relativement récent et servait à désigner d'abord les partisans du chah Ismaïl, lors de ses luttes avec les Ottomans (1499). Si les Turcs englobent sous ce nom d'autres hétérodoxes, comme les Nosairis ou les Yézidis, les Kizilbash s'appellent eux-mêmes *Alevi*, c'est-à-dire adorateurs d'Ali. Ce sont des chiïtes, en effet, mais des chiïtes extrémistes, puisqu'ils vont jusqu'à diviniser Ali.

Ils comptent comme intermédiaires entre Dieu et les hommes cinq anges, douze ministres de Dieu et quarante prophètes, au nombre desquels se trouve Salman. Leurs chefs religieux, chargés de l'instruction et de la perception du tribut, sont les *Dede* ou Seyid. Une fois par an, un *murshid* les visite pour des cérémonies religieuses qui ressembleraient à la communion, et pour l'explication de la doctrine. Ils n'ont pas de mosquée. Ils observent douze jours de jeûne, en l'honneur des douze imams, et trois jours avant la fête de Khidr. En principe, ils doivent prier une fois par jour. Ils passent pour adorer le soleil à son lever et à son coucher, vénérer le feu et offrir des sacrifices aux sources des rivières. Ils n'ont point de livre sacré, mais révèrent la thora, l'évangile et le coran.

(41) E. B. SOANE, *To Mesopotamia and Kúrdistan in disguise*. London, Murray, 1926, p. 386.

(42) V. MINORSKY, art. *Ahl-é-Haqq*, dans *Enc. Isl.*, col. 271.

(43) *Ibid.*, col. 271.

(44) Voir F. GRENARD, *Les Kyzyl-Bachs*, dans J. A. sér. X, vol. III (1904) p. 511 sv. F. W. HASLUCK, *Christianity and Islam under the Sultans* (Oxford, Clarendon Press, 2 vol. 1929), I, p. 139-159 et *passim*.

(45) F. GRENARD, *op. cit.*, p. 521.

Les renseignements des voyageurs sur les Kizilbash sont assez confus et parfois contradictoires, peut-être parce qu'il existe plusieurs sous-sectes différentes. On a cru aussi reconnaître chez eux un certain nombre de croyances et de pratiques chrétiennes. Comme ils habitent surtout les régions de la Turquie où les Arméniens étaient relativement nombreux, on a supposé qu'ils comptaient en leur sein beaucoup d'Arméniens convertis. Ce serait le cas, paraît-il, des Kurdes Mahalemi, convertis au début du XVIII^e siècle, vers 1707, à cause de la sévérité des jeûnes arméniens (46). Certains admettent, par ailleurs, que les Kizilbash en général et les Zaza en particulier, sont assez mélangés de sang arménien (47). On dit même que les Kizilbash, du moins ceux qui sont kurdes, admettent que leur Imam Bekir, fils de Huseyn, fils d'Ali, serait né miraculeusement de la fille vierge d'un prêtre arménien (48). D'autre part, ils ont beaucoup de points communs avec les *Bektachi*, seul ordre derviche qui, en Turquie, professe ouvertement le chiïsme. En particulier ils fréquentent, les uns et les autres, beaucoup de mêmes lieux de pèlerinage.

4. *Autres sectes.*

A côté de ces sectes qui sont devenues de véritables religions, on rencontre encore, chez les Kurdes, quelques petits groupes aberrants, plus ou moins différenciés, qui ont des pratiques communes et poussent à l'extrême certaines tendances chiïtes.

Ainsi les *Shabak* des environs de Mossoul, qui comptent environ 10.000 membres, semblent servir de trait d'union entre les Yézidis et les extrémistes chiïtes (49).

Les *Sarli*, des rives du Zâb, se rattachent aux Kakai, ainsi d'ailleurs que les *Badjoran*, qui vivent dans les mêmes parages et sur la frontière persane (50).

Les *Chemsiyé*, ainsi appelés parce qu'ils adoraient le soleil, sont signalés par les voyageurs du début du XIX^e siècle comme habitant Mardin. En 1693, le sultan Mourad, passant par Mardin, voulut obliger ces idolâtres à embrasser l'islam. Ce fut en vain. En 1763, ils furent contraints de se déclarer jacobites, mais ils continuèrent à pratiquer leur religion en secret. Le P. Campanile, o.p., rapporte à leur propos la façon dont ils entourent leurs mourants (51) :

(46) F. W. HASLUCK, *op. cit.*, p. 155.

(47) *Ibid.*, p. 140, 571.

(48) *Ibid.*, p. 140, 145.

(49) V. MINORSKY, art. *Shabak*, dans *Enc. Isl.*

(50) J. H. KRAVERS, art. *Sarliya*, dans *Enc. Isl.*

(51) Sur les *Chemsiyé*, voir G. CAMPANILE, *Storia della regione del Kurdistan e delle sette di religione ivi esistenti*. Napoli, 1818, ch. VIII, art. 1, p. 194-200.

“Ils croient que leurs péchés sont attachés aux poils. Aussi lorsque l'un d'entre eux est sur le point de mourir, ils lui arrachent la barbe, les cheveux et autres poils, au point même d'accélérer la mort par ce procédé barbare. Après la mort, ils lui jettent dans le gosier de la liqueur afin qu'il ait la force d'arriver bien vite dans l'autre monde, comme ils disent. Ils lui mettent aussi dans la main une pièce d'or pour pouvoir payer l'entrée du paradis. Un prêtre jacobite vient pour l'enterrer, mais ils ne lui permettent pas de s'approcher du cadavre avant qu'il n'ait été mis dans la bière et cloué”.

Ces derniers survivants d'un paganisme local ⁽⁵²⁾, qui n'étaient plus qu'une cinquantaine de familles en 1810, ont dû disparaître complètement depuis.

VI.

Croyances superstitieuses et survivances païennes au Kurdistan.

L'étude de certaines coutumes sociales et des sectes religieuses du Kurdistan nous a déjà montré chez les Kurdes abondance de croyances et de pratiques superstitieuses. C'est là certes un domaine immense où malheureusement nous ne pouvons nous attarder.

1. Pratiques superstitieuses des femmes.

a) Signes et présages.

Certains réflexes physiques sont considérés comme de mauvais augure.

Ainsi “un petit mal de tête, un bourdonnement d'oreilles, un tremblement des paupières, un long soupir, un éternement répété sont interprétés comme autant de signes funestes. Les femmes, car il s'agit ici surtout des femmes pensent ou bien qu'on machine contre elles quelque mauvais sort, ou bien que quelqu'un est en train de les maudire, de les haïr ou de les jalouser. Pour vaincre cette idée, les servantes et autres femmes de la maison accourent aussitôt. L'une d'elles pose un tambourin sur la tête de celle qui se sent mal; une autre vient tenant dans la main gauche un vase d'eau et, dans la main droite, un vase de cuivre contenant du plomb fondu ou des charbons allumés qu'elle jette dans l'eau du vase, tenu perpendiculairement au-dessus de la tête de la prétendue malade” ⁽⁵³⁾.

b) Le mauvais œil.

Comme toutes les femmes, paraît-il, les femmes kurdes se méfient du mauvais œil. Mais contrairement à la croyance généralement répandue en Orient, elles ne considèrent pas les yeux bleus comme maléfiqes. ‘Qui a l'œil jaune a mauvais œil’, dit le proverbe. Ceux

(52) V. MINORSKY, art. *Mardîn*, dans *Enc. Isl.*

(53) G. CAMPANILE, *op. cit.*, p. 87-88.

qui risquent davantage de cette mauvaise influence sont les femmes en couches ou les enfants. Alors on ne doit pas travailler ou filer près du lit d'une accouchée. De même, une femme qui a accouché depuis moins de quarante jours ne doit pas visiter une autre accouchée. Celle-ci considérerait cette visite comme tout-à-fait malfaisante. En outre, si, par hasard, deux accouchées de moins de quarante jours se rencontrent sur le chemin, elles doivent échanger leur aiguille, et leur bébé. Puis elles rentrent ensemble, sans que l'une devance l'autre (54).

"Les enfants aussi sont sensibles au mauvais œil. C'est pourquoi jusqu'à un âge assez avancé, les garçons portent sur leur bonnet rouge des amulettes variées, comme des dents de loup, des clous de girofle, des agates, des solimans, des onyx, des racines de mandragores et d'autres morceaux variés de bois ou de pierre. Sur les bras, ils ont beaucoup de sachets où sont écrits des passages du coran et d'autres papiers avec des paroles de quelqu'un de leurs saints" (55).

"Les enfants sont couverts d'amulettes, écrit Madame Chantre (56). Leur tête est coiffée d'une petite calotte ronde retenue sous le menton par une bride, et qui offre une véritable collection de talismans contre toutes les maladies possibles. Parmi ces talismans se voient des perles, des boutons, des cauris, de petits grelots, des omoplates d'oiseaux, et différents objets étranges. C'est effrayant la quantité de cauris et d'amulettes que portent tous ces Kurdes. Les hommes en ont sur la poitrine, d'autres cousus dans le dos, aux épaules. Peut-être sont-ce des préservatifs contre les coups auxquels la vendetta les expose sans cesse".

Si on croit qu'un mauvais œil a frappé, on jette un peu de sel dans le feu.

c) *Les voyages et la mort.*

Quand on part en voyage, on ne doit pas laisser balayer sa maison jusqu'à ce qu'on soit arrivé au terme. En outre, si le voyageur est un homme,

"toutes les femmes qui lui sont apparentées par le sang ou par alliance, ne peuvent sortir de la maison pendant trois jours; elles ne se baignent pas et ne se lavent au savon ni les mains ni le visage. Si c'est une femme qui est partie, les hommes de la famille ne sont astreints à ces pratiques que durant un seul jour" (57).

Il existe une autre coutume bien curieuse et bien significative de l'union étroite et de l'affection profonde des époux, chez les Kurdes.

(54) TH. BOIS, *L'âme des Kurdes*, p. 43.

(55) G. CAMPANILE, *op. cit.*, p. 90. Cf. Dr G. CONTENAU, *La Magie chez les Assyriens et les Babyloniens* (Payot, 1947), p. 96-97; 259-263.

(56) MME B. CHANTRE, *A travers l'Arménie russe*, (Hachette, 1893), p. 228.

(57) G. CAMPANILE, *op. cit.*, p. 89.

“Si pendant l'exécution d'un travail (tapisserie, broderie...) par la maîtresse de maison, son mari vient à mourir, on laisse le travail inachevé et on en fait cadeau à une personne étrangère à la famille, mais chère au défunt” (58).

2. Croyances superstitieuses.

a) Les djinns et les péris.

Le Kurde admire la nature qui l'entoure. Si elle est si jolie, c'est qu'elle est peuplée d'êtres divins qui la vivifient : les fées, les péris hantent les sources des montagnes. Quant aux djinns, tout le monde y croit, les Assyriens aussi bien que les Kurdes ou les Yézidis. Il y en a de bons, il y en a aussi de mauvais. Ils ont aussi leur religion. Les djinns bienfaisants et parfois moqueurs, coiffés d'un bonnet rouge qui les rend invisibles, circulent dans les vallées profondes ; les esprits malfaisants, eux, se cachent au creux des rochers et au fond des cavernes. Certains audacieux, poussés par la curiosité, ont voulu y pénétrer. Ils en sont sortis fous, c'était à prévoir. Le seuil de la maison est un lieu que les djinns aiment hanter. Aussi faut-il se garder d'y laisser tomber de l'eau chaude qui pourrait leur faire mal. Bien que les djinns soient faits de feu, ils sont obligés de manger comme les hommes pour vivre. Un djinn avait l'habitude de venir s'installer devant un berger, le soir à la veillée, et prenait plaisir à imiter tous ses gestes. Le berger impatienté prit conseil d'un sage qui lui suggéra un tour. Notre berger mit donc près de lui deux vases, l'un rempli d'eau, et l'autre de pétrole. Quand le djinn fut installé en face de lui, il trempa un pan de son vêtement dans le vase d'eau. Le djinn en fit autant dans le vase de pétrole. Au bout de quelques instants, notre berger approcha son vêtement du feu, ce qui ne provoqua qu'un peu de fumée. Le djinn imita son geste, mais s'enfuit bientôt en poussant des cris de douleur provoqués par ses brûlures (59). Un cheikh yézidi du Sindjar a réussi à s'attacher un djinn qui le suit partout. Un Assyrien de Tal en a fait de même avec un djinn qui désormais aide sa femme aux travaux du ménage. Bien plus, certains contractent mariage avec des goules. Ainsi l'émir Mohamed, prince du Botan († 1750) épousa une fée dont il eut plusieurs enfants (60). Plus près de nous, un faqir yézidi du Sindjar épousa une goule, mais il en perdit la raison (61). Certains cheikhs sont renommés pour le pouvoir qu'ils ont sur les

(58) Dr Kamiran A. BEDIR-XAN, *Le soleil noir. Coutumes du pays des Kurdes*, dans *Havar*, n° 26 du 18 août 1935, p. 14 (418).

(59) W. A. WIGRAM, *The cradle of mankind* (London, Black, 1922), p. 334.

(60) R. LESCOT, *La légende de Mir Mohammed*, dans *Havar*, n° 29 du 10 juin 1941, p. 13 (465).

(61) R. LESCOT, *Enquête sur les Yézidis...* p. 80-81, note 1.

djins et c'est à eux qu'on en a recours pour les exorcismes ou les talismans.

b) *Les revenants et les rêves.*

La croyance aux revenants et aux fantômes de la nuit est générale et si tenace que certains en ont perdu la tête. Les rêves aussi frappent fortement les imaginations. On y croit dur comme fer. Les uns y trouvent la lumière qui éclairera leur destin ; d'autres, affolés comme cheikh Gamo le Yézidi, y verrons des motifs de suicide. Les *Koçek* yézidis sont des spécialistes dans l'art d'interpréter les songes : ce qui, évidemment, leur donne un très grand ascendant sur la foule des simples (61 bis).

c) *Les animaux sacrés.*

Certains animaux sont considérés comme sacrés : on les admire donc, comme le coq, qui fait lever le soleil et porte bonheur aux nouvelles mariées ; ou on les redoute, comme le serpent, qui revient si souvent dans leurs contes. Une colline, sur la route entre Haidar-beg et Ardjich ou Agants, se nomme *Ilan-Dagh*, Montagne-aux-serpents, parce une grotte là tout près est pleine de serpents plus ou moins sacrés (62). D'aucuns croient pouvoir affirmer un culte du serpent chez les Yézidis, à cause de l'effigie qui se trouve sur le montant de la porte de leur sanctuaire à cheikh Adi. Mais il ne faut pas se hâter de conclure. Sans doute rencontre-t-on chez les Yézidis des cheikhs charmeurs et même avaleurs de serpents, et les cheikhs de la famille de cheikh Mend sont spécialisés dans le pouvoir de saisir les reptiles et de les apprivoiser. Près de la route Kirkuk-Taqtaq, des Seyids, peut-être Kakai, de la famille de Umar Mandan, ont le don de guérir des morsures de serpents. J'ai rencontré, un jour, un derviche qui, pour quelques pièces de menue monnaie, vendait le pouvoir d'attraper les serpents.

Un autre animal mystérieux aux yeux des Kurdes est le caméléon, qu'ils appellent *Mara ezman*, c'est-à-dire serpent du ciel. En effet, ils affirment qu'on n'a jamais vu cet animal manger, boire ou dormir ou faire la moindre action. Ils croient donc que c'est une bête qui naît dans le ciel d'où elle tombe un beau jour (63). Le fait que cet animal change de couleur n'est pas fait pour les dé tromper.

d) *Plantes mystérieuses.*

On a pu dire que le Kurdistan était un véritable jardin botanique, tant il renferme de quantités de plantes. Beaucoup sont mé-

(61 bis) M. MOKRI, *Les songes et leur interprétation chez les Ahl-é-Haqq du Kurdistan iranien*, dans *Les songes et leur interprétation* (Le Seuil, 1959), p. 189-205.

(62) P. MÜLLER-SIMONIS, *Du Caucase au Golfe Persique* (Delhomme et Briguët, 1892), p. 292-294.

(63) G. CAMPANILE, *op. cit.*, p. 34.

dicinales et les missionnaires dominicains du XVIII^e siècle qui étaient médecins, Garzoni ou Campanile, en ont relevé le nom et les vertus. Parmi ces plantes, le père Campanile donne quelques détails curieux sur la mandragore, connue, même dans la Bible (*Genèse*, XXX 14-16 et *Cant.* VII, 13) pour ses qualités aphrodisiaques.

“C'est une plante qui brille pendant la nuit et semble avoir des feuilles d'argent. A mesure que l'on s'en approche, elle rentre sous terre et se cache à la recherche de qui va à sa poursuite. On dit qu'elle reste immobile si on jette dessus quelques gouttes d'urine de femme. Pour la rendre immobile, on pratique certaines superstitions à une distance déterminée de la plante. Son feuillage ressemble un peu à celui de la vigne ; sa racine représente parfaitement un corps d'homme ou de femme ; elle a une couleur de chair. Les Kurdes racontent que lorsqu'on l'arrache, sa racine siffle comme le vent et que celui qui la déracine tombe mort. Aussi, pour éviter ce danger, ils commencent par creuser tout autour ; puis ils attachent un bout de corde à la racine et l'autre bout au cou d'un chien ou d'une chèvre. Alors ils s'éloignent le plus possible et jettent de loin des pierres à la bête qui, dans ses efforts pour fuir, arrache la racine et tombe morte”.

Le pacha d'Amadia a raconté à ce même père qu'il existe dans leurs montagnes une herbe merveilleuse qui rend aveugle à l'instant même celui qui en respire le parfum, et que, à côté d'elle, se trouve une autre herbe qui est son antidote. On racontait même que le père Léopold Soldini († 1779), à Zakho, faisait respirer cette plante aveuglante à celui qui l'accompagnait pour sa cueillette de fleurs médicinales pour l'empêcher de savoir quelles étaient les bonnes plantes ; mais qu'il faisait respirer l'herbe antidote, dès que la cueillette était terminée. Qui croira pareilles sornettes ? (64).

e) *Phénomènes naturels* (65).

Certains phénomènes naturels s'expliquent aussi par des croyances plus ou moins étranges.

Nul n'ignore au Kurdistan, et aussi chez les bédouins, que l'*éclipse de lune* est occasionnée par une grosse baleine, ou un dragon, qui essaie d'engloutir l'astre. C'est pour mettre en fuite cet animal néfaste qu'on fait le plus de bruit possible, en tirant du fusil ou en frappant sur les marmites de cuivre et tous les ustensiles disponibles.*

Le *tremblement de terre* vient de ce que la terre repose sur le dos d'un taureau rouge. Celui-ci, de temps en temps, dresse les oreilles ou remue la queue. D'autres disent qu'une mouche tourne autour du taureau. Quand elle s'approche de l'œil, le taureau cligne et la terre tremble. Si jamais un jour la mouche se pose sur le dos du taureau, il se secouera et alors le monde entier périra.

(64) *Ibid.*, p. 118 et ss.

(65) Pour les références à ces croyances à propos de ces phénomènes naturels, cf. *L'âme des Kurdes...* p. 35-36.

* cf. aussi Edmond, *op. cit.*, p. 378-379.

C'est Dieu, naturellement, qui envoie la *pluie*, par l'intermédiaire de Salomon, chef suprême de tous les animaux. Celui-ci transmet les ordres à Humai, oiseau fabuleux comme le phénix, qui réunit immédiatement tous les oiseaux et leur ordonne de ramasser de l'eau dans tel océan ou telle mer, de s'élever en l'air et d'arroser tel endroit de leurs becs. Si les gouttes de pluie sont différentes, s'il y en a de grandes et de petites, cela provient de fait que les oiseaux n'ont pas tous la même taille.

Pour demander la pluie, en cas de sécheresse, les Kurdes d'aujourd'hui ne se contentent pas de réciter les prières d'usage, mais ils se livrent à certains rites magiques. Ainsi, nous dit Tewfiq Wehbi, la prière s'appelle *noja barana* (prière pour la pluie). Elle est récitée hors des villes et villages, là où se trouve un monastère de derviches et de '*divana*' (derviches exaltés). Ceux-ci, le visage noirci, se rendent sur la tombe d'un *pîr* de renom dans la région et, après avoir récité la prière *noja barana*, se livrent à un *zîkr*.

Les femmes agissent aussi pour combattre la sécheresse. Elles vont à la source et se douchent mutuellement. Ou bien elles s'attellent à une charrue, la traînent à la rivière et en labourent l'eau. Ailleurs, elles mettent leurs plus beaux habits et vont, en groupe, à la campagne, s'installer sous un arbre sacré et vénérable. Prenant leurs provisions et les ustensiles de cuisine nécessaires, elles dansent autour de la marmite en attendant que le repas soit prêt. Après le repas, elles versent de l'eau sur la plus belle robe portée par une des assistantes et attendent la pluie. Si la pluie ne tombe pas avant l'heure du retour, elles se versent mutuellement de l'eau sur leurs vêtements et regagnent leurs foyers toutes mouillées. A Kirkuk, les femmes s'assemblent dans la rue sous une gouttière. Après avoir distribué un repas aux pauvres, on les arrose par la gouttière.

A la campagne, on plonge un homme pieux dans un bassin d'eau. En d'autres régions, on se contentera de plonger dans l'eau une pierre du tombeau d'un *pîr* et on l'y laissera tant que la pluie ne sera pas tombée.

A leur tour les enfants s'en donnent à cœur-joie. Ils fabriquent une sorte de poupée avec deux morceaux de bois, en forme de croix latine. Ils affublent cette '*bûka baran*' (épousée de la pluie), d'un vêtement et d'un turban. Deux enfants la portent, en la tenant chacun par un bras, et, accompagnés de leurs camarades, ils vont de maison en maison en chantant :

Grenade, marmelade,
O Dieu, que la pluie tombe
Pour le pauvre et le malade.

O Dieu, que la pluie tombe
Tête chauve du printemps.

O épousée de la pluie
 Donne l'eau sur la récolte
 Comme plat des jours passés...

Et les enfants plongent cette poupée dans le bassin de chaque maison. La maîtresse du logis jette un seau d'eau sur le mannequin et distribue des douceurs aux enfants.

Pour faire cesser la pluie, quand elle risque de nuire aux récoltes, les enfants promènent de même une poupée semblable en chantant: *kodu, kodu*. Et on leur distribue également des cadeaux. Un autre procédé un peu plus compliqué consiste à prendre une corde et à y faire sept ou neuf nœuds au nom d'autant de chauves. On la jette alors au feu en disant: 'J'ai mis du feu aux chauves, que le soleil me mette du feu'. Ailleurs c'est quarante noms de chauves qu'on nouera sur la corde, que l'on pendra ensuite à la gouttière face à la Mecque. Mais on peut encore simplifier en inscrivant seulement sur un papier les quarante noms de chauves et en suspendant le papier à un arbre ⁽⁶⁶⁾.

3. *Survivances de cultes païens?*

Toutes ces croyances superstitieuses et ces coutumes magiques ne sont pas spéciales aux Kurdes, mais se retrouvent plus ou moins chez les peuples voisins d'Anatolie et du Caucase. D'autres pratiques sont peut-être des survivances de cultes païens conservés malgré les siècles.

a) *Le cercle magique* ⁽⁶⁷⁾.

Le cercle est sacré et semble posséder une vertu magique. Son symbolisme de protection et d'ouverture sur l'autre monde est connu de tout temps et en tous lieux. Ainsi le Kurde trace un cercle autour de lui en se couchant dans un endroit isolé et inconnu pour se préserver des mauvais esprits. Si on étend du goudron autour, le diable peut s'y coller et s'y faire prendre. Certains cheikhs, en période d'ascétisme, traceront aussi ce *mendar* avec le sang d'un mouton immolé pour que diables et djinns ne viennent pas les tourmenter ⁽⁶⁸⁾. D'autres cheikhs, plus ou moins magiciens, entreront aussi dans un cercle pour se livrer à leurs incantations. Les Yézidis

⁽⁶⁶⁾ Sur ces pratiques pour demander la pluie ou le beau temps, outre les références de la note précédente, voir TEWFIQ WEHBI, *The rock sculptures of Gunduk Caves*, dans *Sumer* (Baghdad, vol. IV, n° 2, 1948). Une traduction française en a été donnée sous le titre: *Les sculptures rupestres de Gunduk près d'Akra, Kurdistan du Sud-Ouest*, dans *Bulletin du Centre d'Etudes Kurdes* (Paris, n° 7, mai 1949), p. 8-9.

⁽⁶⁷⁾ Cf. Dr G. CONTENAU, *La Magie chez les Assyriens et les Babyloniens* (Payot, 1947), p. 167-169.

⁽⁶⁸⁾ H. MASSE, *Croyances et Coutumes persanes* (Maisonnette, 1938), p. 517.

croient aussi au rôle magique du rond. Si, par plaisanterie, quelqu'un l'enferme de la sorte, le malheureux Yézidi attendra qu'une âme généreuse rompe le cercle fatal. Il n'oserait pas en sortir autrement, même si l'on devait maudire Satan devant lui ⁽⁶⁹⁾. Les Goran prêtent serment en traçant un cercle sur le sol et en y plaçant trois pierres, un poignard et un morceau de bois; ces objets symbolisent le sanctuaire *Dukkan-i-Daoud*, le *Zou-l-Fiqâr*, ou glaive d'Ali, et les arbres de Baba Yadegar ⁽⁷⁰⁾.

b) *Le culte du soleil et du feu.*

Sous prétexte que la religion des anciens Kurdes était le zoroastrisme, quelques orientalistes ont tendance à admettre une survivance du culte du soleil et du feu, chez les Kurdes en général et les Yézidis en particulier. Rien de moins sûr. On ne peut rien conclure vraiment du fait que les Chemsiyé et Yézidis se tournent vers le soleil levant ou le soleil couchant pour prier. Bien des chrétiens aussi prient face à l'Orient. Quant au soi-disant culte du feu, voici ce qu'en dit, à la suite de Eguiazzarof, Mme Chantre, à propos des Kurdes d'Arménie, aujourd'hui soviétique :

“Les Kurdes professent à l'égard du foyer paternel et de celui de leurs cheikhs un respect absolu. Le foyer, composé de quelques pierres, est sacré et le feu qui y brûle est regardé comme un élément pur. Y cracher est un outrage sanglant. Le Kurde jure par son foyer. Le nouveau-né est promené tout autour. La fille qui se marie en fait le tour avant de le quitter pour celui de son mari. Une mère marie-t-elle son fils? Elle vient elle-même préparer le foyer des nouveaux époux avec du feu pris au logis paternel. Mais entre voisins on n'aime pas prêter du feu : c'est considéré comme de mauvais augure. On entretient le foyer, jour et nuit, pendant toute la durée du printemps, jusqu'à ce que les brebis mettent bas” ⁽⁷¹⁾.

On ne doit pas non plus prendre du feu sous la marmite où chauffe le lait, ni traverser un troupeau de brebis avec de la lumière ou du feu. Et ce même respect du feu et de la lumière se retrouve chez les Yézidis et les Kizilbash, qui ne veulent avoir rien de commun avec les ‘adorateurs du feu’ ⁽⁷²⁾. Mais en toutes ces pratiques, on ne voit pas trace de culte à proprement parler, puisqu'il n'y a ni prière, ni simple invocation, ni le moindre geste d'offrande.

c) *Le culte des forces de la nature.*

Les anciens, un peu partout dans le monde, s'imaginaient que des génies, bons ou mauvais, hantaient certains arbres ou certaines

(69) V. CUINET, *Turquie d'Asie* (Paris, 1891), II, p. 776-777.

(70) V. MINORSKY, *Notes...*, p. 74.

(71) MME B. CHANTRE, *op. cit.*, p. 258.

(72) HASLUCK, *op. cit.*, p. 150.

sources. Ces croyances n'ont pas complètement disparu et il y a encore aujourd'hui, au Kurdistan, bien des sources, bien des arbres regardés comme sacrés. Mais quoi qu'en ait pu écrire Driver ⁽⁷³⁾ ou d'autres, le culte, si culte il y a, s'adresse moins à l'arbre (dendrolâtrie) qu'au génie qui l'habite. Les *arbres sacrés* se trouvent habituellement à proximité du tombeau d'un saint cheikh ou pîr. Il porte aussi souvent un nom. Par exemple, chez les Yézidis, Sitt Nafisa est un figuier au village de Ba'achiqa; à Kharabek, c'est un mûrier qui est ainsi vénéré. Quiconque passe tout près d'un arbre saint y accroche un chiffon, en ex-voto ou en formulant un vœu, de santé habituellement. Il est fréquent aussi qu'une *source sacrée* soit contiguë à un sanctuaire, *ziaret* ou *tekké*. On s'y rend également en pèlerinage en vue d'obtenir une guérison. Toujours au Cheikhan, chez les Yézidis, la source Kani Zerké, comme son nom l'indique, source jaune, guérit de la jaunisse. Je ne parle pas de la source de Zem-Zem, où l'on baptise les Yézidis. Certaines de ces sources renferment des poissons, sacrés eux aussi, et qu'il est interdit de pêcher. Ainsi en est-il à Bahzani (Cheikhan), près de la *ziaret* de cheikh Beko et à la source de Cheikh Abd-el-Qadir à Turunde au djebel Sim'an.

Grottes, plus ou moins profondes, rochers, en forme de menhirs ou de dolmens, sources limpides et poissonneuses, bosquets en d'anciens cimetières et arbres sacrés, dont il n'est pas permis de couper les branches, même mortes, tous ces lieux hantés par les génies de la végétation ou des eaux, abondent dans toutes les régions du Kurdistan et sont entourés partout de la même vénération, ainsi qu'ils l'étaient déjà aux époques les plus reculées.

Malgré les interdictions sévères de l'islam orthodoxe, le culte des saints, qui s'est peut-être substitué souvent à celui des forces de la nature, n'a pu être supprimé du cœur des masses populaires.

Conclusion : Les Kurdes chrétiens.

Les Kurdes d'aujourd'hui sont en majorité musulmans, plus ou moins authentiques. Certains d'entre eux le regrettent et sont même allés jusqu'à dire (Huzni Mukriani) que l'islam a nui aux Kurdes en faussant leur histoire ⁽⁷⁴⁾. Pourtant il y a aussi chez eux des chrétiens qui se disent kurdes. Beaucoup d'Assyriens vivent tout à fait à la kurde et, si l'on se souvient que l'Eglise nestorienne était prospère au Kurdistan dès les premiers siècles du christianisme, on peut se demander si ces Assyriens ne seraient pas eux aussi d'origine kurde. La réponse n'est pas facile. Mais dans la Djézireh

(73) G. R. DRIVER, *The religion of the Kurds*, dans *B.S.O.S.* 1922, p. 197-215.

(74) Cité dans B. NIKITINE, *op. cit.*, p. 179.

syrienne, des communautés chrétiennes, arméniennes ou jacobites, comme les Bchérié de Kameshlié, ont oublié leur langue pour parler kurde. Ils prient et chantent des cantiques en kurde. La tribu des Haverkié compte aussi plusieurs fractions chrétiennes. Des prêtres utilisèrent même la langue kurde pour la liturgie de la messe. L'autorité ecclésiastique s'en émut ⁽⁷⁵⁾. Mais je sais de bonne source que la hiérarchie catholique actuelle serait plus accommodante. C'est à l'usage des chrétiens parlant kurde que, de leur côté, les protestants ont édité certains textes du Nouveau Testament ⁽⁷⁶⁾.

D'autre part, certains Kurdes musulmans se sont convertis au christianisme; la plupart se sont faits protestants, spécialement en Iran. Ce sont parfois des cheikhs qui viennent ainsi à l'évangile. Le plus célèbre est sans doute le Dr Saïd Khan Kordestani († 1928), qui continua à pratiquer la médecine à Téhéran ⁽⁷⁷⁾. Son frère, Kaka, qui avait juré de le tuer, se convertit à son tour et devint zélé propagateur de l'évangile. De même cheikh Baba d'un village

⁽⁷⁵⁾ Le Synode de Charfé de 1888, au Liban, condamne la prétention des Jacobites de traduire les textes dans les langues vulgaires de la région, comme le Tourâni, et même en turc et en kurde, et réproouve énergiquement la pratique de faire cette traduction au moment même de l'action liturgique. Edition romaine (1896), cap. III. *De ritu ecclesiae Syriacae* art. 11. *De lingua liturgica*, n° 2, p. 35. cf. C. KOROLEVSKIÏ, *Liturgie en langue vivante* (Le Cerf, 1955), p. 38.

⁽⁷⁶⁾ En dialecte kurmandji, et en caractères arméniens, nous avons ainsi : Nouveau Testament complet (Constantinople, 1871), 628 pages; Les quatre Évangiles et les Actes des Apôtres (Constantinople 1891 et 1911). En caractères arabes, imprimés à Istanbul, S. Matthieu (1922), S. Marc et S. Luc (1923). En caractères arabes et latins à la fois, *Inçila Luqa* (Beyrouth, 1953). A Beyrouth on a également imprimé en caractères latins les Proverbes de Salomon en 1947 et 1949. De son côté, l'*American Bible Society* a publié, à New-York en 1919, les quatre évangiles, en caractères arabes et en dialecte *moukri*, par les soins du Rev. L. O. FOSSUM, qui auparavant déjà avait publié à New-York (Hammoud Typewriter Company, 1918) *Kurdish Prayer Book*. — Le Pasteur J.-M. HORNUS, dans *Le Protestantisme au Proche-Orient*, POC., VIII (1958), p. 163, signale que dans la région de Mardin 'se trouvent cinq petites paroisses protestantes, deux de langue turque, une de langue arabe et une de langue kurde'. — C'est probablement à l'usage de cette petite communauté que le prédicant GHAZAR DER GHAZARIAN a composé ses cantiques en kurde, *Yerkéd bi kurmanci*, manuscrit de 44 pages, dont j'ai pu me procurer une copie à Derbessié (Syrie), en 1939.

⁽⁷⁷⁾ Le Dr SAÏD, converti dans son enfance a composé en 1924, dans le style des *Defter* propres aux Ahl-é Haqq, un *Kitab-é Mizgani* ou *Livre de la bonne nouvelle*, en 515 pages de vers en *gourani*, où il fait un exposé de la religion chrétienne. Les lettrés kurdes prenaient plaisir à lire cet ouvrage. On vient de publier en Amérique (Grand Rapids, 1957) la vie de ce Kurde généreux : RASOOLÏ JAY, M., *The life story of Dr Sa'eed of Iran, kurdish physician to princes and peasants, nobles and nomads*.

proche de Saoudj-Boulak (78). J'ai personnellement connu un Yézidi devenu chrétien. Ces convertis sont sérieux. La preuve en est qu'à l'occasion ils n'hésitent pas à donner leur vie pour leur nouvelle foi. Monseigneur Sontag, délégué apostolique en Perse, et qui devait mourir martyr lui aussi en 1918, porte ce témoignage dans une lettre datée d'Ourmia, le 17 octobre 1915 :

"La grâce a opéré des merveilles en deux Kurdes qui sont morts pour la foi. Le premier, Michel, s'était converti en 1911 au christianisme en embrassant l'orthodoxie. Surviennent nos tristes événements. Michel erre d'abord à gauche et à droite et finit par se réfugier chez nous. Pour se fortifier dans la foi, il fait ses devoirs religieux et attend les événements avec confiance. Il est pris lors de la visite du 12 février. Pour avoir la vie sauve, on lui offre par trois fois de retourner à l'islamisme et par trois fois il refuse. Ainsi dans la nuit du 23 février, il expie sur la potence le crime de rester chrétien. Le second Kurde, appelé Varmon, n'était encore que catéchumène. Quand les Turco-Kurdes sont entrés dans le pays, il a erré de côté et d'autre, mais il a fini par être découvert chez son fils. Sur-le-champ il a été attaché à un arbre et fusillé ; son fils allait avoir le même sort, s'il ne s'était pas déclaré musulman" (79).

* * *

Il n'est pas rare d'entendre critiquer le fanatisme des Kurdes et de rappeler la participation néfaste de certains d'entre eux au massacre des Arméniens, durant la grande guerre. Les faits rapportés ci-dessus, et bien d'autres qu'on pourrait ajouter, montrent qu'il ne faut pas généraliser et qu'ils eurent aussi leurs martyrs.

Depuis, d'ailleurs, les événements ont marché et les relations sont aujourd'hui souvent cordiales entre les Kurdes et leurs voisins Arméniens ou Assyriens. Sous la croix ou le croissant, ils sentent de jour en jour davantage la nécessité de l'union des esprits et des cœurs pour le progrès et le bonheur de tous.

THOMAS BOIS, o.p.

(78) Le cheikh Baba avait été baptisé à Tabriz par le Rev. Wilson. Parce qu'il ne voulut pas apostasier, il fut pendu par les Turcs à un arbre et son cadavre laissé jusqu'à ce que les oiseaux l'eussent réduit à l'état de squelette. cf. Rev. Frederick G. COAN, *Yesterday in Persia and Kurdistan* (1881-1920) (Saunders Studio Press, Claremont, California). Cité dans *Bulletin du Centre d'Etudes Kurdes* (Paris), n° 10, janvier 1950, p. 5-7. .

(79) *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. LXXXI (1916), p. 489.

La religion des Kurdes

Page

I. Le vocabulaire des Kurdes et ses résonnances religieuses.	
1. Salutations et souhaits.	2
2. Proverbes usuels.	2
II. La religion des Kurdes avant l'islam.	
1. Magisme et Zoroastrisme.	3
2. Christianisme nestorien.	4
III. Les Kurdes sous le Croissant : orthodoxie musulmane.	
1. Sunnites chaféites.	6
2. Kurdes, pieux musulmans et Ulémas célèbres.	7
3. Peuple fidèle sans fanatisme.	8
IV. Le Kurdistan mystique : cheikhs et confréries.	
1. Le soufisme au Kurdistan et son organisation.	9
2. Les principales confréries :	11
Qadiri.	
Naqshbendi.	
Tijani.	
3. Influence des cheikhs et confiance des mourids.	12
4. Décadence du soufisme.	14
V. Les Kurdes évadés de l'islam : sectes hérétiques.	
1. Les Yézidis.	15
2. Les Ahl-é-Haqq.	18
3. Les Kizilbash.	20
4. Autres sectes : Shabak, Sarli, Badjoran, Chemsiyé.	21
VI. Superstitions et survivances païennes.	
1. <i>Pratiques superstitieuses des femmes :</i>	
a) Signes et présages.	22
b) Le mauvais œil.	22
c) Les voyages et la mort.	23
2. <i>Croyances superstitieuses :</i>	
a) Les djinns et les péris.	24
b) Les revenants et les rêves.	25
c) Les animaux sacrés.	25
d) Plantes mystérieuses.	25
e) Phénomènes naturels.	26
3. <i>Survivances de cultes païens :</i>	
a) Le cercle magique.	28
b) Le culte du soleil et du feu.	29
c) Le culte des forces de la nature.	29
Conclusion : Les Kurdes chrétiens.	30

THOMAS BOIS, O. P.

LES YÉZIDIS

ESSAI HISTORIQUE ET SOCIOLOGIQUE
SUR LEUR ORIGINE RELIGIEUSE

Extrait de la Revue AL-MACHRIQ

JANVIER-FÉVRIER, et MARS-AVRIL 1961

IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH
1961

LES YÉZIDIS

ESSAI HISTORIQUE ET SOCIOLOGIQUE SUR LEUR ORIGINE RELIGIEUSE

PAR

THOMAS BOIS, O.P.

Il est impossible de ne point s'intéresser à des ruines quand ces ruines sont, non pas des pans de murs, mais un peuple. L'Orient, qui est le pays rêvé des archéologues, garde aussi des vestiges humains dont la survie reste encore plongée dans le mystère. Les principales religions monothéistes ont vu le jour en Orient et bien des superstitions païennes, chrétiennes ou musulmanes, y subsistent qui, depuis longtemps, ont disparu du reste de l'univers. Ainsi survivent les Yézidis, secte qui n'est plus que l'ombre d'elle-même, puisqu'elle a recouvert du XII^e au XVI^e siècle une large part du Kurdistan, tout le nord de la Mésopotamie et une grande étendue de la Syrie et qui ne compte plus aujourd'hui que 50.000 adeptes.

Les Yézidis ont réussi à se maintenir en Irak, dans les vallées boisées du Cheikhan, qui est leur berceau, et les montagnes du Sindjar qui est leur lieu de refuge; en Syrie, en quelques villages dispersés de Djézireh, ainsi qu'en une vingtaine de villages du Djébel Sim'an. Enfin on en comptait autrefois quelques milliers dans les environs de Kars, Tiflis et Ériwan, où ils sont maintenant sous la domination soviétique et où pratiquement ils semblent avoir perdu ce qui les caractérise (1).

Ces Yézidis sont des Kurdes. On les désigne souvent sous le nom d'Adorateurs du Diable, ce qui nous les rend tout de suite intéressants, mais au fond ils sont eux-mêmes de bons diables et, s'ils ont eu autrefois assez mauvaise réputation en tant que coupeurs de routes, je suis obligé d'avouer que tous ceux que j'ai rencontrés, sans être bien sûr de petits saints, n'en sont pas moins très sympathiques.

Je n'ai pas du tout l'intention de parler de façon systématique de leurs croyances, mœurs et coutumes, renseignements que l'on peut trouver facilement dans les reportages, revues et ouvrages qui leur sont consacrés; mais je préfère mettre en lumière leurs origines, restées jusqu'en ces tout derniers temps obnubilées par les considérations incontrôlées de beaucoup d'auteurs qui s'étaient occupés d'eux. Cela nous permettra de mieux situer et, partant, de mieux comprendre leurs croyances, leurs coutumes et leurs mœurs.

I

A LA RECHERCHE DES YÉZIDIS

Ils sont légion ceux qui ont parlé des Yézidis, mais, dans leurs écrits, tout n'est pas de la même veine et, s'il y a souvent à prendre, il y a aussi beaucoup à critiquer et à laisser.

Cinq catégories de personnes se sont ainsi intéressées aux Yézidis et nous ont fait part de leurs connaissances: des voyageurs et journalistes; des étrangers à la secte habitant leur pays et en contact avec eux; des amateurs, hommes de cabinet, qui utilisent les travaux d'autrui; des historiens, rompus aux méthodes scientifiques; et enfin quelques Yézidis eux-mêmes. Cette simple énumération d'auteurs d'origines et de formations si diverses nous laisse déjà entrevoir le tact indispensable pour manier avec profit ces documents si variés.

1. — *Voyageurs et journalistes.*

Tous les voyageurs, touristes ou journalistes, qui passent en Irak à la recherche d'un reportage pittoresque et sensationnel veulent visiter les Yézidis. C'est aujourd'hui chose facile. Mais les renseignements qu'ils nous fournissent sont ordinairement peu précis et superficiels. Ils ne font bien souvent que répéter ce qu'ils ont entendu raconter par les gens du pays — chrétiens ou musulmans — qu'ils ont rencontrés et qui, généralement, colportent sur le dos de ces braves gens qu'ils ignorent une foule d'erreurs. Ces reportages d'ailleurs sont toujours incomplets et ne portent que sur l'un des groupes yézidis: le Cheikhan ou le Sindjar. Bien plus ce qui intéresse surtout ces reporters, c'est le côté folklorique. Sur ce point, reconnaissons-le, ils apportent souvent de magnifiques photos: c'est tout le positif de leurs efforts. La guerre a favorisé ces comptendus de voyages, publiés en maintes revues, par des correspondants militaires en permission de détente. Ainsi, dans *Parade*,

Mason (2) a été impressionné par l'aveur de serpents, tandis que Stanley Maxton (3) nous décrit la fête yézidie d'octobre. J.P. Du-fourg (4) nous donne, en 1953, un reportage sur le Sindjar qui n'est en fait qu'un démarcage de l'ouvrage de R. Lescot. Dans la *Revue du Liban* (1954), Mlle Marcella d'Arle (5) nous mène elle aussi au Sindjar. Elle, c'est une romancière qui sait reconstituer une scène, rendre vivant un dialogue, nous faire palpiter d'effroi au récit d'une aventure bien risquée de sa part, exposer de façon sympathique des théories étranges — et même étrangères — à un vieux Yézidi sur la non-existence du Mal et elle nous a en outre donné de jolies photos. N'exigeons point d'elle le document historique qu'elle n'a jamais eu l'intention de nous offrir. Certains journalistes n'hésitent pas à inventer de toutes pièces pour corser leur récit. Comment oser affirmer, par exemple, que les Yézidis comptent «de nombreux hermaphrodites, femmes hybrides et velues, hommes obèses, ventrus, fainéants, parfumés et maquillés de kohl» ? Ou encore que «la confrérie entretient en plein Mossoul un temple de Satan que garde un serpent sacré et dans les jardins duquel se prélassent un Paon royal, gavé de mets rares, parfumé et bichonné comme ne l'est certes aucun adepte de la secte». Enfin quelle imagination ne faut-il pas pour écrire, en se moquant de ses lecteurs : «En cinq jours passés à Mossoul, plus d'une fois je me suis trouvé mêlé à leurs cérémonies. Non loin de la ville aux mousselines, j'ai vu des «béguines du Diable» présenter des offrandes à un paon en poussant de pieux gémissements. J'ai vu dans un sanctuaire yézidi accroché au flanc du mont Sindjar, des cynocéphales gambader sur les tombes de chats sacrés. J'ai vu trois hommes dans la force de l'âge se prosterner soudain le nez dans la poussière, parce que tournoyait un aigle blanc, incarnation terrestre des Anges» (6). En 1951, j'ai accompagné au Cheikhan un journaliste italien, correspondant du *Tempo* qui a pris plus de deux cents photos. Il avait avec lui un officier de police qui servait d'interprète, mais dont la façon d'interroger m'agaçait. J'ai pu constater à loisir les procédés habituels de certains enquêteurs et l'attitude des hôtes. Malgré nos insistances nous n'avons pu photographier le Taous Melek, statuette sacrée très vénérée chez eux et qui passe pour représenter Satan. On ne nous l'a même pas montrée et l'Emir, chez qui elle est pieusement gardée, a toujours fait mine de ne pas comprendre à quoi nous faisons allusion (7). La plupart des voyageurs qui, après un séjour plus ou moins prolongé en Irak, publient le récit de leur voyage y ajoutent souvent un chapitre sur les Yézidis. Ce n'est jamais une étude bien approfondie, mais on y trouve parfois quelque détail intéressant concernant un personnage visité ou une coutume remarquée par l'auteur (8).

2. — *Etrangers installés dans le pays.*

Les étrangers installés dans le pays, comme missionnaires, archéologues ou diplomates, ainsi que les compatriotes non yézidis, forment une seconde catégorie de témoins.

Parmi les premiers, relevons les noms de l'ex-capucin Michel Febvre (9) qui, au XVII^e siècle, nous fournit d'excellents renseignements sur les Yézidis du Djébel Sim'an et, au début du XX^e siècle, le P. Lammens (10) Jésuite, qui utilise les notes, antérieures de trente ans, de son confrère le P. de Fonclayer, mais se laisse entraîner par des interprétations qui ne me semblent pas justifiées. — Les Yézidis du Cheikhan furent étudiés d'abord par les Dominicains italiens de la Mission de Mossoul: le P. Lanza (1769) qui constate leur vénération pour le Cheitan et les croit descendants des Manichéens (11); le P. Garzoni (1781), le «Père de la Kurdo-logie» (Nikitine), qui reconnaît leur lien avec Yézid I^{er} (12) et enfin le P. Campanile (1810), dans un chapitre assez confus d'ailleurs de son *Histoire du Kurdistan* (13). — Eugène Boré, qui devint Supérieur général des Lazaristes après avoir été dans la diplomatie, a publié l'article consacré aux *Yézidis*, dans le *Dictionnaire des Religions* de Migne, au tome IV. «A la vérité, écrit-il, tout chez eux démontre l'existence de la religion de Zaradast, dans laquelle Mani a introduit certains changements». — Les Yézidis furent étudiés également, au milieu du XIX^e siècle, par un missionnaire anglican, Badger qui, malheureusement, projeta sur des faits clairs et précis des théories sur les religions anciennes qui furent, je crois, à l'origine des erreurs qui circulèrent par la suite sur les Yézidis (14). Un autre missionnaire anglican, O.H. Parry (1895), a décrit les persécutions des Yézidis dont il avait été témoin. C'est en appendice à son ouvrage que E.G. Browne a publié le premier la traduction européenne des livres sacrés yézidis (15). Le Rév. W.A. Wigram a lui aussi consacré aux Yézidis un chapitre, plein d'humour, dans son ouvrage sur le *Berceau de l'Humanité* (16).

Layard, archéologue britannique, vers 1850 (17), et Siouffi, consul de France à Mossoul, vers 1880 (18), ont fourni, le premier, des renseignements intéressants sur les fêtes yézidies et, le second, sur leurs croyances, puisés à bonne source chez le Mollah Haidar. Le Turc, Noury Bey (19), qui avait été gouverneur de Mossoul, a publié lui aussi un ouvrage sur les Yézidis que son fils, Djelal Noury (20), a repris en 1910, mais qui n'apporte rien de bien neuf. Lady Drower (21) a profité d'un séjour de plusieurs semaines parmi les Yézidis et au contact de leurs femmes pour étudier les coutumes de leur vie familiale quotidienne. Mais ses rapprochements avec

les Mandéens ou les anciennes religions solaires, pour suggestifs qu'ils sont parfois, n'en restent pas moins sujets à caution.

Il faut, en général, se méfier des compatriotes des Yézidis, qu'ils soient chrétiens ou musulmans. Ils manquent souvent d'esprit critique; et plus une légende paraît extravagante et défavorable, plus elle a chance d'être accueillie et propagée. Pourtant le prêtre Ishaq (1875), familier des Yézidis, fut le premier à dévoiler bon nombre de croyances et coutumes yézidies auxquelles on peut ajouter foi; mais les commentaires de son éditeur le P. Giamil (1900) manquent de valeur (22). Un chrétien de Mossoul, Daoud Sleiman Sayegh (1880), a recueilli des informations sur les Yézidis, qui ont été publiées, à Boston, en 1909, par Isya Joseph (23); et le Chammas, devenu prêtre jacobite, Abdulaziz, a de même, vers 1889, écrit une notice sur l'histoire des Yézidis de la région de Mossoul, à l'usage du Chammas Érémiâ, dont nous aurons à reparler. Une partie en a été publiée en anglais par Parry, en 1895; une autre partie, en syriaque et en français, par Chabot, en 1896 (24) et le tout a été réédité en arabe par le R.P. Khalifé, en 1953 (25). Le P. Anastase, Carme de Bagdad (26), nous a également apporté, en 1899, des détails que lui avaient fournis des Yézidis ou des chrétiens du pays, mais il brode quelque peu, enjolive le style de ses interlocuteurs et se fait le théologien de la secte en systématisant, inconsciemment peut-être, les données qu'il en a reçues. Quant aux explications d'ordre critique ou historique, que le P. Tfindji a ajoutées aux textes nestoriens de Ramicho (1451) et de Tcho'yahb, dit Bar-Mqadam (XV^e s.), publiés par Nau (27), elles n'ont guère de valeur, du moins en ce qui concerne les origines ethniques et religieuses des Yézidis.

En 1949, un Musulman de Mossoul, Sadiq Damlooji, qui avait été à plusieurs reprises, à l'époque ottomane, *moudir* dans les secteurs yézidis du Cheikhan ou du Sindjar, a publié un assez gros ouvrage de 520 pages, bien mal composé d'ailleurs, où, à côté d'anecdotes personnelles qui ne manquent pas d'intérêt, il apporte des renseignements précieux sur la famille des Émirs et les familles des cheikhs, par exemple, rectifie certaines erreurs qui ont cours sur le compte de la secte, mais paraît ne pas toujours manifester son esprit critique et, en particulier, ne pas tirer tout le profit possible des sources qu'il utilise, pour bien dégager les origines religieuses des Yézidis (28). Abd el-Rezzaq al-Hasani a repris et développé, en 1951, une étude qu'il avait d'abord publiée en 1929 et en 1931, sur les Adorateurs du Diable en Irak. C'est une synthèse de ce que l'auteur a trouvé dans les ouvrages arabes antérieurs. Il y joint quelques observations personnelles. On a plaisir à lire ce travail,

imprimé clairement, et où les références et les citations sont exactement indiquées (29).

Signalons enfin quelques Kurdes qui ont eu l'occasion de s'intéresser aux Yézidis. D'abord M. Emin Zeki, dans son *Résumé d'Histoire des Kurdes et du Kurdistan* (1936) (30). Mais il ne fait que reprendre les conclusions de l'abbé Sleiman Sayegh dans son *Histoire de Mossoul* (31), travail qui, malheureusement, n'a rien d'original en la matière, car l'auteur se borne à suivre Nau dans ses appréciations alors que, étant sur place, il lui était si facile de remonter aux sources. L'Émir Djeladet Bader-Khan a publié dans la Revue kurde *Hawar* (1932) une *Notice sur la Bible Noire* (31), et en 1933, *Quatre prières authentiques inédites des Kurdes yézidis* (32). Osman Sebri, dans la Revue kurde *Ronahi* (1942) a de même recueilli quelques renseignements nouveaux sur les Yézidis du Sindjar de la bouche de quelques-uns de leurs cheikhs réfugiés en Syrie (34). Mais ces différents auteurs sont des Kurdes nationalistes, convaincus que les Yézidis sont les survivants de la religion zoroastrienne que professaient autrefois tous les Kurdes et que, par conséquent, ils n'ont rien à voir avec l'Islam. Thèse qu'il paraît difficile de soutenir encore aujourd'hui.

3. — *Orientalistes en chambre.*

Certains orientalistes n'ont jamais rencontré de Yézidis en chair et en os, mais bien au cours de leurs études. Ils ont donc voulu faire connaître à leurs compatriotes les fruits de leurs lectures. Ce seront donc surtout des compilateurs, des traducteurs ou des commentateurs. En anglais, nous avons ainsi la compilation, déjà rencontrée, de Isya Joseph; en allemand, une étude consciencieuse du texte kurde des livres sacrés par Bittner (1911) que nous étudierons plus loin, les recherches de A. Dirr (35) et les différentes études de Menzel (36); en français, des Documents du XVII^e siècle découverts par Perdrizet, en 1903 (37), l'anthologie, déjà signalée de Nau, qui reproduit la substance de tout ce qui avait été publié jusque-là sur les Yézidis avec, en plus, le texte chaldéen et sa traduction française de Rabban Ramicho (1451); mais rien de bien original dans le volume de A. Menant (1892) qui écrit toujours Yézidiz, et on se demande bien pourquoi (38); et enfin, en italien, textes et études de Furlani (39).

Toute cette documentation garde sa valeur, mais on ne doit utiliser qu'avec précaution les commentaires qui l'accompagnent. On trouve quelques suggestions utiles dans le commentaire de R.C. Temple au livre de Empson sur le Culte de l'Ange-Paon

(1928). Mais, si je ne m'abuse, le commentateur ne laisse pas grand chose des théories personnelles de l'auteur (40).

4. — *Auteurs et textes yézidis.*

Il a suffi aux voyageurs d'ouvrir les yeux pour décrire les sanctuaires et les fêtes des Yézidis, mais il a fallu nécessairement des contacts plus prolongés avec eux pour pénétrer dans leurs croyances. Il faut avouer que bien souvent les Yézidis interrogés se montrent d'une ignorance crasse, que reconnaissent tous ceux qui ont eu recours à leurs lumières, comme, par exemple, le P. Lammens ou R. Lescot. Mais il s'est trouvé aussi des Yézidis compétents qui ont apporté bien des éclaircissements. On connaît certains de ces informateurs précieux : Cheikh Nasir pour Badger, Kotchak Brahim pour Cacha Ishaq, Mollah Haidar pour Siouffi, Habib, devenu Abd al-Messih et Hemmü pour le P. Anastase, Elî Wûso pour R. Lescot, les cheikhs Heyder, Khalaf et Khidir pour Osman Sebri.

Mais quelle bonne fortune ce serait si un Yézidi nous exposait lui-même les mystères de sa religion. Eh! bien, deux Yézidis, à ma connaissance, ont répondu apparemment à notre désir : un Émir et un simple Yézidi, devenu, pour un temps, moine syrien-catholique (41).

L'Émir, Ismail Beg Tchol, ambitieux et sans scrupule, a écrit une *Histoire de sa vie* et de ses voyages parmi ses coréligionnaires très instructive et donné aussi des détails peu connus sur l'*Histoire du Sindjar*. Mais tout ce qu'il nous rapporte des *Croyances et Coutumes* des Yézidis n'est qu'une compilation sans grande critique de ce qui avait paru sur la question dans les revues arabes. C'est un pêle-mêle où les contradictions ne manquent pas. Il nous fournit pourtant quelques détails nouveaux sur les différents sanctuaires et pèlerinages. Son travail a été publié par C. Zreik, à Beyrouth, en 1934 (42).

Quant au Moine Behnam (43), qui vécut quelque temps au couvent de Cherfé au Liban, il y avait composé en karchouni (44), en 1916 une notice sur les Yézidis, où il ne fait que reprendre mot à mot les articles du P. Anastase dans le *Machriq* de 1899. Il en a toutefois supprimé certains passages, résumé quelques paragraphes et s'est écarté de sa source en deux points : quand il nomme l'Émir de son temps qu'il appelle Béchir, alors qu'il s'agissait en fait de Said Beg, et quand il avoue avoir personnellement participé aux séances d'orgie de la « *Leylet Kefshé* », que le P. Anastase ne pensait pas devoir attribuer aux Yézidis, malgré les rumeurs populaires.

Le P. Chebli, qui a édité cet article dans le *Machriq* en 1952, ne semble pas s'être rendu compte de tout cela.

On voit donc par là que, malgré les apparences, ces deux témoins yézidis ne sont pas tellement qualifiés. Le premier parce qu'il est de la famille des Émirs et que ceux-ci, comme nous le verrons plus loin, jouent un rôle d'ordre politique ou disciplinaire plutôt que doctrinal; le second, parce que simple *mourid*, il n'était pas pleinement initié. L'un et l'autre pourtant, par leurs écrits, authentiquent plus ou moins indirectement ce que croient et pratiquent les membres de la secte, mais leur témoignage partiel n'est pas vraiment original.

Livres Sacrés des Yézidis.

C'est ici qu'il nous faut faire mention des Livres Sacrés des Yézidis. En effet on attribue à la secte deux livres sacrés, si toutefois on peut appeler livres des écrits qui ne comportent pas plus d'une douzaine de pages à eux deux. Ce sont le *Kitêbê Cilwa*, ou Livre de la Révélation, et le *Meshefê Reş*, ou Bible Noire, comme on a pu traduire. Ces écrits, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, étaient restés inconnus aux étrangers qui en niaient formellement l'existence, comme Febvre par exemple. Pourtant, dès 1724, le Cheikh musulman 'Abd-Allah al-Rabatki reconnaissait que les Yézidis possédaient un livre, appelé *Djelwa*, qui serait dû à un certain Cheikh Fakhr ed-Din. Le P. Anastase lui-même, dans ses articles de 1899, croyait que le *Meshefê Reş* n'était pas autre chose qu'un recueil de quelques sourates du Coran dont on avait effacé ou couvert d'encre, d'où ce nom de noir, les mots Cheitan, malédiction et autres semblables. Cependant le Dr Forbes (46), dans un voyage au Sindjar en 1838, avait déjà entendu parler d'un Livre Noir qu'on attribuait à Cheikh 'Adi lui-même. — En 1895, comme nous l'avons déjà signalé, E.G. Browne (47), le premier, en une traduction anglaise, portait ces écrits à la connaissance du public européen. D'autres traductions suivirent bientôt en anglais, allemand, français, italien et arabe (48). Entre temps, un singulier personnage, Chammas Érémia Chamir, ancien moine chaldéen de Rabban Hormez, devenu prédicant presbytérien (49), nous renseignait sur les auteurs et les dates présumées de ces livres saints (50). Tout cela ne laissait pas d'intriguer les chercheurs, jusqu'au jour où notre curieux Père Anastase fit une découverte sensationnelle (51). Il raconta comment il avait obtenu de façon romanesque les deux manuscrits, les décrivit et donna le calque du texte kurde original qu'il accompagna d'une traduction arabe. L. Massignon reconnut de suite l'intérêt de cette découverte, mais resta sur une prudente réserve (52).

On se trouvait, en effet, en présence d'un texte écrit en caractères inconnus et obtenu par décalque. Il y avait là de quoi soulever bien des doutes et des suspicions concernant leur authenticité. Il fallait une édition critique et une étude approfondie du texte. C'est le Dr Bittner qui s'en chargea (53). Ce travail des plus consciencieux ne devait pourtant pas désarmer tous les critiques. L'attaque la plus violente fut menée par A. Mingana, ex-prêtre chaldéen de Tell-Keif, près de Mossoul, et devenu bibliothécaire d'une université anglaise pour les textes orientaux (54). Mais sa critique est beaucoup moins pertinente qu'elle n'en a l'air (55). La langue utilisée, dans ces deux écrits sacrés, est le Kurde; mais non le dialecte parlé aujourd'hui par les Yézidis du Cheikhan et du Sindjar. C'est du *Moukri*, dialecte des Kurdes des environs du lac d'Ourmia ou, avec des nuances, des Kurdes de Sulaimani. C'est un fait assez curieux. Faut-il l'expliquer par le caractère religieux des écrits, le sacré s'entourant volontiers de secret et de mystère? En tout cas, l'emploi de ce dialecte ne permet pas non plus de fixer une date, même ancienne, quoiqu'en pense Furlani (56). D'ailleurs d'autres questions subsistent. Il est bien difficile, croyons-nous, de faire remonter le *Meshefê Reş* jusqu'au XIV^e siècle en l'attribuant à Hasan al-Basri (57). Et qui est ce Fakhr ed-Din qui serait l'auteur du *Kitêbê Cilwa*? (58). On se trouve vraisemblablement devant un cas de pseudépigraphie, phénomène qui n'est pas tellement rare dans le domaine religieux.

De toute façon, ces deux écrits sont assez différents l'un de l'autre, tant par leur contenu que par leur présentation. Le *Livre de la Révélation* est divisé en cinq courts chapitres. Un prologue nous avertit que Melek Taous est le premier de tous les êtres et veut instruire son peuple au moyen de ce livre. Melek Taous parle alors à la première personne. Il affirme son pouvoir universel; il récompensera ses fidèles disciples et châtiara les autres; fait allusion à la métempsychose; rappelle le secret de sa doctrine, la vénération de son image et l'obéissance à ses serviteurs. — Le *Livre Noir* débute par un récit de la Création où le rôle de l'Ange Gabriel et de Fakhr ed-Din est dûment mis en vedette. Suit une liste d'anciens rois yézidis. Après une assez longue parenthèse qui est un catalogue de tabous qu'on retrouve en gros dans la Pétition de 1872, dont il sera bientôt question, on revient aux rois yézidis et le tout se termine par un second récit de la Création qui donne l'impression de rester inachevé (59).

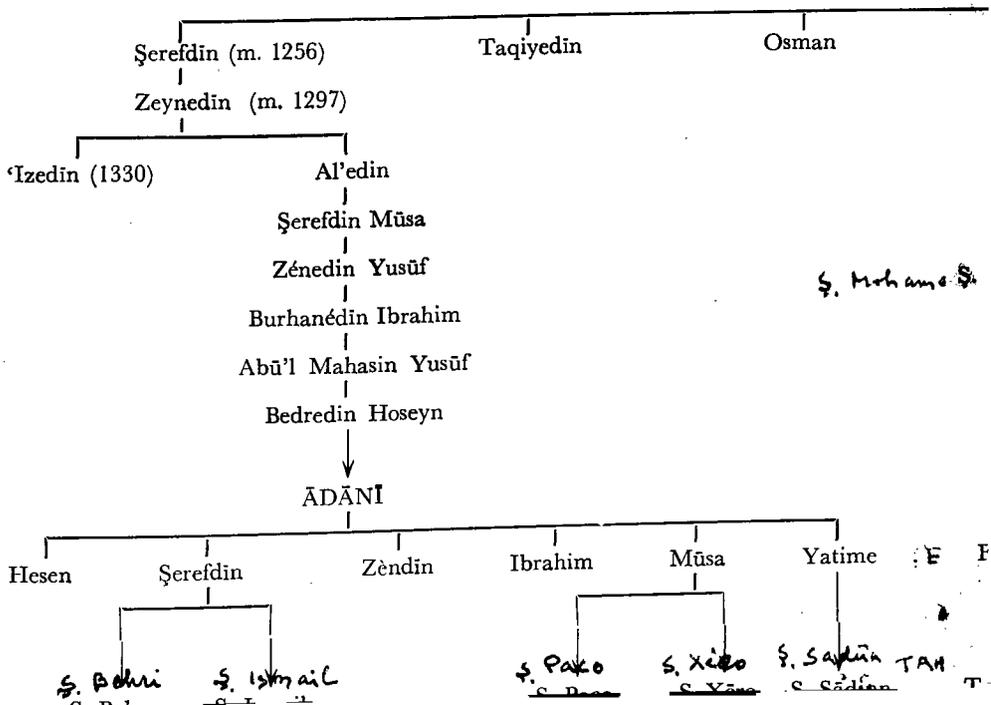
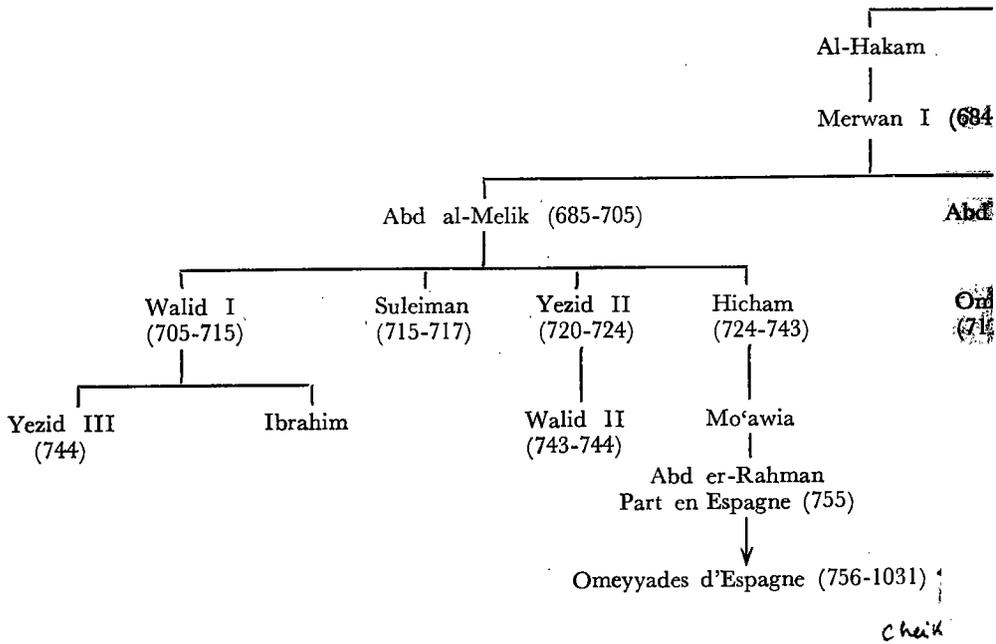
Quoi qu'il en soit de son auteur et de sa date, le *Livre de la Révélation* est sans doute antérieur au *Livre Noir*. En effet, il n'est pas sans affinité de style et même d'idées avec l'*Hymne de Cheikh*

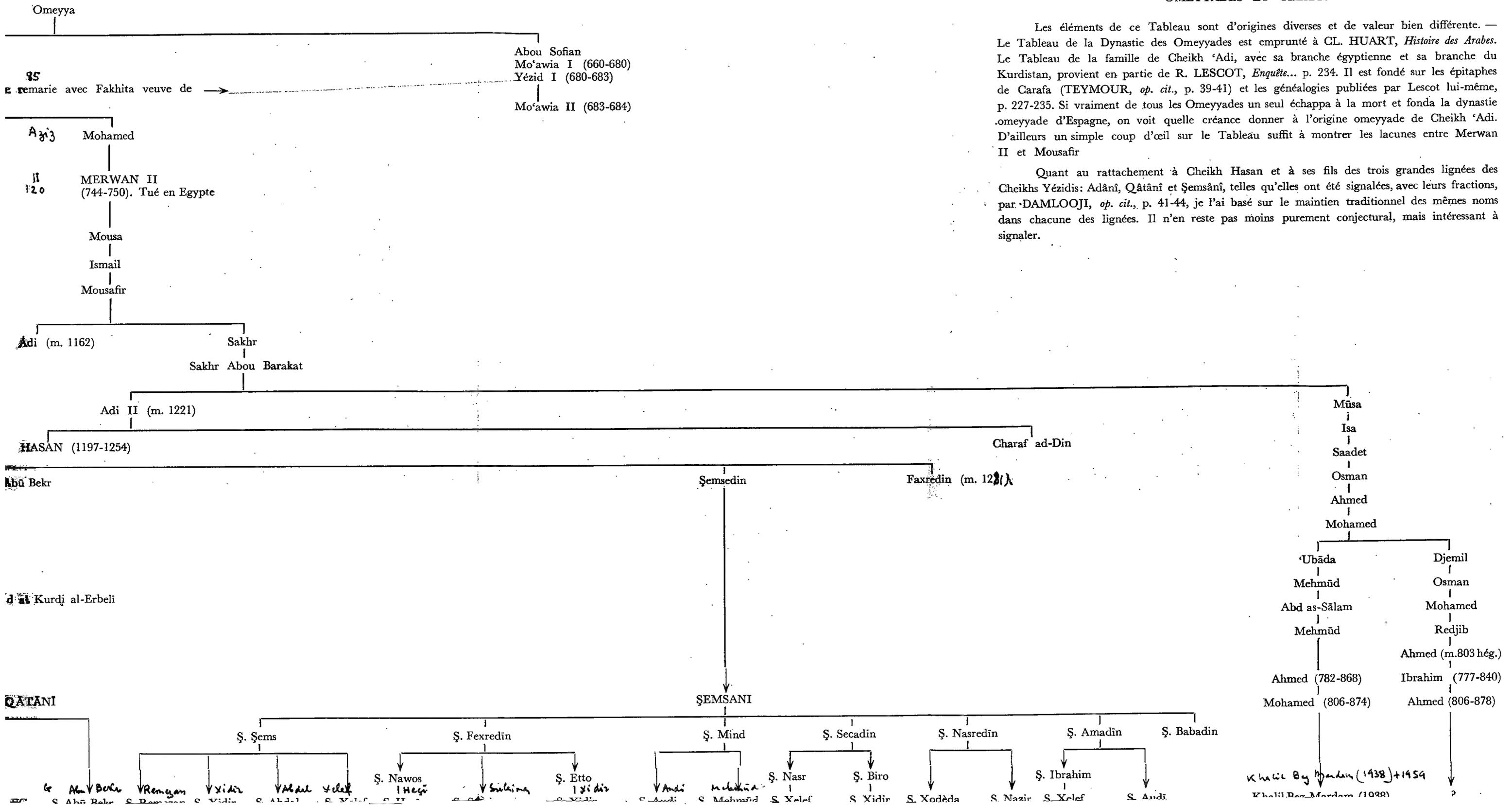
'*Adi*, texte religieux yézidi de longueur assez semblable. Mais ce texte, publié pour la première fois par Badger, mais en traduction anglaise, est en arabe et doit donc, de ce fait, être considéré comme plus ancien. Damlooji, qui publie également cet Hymne, mais en arabe et avec des commentaires (*op. cit.*, p. 115-135), dit l'avoir trouvé dans un Recueil de Poèmes religieux attribués à Cheikh Hasan, chez un cheikh yézidi du Sindjar qui en descend. Ce recueil daterait du VIII^e siècle de l'hégire. Détail qui ne manque pas de valeur (60).

A ces textes purement religieux, on peut ajouter le seul document officiel émanant des autorités yéziennes et dont les signataires sont connus. C'est une *Pétition présentée aux Turcs*, plus précisément au Général Tahir Bey, venu en 1872 pour enrôler les Yézidis dans l'armée ottomane. Liste d'interdictions et de tabous connus par ailleurs, elle a pour but de montrer que la vie militaire est incompatible avec la religion yézidie. C'est pourquoi, à côté de pratiques réelles, les auteurs n'ont pas hésité à introduire des coutumes qui, semble-t-il, visaient à exagérer les difficultés de l'enrôlement (61). Ils obtinrent pourtant gain de cause.

5. — *Historiens à la rescousse.*

Comme on a pu s'en rendre compte jusqu'ici, ni les observations des voyageurs, ni la mise au jour des croyances et pratiques actuelles de la secte, ni les commentaires de savants, plus ou moins attirés, n'ont réussi à faire la lumière sur l'origine religieuse des Yézidis. Des traditions divergentes et même opposées circulent tant chez les chrétiens que chez les musulmans. Les Yézidis eux-mêmes ont une vague conscience de liens anciens avec l'Islam. Mais les impressions ne nous peuvent contenter. Des ressemblances plus ou moins fortuites avec des religions anciennes ou environnantes n'expliquent pas tout. Dans le domaine religieux, tout rapprochement est nécessairement délicat et, à plus forte raison, faut-il être prudent avant de parler d'emprunt ou de filiation. Les théories n'ont rien à voir. C'est une question de faits qu'on doit dégager pour aboutir à une solution qui aurait chance d'être la vraie. Une méthode scientifique s'impose. C'est pourquoi des historiens de valeur ont emprunté une autre route que celle de la plupart des auteurs dont nous avons parlé jusqu'à présent. Ils se sont donc attaqués à l'étude de l'origine des Yézidis en poursuivant méthodiquement la filière des auteurs anciens qui avaient parlé de cette secte. Ahmed Teymour a ainsi ouvert la voie et déblayé le terrain dès 1927, en prouvant que les Yézidis étaient primitivement les membres de la





Les éléments de ce Tableau sont d'origines diverses et de valeur bien différente. — Le Tableau de la Dynastie des Omeyyades est emprunté à CL. HUART, *Histoire des Arabes*. Le Tableau de la famille de Cheikh 'Adi, avec sa branche égyptienne et sa branche du Kurdistan, provient en partie de R. LESCOT, *Enquête...* p. 234. Il est fondé sur les épitaphes de Carafa (TEYMOUR, *op. cit.*, p. 39-41) et les généalogies publiées par Lescot lui-même, p. 227-235. Si vraiment de tous les Omeyyades un seul échappa à la mort et fonda la dynastie omeyyade d'Espagne, on voit quelle créance donner à l'origine omeyyade de Cheikh 'Adi. D'ailleurs un simple coup d'œil sur le Tableau suffit à montrer les lacunes entre Merwan II et Mousafir

Quant au rattachement à Cheikh Hasan et à ses fils des trois grandes lignées des Cheikhs Yézidis: Adâni, Qâtâni et Şemsâni, telles qu'elles ont été signalées, avec leurs fractions, par DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 41-44, je l'ai basé sur le maintien traditionnel des mêmes noms dans chacune des lignées. Il n'en reste pas moins purement conjectural, mais intéressant à signaler.

confrérie *Adawiya* tout à fait orthodoxe, fondée par Cheikh 'Adi, et comment une branche de cette *zaouia* s'était installée en Égypte, dès la fin du XIII^e siècle, et s'y était maintenue peut-être jusqu'à la fin du XVIII^e (62). A son tour l'avocat irakien, Abbas Azzaoui, en 1931, retrouva dans le Yézidisme les liens qui l'unissaient au Soufisme (63), tandis que, de son côté, l'Italien M.A. Guidi, par des voies différentes, replaçait la secte dans la mouvance de la *Ghuluwū* omeyyade, en 1932 (64). Les conclusions de ces deux auteurs concordent sur bien des points. Bientôt, R. Lescot, dans son *Enquête sur les Yézidis de Syrie et du Djebel Sindjar* (65) va apporter, en 1938, des renseignements inédits qui viendront confirmer favorablement cette manière de voir.

Sans négliger pour autant les éléments nombreux et précieux recueillis par leurs devanciers, je me suis basé, pour une large part, sur la documentation et les arguments de ces historiens, ainsi que sur mes recherches personnelles, pour m'aventurer à présenter à mon tour un exposé de l'origine religieuse des Yézidis.

II

FAUSSES PISTES ENTRE LE SOLEIL ET LA CROIX

Malgré des faits patents que nous exposerons par la suite, malgré des déclarations non équivoques de Yézidis sur leurs origines, malgré des textes assez clairs mais restés longtemps ignorés, les écrivains chrétiens qui, les premiers en Occident, ont parlé des Yézidis, n'ont pas su reconnaître le véritable caractère et les origines religieuses de cette secte qui leur paraissait étrange.

Plusieurs raisons me semblent pouvoir expliquer l'impossibilité où l'on fut, dès les premières études, de parvenir à des conclusions plus solides. D'abord l'époque de ces premières recherches coïncidant avec les découvertes archéologiques de Mésopotamie qui nous faisaient connaître la religion des anciens Assyriens et Babyloniens. Puis ce fait ethnique que les Yézidis sont des Kurdes dont les ancêtres furent des adeptes de Zoroastre. La localisation du principal sanctuaire et du berceau de la secte dans une région où pullulèrent des couvents nestoriens et leur habitat actuel dans des montagnes où autrefois prospérait la religion chrétienne. Enfin une connaissance encore insuffisante de l'Islam et de ses ramifications.

On peut penser en effet que si le sanctuaire de Cheikh 'Adi et tout son contexte de croyances et de coutumes s'était trouvé en Afrique du Nord, par exemple, on aurait moins divagué sur

l'origine religieuse des Yézidis et, depuis longtemps, on aurait conclu comme on peut le faire aujourd'hui.

Si l'on ne peut accepter les explications données par certains auteurs, c'est précisément parce que ces explications ne sont que partielles et fragmentaires, sans aucun lien entre elles. Si elles éclairent un article de foi ou une pratique religieuse, elles en laissent dans l'ombre beaucoup plus et l'on n'est pas plus avancé. On s'ingénie alors à justifier ces points restés obscurs et l'on voltige ainsi de Babylone à Zoroastre, du Christianisme à l'Islam; on nous transporte des Lepchas de l'Himalaya (V. Cuinet) aux Samoyèdes de Sibérie (Damlooji); on évoque les Boudhistes et les Sabéens, et on aboutit ainsi à un mélange invraisemblable, à un syncrétisme inexplicable qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Pourtant si l'on découvrait un fil conducteur unique, qui donnerait des éclaircissements suffisants sur des coutumes et des croyances disparates qui deviendraient ainsi compréhensibles, ne serait-ce pas que ce fil nous mène sur la bonne piste? Or ce fil existe: c'est l'Islam, mais un Islam tellement dénaturé à l'usage que les Musulmans eux-mêmes ont fini par ne plus le reconnaître.

Les Yézidis sont-ils héritiers des anciennes religions babyloniennes? Doit-on croire qu'ils descendent directement des Zoroastriens et adorateurs du Soleil qui vécurent dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui? Ne serait-ce point eux qui ont maintenu plus ou moins intégralement l'ancien paganisme kurde? Peut-on dire enfin qu'on retrouve chez eux des traces évidentes d'une origine chrétienne? La réponse à toutes ces questions déblaira notre chemin.

Voici donc un certain nombre de fausses pistes largement foulées et que suivent peut-être encore des amateurs.

1. — *Les anciens cultes babyloniens.*

On a voulu retrouver chez les Yézidis des vestiges des anciens cultes de Babylone. Ne rencontre-t-on pas chez les Yézidis trois divinités du Panthéon babylonien: Tammouz, Shamash le Dieu-Soleil et Sîn le Dieu-Lune? Dans la nomenclature des Yézidis en effet on parle souvent de Taous-Melek, l'Ange-Paon. Persuadé que nous avons affaire à un culte antique, un assyriologue, Litzbarski (66) qui d'ailleurs suit Chwolson, y retrouve sans le moindre doute le Dieu-Tammouz, par transformation, normale en kurde, de M. et W. Mais Clermont-Ganneau (67) a réfuté ce rapprochement «spécieux» entre Melek Taous et Tammouz, en faisant remarquer que pas une seule fête de Melek Taous ne tombe au mois de juillet, mois

spécialement consacré au Dieu-Tammouz. Furlani a repris cette critique (68). — Il y a aussi un mausolée consacré à Cheikh Chems ed-Din, qu'on désigne souvent sous le nom abrégé de Cheikh Chems, Cheikh-Soleil. D'aucuns comme Wigram (69) ou Lady Drower (70) et d'autres n'hésitent pas à l'identifier au Soleil lui-même, Cheikh Chems ed-Din n'étant qu'un trompe-l'œil à l'usage des Musulmans (71). Mais nous savons pertinemment que Cheikh Chems ed-Din a bel et bien existé. Il est renommé dans la secte. Il était en effet de la famille de Cheikh 'Adi. C'est le fameux Cheikh Hasan, fils du second Cheikh 'Adi. Il passe pour avoir été à l'origine de certaines déviations dans l'orthodoxie musulmane de la fraternité. Toute une lignée actuelle de cheikhs se considère comme ses descendants et, à ce titre, jouit de certains privilèges (72). — Enfin, les Yézidis adoreraient le Soleil. Preuve en est qu'au jour de la fête de Cheikh 'Adi on lui sacrifie un Taureau Blanc et que, en outre, chaque matin, tout Yézidi baise la place où cet astre jette ses premiers rayons et se tourne vers lui à son lever et à son coucher en lui adressant une prière. Aussi certains auteurs donnent-ils parfois aux Yézidis le nom de *Chemsiyé* ou Adorateurs du Soleil (73). Mais s'il arrive qu'on tue un taureau qui, d'ailleurs, n'est pas nécessairement blanc, cela n'a rien à voir avec le culte du soleil, nous dit Damlooji. C'est une coutume qui remonterait à Cheikh 'Adi lui-même (74). Le fait de se tourner vers le soleil pour prier ne signifie pas nécessairement acte d'adoration. Les églises chrétiennes étaient autrefois toujours orientées, c'est-à-dire tournées vers l'Est ou le Soleil Levant et des chrétiens orientaux prient parfois encore dans la même direction (75), mais on ne peut décemment affirmer qu'ils adorent le Soleil, ce soleil «sans qui les choses ne seraient que ce qu'elles sont» (76). — Un autre cheikh, Cheikh Sadjadin, éponyme lui aussi d'une famille de chefs religieux, se prononce souvent par abréviation Cheikh Sin : il n'en faut pas plus pour y reconnaître la Lune, autre divinité babylonienne. Mais nous savons désormais à quoi nous en tenir. Quoi qu'il en soit de la religion des anciens Arabes, il n'est personne aujourd'hui pour attribuer aux Musulmans un culte de la Lune et du Soleil, malgré le Croissant, figuré partout et qui est devenu en quelque sorte le symbole de l'Islam; malgré le Soleil et les Étoiles qui ornent le drapeau de nombreux peuples musulmans et bien que tout fidèle réponde — en s'inclinant — à l'appel de la prière lancé par le *muezzin* au lever et au coucher du soleil.

Enfin toute la campagne, entre Ba'chiqa et Bahzani spécialement, mais on en trouve beaucoup ailleurs aussi, est parsemée de monuments de forme assez caractéristique. Ce sont des édicules carrés de deux ou trois mètres de côté, que surmonte une ou deux marches

rondes, couronnées elles-mêmes par un cône aux multiples arêtes. Les Yézidis les appellent *Chaq̄s*. C'est sans doute possible le mot arabe *Chakhs*, personne (77), prononcé à la kurde (78), car chacun de ces mausolées représente ou est dédié à un Cheikh de la confrérie. On a voulu y voir le mot hébreu *Šāqās*, qui signifie chose détestable, idole (79); ou même, ce qui est encore plus fort, le mot babylonien *Šaq̄su* qui veut dire: monstre, mauvais, malin (80). Évidemment puisqu'il s'agit d'Adorateurs du Diable, ils ne peuvent rien faire que de mal. Mais la pratique yézidie, ainsi d'ailleurs que le sens obvie des mots et des choses, s'opposent formellement à ces interprétations.

2. — *Le dualisme iranien.*

Le dualisme iranien entrerait pour une bonne part dans la religion yézidie. En effet les Yézidis sont Kurdes et ceux-ci passent pour être les descendants des Mèdes qui avaient le *Magisme* pour religion. Zoroastre, son réformateur, Zerdesh, comme ils l'appellent, n'est-il pas né chez eux, en plein Kurdistan, en 660 avant Jésus-Christ? (81). S'il a rejeté les sacrifices sanglants, il a conservé le sacrifice du feu, symbole de justice et de la lutte contre les forces du Mal (82). Les deux Principes du Bien et du Mal régissent le monde, en effet, et tout homme doit choisir entre la Lumière et les Ténèbres, entre le Bien et le Mal, entre Ormezd et Ahriman. Sans doute, mais ce n'est pas de cette façon que les Yézidis considèrent leur culte de l'Ange-Paon.

Pour Badger, le nom de Yézidi viendrait de *Yezd* ou *Yezdan*, titre que les anciens Persans attribuaient à l'Être Suprême. D'autres disent que le nom des Yézidis leur vient de la ville de *Yezdem*, ville de Perse où se maintiendrait le culte du feu. Pour Badger encore, Cheikh 'Adi, leur grand saint, s'identifierait à *Yezd*, son nom n'étant qu'un diminutif du mot hébreu *Adonai*, qui lui aussi veut dire Dieu. Étymologie fantaisiste, s'il en fut. Mais Badger a imaginé de toutes pièces un contexte spécial qui lui sert à interpréter tout ce qu'il a appris sur les Yézidis, sans se soucier des contradictions ou de faits très clairs. En effet, lors de ses fouilles à Nemroud, l'archéologue Layard avait découvert un oiseau sur une plaque de marbre. Il en avait fait un croquis et ajouté en note: «Les *Iynges*, ou oiseaux sacrés, appartenaient à la religion babylonienne et probablement aussi à la religion assyrienne. C'étaient des sortes de démons qui exerçaient une particulière influence sur l'humanité, ressemblant au *ferouher* du système zoroastrien». Se référant à ce texte, Badger en conclut aussitôt (*op. cit.*, p. 127): «Il ne peut y avoir le moindre

doute que Melek Taous est en substance le Ferouher du Zoroastrisme et je crois tout à fait probable que cette image est employée à des fins de divination dans les assemblées secrètes des Yézidis modernes». Le moindre doute, c'est vite dit.

Les nombreux lampions que les Yézidis aiment à allumer dans les alvéoles de leurs mausolées ou de leurs lieux de pèlerinage seraient aussi des souvenirs du *culte du feu*. Le fait n'est pas probant (82).

Les Yézidis se désignent souvent eux-mêmes sous le nom de *Dasenî*, que les chrétiens des environs de Mossoul parlant soureth prononcent *Desnayé*, nom sous lequel ils désignent habituellement les Yézidis. D'ailleurs le *Cheref-name*, ouvrage fondamental pour l'histoire kurde et terminé en 1596, reconnaît également l'importance de cette tribu yézidie. *Dasenî* signifie tout simplement habitant du pays de *Dasen*, dans le *Hakkari*, où précisément habite la secte. La formation du mot est régulière. Pourtant certains savants (83) ont trouvé cette étymologie trop simple et, dans la conviction qu'ils étaient que les Yézidis sont des Manichéens, ils ont fait dériver ce nom de *Bardésane*, ce qui est proprement ridicule. Cet hérétique syriaque (154-222) est né à *Édesse* (*Ourfa*) sur les bords de la rivière *Daisan*, d'où son nom. Mais ses parents étaient originaires d'*Arbelles*. Ses doctrines, développées par ses disciples dans le sens du dualisme manichéen, furent combattues par saint *Éphrem* (+ 379), mais existaient encore en *Mésopotamie* au VII^e et au VIII^e siècles, d'après *Jacques d'Édesse* et *Georges l'Arabe*, et au X^e siècle, selon *Mas'oudi*. L'argument a paru valable au *P. Lammens*, du moins pour les Yézidis du *Djebel Sim'an*, puisqu'il en fait les descendants directs des *Pauliciens*, ainsi qu'on appelait les *Manichéens* de *Syrie*, contre lesquels saint *Jean Damascène* (+ 749) a composé plusieurs traités (84). Mais à l'époque, le *P. Lammens* prenait les Yézidis pour des autochtones, alors qu'en fait ils ne vinrent pas s'installer au *Djebel Sim'an* avant le XIII^e siècle (85). Par ailleurs, il est vraiment étrange que le célèbre orientaliste ne se soit pas posé plus de questions sur ces autochtones qui parlent Kurde dans une région si éloignée du *Kurdistan*! Ainsi son explication ne garderait de valeur que dans le cas où on n'en pourrait fournir de plus adéquate. *A. Néander* pensait de son côté que l'identification de *Cheikh 'Adi* avec *Adiment* et les tentatives de rapprocher le Yézidisme du Manichéisme n'avaient pas de fondement (86). Certes l'adoration du *Soleil* apparaît comme un trait caractéristique chez les Yézidis, dit-il, mais il n'est pas nécessaire d'y voir une influence du manichéisme. Ce serait plutôt celle du *parsisme* que d'autres sectes subirent aussi. Et il cite le cas des *Esséniens* (87).

3. — *Le paganisme kurde originel.*

Avec le culte des astres et des forces de la Nature, les Anciens, un peu partout dans le monde, s'imaginaient que des génies, bons ou mauvais, hantaient certaines sources et certains arbres, devenus de la sorte objets de vénération. Les Kurdes partagèrent ces pratiques du paganisme universel que le Christianisme combattit. Au III^e siècle, le saint Mar Mari d'Ourfa (+226) convertit à Chahrgert, entre Daqouqa et Arbil, le roi et son peuple «qui adoraient des arbres et sacrifiaient à l'image de cuivre» (88). Ce culte primitif de la nature n'a pas entièrement disparu du Kurdistan (89) et, chez les Zazas (90), comme chez les Yézidis et d'autres peuples de l'Asie Antérieure (91), aujourd'hui encore, bien des sources et bien des arbres sont regardés comme sacrés. Ce fait notoire fut l'occasion pour N.J. Marr, devenu par la suite académicien soviétique, de défendre une thèse vraiment originale sur l'origine des Yézidis. Sa théorie date déjà de 1911 et prend le contre-pied de ce que l'on admettait couramment en ce domaine. Elle est pratiquement restée inconnue ou inutilisée de ceux qui s'étaient penchés sur ce problème. Mais B. Nikitine nous l'a fait connaître dans son ouvrage si bourré sur les Kurdes (92).

La thèse peut se formuler ainsi: «Le Yézidisme est la religion proprement kurde professée avant l'Islam et ayant perdu beaucoup de terrain après la pénétration de la foi musulmane chez ce peuple» (p. 235). En somme Marr identifie Yézidisme et Kurdisme par excellence. Ce qui dès l'abord paraît risqué. Pour défendre sa thèse, l'auteur va se servir d'arguments d'ordre linguistique, religieux et ethnographique. On pourrait résumer son argumentation dans les quatre propositions suivantes: 1^o) La religion primitive des Kurdes a eu une influence marquée sur les hérésies chrétiennes nées en milieu arménien, comme celles des Euchytes et des Pauliciens, ainsi que dans les sectes dissidentes de l'Islam et surtout le dervichisme. — 2^o) Le mot *Tchelebi*, emprunté aux Kurdes par les Turcs au XV^e siècle, est identique à *Yézidi*. En effet, dit l'auteur «si le mot *Tcheleb*, Dieu, est d'origine japhétique, plus exactement japhétique méridional, et si son dérivé *tchelebi* signifie non seulement «divin», mais aussi bien-aimé, noble, seigneur, maître de maison, ainsi que musicien (chanteur), poète et puis lettré, instruit, cultivé, comme aussi noble, honnête, poli, élégant et, enfin, petit maître, il est clair, sans recours à des preuves, que nous avons dans ce mot la survivance d'une bonne partie de l'histoire du peuple qui le créa». Or ce peuple est le peuple kurde. — 3^o) La langue primitive des Kurdes n'était pas le kurde parlé actuellement. — 4^o) Enfin, les Kurdes ne sont point indo-européens, mais japhétiques.

Toute cette argumentation pose plus de problèmes qu'elle n'en résoud. En effet, ces propositions en chaîne, qui s'étaient mutuellement, ne sont au vrai que des hypothèses qui devraient s'appuyer sur des faits certains. Or c'est le contraire qui se produit, car des faits dûment vérifiés s'opposent à ces hypothèses.

En effet, la thèse en elle-même est précisément ce qui est mis en question et le culte du soleil et de la lune qui en est la base et qui passait pour certain au siècle dernier, n'est attribué aux Yézidis que par une fausse interprétation, nous dit Menzel (93), ainsi d'ailleurs que nous l'avons montré précédemment.

A son tour, le mot *Tchelebi*, qu'on retrouve dans le kurde moderne avec le sens de joli et de musicien ambulant, et qui est aussi le titre officiel du supérieur majeur de la secte des *Bektashi*, est d'une étymologie des plus douteuse (94). Celle proposée par Marr, parmi tant d'autres, ne s'appuie que sur d'autres hypothèses, par exemple, qu'autrefois une tribu kurde portait ce nom qui, par la suite, fut attribué à toute la nation. Or le *Cheref-name*, qui nous renseigne si bien sur les tribus kurdes en remontant à leurs origines, et qui signale celles qui étaient yézidies de son temps ou l'avaient été auparavant, reste muet sur les Tchelebi.

D'autre part, aucun fait précis ne permet d'affirmer que les Kurdes aient changé de langue. Pourtant, au dire de Mas'oudi, les Kurdes auraient primitivement parlé l'arabe. Mais on ne voit pas comment cette théorie favorise l'hypothèse de Marr. Au contraire.

En effet, si les Kurdes ne sont pas des indo-européens, bien qu'ils parlent aujourd'hui une langue indo-européenne, il faudrait prouver qu'ils utilisaient auparavant un parler japhétique. Cette preuve n'a jamais été faite. Alors sur quoi peut-on baser le japhétisme des Kurdes?

Bref cette méthode «paléontologique» de l'Histoire me paraît faire appel à l'imagination plus qu'aux réalités, et la méthode linguistique de Marr, pour si subtile et suggestive qu'elle soit, n'en demeure pas moins, en définitive, trop problématique. Et ainsi, malgré ce bel échafaudage d'arguments, plus brillants que solides, on ne peut conclure que le Yézidisme soit fondamentalement le paganisme kurde originel.

4. — *Les origines soi-disant chrétiennes.*

C'est un fait qu'aujourd'hui les quelques groupes subsistants des Yézidis habitent des régions montagneuses, comme le Cheikhan, leur centre religieux, et surtout le Sindjar et le Djebel Sim'an. Je

ne parle pas des Yézidis du Caucase qui, d'ailleurs, semblent avoir perdu toute attache avec leurs coreligionnaires. Or, au début du XIX^e siècle, des écrivains arméniens, comme Tchamtchian et Abovian, voyaient en eux des hérétiques qui se séparèrent jadis de l'Église arménienne (96). D'autre part, Cheikhan, Sindjar et Djebel Sim'an ont été autrefois des centres bien connus où la vie monastique chrétienne s'était pleinement épanouie. Dans le Cheikhan, en particulier, ou pays de Dasen, comme on l'appelle encore, les couvents nestoriens étaient aussi nombreux que prospères, comme on peut le lire dans Thomas de Marga (840). On peut citer parmi ceux qui, sans doute possible, se trouvaient dans cette région: Mar Ananicho, au-dessus de Hétara, Mar Ithalaha à Lalesh, le Bienheureux Hebbisha à Hnès, le monastère élevé de Mar Addai, celui de Récha et bien d'autres. Rabban Babai, le musicien, vers 750, avait fondé dans le pays 34 écoles, dont celles de Hétara, Hnès et Beth-Adré (Ba-Adhra) où s'était tenu un Synode nestorien en 485, village qui s'appelle aujourd'hui Ba'adré et où réside le grand Émir des Yézidis. D'ailleurs toute la toponymie est chaldéenne (97).

Au Sindjar, où siégeait autrefois un évêque nestorien, les Jacobites y avaient également, dès 630, des évêques qui dépendaient du mafrian de Tikrit. Leurs couvents aussi étaient nombreux, parmi lesquels ceux de Bar Toura, de Mar Aaron, de Mar Péthion, de Baoutha, etc. Certaines ruines en ont conservé le souvenir, par exemple, Deir el-Assy ou Deir el-Zalazil (98).

Le Djebel Sim'an est couvert lui aussi de nombreuses et intéressantes ruines, datant de la période gréco-chrétienne, et qui achèvent de lui donner un aspect des plus caractéristiques (99).

Or, dans toutes ces régions, ces anciens couvents ont disparu, sont dépeuplés ou transformés, sauf, au Cheikhan, le *Sanctuaire de Cheikh 'Adi*.

Bâti dans la gorge de Lalesh, à flanc de montagnes couvertes de chênes sacrés, ce sanctuaire fait le plus bel effet au milieu de tant de verdure. Une galerie voûtée, d'ailleurs à moitié en ruines, nous y conduit. Après avoir traversé trois cours successives, où se trouvent les bassins réservés aux ablutions, on entre dans le sanctuaire lui-même qui a tout à fait l'aspect des anciennes églises nestoriennes à trois nefs. C'est dans celle de gauche qu'est situé le tombeau de Cheikh 'Adi. Il va sans dire qu'il faut se déchausser pour pénétrer, non seulement à l'intérieur du Temple, mais un Yézidi serait *kafir* s'il ne marchait nu-pieds dès qu'il l'aperçoit de la montagne. Vraisemblablement nous nous trouvons ici en présence d'un ancien couvent nestorien. Outre l'ordonnance même des bâtisses et leur orientation, la situation de l'édifice en ce lieu retiré est en faveur

de cette origine. D'ailleurs les traditions chrétiennes locales sont unanimes sur ce point. Elles ne divergent que s'il s'agit d'identifier tel ou tel couvent disparu. Un auteur nestorien, déjà signalé, Rabban Ramicho, du couvent de Beit-Awê, dans une lettre à un autre moine, rapporte, en 1451, d'après des documents anciens, comment le célèbre couvent de Mar Yohanna et Icho' Sabran fut pillé par un Kurde, nommé 'Adi. En tout cas il n'y aurait là rien d'impossible ou d'insolite (100). Le fait était fréquent alors et les couvents qui se vidèrent devant les incursions de tribus pillardes sont nombreux, quitte à se repeupler après la tourmente. Il suffit de lire, pour s'en convaincre, la vie, écrite en 1186, du Moine Joseph Bousnaya, mort en 979, et originaire du village de Bozai, à quelques heures de marche de là (101), sur la route entre Alcoche et Ba'adré, dans la région précisément qui deviendra le centre religieux de la secte (102).

De même, au Sindjar, plusieurs des anciens couvents servent de sanctuaires aux Yézidis. Entre autres indices, on les reconnaît aux inscriptions syriaques qui se voient encore sur les portes et sur les murs et que les Yézidis ont essayé de faire disparaître. On sait aussi que ces derniers y conservent précieusement de vieux manuscrits et livres chaldéens et syriaques qui proviennent de la bibliothèque de ces anciens monastères chrétiens (103).

Mais ces faits évidents ont été parfois interprétés de façon trop simpliste. Sous prétexte que les Yézidis occupent aujourd'hui d'anciens couvents, on en a conclu, bien légèrement, que la secte avait commencé avec des moines nestoriens, trompés par le Diable, en l'absence de leurs supérieurs partis en pèlerinage à Jérusalem (104). Cheikh 'Adi ne serait plus qu'un mythe qui aurait pris la place de Mar Addai, titulaire du couvent converti. Les Yézidis du Sindjar, eux, seraient les descendants directs d'une communauté jacobite, plus ou moins délaissée par son Patriarche au XVII^e siècle, et qui, n'ayant plus de prêtres ni de connaissances religieuses, se serait laissée entraîner aux croyances nouvelles que leur auraient apportées des *Qawal* yézidis (105). Mais cette conclusion est loin de s'imposer. Que d'églises ont été transformées en mosquées; mais de là à affirmer que leurs fidèles, leurs usagers, n'ont point changé, il y a de la marge. Mais ce principe ayant été admis par certains de cette conversion radicale, on s'ingénie à reconnaître en certaines pratiques des Yézidis des vestiges d'anciens rites chrétiens. — On a ainsi relevé chez eux de la vénération pour le Christ ou la Vierge Marie (106). Par exemple:

*Isa Delal çî ye ?
Bê bab e û bê da ye.
Ev jî nûra Xwedê ye.*

Le Cher Jésus qu'est-Il.
Il est sans père et sans mère.
Il vient de la Lumière de Dieu!

Cette connaissance du Christ ne dépasse pas celle du Coran qui vénère lui aussi Jésus et sa Mère. D'ailleurs le Christ des Yézidis n'est pas autre que le Christ de l'Islam, qui n'est ni Fils de Dieu, ni Sauveur, celui des Docètes par conséquent puisqu'il n'est pas mort sur la Croix (107).

On a aussi comparé au baptême chrétien l'immersion des enfants dans l'eau du Zemzem (108); à la confession, l'aveu de certains coupables au grand Cheikh; à la communion même, une sorte de cérémonie dans laquelle, au cours d'un repas, le chef de l'assemblée, prenant un vase rempli de vin, prononce ces mots: «*Eve çi ye ? Eve Kasa Isa ye. Ev Isa nav rûniştiye*». — Ce qui veut dire: «Qu'est ceci? C'est la coupe de Jésus. Jésus y réside!» Et après avoir bu, il passe la coupe aux assistants. Ce dernier rite d'ailleurs serait spécial aux Yézidis de Khaltar, dans le voisinage de Diarbékir. Les autres n'en ont jamais entendu parler. Toutes ces comparaisons et assimilations nous sont proposées par le P. Anastase. On ne les trouve pas ailleurs. Il y a là de quoi se méfier (109).

Pour comble on a osé avancer, au mépris de toute loi phonétique, que l'Ange-Paon, Melek Taous, objet de la vénération des Yézidis, n'était autre que le THEOS grec, Dieu, dont le nom se retrouve dans la liturgie nestorienne et que les Yézidis auraient conservé!!! Mais alors, il ne s'agit plus d'Iblis et peut-on parler encore d'Adorateurs du Diable?

III CHEMINEMENTS INCERTAINS DANS LES VOIES DE L'ISLAM

Ce que nous avons dit jusqu'ici montre que les origines des Yézidis ne sont pas évidentes à première vue. Si encore les Yézidis eux-mêmes étaient capables de nous éclairer, on pourrait avoir recours à leurs explications. Mais leur religion est plus ou moins secrète et, d'autre part, beaucoup d'adeptes ne sont pas initiés et ne savent qu'imparfaitement d'où ils viennent et ce qu'ils sont. Le sacristain et la chaisière ne sont peut-être pas les plus à même de nous exposer les mystères de l'Eucharistie, par exemple, et un bon catholique moyen serait sans doute bien en peine de nous dire le pourquoi de telle ou telle cérémonie du culte à laquelle pourtant il assiste avec piété. Aussi l'Émir Ismail, par exemple, n'est pas tellement un guide sûr et un témoin auquel on puisse se fier, car il n'évite pas les contradictions. Par contre certains chefs religieux, bien informés ceux-là,

ont donné des renseignements exacts, qui n'ont pas été compris ou ont été interprétés faussement par leurs interlocuteurs. Le cas de Badger est typique (110).

Quoi qu'il en soit, la première chose à faire si l'on entre en contact avec les Yézidis est, après avoir bien regardé et bien écouté, de ne pas s'arrêter à un détail plus ou moins pittoresque, et surtout de ne pas se hâter de généraliser ou de comparer à ce qui se fait dans les autres religions. Un fait isolé ne signifie rien. Ce n'est qu'après avoir recueilli le plus d'éléments possibles et dans leur contexte propre que l'on pourra essayer de dégager une conclusion (111).

Partant de ce principe, nous examinerons d'abord les Yézidis par le dehors avant de pénétrer peu à peu à l'intérieur de leur doctrine. Trois zones concentriques se présentent qui nous permettront de serrer de plus près notre sujet :

- une ambiance musulmane;
- une atmosphère soufie;
- une mystique extrémiste.

Et ainsi, sans sortir de l'Islam ou de ses sectes, et surtout du Soufisme, nous trouverons l'explication des croyances des Yézidis les plus caractéristiques, telles que leur relation à Yézid 1^{er}, fils de Mo'awia, calife omeyyade (680-684), d'où ils tiennent leur nom (112); leur culte de Satan, sous la forme du Paon (Melek Taous), et même la métempsychose.

Nous saurons alors réellement ce que sont ces mystérieux Yézidis.

1. — *Une ambiance musulmane.*

Lorsque pour la première fois on entre en contact avec les Yézidis, on est bien obligé de constater qu'ils ne ressemblent pas à leurs voisins, musulmans ou chrétiens. D'abord parce qu'ils sont Kurdes, aux traits accentués, au teint mat et aux yeux vifs; à cause aussi de leur costume qui les distingue à première vue. Et pourtant on retrouve chez eux toute une ambiance musulmane.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est que dans ce pays kurde où Musulmans et Chrétiens se coudoient quotidiennement sans se mêler jamais et d'ailleurs en s'ignorant profondément les uns les autres, les noms portés par les Yézidis sont, ou franchement kurdes, comme Çolo, Cindo, Mend ou Xodêda, ou uniquement musulmans. Aucun Yézidi, pas plus qu'aucun Musulman, ne s'appelle Pierre, Paul, Georges, Hormez ou Behnam, prénoms

spécifiquement chrétiens ou caractéristiques des chrétiens de la région. Et pourtant des rois sassanides se sont nommés Hormezd, par exemple. Mais sans parler naturellement des Meho, Rešo ou Hemo, etc., forme kurde abrégée de Mohamed, Reşid ou Hemîd, ils n'hésitent pas à porter, et leurs chefs leur en donnent l'exemple, certains noms musulmans, comme Ali, Huseyn ou Hesen, que ces partisans de Yézid devraient, semble-t-il, abhorrer.

Comme les Musulmans également ils utilisent l'ère de l'Hégire pour dater les événements de leur existence ou le temps d'érection de leurs monuments, comme on peut le voir à Cheikh 'Adi, alors que les Chrétiens du pays, nestoriens et jacobites, ont conservé jusqu'à une époque toute récente, l'ère des Grecs (113). Si Ismail Beg Chol dans sa biographie, se sert de l'ère chrétienne, c'est qu'il avait eu de nombreux contacts avec des Occidentaux.

On remarquera aussi que, contrairement aux Chrétiens qui les entourent, mais selon la loi musulmane, les Yézidis ne représentent jamais le visage de l'homme, ni dans leurs sanctuaires, ni sur leurs monuments funéraires. A la porte du Temple de Cheikh 'Adi, on voit un serpent, des lions, un soleil, des étoiles, et sur les stèles de leurs cimetières parfois des sabres, des peignes, des soleils, des fleurs, jamais une figure humaine.

Les Yézidis pratiquent aussi la circoncision, comme les Musulmans de leur voisinage (114), et le parrain ou *Kerîv*, qui tient l'enfant pendant l'opération, peut être musulman, mais jamais un juif ou un chrétien, tandis que d'autres Kurdes acceptent de demander ce service, ou plutôt cette marque de confiance, à cause de la parenté de sang qui s'ensuit, à des chrétiens de leurs amis.

Le prêtre Ishaq dit qu'est tombée en désuétude la coutume antique qui consistait en ce que, au moment de l'enterrement, un imam s'inclinait sur le brancard funèbre et y récitait une sourate du Coran, le *Yâ Sîp* (115). De même certaines inscriptions funéraires de Cheikh 'Adi sont en arabe et sont, en outre, des citations du Coran (116). On a signalé également que certains de leurs *Feqîr* avaient appris tant bien que mal quelques chapitres de ce Livre Sacré (117).

Tous ces faits suffiraient à réfuter les réflexions de Badger qui, chaque fois qu'il constate un détail fleurant l'Islam, affirme qu'il s'agit, pour les Yézidis, de jeter de la poudre aux yeux des Musulmans pour se les concilier. En ce cas, ils passeraient toute leur vie à essayer de donner ainsi le change, et il faut bien avouer que, de toute façon, cela ne leur a guère servi.

Mais il y a bien d'autres choses encore. Comme les disciples

de Mahomet, les Yézidis, lors de leurs pèlerinages aux tombeaux des saints qu'ils vénèrent, offrent des sacrifices d'animaux, immolés suivant un rite religieux, et dont la chair est mangée par ceux qui ont présenté les victimes. Tout ce que E. Dermenghem rapporte des cérémonies du Culte des Saints de l'Islam maghrébin (118) se retrouve intégralement dans les pratiques du Yézidis. Sacrifices de taureaux blancs, de moutons, de poules, suivant les circonstances ou les fêtes, n'ont donc rien d'original; pas plus que la multitude de lampes que les Yézidis allument le mardi soir dans les multiples mausolées consacrés à leurs saints préférés, ou que l'encens qu'ils font brûler lors de certaines cérémonies. Ces différents rites s'accomplissent en effet également chez les Musulmans de Perse (119).

Mais il est un fait surtout qui conserve à la religion yézidie un aspect tout particulièrement musulman bien qu'original à sa façon. Il s'agit de la fête du *Hac* ou *Ĥadjdj*.

Comme on le sait, les Yézidis ne vont pas en pèlerinage à La Mecque (120). Ils l'ont remplacé par le pèlerinage au Tombeau de Cheikh 'Adi, devenu leur *qibla*, et cela depuis bien longtemps, puisque Ibn Khalikan (m.1282) en fait déjà la constatation. Or tout le cérémonial de la fête n'est qu'un décalque du *Ĥadjdj* meccois, comme d'ailleurs la montagne de Lalesh est une miniature de la Ville Sainte.

Le pèlerinage a lieu le 9 du mois du *Ĥadjdj* des Musulmans et, en l'occurrence, l'Émir des Yézidis prend le titre de *Mîrê Hac*. Tout comme les grottes de Lourdes qu'on bâtit en de multiples paroisses, certains lieux de Lalesh sont nommés d'après ceux de La Mecque. Le mont 'Arafa, prononcé ici *Arahfat*, d'où l'on descend en courant, la *Pierre Noire* (121) autour de laquelle on procède aux sept *tawâf*, la source du *Zemzem* où se font les ablutions, rappellent les pratiques rituelles de l'Islam, auxquelles s'ajoutent les sacrifices des moutons nécessaires aux repas sacrés. C'est à l'occasion de cette fête du pèlerinage, *Idê Hac*, que l'on prépare le mets *harisa*, composé de viande, de grains écrasés et d'eau, cuit au four durant toute la nuit. Ce plat spécial est mangé depuis toujours par les *soufis* (122). Tout ce vocabulaire *arabe* nous plonge donc dans une ambiance nettement musulmane. Damlooji fait remarquer en outre que tout le territoire de Cheikh 'Adi, avec ses arbres, ses rochers, ses eaux, sa terre, est sacré aux yeux des Yézidis et qu'ils y interdisent d'y marcher avec ses chaussures, d'y approcher de son épouse, d'y boire du vin (qui est permis chez eux), d'y couper des arbres réservés à la cuisine de Cheikh 'Adi, d'y chasser les oiseaux et les bouquetins qui y abondent. Et tout cela, ajoute cet auteur, est une coutume islamique conforme aux interdictions rituelles de La Mecque (123).

On objectera peut-être que les Yézidis ne possèdent point de mosquées, qu'ils ne pratiquent point de ces prières publiques si émouvantes de l'islam, qu'ils n'ont conservé qu'un jeûne de trois jours, pratiqué il est vrai à la façon musulmane et non à la manière des Chrétiens d'Orient, au lieu du mois entier du Ramadan et que, par conséquent, ils ne peuvent avoir une origine islamique. Cependant les Druzes, les Nosairis, les Ahlé Haqq ou 'Ali-ilahi, toutes sectes issues de la Chi'a ismailienne (124) ont opéré les mêmes simplifications liturgiques et rituelles, et elles non plus n'ont plus rien de commun avec l'islam.

2. — *Une atmosphère soufie.*

D'ailleurs si, par un côté, les Yézidis ont abandonné tout un aspect caractéristique de l'islam officiel, ils ne perdent pas tout contact. En effet, ils se meuvent dans une atmosphère bien spéciale, car toute leur organisation est soufie et par là ils se raccrochent fortement au peuple musulman (125).

Les Historiens arabes nous apprennent que, dès l'islamisation du pays, le Kurdistan fut un foyer prospère de soufisme que favorisaient ces régions montagneuses, propices au recueillement et à l'éloignement du monde. Lorsque Cheikh 'Adi, venant de Beit-Far, aux environs de Baalbek, s'installa dans les monts du Hakkari, entre 1130 et 1160, il n'était ni le premier, ni non plus un isolé (126).

a) *Dévotion à d'authentiques soufis.*

Dans leurs traditions orales, ces Yézidis font souvent mention de soufis notoires, comme Hasan al-Basri (643-728), précurseur du soufisme, Bistami (m. 875), et surtout Mansour al-Hallaj, qui fut crucifié à Bagdad en 922 (127). Mais ils se reconnaissent pour les disciples de Cheikh 'Adi (vers 1073-1163), qui est devenu leur saint national. D'ailleurs primitivement leur *Zaouia* s'appelait *Adawiya*, comme l'a démontré Ahmed Teymour. C'est son tombeau qui est devenu leur centre religieux. On connaît d'autre part les relations qui existèrent entre Cheikh 'Adi et Ahmed Ghazali (m.1111) qui, à sa demande, lui écrivit même une épître (128). Parmi les compagnons d'études de Cheikh 'Adi on signale le célèbre 'Abd al-Qadir al-Gilani, qui l'accompagna à La Mecque vers 1118 et mourut à Bagdad en 1166, Qadib al-Ban (m.1175), enterré à Mossoul et une multitude d'autres. A part Ghazali, tous ces personnages cités, et d'autres moins célèbres, ont un *maqâm* ou *chaqs* au Cheikhan, où les fidèles viennent en pèlerinage. Il faut y ajouter Sitt Nafisa, cette sainte de la famille d'Ali, qui fit

trente fois le pèlerinage à La Mecque et acquit une réputation de thaumaturge. On se rend à Ba'chiqa au mûrier, qui lui est consacré, pour se guérir de la fièvre (129). Les Yézidis ont ainsi conservé ce culte des saints, si développé dans l'Islam des confréries, et ils vont visiter leurs tombes ou leurs *maqâm*, y allument des lampes, y brûlent de l'encens, y accrochent des chiffons en ex-voto. Ces lieux sacrés sont peut-être de simples arbres: chêne à Şê Bilqasim au Sindjar, figuier et olivier à Cêl Xanê au Djebel Sim'an, ou une pierre d'Abdirécho à Kharabek pour la fièvre, une source à Kanî Zerki pour la jaunisse, ou la maison d'un *pîr* à Mam Rêche pour l'enflure. Tout cela au Cheikhan. Mais les saints vénérés varient avec les régions, si les pratiques de dévotion se ressemblent.

b) *Organisation religieuse à caractère soufi.*

Mais ce n'est pas uniquement par les souvenirs plus ou moins légendaires de cheikhs soufis et le culte populaire rendu à leur cénotaphe que les Yézidis sont en dépendance du Soufisme. C'est toute leur organisation sociale qui, pratiquement, en relève. En effet, et c'est une des particularités des Yézidis, on a constaté chez eux plusieurs castes bien distinctes dont les membres ne se marient qu'entre eux. Or nous dit R. Lescot: «C'est à son organisation religieuse plutôt qu'à son dogme que le Yézidisme doit de conserver la marque de ses origines islamiques» (p. 83).

Si on laisse à part l'Émir et sa famille, chef suprême de la Nation, qui exerce son autorité dans le domaine spirituel et politique et se dit de la famille du Calife Yézid 1^{er} l'Omeyyade (130), nous trouvons dans les différentes dignités ou fonctions religieuses toute une titulature soufie, *en arabe*, qui ne s'expliquerait pas dans une population kurde, si elle n'était une survivance d'un système organisé qui a plus ou moins perdu de sa valeur.

Les Yézidis se divisent en effet en deux grandes catégories: les chefs religieux et tous les autres, appelés *murîd* ou disciples.

Les chefs religieux sont les *Cheikhs* et les *Pîrs*, dont le rôle est d'être les directeurs spirituels de leurs disciples qui, en échange, leur doivent respect, obéissance en ce qui concerne les pratiques de la religion, et surtout les redevances périodiques. A leur tête se trouve *Baba Cheikh* ou *Ixtiyarê Margê*. C'est lui qui est la suprême autorité religieuse et non l'Émir (131).

Toutes les familles de cheikhs, au nombre de neuf, seraient des branches cadettes de la postérité du neveu de Cheikh 'Adi, qui lui-même, chose rare et étonnante, était célibataire. La famille

de Cheikh Hasan a le privilège d'être dépositaire de la science sacrée qui se transmet oralement (132). Mais tous les cheikhs sont chargés de célébrer pour leurs disciples les rites religieux de la naissance, du mariage et de la mort. Certains ajoutent à ces fonctions des pouvoirs plus ou moins miraculeux, auxquels on a souvent recours en cas de peine ou de maladie. Les cheikhs de la famille de Cheikh Mend sont spécialisés dans l'art de manier les serpents (133).

Les *Pîrs*, dont le titre est kurde, sont guides et tuteurs. On en signale quatorze familles (134). Leurs fonctions ne diffèrent guère de celles des cheikhs, avec pourtant moins d'autorité. Ils ne se distingueraient de ceux-ci que par leur ascendance kurde, tandis que les premiers seraient d'origine arabe (135).

Parmi les laïcs, il faut signaler d'abord les *Qewal*, qui résident uniquement à Ba'chiqa et Bahzani. D'après Damlooji, ils seraient eux aussi des Arabes originaires de Damas et qui auraient accompagné Cheikh 'Adi dans sa *zaouia* de Lalesh. Ils sont chargés de la musique, avec comme instruments des tambourins et des flûtes, et des chants lors des cérémonies aux fêtes de Cheikh 'Adi et celle de Cheikh Mohamed à Ba'chiqa. Ils ont aussi la mission délicate de visiter, au nom de l'Émir, les communautés yézidies, dispersées un peu partout, et d'exposer les *Sencaq* à la vénération des fidèles. Chez les Soufis, les Qawwâl exécutaient les séances de *semâ'* (135), sorte d'oratorio spirituel.

Les *Feqîr* se distinguent des autres Yézidis par un costume spécial: un froc de laine noire, ourlé de rouge (*xirqe*), avec une ceinture de corde tressée (*gemberbest*) et un large pantalon blanc; sur la tête un bonnet de feutre noir (*kullik*) et, autour du cou, une sorte de collier de corde rouge et noir (*mehek* ou *mestûl*), qu'il faut toujours garder, ainsi que la ceinture, même pour dormir. Cet habit noir, qui serait identique à celui que portait Cheikh 'Adi, est sacré pour tous les Yézidis, qui jurent par lui et en conservent précieusement les reliques. C'est que les *Feqîr* sont les ascètes de la communauté. Leur mariage mis à part, on a pu les comparer aux moines chrétiens. Ils ont deux jeûnes supplémentaires de quarante jours chacun, ne peuvent ni fumer ni boire de l'alcool, ni se raser ou même se tailler la barbe. Il leur est interdit de porter des armes et de verser le sang. Mais s'il leur arrive de battre un profane, celui-ci ne peut porter la main sur eux pour se défendre. Vivant d'aumônes, ils ont permission de s'approprier ce qu'ils trouvent à leur convenance chez autrui. Aussi les craint-on plus qu'on ne les vénère vraiment et ils ont acquis de la sorte une influence qui n'est pas toujours désintéressée. Ils pratiquent une endogamie

stricte et — en fait, sinon en droit — ils ne se recrutent plus en dehors de leur caste. Pourtant une initiation est nécessaire, quand on arrive à sa majorité, pour pouvoir revêtir le saint habit et profiter des avantages matériels de cet état. Febvre a décrit la cérémonie de cette «prise d'habit», telle qu'elle se déroulait à son époque, et précédée d'une sorte de retraite de quarante jours (137). Damlooji les croit d'origine chrétienne (138), mais les arguments qu'il apporte ne semblent pas convaincants, d'autant que les ressemblances de statut et de détails vestimentaires avec les adeptes des *Tarîqa* musulmanes, avec les *Bektaşî* par exemple (139), nous portent à considérer ces *feqîr* «comme les héritiers directs de la *Adawiyya*» (140), qui est la confrérie fondée par Cheikh 'Adi. Ils sont surtout nombreux au Sindjar où, venus depuis peu du Cheikhan, ils forment des villages entiers et prospères. On en rencontre aussi au Djebel Sim'an, où certaines fractions sont appelées *Karabaş* ou têtes noires. Une dernière catégorie est celle des *Koçek* (Kotchak), mot turc qui signifie danseur. En principe ils se sont consacrés au service du sanctuaire de Cheikh 'Adi. Dans les cérémonies religieuses, ils se livrent aux danses sacrées. Ils jouissent aussi, paraît-il, du don de double vue et, en particulier, révèlent le sort réservé aux défunts. Ils expliquent les songes et pratiquent la sorcellerie. Ce sont ces illuminés qui, vraisemblablement, sont la source des croyances étranges qu'on attribue aux Yézidis, à en juger d'après certains récits. Quelques-uns d'entre eux ont voulu jouer un rôle politique, qui fut souvent néfaste (141); aussi les gouvernements s'en méfient-ils ordinairement. Mais, à en croire Dermenghem, on retrouve de ces fanatiques dans d'autres confréries musulmanes (142).

Chaque *Murîd* doit avoir un Cheikh, à qui il est soumis dans l'ordre spirituel et dont il est en quelque sorte la propriété. Il doit se choisir également un *Brayé axireté*, ou frère de l'Autre Monde, dans une famille de cheikhs autre que celle dont il dépend héréditairement. C'est ce frère, ou cette sœur s'il s'agit d'une femme, qui l'assistera à ses derniers moments, et son patron céleste sera pour le *murîd* un protecteur supplémentaire. Le *murîd* doit avoir également un *Pîr* spécial et un *murebbî* ou tuteur, choisi chez les autres Pîrs (143). Cette dépendance religieuse et aveugle ne laisse pas que d'être onéreuse. Mais la crainte superstitieuse et surtout l'ignorance proverbiale des Yézidis en font des victimes toutes prêtes de la cupidité de leurs supérieurs qui seraient sans scrupule. Car si, à l'origine, toute cette organisation hiérarchique sévère avait une valeur de vie spirituelle, on est bien obligé d'avouer que, à part certaines exceptions remarquables, d'ailleurs, elle a perdu aujourd'hui une bonne part de son efficacité.

c) *Prières à saveur soufie.*

Si, passant maintenant de l'organisation sociale, nous essayons de pénétrer dans le domaine plus intérieur de la prière, nous retrouvons en plein Soufisme également.

Le simple fidèle n'est astreint qu'à de brèves prières, mais les cheikhs, les pîrs et ceux qui font montre de zèle, connaissent et pratiquent la prière, qu'ils appellent *du'â* et non *çalâ*. — Il n'y a aucune raison de douter de l'authenticité des textes qui ont été communiqués par des Yézidis sérieux et compétents, et qui ont été édités et traduits (144). Beaucoup de ces textes, malheureusement, sont plus ou moins mutilés et corrompus, mais n'en gardent pas moins une saveur soufie indéniable. Les textes arabes sans doute sont-ils plus anciens et doivent-ils dater du temps où les membres de la *zaouïa* n'avaient pas perdu tout contact avec certains cheikhs musulmans orthodoxes, ou du moins avec l'usage des ouvrages arabes musulmans. On ne voit pas d'ailleurs l'intérêt pour les Yézidis d'aujourd'hui de traduire en langue arabe, qu'ils connaissent mal, des textes kurdes, puisque le kurde est leur langue maternelle. Mais on comprend parfaitement l'inverse. La version kurde de certaines prières, si ce sont des versions et non des textes originaux, est donc de période plus récente, sans qu'on puisse bien la préciser d'ailleurs. Certains poèmes chantés ont été composés directement en kurde, à l'usage précisément du peuple fidèle à qui l'arabe ne disait rien.

C'est en arabe pourtant et en vers que nous a été transmis l'*Hymne de Cheikh 'Adi*, communiqué par Cheikh Nasir à Badger en 1850 (145). Il serait plus que téméraire de l'attribuer à Cheikh 'Adi lui-même, bien qu'il ait l'air de se mettre lui-même en scène :

Je suis 'Adi, le Damascain, le Musâfir (v. 57).

Il s'attribue certes des prérogatives exagérées :

Je suis Celui qui décrète et cause l'Existence,
 Je suis Celui qui a parlé la Vraie Parole,
 Je suis Celui qui dispense la Puissance et gouverne le monde,
 Je suis Celui dont les hommes ont adoré la Gloire:
 Ils sont venus à Moi et m'ont baisé les pieds! (v. 8-13)

Plus loin (v. 60) il dira même :

Dans la profondeur de Ma Science, il n'y a de Dieu que Moi!

N'entendons-nous pas là comme un écho du «*Anâ al-Haqq*» d'al-Hallaj? Les vers 21-22 sont une allusion évidente à l'*initiation mystique*:

Je suis la Bouche dont la salive est un miel
 Avec lequel je constitue mes Confidents!

Il parle encore d'un *Livre des Bonnes Nouvelles* qui lui est parvenu (v. 17); et la Source Blanche (*Kaniya Spî*) qu'il a fait jaillir (v. 45-48), en provenance du *Zemzem* de La Mecque, comme le rapporte la légende, coule aujourd'hui encore sous les dalles de son sanctuaire.

Je n'ai pas souvenance que l'on ait fait le rapprochement entre certains vers de ce poème et quelques-uns des miracles, attribués au Cheikh 'Adi, dans sa Légende, *Kitâb Manâqib al-Şêx 'Adî*, qui remonte au XII^e ou XIII^e siècle, et fut composée par un disciple inconnu mais enthousiaste. Par exemple, son pouvoir sur les serpents et les autres bêtes sauvages, la source qu'il fit jaillir d'un rocher, les montagnes qui s'inclinent sur son passage (v. 35-48; 53-56). Je signale, en passant, que les mêmes miracles exactement ont été accomplis par un saint nestorien du voisinage, Mar Yacoub, qui vivait au VIII^e siècle. Le poème a-t-il précédé le récit légendaire ou celui-ci a-t-il inspiré l'hymne dédié au fondateur de la *Adaouia* ?

Les autres prières qui nous sont parvenues sont en kurde, avec naturellement des expressions, techniques si j'ose dire, qui sont arabes, comme *Amîn*, *Rebb*, etc., ce qui laisse supposer une parenté. Bien des formules identiques apparaissent en ces différentes prières et ici rien ne pourra choquer un musulman, même non mystique :

O mon Maître, Tu es bienveillant, Tu es miséricordieux;
Tu es Dieu, Tu es l'Ange de la Puissance royale et de tous les lieux;
Tu es l'Ange du bon goût et du bon plaisir;

Tu es l'Ange bienveillant du Pouvoir royal;
Depuis le commencement, Tu es Éternel.
O mon Maître! Tu es le Dieu du voyageur,

Tu es le Dieu de la Lune et des Ténèbres,
Tu es le Dieu du Soleil et de la Lumière,
Tu es le Dieu du Trône élevé,
Tu es le Dieu de la Bienveillance (146).

On voit mal comment de telles paroles pourraient favoriser la thèse de ceux qui voient dans les Yézidis des partisans du dualisme iranien, puisque le Dieu invoqué est Maître à la fois de la Lumière et des Ténèbres!

O mon Maître! Tu es bienveillant, Tu es miséricordieux!
Tu es la garantie de notre recours!
Tu es le Trône et je suis le néant!
Je suis un malade, je suis un déchu;
Je suis un déchu: Toi ne m'oublie pas!
Tu nous as tirés de l'obscurité et conduits à la Lumière!
O mon Maître! Prends sur Toi mes péchés et ma dette,
Et pardonne, ô Dieu! ô Dieu! ô Dieu! Amîn! (147).

Y a-t-il au langage, motifs des vœux Yezidi pour le kende
dans "Hawa" 1932 (n° 19, 10/16) et traduit par P. B. B.

C'est encore vers la Miséricorde divine que se tourne le pécheur, le misérable, dans cette prière du matin qui n'a rien d'hétérodoxe (148).

O Dieu! Tu es, je ne suis pas!
Tu es Miséricorde, je suis péché;
Tu es Maître de la Vérité, je suis esclave!

Tu n'as pas de mouvement et Tu es partout;
Tu n'as pas de stature et Tu es élevé;
Tu n'as pas de voix et Tu es entendu!

Tu es la Souffrance et Tu es le Remède;
Tu es le Juge des Rois et des Mendiants.
O Dieu! Tu es l'Empereur du Trône et du Siège,
Tu es le Créateur du Bœuf et du Poisson.

Mais c'est sans doute cette *Élégie funèbre* qui nous ramène le plus clairement aux sentiments de détachement des soufis (149).

O fils d'Adam! ô pauvre! ô enfant d'Adam!
Ce monde est une maison d'ombre,
Comme le rêve d'une nuit;
Ce monde est l'ombre des arbres
Qui, chaque jour, abrite un nouvel ami!
Où est Salomon qui régnait?
Où est Belkis qui était célèbre?
Porte-toi bien! Ils ont quitté ce monde! (150)
Où est Salomon le Prophète?
Où est Belkis aux bijoux d'or?
Porte-toi bien! Eux aussi sont partis sous la terre et les pierres!
Où est Khidr? Où est Élias?
Où le Derviche avec son chapelet et son bâton?
Porte-toi bien! Eux aussi, sous la terre sont égaux!
O fils d'Adam! En ce monde ne sois point cupide;
N'accumule ni or ni richesse:
Le monde, pour le Prophète de Dieu non plus, n'est pas resté!...
Où est Hamza? Où est Ali?
Où les Wélis? Où les Nébis?
Dans le tombeau, ils sont devenus poussière!...
Tout ce que Dieu fait, Il le fait bien!
Bien et mal, Il l'accommode,
Et les souffrances des cœurs, Il les fait vieillir! (151)

Dans les textes précédents, dont on ne peut nier l'authenticité, se rencontrent bien des termes usuels chez les mystiques musulmans: 'ilm, connaissance, sidq, véracité, haqîqat, réalité, ridâ, satisfaction, jûd, générosité, etc. Il ne serait pas difficile de relever, en arabe naturellement, dans les textes kurdes du *Livre de la Révélation* et du *Livre Noir*, les idées et le vocabulaire d'usage courant dans les poèmes mystiques soufis: heqq et xelq, réalité et création, 'ers et fers,

trône et tapis, *sûret* et *sifet*, image et qualité, les quatre *'enser*, éléments, les quatre *weqt*, époques, les quatre *rukñ*, bases; *felek*, la voûte céleste, *qelem*, la plume qui écrit le destin de la créature, *ayîn*, l'archétype, sans parler de la perle, *gewher*, ni de l'oiseau, *teyr*. Certaines expressions feraient penser peut-être à l'influence de Ibn 'Arabi (m. 1240). En tout cas si ces pages sacrées sont anciennes, ce vocabulaire est tout à fait normal. Si ces écrits sont récents, comme d'aucuns le supposent, ils indiquent que les origines soufies ne sont pas totalement oubliées. (151 bis)

Ainsi donc, le souvenir des cheikhs soufis concrétisé dans leur *maqâm*, l'organisation hiérarchique de la secte, le contenu de prières et de textes sacrés parvenus jusqu'à nous, manifestent clairement, chez les Yézidis, une tradition soufie qui, pour être plus ou moins mélangée ou obscurcie, n'en demeure pas moins authentique en ses origines.

3. — Une mystique extrémiste.

On ne peut nier, je crois, après ce que nous avons dit de l'ambiance musulmane et de l'atmosphère soufie, l'origine islamique du Yézidisme. Pourtant les Yézidis sont aujourd'hui si éloignés dans leurs doctrines de l'Islam authentique, qu'on n'a voulu voir dans tout ce qui précède que des apports superficiels, sinon des emprunts factices d'une secte purement zoroastrienne ou manichéenne. Un mot ne veut rien dire, un geste ne signifie rien, une abstention même n'a pas de sens précis, mais une telle convergence de pratiques, de vocabulaire, de hiérarchie, ne peut être fortuite, ou simplement accidentelle. Il y a là quelque chose de foncier, auquel des détails pourront s'adjoindre peut-être, mais n'ajouteront rien d'essentiel. On s'étonne dès lors de la réflexion de Menzel à qui «il semble impossible qu'un ordre sûfi islamique ait pu dégénérer et se transformer en une religion aussi éloignée de l'Islamisme que le Yézidisme me» (152). A plus forte raison admettons-nous difficilement le point de vue de B. Nikitine «plutôt porté à croire que les Kurdes yézidis n'avaient jamais été musulmans» (153). Les arbres ont-ils donc empêché ces auteurs de voir la forêt? Mais on ne peut fermer les yeux à l'évidence. F. Meier l'a bien vu, qui écrit: «En un seul point du monde, le Soufisme fut subjugué par la religion étrangère et extirpé de l'Islam lui-même: c'est chez les Yézidis de Mésopotamie et de Perse» (154). Mais j'irai plus loin que ce savant professeur en montrant que dans l'Islam même, — et non forcément en des religions étrangères —, les Yézidis ont trouvé les pierres d'attente de leurs croyances hétérodoxes. C'est donc maintenant aux croyances caractéristiques des Yézidis qu'il faut nous arrêter pour

essayer d'en déceler l'origine. A prendre le procédé inverse, c'est-à-dire à examiner d'abord les croyances sans les replonger au préalable dans le milieu que nous avons évoqué, on risque en effet, et ce fut le cas pour beaucoup, de se fourvoyer et de faire du Yézidisme un syncrétisme anarchique où rien ne se tient et dont l'ensemble reste inexplicable (155).

a) *Récits légendaires des origines.*

Les histoires bibliques de la Création, telles qu'elles ont été transmises par le Coran, sont reproduites chez les Yézidis, nous dit Damlooji, mais revêtues d'une forme un peu différente des récits traditionnels, pour qu'elles coïncident avec leurs propres croyances. La «Perle Blanche» que Dieu a créée à l'origine, comme le rapporte le *Livre Noir*, pour être une idée manichéenne, n'en est pas moins déjà signalée dans un *hadith* attribué à Ja'far (156). Les Yézidis ne descendent pas d'Adam et d'Ève, comme l'ensemble de l'Humanité, mais d'Adam seul. On trouve des transformations analogues des récits traditionnels, par exemple, chez les Druzes avec leurs trois Adams. Signe évident de la fermentation des idées cosmogoniques dans les milieux islamiques de l'époque. — On a fait grand cas aussi des sept Anges auxquels Dieu aurait délégué ses pouvoirs, pour y voir une survivance zoroastrienne. Mais le nom que les Yézidis leur donnent sont déjà connus dans l'Islam (157). Ce n'est que plus tard qu'on a assimilé ces Anges aux éponymes des familles des Cheikhs actuels, avec bien des variantes et des contradictions d'ailleurs (158). — Outre les Anges, les principaux personnages que nous rencontrons dans les écrits et récits légendaires des Yézidis sont les plus populaires de la littérature ou de la tradition musulmanes: Salomon-le-Sage, *al-Hakim*, Belkis, Nûh et son Déluge, Nemroud, le Prophète Jonas, le mystérieux Khidr. Les récits du Déluge vont donner l'occasion d'expliquer le nom du village de Ain Sefné, centre administratif du Cheikhan. C'est Ain al-Safina, la Source d'où partit l'Arche pour aller fendre le rocher de Sinkloub, au Sindjar (159), avant de s'arrêter au sommet du mont Djoudi. Ainsi tout le périple du navire du Salut se fit en territoire yézidi. Cet accident du Sindjar, déjà connu de Yaqût (m. 1229) mit en vedette le rôle sauveur du Serpent. Mais celui-ci finit par exaspérer Noé qui, pour s'en débarrasser, le jeta dans les flammes. De ses cendres naquirent les puces (160).

b) *Incarnationisme et Métempsychose.*

Dès le début de l'Islam, certains extrémistes, les *Ghûlât*, ont poussé à bout certaines théories qui prirent pied aussi chez les

Yézidis. De même qu'Ali eut ses partisans farouches, Yézid 1^{er} eut les siens. Or il se trouve que Cheikh 'Adi est un Merwanide, descendant des Omeyyades, et donc, a priori, partisan de Yézid contre les Abbassides qui supplantèrent sa dynastie. Or, nous rappelle Guidi (161), les Soufis ont été au Kurdistan de vaillants défenseurs de la cause omeyyade. 'Adi s'y retrouvait donc en un milieu favorable. Or certains partisans fanatiques, non contents de considérer leur Calife comme un Prophète, allaient jusqu'à lui attribuer la divinité. Cheikh 'Adi, qui reconnaissait qu'on ne devait blâmer ni 'Ali, ni Yézid, car ils étaient tous deux bons musulmans, s'efforça en vain d'arrêter le zèle de ses sectateurs. Lui-même d'ailleurs fut victime de ces exagérations, puisque, moins d'un siècle après sa mort, son tombeau remplaçait La Mecque comme lieu de pèlerinage. Certains de ses disciples le divinisèrent aussi, comme les Alaouites divinisèrent 'Ali (162). On a parlé parfois d'une Trinité divine, chez les Yézidis, composée de Tawûs Melek, de Yézid et de Cheikh 'Adi. D'autres, au contraire, ont identifié ces trois personnages. Il y a là, du fait d'auteurs européens, une vue trop systématique des choses, qui ne s'appuie que sur de vagues données et sur la confusion des sources et des commentateurs qui attribuent indifféremment à l'un ou l'autre de ces êtres supérieurs, telle ou telle qualité, telle ou telle activité.

La Métempsychose, qui nous paraît si étrange, qui permet aux élucubrations des *Koçek* de si bizarres assimilations, par exemple que Yezid et le Christ ne font qu'un, est une doctrine caractérisée du *Ghuluw*. Les Druzes, qui précédèrent de peu la naissance du Yézidisme, l'admettent également, ainsi que les Nosairis. Cette doctrine d'ailleurs a contaminé de même certains théologiens mo'tazilites, comme Ibn Hayit et Ibn Yanoush, ou Qarmates, comme Abou Ya'qoub Sijzi, qui l'admet aussi, si elle est intra-spécifique. C'est ce que nous rappelle L. Massignon (163). En tout cas, si les différentes formes de métempsychose (*tanâsukh*), signalées chez les Yézidis, ne sont pas des explicitations et systématisations dues à la plume savante du P. Anastase (164), on est bien forcé d'admettre que tout ce vocabulaire qui les exprime: *rasakh* (stagnante), *masakh* (dégradante), *fasakh* (dissidente); ou *nasakh* (copiante), n'a rien de spécifiquement kurde (165).

c) *Le Diable: réprouvé ou digne d'amour?*

Cependant ce qui frappe le plus l'imagination dans la religion yézidie, c'est à coup sûr, le culte de Satan sous la forme de Paon. Aus siappelle-t-on ordinairement les Yézidis «Adorateurs du Diable». C'est principalement en se basant sur ce fait qu'on a cru pouvoir

reconnaître dans leur religion un héritage du dualisme iranien. Inutile de remonter si haut car bien des mystiques musulmans sont loin d'avoir manifesté à Iblis des sentiments d'horreur et de haine. Il leur paraît en effet moins mauvais qu'à l'ensemble des simples fidèles. Il y a là d'ailleurs toute une tradition. Elle commence peut-être avec Tostari, soufi du III^e siècle de l'Hégire, célèbre pour son principe du disciple qui doit être pour son cheikh «comme le mort dans les mains du laveur», principe qu'on retrouve dans le «*Perinde ac cadaver*» de saint Ignace de Loyola. Tostari admettait que, comme toutes les créatures, Satan, préalablement pardonné, verrait Dieu au Jour du Jugement (166). Il eut pour disciple le fameux Hallâj qui déjà sur le gibet, où il fut crucifié en 922, disait encore: «Mes amis et maîtres sont Iblis et Pharaon. Iblis fut menacé du feu de l'Enfer et pourtant il ne se rétracta pas...» (167). Ce même Hallâj, dans son *Kitâb al-Tawâsin*, mettait ceci dans la bouche de Satan, et ce sont en fait ses propres sentiments qu'il exprime:

«Je Te désire.

Je ne Te désire pas pour ma liesse:

Non, pour moi, je Te désire dans ma souffrance.

Ah! tout ce qui m'était nécessaire,

Voici que j'en ai fait l'abandon,

Sauf de pouvoir être extasié d'amour,

Au fond de mes supplices!» (168).

Voilà certes un Satan bien différent de celui qu'on se représente d'ordinaire et qui ne peut pas ne pas exercer un certain attrait sur quelques âmes menées par leur sensibilité.

Ahmed al-Ghazali, frère du grand Ghazali (m. 1111), reconnaissait en Satan «le Seigneur des Monothéistes» (169). — Et 'Abd al-Qâdir al-Gilanî (m. 1166), le «Sultan des Saints», comme l'appelle Dermenghem (170), racontant un de ses rêves, où il vit en songe le Diable maudit, se demande, sans pouvoir résoudre ce problème, comment le châtement infligé à Satan peut se concilier avec la prédestination (171).

Il est bon de se souvenir ici que les Yézidis gardent une dévotion spéciale à ces mystiques de l'Islam, dont ils visitent les *maqâm* et lisaient autrefois les écrits. Ils se meuvent donc dans le sillage de leurs doctrines et suivent leur filière.

D'ailleurs les théories soufies favorables à la réhabilitation finale d'Iblis se sont maintenues chez certaines mystiques des confréries, sans parler des Yézidis. Ainsi Abd al-Karim, Qutb al-Din, b. Ibrahim al-Djîlî (1365-1428), descendant d'Abd al-Qâdir al-Gilanî, admettait lui aussi, dans son *Traité al-Insân al-Kâmil*, qu'à la fin des temps «Iblis retrouvera la présence et la grâce de Dieu» (172).

Les Yézidis ne sont donc pas des isolés parmi les Musulmans, et non des moindres. Ce qu'il y a de certain en outre, c'est que beaucoup de soufis se refusaient à maudire le Diable, et même à prononcer son nom, par respect, tout comme les Juifs ne prononçaient et n'écrivaient jamais le nom de Yahvé (173). — De ce respect purement négatif au sentiment de vénération il n'y a qu'un pas. Les Yézidis vont le franchir. Satan est déchu, c'est entendu. Mais, en Orient plus qu'ailleurs peut-être, les Vizirs en disgrâce remontent souvent à la surface, s'ils n'ont pas été supprimés de suite. Il est donc bon de ne pas trop les accabler dans leur malheur, pour que, au jour de leur rentrée en grâce, ils n'aient point à se venger de nos mauvais procédés. C'est humain, trop peut-être, mais cela n'a rien à voir avec la doctrine subtile des Deux Principes qui gouvernent le monde.

Quant à se représenter Satan sous forme de Paon, cela non plus n'est pas spécial aux Yézidis. D'une part, avant d'être chassé du Paradis, le Cheitan était appelé *Tawûs al-Malaïka*, le Paon des Anges, à cause de sa Beauté, qui surpassait celle des autres anges, comme la beauté du Paon le met au-dessus des autres oiseaux (174); tout comme chez les Chrétiens, avant sa chute, le chef des Anges s'appellait Lucifer, le Porte-Lumière. D'autre part, certaines traditions musulmanes rapportent que le Paon servit d'intermédiaire à Iblis pour séduire nos premiers parents. Il était certes beaucoup plus attrayant que le serpent. « Dans les *Kisas* de Kisâ'î (36-39) et de Tha'labî (20), le paon (*tâ'ûs*) fait son apparition. Iblis tente de pénétrer dans le jardin pour séduire Adam, mais il est empêché par Dieu. Puis il rencontre le paon, chef des animaux du jardin, à qui il dit que toutes les créatures mourront, mais qu'il peut montrer l'endroit où se trouve l'arbre d'éternité. Le paon rapporte cela au serpent qui va trouver Iblis, et celui-ci se précipite dans la bouche du serpent; ainsi il pénètre dans le jardin, parle à Adam et Ève par l'intermédiaire de ce dernier, et Ève mange des fruits de l'arbre... » (175). Aussi Mandéens, Druzes et Takhtadjis, outre les Yézidis, se figurent-ils le Démon sous la forme de ce magnifique oiseau (176).

Un proverbe du Kent résume bien cette histoire qui dit que « le Paon a la splendeur d'un Ange, la démarche d'un voleur et la voix d'un démon ». (177).

Comme tous leurs voisins — Musulmans ou Chrétiens — les Yézidis ont nettement conscience du permis et du défendu, du Bien et du Mal. Ils adorent Dieu (*Xwedê*), à qui ils adressent leurs prières. Ils ne craignent pas l'Enfer qui, pour eux, semble ne pas exister, éteint qu'il fut autrefois par les larmes d'un fils d'Adam

et remplace par les vicissitudes et les purifications successives de la métempsychose. Mais ils aspirent aux joies du Paradis où, s'ils lui sont fidèles, Cheikh 'Adi les introduira sans jugement, sur un plateau posé sur sa tête. En réalité, la vénération dont les Yézidis entourent la personnalité d'Iblis ne s'adresse pas à l'Esprit du Mal. Ces soi-disant Adorateurs du Diable ne sont aucunement des Suppôts de Satan ! Il ne s'agit pas pour eux d'obtenir de ce dernier leurs coudées franches pour pouvoir se livrer, en toute liberté et sans impunité, à tous les crimes, à tous les vices : ils ne sont pas pires que ceux qui les entourent. Mais c'est plutôt un sentiment d'espoir de réhabilitation, de rachat d'un malheureux, comme ils le sont eux-mêmes, parce qu'il est loin du visage de Dieu et, par conséquent, de confiance en la Miséricorde divine infinie. Le Yézidisme n'a rien du Satanisme perverti de dilettantes à l'affût d'émotions fortes et en révolte contre la vertu. En définitive, le culte de l'Ange-Paon est un poignant appel à l'Espérance !

IV

DE L'ISLAM A SATAN

Les considérations précédentes nous permettent d'aboutir, je crois, à deux conclusions certaines : les Yézidis sont des Kurdes et ils furent, à un moment donné de leur existence, en contact étroit avec Cheikh 'Adi (178). Ces deux faits entraînent-ils comme conséquence que les Yézidis sont des païens, convertis à l'Islam par ce cheikh musulman orthodoxe, qui ne réussit d'ailleurs qu'à leur donner une teinture de religion mahométane d'où ils se sont empressés de sortir ? Ou bien étaient-ils déjà musulmans lorsque Cheikh 'Adi vint chez eux ? La solution de cette question est indispensable pour connaître la véritable origine de cette secte. Pour la trouver, étudions la situation religieuse de cette région kurde où vint s'installer Cheikh 'Adi. Nous pourrions suivre alors l'évolution du Yézidisme qui se révélera en trois périodes :

- Une période d'établissement (vers 1130-1220).
- Une période de grand essor et de lutte (1220-1414).
- Une période de déclin (1414 à nos jours).

1. — *Un terrain se prépare.*

Le principal centre religieux actuel de la secte, et qu'on pourrait appeler son berceau : le Cheikhan, a l'avantage d'être bien

connu des historiens anciens, tant chrétiens que musulmans. Les «Actes des Martyrs de Perse» nous montrent que les adeptes du Magisme y forment le fond de la population. Ce sont eux qui vont s'opposer à l'évangélisation de leur pays. Leurs *mobeds*, tout puissants à la cour des rois Sassanides, seront souvent causes de persécutions sanglantes, surtout sous le règne de Sapor II (309-363). Peu à peu le Christianisme s'étend. Des évêchés sont créés au Kurdistan. Au Concile de Séleucie, en 480, sous Yezdegerd, favorable aux chrétiens, siègent les chefs des diocèses de la province d'Adiabène, c'est-à-dire les évêques d'Arbelles, de Beit-Nouhadra, de Beit-Baghash, de Beit-Dasen, de Ramônin, de Beit-Mahqert. En 486, c'est en plein Kurdistan, à Beit-Adhré, devenu depuis le lieu de résidence des Émirs Yézidis, que le Patriarche nestorien Acace réunit le Synode de son Église. Nouveaux moines, futurs évêques seront souvent d'anciens Mages convertis, mais, dans leurs écrits, rien ne transparaîtra de leurs anciennes croyances qu'ils combattront sans relâche. Mais le paganisme maintient toujours ses positions.

A son tour l'Islam, dès l'occupation de Tikrit et de Hulwan, en 637, prit contact avec le Kurdistan. Sa'ad bin Abi Wakkas se dirigea sur Mossoul, où les districts à population kurde furent occupés, ainsi que al-Mardj ou pays de Marga, Ba-Nuhadra, Ba-Adhra, Hibtûn, Dasen, etc. Mais cette conquête fut loin d'islamiser entièrement le pays. Les troupes du Calife 'Omar se heurtent aux Kurdes d'Ahwas et ce n'est pas sans effusion de sang qu'elles s'emparent de Chahrizor, en 643, de Berud et de Balasdjân, en 645. La chute des Sassanides (652) va pourtant accélérer la disparition de la religion officielle. A Surdash, en Irak, on montre encore les ruines du château du roi Julindî, qui prétendit s'allier au Diable pour repousser les armées du Calife 'Ali. Sous le règne des Omeyyades, al-Hadjdjâdj, en 708, ira châtier les Kurdes qui avaient pillé le Fars. Mais ces mêmes Kurdes vont soutenir contre les Kharidjites le Calife Merwan II (744-750) dont la mère était kurde (179).

Jean de Pének (Finik, sur le Tigre), au VII^e siècle, et Théodore Bar Koni, en 791, parlent encore du culte de Tammouz qui subsistait de leur temps, et l'évêque nestorien, Thomas de Marga, dans son *Histoire Monastique* ou *Livre des Supérieurs* (180), n'est pas moins catégorique. Il nous rappelle qu'on trouvait encore dans le pays des Adorateurs du Soleil et des arbres touffus, ainsi que des adeptes du Magisme, et tout récemment encore, puisque le père du Patriarche nestorien régnant, Auraham (836-866), son contemporain par conséquent, était toujours attaché à ces antiques superstitions. Peu à peu cependant il semble que l'évangélisation

chrétienne progressât. Partout des couvents s'élevèrent et y devinrent célèbres par le nombre de leurs moines, leur science et leurs vertus. J'ai cité plus haut (p. 18) ceux qui se trouvaient certainement, au VIII^e siècle, dans la région, devenue depuis lors yézidie.

D'autre part, les Kurdes de la contrée, quoique déjà musulmans, en bonne partie, sinon en majorité, se revoltèrent plus d'une fois encore contre les Califes et leurs soldats.

En 839, le Kurde Dja'far bin Fahardjis, battu d'abord à Ba-Baghash, se replia sur la montagne de Dasen où il défit les troupes du Calife al-Mou'tasim. En 866, les Kurdes de Mossoul se joignent au Kharidjite Musawir. En 894, ils prennent le parti de l'Arabe Hamdan bin Hamdûn, qui s'était emparé de Mossoul; mais en 906, Mohamed bin Bilal, de la tribu kurde des Hadhbani, dévaste la région de Ninive, mais fut finalement repoussé et battu, ainsi que les Humaidi et les habitants du Djebel Dasen, par Abdallah bin Hamdan. En 940, l'aventurier Daisam bin Ibrahim, à moitié kurde lui-même par sa mère, n'utilisait que des troupes kurdes pour ses expéditions en Azerbaïdjan. Par tous ces faits on voit que, au début de leur conversion à l'Islam, les Kurdes dans l'ensemble favorisaient plutôt le Kharidjisme et même certains d'entre eux avaient embrassé le Chiisme.

Tous ces troubles, rébellions, pillages, batailles que rapporte Ibn al-Athir de Djézireh, avaient eu leur répercussion sur la situation des Chrétiens. Quand Jean Bar Kaldoun écrivait en 1186 la *«Vie du Rabban Yousseph Bousnaya»* son Maître, mort en 979, la contrée chrétienne avait bien souffert et les couvents tout spécialement. Ce serait, disait-il, un châtement divin, à cause de l'infidélité des moines. Les pillages des tribus kurdes et des Musulmans kartavéens, appelés Hakkaréens, c'est-à-dire Hakkaris, et Ta'aliens, ne se comptaient pas, qui avaient plus d'une fois forcé les moines à abandonner leur solitude et à chercher un refuge ailleurs. C'est ainsi qu'en 977, tout le pays de Dasen fut dévasté et plus de 5.000 personnes massacrées par les Hakkaréens. Mais, en 980, ce sont les Kurdes Hakkaris qui se font battre, à leur tour, par l'Arabe 'Adud al-Dawla, qui crucifia les rebelles des deux côtés de la route, sur un parcours de cinq parasanges, entre Ma'altai et Mossoul. Quand on connaît la région, ces évènements sont extrêmement évocateurs.

Au X^e et XI^e siècles, les Kurdes, on peut l'affirmer, sont entièrement islamisés. Sunnites dans l'ensemble, ils suivent l'école juridique de Chaféi (767-820). Ils vont même réussir à fonder de petits royaumes, plus ou moins indépendants, sur diverses parties du Kurdistan. Les Chaddadites (951-1174) règnent en maîtres à Gendj et à Ani; les Hasanwaihides (951-1014) exercent leur

domination au Khouzistan; les Banou Annaz (991-1117), originaires de Chahrizor, poussent leurs possessions jusqu'à Duhok et recueillent la succession des Hasanwaihides. Enfin la dynastie des Merwanides (990-1096), la plus brillante, dont les fiefs s'étendaient sur toutes les régions de Diar-Bekir, Khilat, Malezgerd, Ardjish et le nord-est du lac de Van, réussit, durant près d'un siècle, à maintenir l'unité politique de la plus grande partie des territoires kurdes.

La vie religieuse islamique marchait de pair avec la vie politique et sociale. Le Soufisme fait bientôt son apparition au Kurdistan. L'historien Muqaddasi, qui y voyageait vers 980, y trouva quarante soufis qui portaient cilice et se nourrissaient de glands (179 bis). Un ancien brigand kurde converti, Abou Mohamed Ibn Chounboki, devint le maître spirituel d'un Kurde de Qalmini, Abou'l-Wafa al-Hulwani (m. après 1110) qui, le premier, reçut en Irak le titre de Tadj al-'Arifin. Il compte parmi ses disciples Madjid al-Kurdi. D'ailleurs de nombreux Kurdes, comme Abou Bekr al-Khabbazi, Suweid al-Sindjari, Ali ibn Wahhâb al-Sindjari, Matar al-Badarani et bien d'autres, avaient choisi les solitudes de leurs montagnes pour s'y exercer aux pratiques de l'ascèse et à la contemplation mystique (180). C'est en de telles conjonctures que parut Cheikh 'Adi.

2. — *L'aube radieuse d'une Tariqa mystique* (1130-1220).

a) *Un saint fondateur.*

Ainsi donc, dans le courant du VI^e siècle de l'Hégire, probablement vers 1130, un ascète musulman, Cheikh 'Adi, désireux de solitude, venait fonder une *zaouia*, au petit village de Lalesh, ~~dans~~ ^{au sud} des montagnes du Hakkari, à neuf heures de marche au nord de Mossoul. Mozaffer al-Din, gouverneur d'Arbelles, avait en sa jeunesse rencontré le Cheikh à Mossoul et avait gardé bon souvenir de ce «vieillard de taille moyenne, au teint brunâtre, et dont on disait beaucoup de bien». Ce seul témoignage d'un contemporain sur Cheikh 'Adi, rapporté par Abou'l-Barakat (1165-1239) dans une *Histoire d'Arbelles*, aujourd'hui perdue, est cité par Ibn Khalikan (1211-1282). Il était Châfi'i et les Kurdes, dont il était devenu le Cheikh, ou chef spirituel, le considéraient comme leur Imam, nous dit Yaqût (1224). Il était venu de Syrie, des environs de Baalbek et son ascendant était grand sur les populations montagnardes du pays de Hakkari, où il s'était retiré et où il mourut à l'âge de 90 ans, au mois de Moharrem de l'an 557 de l'Hégire (1162 chr.), d'après Ibn al-Athir (m. 1223). Ces quelques renseignements précis

sont tout ce que nous savons de certain sur la vie, le caractère et l'influence de celui que les Yézidis considèrent comme leur Maître incontesté.

Nous savons d'autre part que le soufisme était alors en plein essor et Cheikh 'Adi est un soufi orthodoxe. On connaît certains de ses compagnons d'études qui devinrent des cheikhs célèbres, comme Oqeyl al-Mambidji, Hammâd al-Dabbâs, Abi'l-Nadjib al-Qâhir al-Suhrawerdî, qui composa un petit ouvrage sur le Soufisme, à l'usage des commerçants, l'*Adâb al-murîdîn*, et mourut à Baghdad, en 563/1168, Abi'l-Wafâ' al-Hulwanî, qui accueillit plusieurs Kurdes parmi ses 40 disciples dont 17 princes, et surtout 'Abd al-Qâdir al-Gilânî (1078-1166), fondateur de la célèbre *Tarîqa* des *Qâdirîyya*, qui existe toujours et recrute de multiples frères au Kurdistan. La «Preuve de l'Islam», Abou Hamid al-Ghazali (m. 1111) fut aussi son correspondant.

On a conservé de Cheikh 'Adi quelques écrits, édités par R. Frank en 1911 (181). Les bons musulmans n'y trouvent rien à redire, car le cheikh est un sunnite intransigeant et ses conseils sont édifiants, car il exige de son disciple une culture sérieuse :

Celui qui s'est contenté du *Kalâm* sans l'action s'est séparé de Dieu ;
 Celui qui s'est contenté de la Piété sans le *Fiqh* est sorti de la religion ;
 Celui qui s'est contenté du *Fiqh* sans la Crainte de Dieu s'est moqué de Dieu ;
 Mais celui qui a accompli ses devoirs, celui-là s'est sauvé !

Notre cheikh est aussi un des premiers soufis à avoir tenté de resserrer les liens entre le maître et le disciple, le cheikh et le mourid, le pir et le shagird. Il rappelle les devoirs d'un chacun :

- Le *Cheikh* est celui qui t'a réuni par sa présence,
 qui t'a gardé par son absence,
 qui t'a enseigné par ses mœurs,
 qui t'a éduqué par ses voies,
 qui a éclairé ton intérieur par ses rayons.
- Le *Mourid* est celui qui fait briller sa lumière,
 avec les *foqara* par son amabilité et sa gaieté,
 avec les *soufis* par sa politesse et son désintéressement,
 ses bonnes manières et son humilité en toutes choses,
 avec les ulémas par l'excellence de sa docilité,
 avec les «Gens de la Glose» (*ma'rifa*) par son calme,
 avec les «Gens des Stations» (*maqâmât*) par son unité (*Tawhid*).

Par ailleurs 'Adi condamne le *Dhikr* et aurait affiché un certain mépris pour la prière publique, comme d'autres mystiques. Il insistait aussi beaucoup sur l'interdiction de la malédiction qu'il éten-dait même à Iblis.

b) *Des disciples trop zélés.*

Les historiens les plus anciens n'ont pas été sans signaler l'emprise d'un tel homme. Aussi, dès le début, des exagérations se manifestent à son endroit. Ses mortifications, ses jeûnes, ses miracles lui valent un grand ascendant dans tout le Hakkari. Des légendes ne tardèrent pas à circuler sur son compte. Elles se concrétisèrent dans le *Kitâb Manâqib al-Cheikh 'Adi*, qui daterait déjà du XII^e ou XIII^e siècle. L'imagination kurde, avide de merveilleux, commence ainsi son œuvre. En effet son prestige fut grand sur la population fruste où il était venu s'installer : pauvres montagnards ou paysans kurdes, qu'attirait sa charité et que ses miracles ne pouvaient laisser indifférents. Bientôt il apparut aux yeux de ces fanatiques que leur Maître n'était plus soumis aux exigences de la nature : il ne mangeait plus, ne buvait plus, ne dormait plus, bien qu'il le fît parfois exprès devant eux pour les convaincre du contraire. Évidemment ce nonagénaire ne devait plus avoir grand appétit ni grand besoin de sommeil et il devait être passablement desséché. En effet « l'austérité, les privations de tous genres et les mortifications qu'il s'était imposées avaient tellement agi sur son corps que, lorsqu'il se prosternait pour la prière, on entendait le bruit que faisait son cerveau, en se heurtant intérieurement contre les parois de son crâne, et qui ressemblait au bruit produit par les cailloux qu'on remue dans une citrouille desséchée » (182). Les miracles qu'il avait opérés durant sa vie (183), firent en sorte que son tombeau devint lieu de pèlerinage fréquenté à l'instar des plus célèbres, ainsi que le constatait déjà Ibn Khallikan, moins d'un siècle après sa mort, puisqu'il écrivit son ouvrage *Wafiyât al-'Ayân* entre 1256 et 1274.

c) *Des successeurs fidèles à l'esprit du Maître.*

Cheikh 'Adi mort, sa succession passa au fils de son frère Sakhr, qui était resté au pays natal de Beit-Far. Il s'appelait Sakhr également et on le surnomma Abou'l-Barakât. Très aimé de son oncle, à cause de sa piété, il était venu spécialement de Syrie pour se mettre à son école. Les historiens, comme al-Lakhmi ou al-Hambali, font son éloge. Son tombeau est vénéré près de celui de Cheikh 'Adi. Son fils, 'Adi Abou'l-Moufâkhir lui succéda. On ne sait rien de bien précis sur la direction spirituelle donnée par ces deux cheikhs à leurs ouailles. Ils marchèrent vraisemblablement sur la lancée de leur oncle. On ignore de même la durée de leur fonction. Damlooji (p. 83) l'estime à 60 ans pour eux deux. Ce qui nous mènerait aux environs de l'an 1220. Cette période est une période de grande prospérité pour l'Islam d'abord, aux prises avec les Croisés. Salah ad-Din, notre Saladin (1137-1193) montrera bientôt au monde

émerveillé qu'un Kurde aussi peut être à la fois un modèle pour les Croyants et un exemple pour les Chevaliers. Pour le Soufisme aussi. En effet les grands ordres s'organisent. Il ne s'agit plus de simples écoles de mystique, les chefs s'efforcent de fonder de véritables confréries, *Tarîqa*, avec des sortes de couvents, *khanega*, où vivent quelques ascètes professionnels, qui revêtent un froc spécial, la *Khirqa*, symbole de leur adhésion et de leur agrégation à une tradition du Service divin qui remonte par degré au Prophète lui-même (184). La majorité des frères cependant vit dans le monde mais participe périodiquement aux cérémonies rituelles de l'ordre, dirigé par le successeur du fondateur ou *Khalifa*. — Al-Gilani (1078-1166) avait déjà fondé sa confrérie du temps de Cheikh 'Adi. A leur tour, Chehab ad-Din al-Suhrawardi (1144-1234) va fonder la *Suhrawardiyya*, et Nour ad-Din Shadhiili (1196-1258), la *Shadhi-liyya* (185). Rappelons qu'à la même époque, François d'Assise (+ 1226) et Dominique de Guzman (+ 1221) convertissent les foules chrétiennes d'Occident par l'exercice de la pauvreté et la pratique de la Prédication basée sur l'Évangile.

Ainsi donc, en moins d'un siècle de vie, la fraternité fondée par Cheikh 'Adi s'est solidement implantée. La dévotion envers le fondateur est forte et portée à l'exagération. Mais rien d'hérétique en tout cela et rien non plus jusqu'ici qui fasse soupçonner que les adeptes de la *Tarîqa* se sont éloignés tant soit peu de la voie droite de l'Islam.

3. — *Luttes intérieures et extérieures: Politique ou Mystique?* (1220-1414).

a) *Cheikh Chems ed-Din Hasan, l'hérésiarque* (1197-1246).

Tout va changer pour les disciples de Cheikh 'Adi avec l'entrée en scène de son troisième successeur, son arrière-neveu Tadj al-'Arifin, Chems ed-Din, Abou Mohamed, Hasan, cheikh des Kurdes (591-644 hég.) (186). D'après Ibn Châkir (m. 1361), il était extrêmement intelligent, plein de vertu et même poète; mais, au dire de cheikh Chems ed-Din al-Dhahabi (1274-1348), il n'arrivait pas à la cheville de son arrière grand-oncle. Il fit retraite durant six ans et demi et composa dans l'intervalle un ouvrage de mystique intitulé *Al-Djalwa li-arbâb al-Khalwa* qui n'a rien à voir avec le livre de la Révélation, *al-Djalwa*, aujourd'hui entre nos mains. De son temps, la confrérie se développa énormément et son ascendant était grand sur ses disciples kurdes qui n'admettaient pas qu'on pût le contredire. Il s'installa à Mossoul même, entra en relations avec Muhiy ad-Din, Ibn 'Arabi (1165-1240) lors de ses fréquents

séjours en cette ville et en subit assez fortement l'influence. Ce qui le fit dévier de la vraie foi islamique. Ibn Teymiya (1263-1328) et Abou'l-Firas Obeid-Allah (m. 1325) lui reprochent en effet de n'avoir pas empêché ses disciples de le porter aux nues et d'en faire un personnage surhumain. C'est probablement sous son règne aussi que le culte envers Cheikh 'Adi prit des proportions exagérées. Peut-être est-ce lui le responsable de l'*Hymne de Cheikh 'Adi*, dont nous avons parlé plus haut. Il est en effet l'auteur d'autres poèmes où se retrouve la même saveur mystique plus ou moins frelatée et qu'a publiés Damlooji. Hasan laissait dire et laissait faire, persuadé sans doute que la gloire du Maître rejaillirait sur lui. Un cheikh qui lui reprochait son attitude fut assassiné sous ses yeux par des Kurdes fanatisés. De son temps aussi date l'exagération en Yézid, le Calife que l'on se mit à regarder comme un vrai Prophète. Au fond Hasan semble avoir voulu, en outre, jouer un rôle politique, conforme aux droits de sa famille, puisqu'il se disait Omeyyade. Mais le gouverneur de Mossoul, Bedr ed-Din Lou'lou', arménien favorable, dit-on, aux Chiites, le redoutait ainsi que les rezzous de ses Kurdes fidèles et craignait que le Cheikh ne les empêchât de dévaster à leur gré la région de Mossoul. Il le fit donc emprisonner et l'étrangla dans la forteresse, en 1246. Le Cheikh avait 53 ans. L'historien qui raconta le fait ajoute que, de son temps, on trouvait encore des Kurdes qui ne croyaient pas à sa mort et attendaient son retour. Vers la même époque, le célèbre mystique iranien, Djemal ed-Din el-Roumi (1207-1273) fondait à Konia, capitale des Turcs Seldjoukides, la fameuse Confrérie des *Mevlevi*, ou Derviches Tourneurs qui eut tant d'influence dans la Turquie des Ottomans, et chez qui on retrouve quelques théories et pratiques chères aux Yézidis. De son côté, huit ans après la mort tragique de Cheikh Hasan, donc en 1254, Bedr ed-Din qui pressurait tant qu'il pouvait les «enfants de Cheikh 'Adi», comme on commençait à les appeler (Bar Hebreus), envoya finalement ses troupes contre eux : il en crucifia une centaine, en massacra une centaine d'autres, donna l'ordre de couper leur Émir en morceaux qu'on suspendit aux portes de Mossoul. Puis il fit déterrer le cadavre de Cheikh 'Adi et fit brûler ses os» (187).

b) *La retraite mystique de Carafa après les ambitions de Damas.*

De telles aventures n'étaient pas pour rassurer les enfants, même les plus courageux, de Cheikh 'Adi. Un fils de Hasan Charaf ed-Din, qui avait été nommé gouverneur de Khartabirt par le Sultan mamelouk 'Izz ed-Din fut tué, ainsi que sa suite, par Angourk Nowin (1256). Les Mongols font en effet leur apparition

dans la contrée. Ces païens semblaient en bons termes avec les chrétiens du pays. Ceux-ci avaient travaillé à les évangéliser jusque chez eux et, par des mariages, avaient réussi à convertir certains chefs. Les Nestoriens, en pleine confiance, choisirent même un Mongol authentique pour Patriarche, afin d'être mieux protégés à la cour du Grand Khan (188). Jabalaha III (1281-1317) n'eut pas toujours à se louer de cette protection, surtout après que certains chefs eurent abandonné le christianisme de leur baptême pour embrasser l'Islam. Ces Mongols donc ne disaient rien qui vaille à nos Kurdes musulmans qui n'avaient pas tardé à en pâtir. Pourtant, conformément à cet axiome sociologique qui veut que, lorsque deux peuples se rencontrent, ils se font quelquefois la guerre, mais ils se marient toujours, il se conclut aussi des unions matrimoniales entre les envahisseurs et les autochtones. C'est ainsi que certains «enfants de Cheikh 'Adi» épousèrent des Mongoles. Le résultat ne fut pas toujours ce qu'ils en escomptaient. Un fils de Hasan même, Fakhr ed-Din, fut ainsi condamné et exécuté à Maragha en 1281 (189).

La famille jugea donc prudent de se réfugier en Syrie, dans l'espoir peut-être d'y conquérir quelque principauté digne d'eux. Le fils de Charaf ed-Din, Youssouf Zeyn ed-Din (190), s'installa donc à Damas, avec le titre d'Émir, avant de se retirer à Beit-Far, au berceau de sa famille. Il y vivait «comme un roi». Ibn Fadh Allah al-'Omari (m. 1348) décrit avec détails le luxe dont il s'entourait: tapis somptueux, vases d'or et d'argent, riche porcelaine de Chine, et les breuvages multicolores aux goûts non moins recherchés. Tous renseignements qui lui avaient été fournis par le Cheikh Chehab ed-Din, témoin oculaire, qui avait accompagné chez le Prince un émissaire du Sultan. Notre Émir avait fait tourner la tête à une Kurde de la tribu de Qaimour, dans la montagne entre Khilat et Mossoul, qui ne jurait plus que par lui, à qui elle avait donné toute sa fortune. Cette vie de plaisirs, loin de scandaliser ses disciples, ne faisait qu'augmenter son prestige. Aussi les autorités s'en inquiétèrent et l'emprisonnèrent. C'est dans sa prison qu'il aurait composé certains poèmes, publiés par Damlooji (191) et dans lesquels il énumère avec dégoût ses compagnons de geôle: poux, moustiques et souris, regrette le beau pays de Lalesh et prie Dieu de le délivrer par l'intercession du Prophète et de Cheikh 'Adi. C'est là qu'il mourut en 1297. Il fut enterré à Carafa, dans la *zaouia* de la fraternité *Adawia* qu'il y avait installée (192).

Le fils de l'Émir Zeyn ed-Din, 'Izz ed-Din Amiran n'eut pas un meilleur sort que son père. D'abord Émir à Damas, puis à Safad, il revint à Damas puis décida de se retirer à Mezzé. Sa popularité était grande parmi les Kurdes et on lui attribuait des visées

ambitieuses, royaume d'Égypte ou du Yémen. Ses partisans, tous Kurdes, vendaient leurs biens à vil prix pour en acheter chevaux, armes et munitions de guerre. Lui-même promit d'avantageuses fonctions à qui le suivrait. Tout cela finit par arriver aux oreilles du Sultan Al-Nasr, qui fit faire une enquête par Tengouiz, Naib de Damas, de 1312 à 1340. 'Izz ed-Din se déclara incapable de retenir ses partisans, à cause de leur croyance en lui et en sa famille. Le résultat fut qu'on le jeta en prison en 731/1330, où il ne tarda pas à mourir, en même temps qu'on s'emparait des membres de la famille qui se trouvaient à Carafa.

c) *L'expansion au Kurdistan* (193).

Si l'influence des chefs religieux et politiques de la fraternité était telle dans les grandes villes de Damas et du Caire, on peut penser qu'elle n'était pas moindre dans les montagnes du Kurdistan. Ces chefs étaient reconnus comme Kurdes désormais et nombreuses étaient les tribus kurdes qui se déclaraient vassales de ces Émirs et adeptes de leurs croyances. Les princes de Djézireh, qui se disaient d'origine omeyyade eux aussi étaient yézidis et avec eux les tribus : Daseni, Khalidi, Besiyan, Bohti, Mahmoudi, Dunboli, Barazi, sans parler des tribus du Sindjar. Un certain Cheikh Mend (194) qui se disait apparenté à Cheikh 'Adi, et qui avait reçu des Ayyoubides le fief de Qouseir, près d'Antioche, y propagea les doctrines nouvelles dans la région d'Alep, entre Hama et Marash, à Kilis, à Djoun, où les Yézidis du Djebel Sim'an ont maintenu la tradition. R. Lescot y a découvert et a publié (195) le diplôme d'initiation de Pir Mousa, le Dunboli, daté de 921/1515-1516, ainsi que la généalogie, à Damas, du poète Khalil Beg (m. 1959) de la famille Mardam, d'origine kurde également, datée de 1004, donc de la fin du XVI^e siècle. Ce qui montre que les liens des Yézidis avec la 'Adawiyya existaient encore et étaient reconnus. D'autre part, et dès le XIV^e siècle, on trouvait encore des Yézidis jusqu'à Hit sur l'Euphrate et Koubeisât.

d) *Premières réactions orthodoxes.*

Mais en quoi consistaient exactement ces doctrines nouvelles? Ce sont des contemporains qui nous renseignent, et pas seulement des historiens, mais aussi des apologistes qui les combattent bien sûr, mais avec le désir de les ramener dans le droit chemin, car il s'agit bien de Musulmans qui s'égarent. Pour Abou'l-Firas Obeyd Allah (m. 1325), dans sa *Réfutation des Réfadis et des Yézidis*, ces gens-là lisent le Coran de travers, car ils ont des théories spéciales

sur les points diacritiques, ils s'approprient les biens de ceux qui n'aiment pas Yézid et interdisent la prière publique (196). Ils préfèrent donc l'oraison intime dans la *khalwa* aux liturgies solennelles de la *Djami'*. A son tour le spécialiste de l'étude des sectes musulmanes l'Imam Ibn Teymiya (1263-1328) a écrit une cinquantaine de pages à leur sujet (197). Il leur rappelle que Cheikh 'Adi était un saint authentique et que leur confrérie a compté de nombreux savants en *Kalâm*, en *Fiqh*, en *Hadith* et en *Tafsîr* et aussi beaucoup d'ascètes et de saints; mais que Cheikh Hasan a introduit chez eux des nouveautés, *bida'*. C'est lui qui a exagéré dans sa dévotion en Cheikh 'Adi et en Yézid. Et alors, à l'aide du Livre Sacré, des sourates du Coran, l'auteur veut leur montrer qu'ils ont tort de s'éloigner de l'enseignement commun. Ne tuez pas votre âme par la débauche, accomplissez les cinq piliers de la Foi, n'imitiez pas les Chrétiens et leur vie monastique, ni les Juifs qui ont tué leurs Prophètes. Pourquoi interdire ce que Dieu autorise? Pourquoi ces préférences entre certains Compagnons du Prophète, exalter outre mesure 'Adi ou 'Ali? Il n'y a pas d'autres dieux que Dieu. Supprimez ces pèlerinages aux tombeaux de vos cheikhs et recevez purement et simplement le Coran, Livre Sacré descendu du Ciel. On voit que dans tout cela les auteurs n'insistent pas sur le culte de Satan, qui n'était pas encore établi, mais uniquement sur l'exagération envers 'Adi et Yézid. Que les Frères restent fidèles à l'esprit de 'Adi et qu'ils traitent Yézid, comme il convient, ni Prophète ni Zendiq, car il ne mérite «ni cet excès d'honneur, ni cette indignité».

Mais ces avertissements arrivaient trop tard. Depuis la mort de Hasan, les événements avaient marché. — Religion et politique s'entremêlèrent. Des rivalités de féodaux et de cheikhs religieux finissent par provoquer des réactions violentes à l'expansion de cette secte devenue trop puissante. Un Émir de Djézireh, dans la foi du néophyte converti, envahit le Cheikhhan avec ses alliés. Ils y mirent tout à feu et à sang. Le sanctuaire fut profané (1414) (198). Ce fut le commencement de la décadence (199).

4. — *Les ténèbres de la superstition* (1414 à nos jours).

a) *Abandon progressif de l'Islam.*

Une période de déclin commence maintenant pour cette Confrérie qui avait débuté dans la ferveur. C'est d'abord le retour à l'Islam originel, dès le XV^e siècle, de certaines tribus dont les aghas se convertissent (200), conversions qui se précipitent par des contacts, plus fréquents et plus intimes avec les Turcs et les Persans.

D'ailleurs l'instauration des deux Empires rivaux des Sultans ottomans et des Chahs safawis va rendre de plus en plus illusoire la possibilité pour les Émirs yézidis de jouer un rôle politique important.

Mais, d'autre part, c'est aussi l'éloignement de plus en plus poussé de l'Islam, chez ceux qui veulent rester attachés à leurs pratiques et croyances particulières. Persécutions et massacres, loin de les calmer, ne font que les enfoncer dans leurs idées.

Les ponts sont désormais coupés entre le Musulman, sûr de sa Foi et de son bon droit, et le Yézidi, considéré comme *zendiq*, dont la vie et les biens sont «licites». Cheikh Abou Se'oud al-Amadi, dans sa *fetwa*, délivrée en 1530, ne les reconnaît pas pour être des 72 sectes autorisées dans l'Islam qu'ils ont renié. Ce sont des apostats, *murtaddün*, qui suivent Yézid, qu'on doit maudire d'après les bons auteurs; ils donnent un associé à Dieu en la personne d'Adi bin Mousâfir; ils ont un amour tout spécial pour le Diable, le Maudit, et croient que Taous al-Malaika a inspiré de la compassion à Allah! (201). Comme d'autre part ils massacrent les vrais croyants, on peut leur rendre la pareille sans scrupule.

On comprend dès lors la haine qui présidera désormais aux relations entre les adeptes des deux religions. Cette haine est relevée, vers 1655, par le voyageur turc Ewliya Tchelebi (202) et aussi par Febvre (1682) qui signale également leur respect pour le Diable ^{= An ge-} et constate en outre qu'ils n'ont point de Livres Sacrés, mais qu'ils _{f. 3} croient en la Métempsychose (203).

b) *Les «bêtises» de Cheikh Fakhr et avilissement de la doctrine.*

Au XVIII^e siècle, dans une *fetwa* célèbre de 1724 (204), le cheikh 'Abd Allah al-Rabatki note leur opposition au Coran, qu'ils couvrent d'ordures à l'occasion, à la Sunna, qu'ils accusent d'être pleine de mensonges, et aux Ulémas de l'Islam, auxquels ils préfèrent les «bêtises» de Cheikh Fakhr (205). Pour lui également, ils admettraient l'adultère et auraient un Livre, appelé *Djelwa*. Ils méprisent de même prières et jeûnes, car ils se contentent, disent-ils, de la «pureté du cœur».

Désormais, tous liens étant rompus avec l'orthodoxie, la voie est largement ouverte à toutes les superstitions et aux élucubrations doctrinales. La vénération des Yézidis pour Iblis s'est matérialisée dans les *sandjaks*. Les sandjaks sont ces immenses étendards que portent en procession les confréries musulmanes, lors de leurs fêtes et de leurs pèlerinages (206). Rabatki, à juste titre, nous signale l'adoration que les Yézidis portent au sandjak d'Adi, qu'il compare

à l'adoration des idoles. Il semblerait donc désigner par ce terme, moins un grand drapeau, que la statuette du Paon et son support, tels qu'ils sont utilisés aujourd'hui. Du symbole Taous al-Malaïka, traditionnel dans l'Islam, les Yézidis sont passés à sa représentation grossière en une statuette de bronze. Mais l'Islam ne les a pas habitués à ce genre de représentations symboliques. Il est difficile à des montagnards sans entraînement intellectuel de dégager de cette réalité matérielle le symbole que notre imagination humaine nous oblige à figurer sous des formes concrètes. Dans les premiers temps déjà ne leur reprochait-on pas d'attribuer à Dieu des qualités humaines matérielles, comme le manger et le boire? Ils ne sont pas loin dès lors de tomber dans l'idolâtrie, ce qui montre bien l'avitilissement de leur pensée. Aujourd'hui, le Yézidi du commun qui dépose son obole dans le plateau, installé devant le Taous métallique qu'on a dressé devant lui sur une petite estrade, n'accomplit plus en fait qu'un geste idolâtrique envers un objet gros de magie. Il est bien loin de la noble pensée, trop raffinée, de son ancêtre qui invoquait le chef des Anges, à cause de sa dignité première à recouvrer. Peut-être quelque cheikh plus pieux a-t-il conservé quelque soupçon de cette idée que de grands théologiens musulmans ont défendue? Mais, en s'accumulant, les siècles ont fini par obnubiler l'esprit religieux de vénération et l'ont remplacé par l'esprit mercantile. Par manque de direction spirituelle éclairée, le Yézidi est tombé de la mystique, trop subtile à ses yeux, en des superstitions à la hauteur de ses besoins quotidiens, exacerbés peut-être par la misère des persécutions. Le cas n'est pas unique. Mais on voit la distance parcourue.

Quoi qu'il en soit, c'est probablement dans le courant du XVIII^e siècle, le premier au début, l'autre à la fin, qu'ont dû être composés ou reconstitués les deux écrits sacrés: le *Djelwa* et le *Mishefa reş*. Comme l'enseignement mystique était oral et que, d'autre part, dans les massacres périodiques, bien des cheikhs instruits ont dû disparaître, on peut s'imaginer que ces pages ont été recomposées de mémoire et adaptées en même temps aux circonstances nouvelles. Cela expliquerait, à la fois, leurs lacunes et imprécisions dogmatiques, et leur trop grande minutie dans les pratiques religieuses. On comprend aussi le secret dont on voulut les entourer.

c) *Le prix sanglant du fanatisme.*

L'histoire des Yézidis, à partir du XVII^e siècle, n'est plus qu'une lugubre nomenclature de pillages et de massacres. Ils sont connus désormais comme «Adorateurs du Diable» et, à ce titre, sont passibles de toutes les avanies. La liste est longue de leurs

misères. Elle a été relevée, avec plus ou moins de détails, chez les différents auteurs (207). Le nombre des victimes, au long de ces siècles, atteindrait le million, au dire de Damlooji (208). On ne peut nier non plus le rôle néfaste de certains chefs religieux. Si elles ne sont pas de simples exercices scolaires, les *fetwa*, délivrées par certains mouftis célèbres et reprises maintes fois au cours du XIX^e siècle, pour des raisons religieuses ou des motifs politiques, n'ont pas été sans répercussion sur l'attitude des tribus kurdes voisines, musulmanes orthodoxes en l'occurrence, mais toujours avides de pillages, comme l'a signalé Damlooji également (209).

Aujourd'hui, réduits en nombre et ayant perdu tout pouvoir politique, économique ou social, les Yézidis survivent en végétant. On leur a ouvert des écoles, en vue de leur ouvrir l'esprit et de les délivrer de leurs préjugés et de leurs superstitions. Il est intéressant de constater qu'en Arménie soviétique, ce sont d'anciens Yézidis qui sont à la tête du mouvement littéraire kurde. C'est là un changement radical, quand on pense à ce qu'était leur situation sociale avant 1914. Mais inutile de dire que leur Yézidisme a sombré dans le plus pur athéisme. En Irak, où ils vivent en majorité, ils sont toujours plus ou moins repliés sur eux-mêmes, sauf ceux qui se sont engagés dans l'armée ou qui ont fait quelques études pour devenir instituteurs. Ces intellectuels au petit pied s'intéressent à leur secte d'origine, comme à un aspect attrayant de folklore, susceptible d'attirer la curiosité des étrangers. Que leur reste-t-il de leurs croyances et de leurs pratiques? Les Yézidis du Djebel Sim'an sont grignotés peu à peu et depuis des années par l'Islam. Ils finiront sans doute par s'y retrouver tous quelque jour, si les Gouvernements responsables développent chez eux l'instruction et les améliorations sociales dans un esprit d'humaine compréhension. A moins qu'il ne soit déjà trop tard et que, comme beaucoup d'autres, les Yézidis, qui en ont fait l'amère expérience, ne subissent la fascination du Communisme pour qui, entre autres choses, «la religion est l'opium du peuple».

CONCLUSION

Dans les pages qui précèdent, il ne pouvait s'agir évidemment de retrouver l'origine de tous les points de doctrine et des moindres pratiques religieuses des Yézidis, comme la légende de la Voie Lactée ou l'interdiction de la couleur bleue, par exemple (210). Au moins pensons-nous avoir relevé l'essentiel, ce qui en constitue l'ossature, sans en rien omettre. Mais sur ce fond, qui me paraît spécifiquement musulman, restent accrochées maintes coutumes et superstitions que l'Islam ne saurait revendiquer, pas plus qu'on ne peut le rendre responsable de déviations sorties pourtant de son milieu (211). Cela n'a rien d'étonnant. Lorsque Cheikh 'Adi vint s'installer au Kurdistan, il y trouve une population mélangée, comme elle l'est encore aujourd'hui. Ainsi que nous l'avons rappelé, malgré l'implantation du christianisme, nestorien ou jacobite, il restait des ferments de superstitions païennes. Tout cela ne s'est pas évanoui d'un seul coup, bien sûr, avec l'apparition de l'Islam, et des vestiges en étaient demeurés dans les masses populaires. Les Yézidis ne sont pas les seuls à en avoir hérité, et ne sont pas même les seuls à les avoir conservés. C'est un fait et n'a rien à voir avec le Yézidisme comme tel. En tout cas, beaucoup de ces restes avaient déjà été absorbés, sinon assimilés par l'Islam — ou si l'on préfère par des Musulmans du pays —, lorsque le Yézidisme, à son tour, y germa. Il ne s'agit donc pas d'emprunt, plus ou moins direct, à l'ancien paganisme ou aux religions qui avaient dominé la région, en une époque plus ou moins éloignée. On doit dire plutôt qu'on se trouve en face de vestiges au deuxième degré (212). N'est-ce point ce qui explique, en définitive, qu'on ait pu attribuer à cette religion tant d'éléments divers et de sources contradictoires?

Kléyat (Liban), 14 septembre 1960.

Thomas Bois, O.P.

NOTES

(1) Les statistiques sérieuses font défaut. Au XVII^e siècle, Febvre estimait le nombre des Yézidis à 250.000. A la veille de la guerre de 1914, Wigram, sans nous dire sur quoi il se base, n'en comptait plus que 120.000. En 1937, après une enquête détaillée, R. Lescot dénombrait 4.000 maisons environ de Yézidis au Djebel Sindjar, 400 au Djebel Sima'an et 270 en Dézireh syrienne, soit environ 24.000 individus pour le Sindjar et 3.000 pour le reste de la Syrie. Damlooji, en 1949, donne des chiffres équivalents pour le Sindjar, mais pour le Cheikhan et la région de Mossoul se contente de dénombrer 56 villages, sans en détailler l'importance. Abd al-Rezzaq Hasani (1951) n'est pas plus précis. Dans son voyage au Caucase en 1910, l'Émir Ismaïl Tchol comptait 72 villages avec un total de 3.500 maisons. Heyderî, dans un article kurde de *Rizgari*, traduit en arabe dans *Al-Hurriya* de Beyrouth (n° 41 du 13 avril 1959) comptait 40.000 Kurdes dans chacune des Républiques d'Arménie, d'Azerbaïdjan et de Géorgie, ces derniers habitant surtout les villes de Tiflis et de Batoum et étant Yézidis en majorité. Mais le recensement officiel de l'U.R.S.S. ne donnait en 1939 que 45.866 Kurdes dont 15.000 Yézid's. Mais même les kurdologues soviétiques ne sont pas d'accord sur ces chiffres. Cf. A. BENNIGSEN, *Les Kurdes et la kurdologie en Union soviétique*, p. 515, dans *Cahiers du Monde Russe et Soviétique* (Paris), t. III, avril-juin 1960, p. 513-530. — Si l'on estime à 30.000 environ les Kurdes d'Irak, 3.000 ceux de Syrie, quelques milliers encore dispersés en Turquie et une quinzaine de mille en U.R.S.S., on voit que les Yézidis n'arrivent même plus à 50.000.

(2) R. MASON, *Feast of the Devil-Worshippers. Parade*, n° 159, 28 aug. 1943.

(3) S. MAXTON, *The Devil-Worshippers*, dans *Parade*, n° 324, 26 oct. 1946.

(4) J. P. DUFOURG, *Visite au peuple le plus oublié du monde: les Yézidis*. Dans *L'Orient*, numéros des 1, 4 et 5 mars 1953. La traduction arabe de ce texte avait d'abord été publiée dans *Al-Jarida*, n°s 25 à 31 des 14, 15, 17, 18, 19, 20 et 21 février 1953. Mais la plupart des mots kurdes y sont défigurés et devenus entièrement méconnaissables, du fait de la transcription fautive de certaines consonnes. L'auteur qui a reproduit correctement, dans son texte français, l'orthographe kurde de Lescot, aurait dû avertir son traducteur de la prononciation des lettres C, Ç, S cédille et X, par exemple. A condition qu'il la connût lui-même. Ainsi le mot cheikh, qui s'écrit *Şêx* en Kurde, est translittéré *Seks* dans le texte arabe. On voit ce que cela peut donner quand il s'agit des noms de localités ou de tribus! Comment dès lors s'y retrouver? C'est à se demander même si le professeur a visité le Sindjar qu'il décrit si bien. Toutes les photos sont également de R. Lescot. On a oublié de le dire.

(5) M. d'ARLE, *A Sindjar, chez les Adorateurs du Démon*, dans *Revue du Liban*, n°s 24 à 29 des 28 fév., 8, 13, 20 mars et 3 avril 1954.

(6) Ces détails, purement fantaisistes, sont dus à la plume (copyright) de PETER HESSLING, *Au cœur de l'Irak, en pays yézidi, il y a encore des adorateurs du diable*, dans *Le Journal d'Orient* (Istanbul) du 5 sept. 1956. — On ne s'arrêtera pas davantage à l'aspersion «du sang d'un taureau qui, orné de fleurs, vient d'être égorgé sur l'autel du sacrifice» à laquelle procéderaient les prêtres lors d'une fête au sanctuaire de Cheikh 'Adi, telle que la décrit A. GAUDIO, *En Irak, chez les Adorateurs des étoiles et du diable*, dans *La Revue du Liban*, du 14 mars 1959.

Yézidis

(7) La façon d'interroger demande beaucoup de doigté. Qu'on me permette un souvenir personnel. Dans l'été de 1928, j'étais jeune alors, je me trouvais au couvent des Dominicains de Mar Yacoub, à l'ouest de Duhok, où deux jeunes Yézidis, d'une douzaine d'années, de la famille des Émirs, étaient pensionnaires. Un jour, durant une promenade, après avoir posé toutes sortes de questions sur la façon de traduire en Kurde les noms d'animaux et d'objets usuels, je me risquais à interroger sur la religion: «Vous autres les Yézidis, est-ce que vous priez?» — «Bien sûr». — «Est-ce que toi, Choukri tu connais tes prières?» — «Évidemment». — «Est-ce que tu pourrais m'en dire une?» — «Et pourquoi pas?» — Et à mon grand désenchantement il commença à me réciter le Notre Père!... alors que je m'attendais à une prière au Diable ou au Soleil!

(8) Signalons simplement: H. C. LUKE, *Mosul and its minorities* (London, 1925), cap. IX, *The worshippers of Satan*, p. 122-137; W. B. SEABROOK, *Adventures in Arabia* (London, Harrap, 1928), ch. XIV et XV: *Among the Yezidees*: I. *In the mountain of the Devil-worshippers*, p. 265-288; II. *In the courtyard of the Serpent*, p. 289-308; J. P. ALEM, *L'auberge de Mimas* (Paris, Vigneau, 1946); II. *Les éteigneurs de lampe: Les Yézidis* (romancé), p. 85-162; D. STEWART, J. HAYLOCK, *New Babylon, A portrait of Iraq* (London, Collins., 1956), c. XVI, *Yazidia*, p. 150-173; J. LEROY, *Moines et Monastères du Proche-Orient* (Paris, Horizons de France, 1957), ch. VIII, *Cheikh 'Adi, sanctuaire des Adorateurs du Diable*, p. 252-269.

(9) M. FEBVRE, *Teatro della Turchia* (Milano, 1681), p. 343-352; *Théâtre de la Turquie*, trad. franç. de l'auteur (Paris, 1682).

(10) LAMMENS, S.J., *Le Massif du Ğebal Sim'an et les Yézidis de Syrie*, dans M.F.O., II, 1907, p. 366-394. Du même, *Une visite aux Yézidis ou Adorateurs du Diable*, dans *Relations d'Orient*, 1929, p. 157-173.

(11) R. BIDAWID, *Mosul in the 18th Century, according to the Memoir of Domenico Lanza*. Trad. arabe de l'italien (Mosul, 1953), p. 63.

(12) GARZONI, O.P., *Notiee sur les Yézidis*, dans *Viaggi e oposcoli diversi di Domenico Sestini* (1807), trad. fr. par S. de Sacy (1809) in *Description du Pachalik de Baghdad*, par MXXX, p. 191.

(13) G. CAMPANILE, O.P., *Storia della regione del Kurdistan e delle sette di religione. ivi esistenti* (Napoli, 1818), cap. IV. *Habitanti del Kurdistan*, p. 146-165.

(14) G.P. BADGER, *The Nestorians and their Rituals* (London, 1852), I. — cap. IX, p. 105-110; et cap. X, p. 111-134.

(15) O. H. PARRY, *Six months in a Syrian monastery* (London, Cox, 1895), c. XVIII, *The Yazidis*, p. 252-262. — E. G. BROWNE, *The Yazidis of Mosul*, *ibid.*, p. 357-387.

(16) W. A. WIGRAM, *The cradle of Manking* (London, Black, 1921, 2^e éd.), c. V, *The Temple of the Devil (Sheikh Adi)*, p. 87-110.

(17) LAYARD, *Niniveh and its remains* (London, 1845). Description de la fête de Cheikh 'Adi, p. 134-148 et p. 148-158 et passim.

(18) M. N. SIOUFFI, *Le chef des Yézidis*, J. A., 7^e sér., t. XVIII (1880); *Notice sur la secte des Yézidis*, *ibid.*, t. XX (1882), p. 252-268; *Notice sur le Cheikh 'Adi et la secte des Yézidis*, *ibid.*, 8^e sér., t. V (1885), p. 79-98.

(19) M. NOURY BEG, *'Abede-i Iblis yakhod Ta'ifai bâghiye yezidîyeye bir Nazar* (Mosul 1323/1905). — *'Abede-i Iblis. Yezidî Ta'ifasinin i'tikâdâtî, ewsafî, hâsîtatî* (Istanbul 1328/1911). Traduit en allemand par TH. MENZEL, *Ein Beitrag zur kennis der Jeziden*, dans H. GROTHE, *Meine Vordernasien expedition* (Leipzig, 1911, t. I, p. 88-211).

(20) DJELAL NOURY, *Le diable promu dieu. Essai sur le Yézidisme* (Constantinople, 1910).

(21) LADY DROWER, *Peacock Angel* (London, 1941), 214 p.

(22) S. GIAMIL, *Monte Singar. Storia di un Popolo ignoto* (Roma, 1900) 166 p. En 1874, un prêtre catholique de Ba'chiqa, Cacha Ishaq, composa en chaldéen

une assez longue étude sur les Yézidis, en dix chapitres, sous forme de questionnaire. Ce texte a été traduit en soureth (chaldéen vulgaire) par Cacha Ablahad, moine, à Duhok, le 5 mai 1887, pour le R.P. Bonvoisin, O.P., supérieur du couvent de Mar Yacoub. Le traducteur y avait ajouté quelques renseignements personnels. Le P. Giamil s'est servi d'une copie de Cacha Ishaq, faite à Alcoche le 15 février 1899. Ses commentaires n'offrent rien d'original. Cacha Ishaq est donc la source d'où proviennent les renseignements sur les coutumes et croyances des Yézidis qui seront leur apparition à la fin du XIX^e siècle. On voit, d'après son texte, qu'il connaissait déjà parfaitement le contenu du *Meshef res*.

(23) İSYA JOSEPH, *Yazidis texts*, dans *The American Journal of Semitic Languages*, t. XXV (1909), p. 111-156 et 218-254. — *Devil Worship* (Boston, 1919).

(24) J. B. CHABOT, *Notice sur les Yézidis*, J. A., 1896, texte syr., p. 102-117; trad. franç., p. 118-132.

(25) A. KHALIFÉ, S.J., *Al-Yazidiyya*, dans *Al-Machriq*, 1953, p. 571-588.

(26) ANASTASE-MARIE, C.D., *Al-Yazidiyya*, dans *Al-Machriq*, 1899 (8 art.), p. 32-37; 151-156; 309-314; 395-399; 547-553; 651-655; 731-736; 830-834. Ces articles ont été résumés presque entièrement et traduits en français par N. MOUTRAN, *La Syrie de demain* (Paris, Plon, 1916), p. 405-424, sous le titre : *Les Yézidiés, Adorateurs du Diable*.

(27) F. NAU, *Recueil de textes et de documents sur les Yézidis*, in R.O.C., XX, 1915-1917. Tiré à part (Paris, 1918), 117 p. — Le texte de Rabban Ramicho a été écrit en 1763 des Grecs (1451 ch.). Une copie en a été faite par Chammacha Auchana, fils de Thomas de Zibar, en 1899 des Grecs (1588 ch.). Cette copie a été transcrite deux fois par Stéphane Gorguis Reis d'Alcoche, d'abord en 1880, pour Chammas Érémia, puis le 27 mai 1912 pour le Pasteur Andrus de Mardin. Mgr Israel Audo, métropolitain de Mardin en a pris copie en juin 1912 et Rabban Ephrem, du Couvent de Mar Hanania de Mardin, l'a recopiée à son tour, le 30 octobre 1912. — Le texte publié par Nau comporte plusieurs parties: 1) Le récit de l'occupation du Couvent nestorien de Mar Yohanna et Icho Sabran (p. 56-64); — 2) Une histoire de Yézid de qui descendent les Yézidis (p. 65-67); — 3) Les croyances des Yézidis (p. 67-70); leurs chefs (p. 70-73); leur nombre (p. 73). De tout cela, seule la première partie est authentique, car seule elle est annoncée dans le titre de la lettre (p. 56). Une note (p. 64) indique que ce récit a été composé d'après les Histoires ecclésiastiques qui sont à Maragha dans la cellule du Patriarche. Mais à l'époque où écrivait le moine Ramicho, il y avait bien longtemps que le Patriarche nestorien avait quitté Maragha. En tout cas, ce récit n'est lui-même qu'une broderie des textes d'Ibn al-Athir (m. en 1223) sur les païens Tirahi et de Bar Hebraeus (m. en 1286) sur les fils de Cheikh 'Adi. L'auteur s'embrouille dans les dates. Sa distinction entre 'Adi le musulman et 'Adi le Kurde ne repose sur rien. Le métropolitain d'Arbil (XV^e s.), son contemporain par conséquent, Icho'Yabh, dit Bar-Mqadam, affirme également que c'est bien le couvent nestorien de Mar Yohannan qui est devenu «Cheikh Adin». Mais il reconnaît explicitement que 'Adi était «kismaïlien», c'est-à-dire musulman et non païen, ainsi que son influence sur les habitants du pays. Et c'est lui qui a raison. Les parties 2 et 3 sont peut-être du copiste Stéphane lui-même.

(28) DAMLOOJI, *Al-Yazidiyya* (Mosul, 1949), 520 p. — On peut regretter dans cet ouvrage beaucoup de négligences. Les noms d'auteurs occidentaux sont souvent estropiés, ainsi Chabot devient Kâbot (p. 414) et Tâyot (p. 420) et Forbes se transforme en Fûris; les références et citations ne sont jamais complètement indiquées; le ton dans les discussions d'opinions étrangères manque souvent de sérénité. Une table des noms propres aurait facilité l'utilisation de ce travail si riche par ailleurs. — Mais on peut faire à cet auteur une critique beaucoup plus grave: il ne semble pas très soucieux de transcrire correctement

les textes. Ainsi, p. 102, il cite un texte de huit lignes de Ibn Fadl Allah, déjà donné par Teymour, p. 25. Il trouve moyen d'omettre quatre mots, d'en ajouter un et de changer l'orthographe de deux autres. Page 103, il reprend un texte de Ibn Hadjar, cité par Teymour, p. 26-27. Cette fois, en huit lignes encore, il omet trois mots, dont un très important parce que sujet à controverse: *beit*, au lieu de *bint*; il change les points diacritiques de cinq mots et surtout il écrit Mossoul au lieu de Damas!

(29) ABD AL-REZZAQ AL-HASANI, *Abedet al Sheitan fil Iraq* (Saida, 1931), 84 p. — *Al-Yazidiyya fi hâdhirihim wa mâdhihim* (Saida, 1951), 112 p.

(30) M. A. ZÉKI, *Khulâset tarikh al-Kurd wal-Kurdistan* (Trad. ar. Le Caire, 1936), p. 310-314.

(31) S. SAIGH, *Tarikh al-Mosul* (Le Caire, 1923), p. 297-317.

(32) Dans *Hawar* (Damas, 1932), n^{os} 14, 15, 16.

(33) Dans *Kitêbxana Hawarê* (1933), n^o 5, 8 pages.

(34) O. SEBRI et S. WIKANDER, *Un témoignage kurde sur les Yézidis du Sindjar* dans *Orientalia Suecana*, II, 1953, p. 112-118.

(35) A. DIRR, *Einiges über die Jeziden*, dans *Anthropos*, XII-XIII, 1917-1918.

(36) TH. MENZEL, ses articles dans *Encyc. Isl., Yazidi, Seykh 'Adi* (suppl.), *Kitêb el-Djilwa* (suppl.), outre sa trad. allemande de Noury (supra n^o 19).

(37) PERDRIZET, *Documents du XVII^e siècle relatifs aux Yézidis* (1903).

(38) A. MÉNANT, *Les Yézidiz, Episodes de l'histoire des Adorateurs du Diable* (Paris, Musée Guimet, 1892).

(39) FURLANI, *Testi religiosi sui Yezidi* (Bologne 1930), 124 p.; *Sui Yezidi*, dans *R.S.O.*, XIII, 1932, p. 92-132; *I santi dei Yezidi*, dans *Orientalia*, V, 1936, p. 64-83; *Gli interdetti dei Yezidi*, dans *Der Islam*, XXIV, 1937, p. 151-174.

(40) EMPSON, *The cult of the Peacock Angel* (London, 1928); R. C. TEMPLE, *A commentary, ibid.*, p. 161-222.

(41) D. STEWART, J. HAYLOCK, *op. cit.*, p. 158, signalaient la préparation d'un gros livre de 600 pages sur les Yézidis, par un instituteur Yézidi lui-même, FAIQ SADIQ, dont le frère Rachid avait fourni des renseignements à Lady Drower. Mais cet ouvrage qui, d'après son auteur, devait «corriger maintes erreurs» n'a jamais vu le jour et, selon des renseignements qu'on m'a communiqués (1957), beaucoup moins volumineux qu'on l'annonçait, «n'apportait rien de neuf sur la question», au dire de M. Tewfiq Wehbi qui, de son côté, préparait un article sur le même sujet.✱

(42) ISMAIL BEG CHOL, *Al-Yazidiyya qadîman wa hadîthan* (Beirut, Amer. Press 1934, XVI, 136 p.; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 412-422, juge très sévèrement ce personnage.

(43) C'est probablement à lui que DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 321-324, fait allusion.

(44) Comme on le sait le *karchouni* est l'alphabet syriaque utilisé pour transcrire des textes arabes. Cf. L. COSTAZ, S.J., *Grammaire syriaque* (Beyrouth, 1955), p. 2.

(45) P. CHÉBLI, *Meqalet fil-Yazidiyya*, dans *al-Machriq*, nov.-déc. 1951, p. 533-548; janv.-fév. 1952, p. 29-40. Tiré à part, 28 p.

(46) FORBES, *A visit to the Sindjar Hills*, dans *J.R.G.S.*, LX.

(47) E. G. BROWNE, *The Yazidis of Mosul*, dans O. H. PARRY, supra, n^o 13.

(48) Voir les recueils déjà cités de I. JOSEPH (1908), BITTNER (1913), NAU (1918), FURLANI (1930). En arabe DAMLOOJI (1949), p. 121-124; A. HASANI (1951), p. 38-42, etc.

(49) O. H. PARRY, *op. cit.*, p. 252 et svs donne quelques détails sur ce curieux personnage, bavard et imaginaire, qui mourut dans un âge avancé en 1906.

✱ Tewfiq Wahby, The Remnants of Mithraism in Hatra and Iraqî Kurdistan, and its Traces in Yazidism. The Yazidis are not Devil-Worshippers.
(Evelyn Printing, Barnes, 1962), 52 pages.

(50) D'après NAU, *Recueil*, p. 15, n. 1, Érémiâ faisait savoir, le 28 octobre 1892, à M. Andrus de Mardin que le Livre *Al-Djelwa* aurait été écrit en 558/1162 par Cheikh Fakhr ed-Din, secrétaire de Cheikh 'Adi, et que l'original en serait conservé chez Mollah Haidar à Ba'adré. Quant au *Livre Noir*, d'après une lettre du même au même du 9 novembre 1901, il serait dû à la plume d'un certain Hasan al-Basri en 743/1342. L'original se trouverait chez le chef 'Ali de Qasr Izz ed-Din (Qasrezdin) près de Semmel.

(51) P. ANASTASE-MARIE, *La découverte récente de deux livres sacrés des Yézidis*, dans *Anthropos*, VI, 1911, p. 1-39. — Les traductions du Père sont rarement littérales. Elles sont toujours de belles infidèles qu'on doit examiner de près, car le traducteur aime les périphrases, les euphémismes, les expressions littéraires ...

(52) L. M., *Les livres sacrés des Yézidis*, dans *Rev. de l'Hist. des Religions*, t. LXIII, 1911, p. 245-246; *ibid.*, t. LXIV, 1911, p. 264-265.

(53) M. BITTNER, *Die heiden heiligen Bücher der Jeziden*, dans *Anthropos*, VI, 1911, p. 628-629; *Die heiligen Bücher der Jeziden oder Teufelsanbeter (Kurdisch und Arabisch)*, dans *D.K.A.W.W.* (Wien, band LV, 1913), IV, 98 p.; *Die heiligen Bücher der Jeziden oder Teufelsanbeter* (fac-similé du texte kurde), *ibid.*, 1913, V, 18 p.

(54) A. MINGANA, *Devil-Worshippers. Their beliefs and their sacred books*, in *J.R.A.S.*, 1916, p. 505-526; *Sacred books of the Yazidis*, *ibid.*, 1921. Simple note de 3 pages.

(55) En effet, Mingana attribue la paternité de ces deux livres au Chemmas Érémiâ qu'il accuse de les avoir forgés de toutes pièces avant 1865. Mais les preuves *externes* qu'il apporte (nulle trace avant Érémiâ, secret impossible, lieux de conservation) ne sont pas convaincantes. Quant aux preuves *internes*, elles sont encore moins probantes. En effet, sa critique porte surtout sur le texte arabe, tel que publié par I. Joseph et qui n'est qu'une traduction. Elle pourrait donc être due au Chemmas si on en considère la langue, proche du vulgaire de Mossoul, et émaillée de tournures calquées sur le syriaque. Mais les soi-disant erreurs qu'il relève dans le *Black Book* ne s'y trouvent pas en réalité. Elles sont dans les Annexes et donc ses remarques tombent à côté. L'expression «The Prince of this world» (Djelwa, I. 4) qu'il croit d'inspiration chrétienne est une fausse traduction. Le texte kurde porte en effet: «À chaque âge est envoyé en ce monde un Grand et chacun de ces Grands accomplit son œuvre à son tour». — De même, la distinction entre clercs et laïcs «wordly» n'est pas non plus dans le texte kurde, mais dans les annexes. Seul le nom de Béalzebub⁹ (*Livre Noir*, XXVI) pourrait avoir une saveur chrétienne, encore faudrait-il être certain que le nom fût inconnu des musulmans en contact avec les chrétiens, comme le sont les Yézidis. L'auteur s'attaque alors au texte kurde publié par Anastase. D'abord, dit-il, jusqu'ici personne n'a jamais supposé que les Kurdes aient une ancienne littérature, à part quelques chansons tribales. Mais c'est là une erreur. Chodko, en 1857, et Jaba, en 1860, avaient déjà signalé la richesse de la littérature kurde écrite. Le plus ancien texte écrit kurde, qui est une prière chrétienne d'ailleurs, remonterait à l'an 1400 ou même avant, d'après Minorsky. Depuis 1916, date de l'article de Mingana, on est certes beaucoup mieux renseigné encore en ce domaine. Je me contenterai de renvoyer le lecteur à mon article *Coup d'œil sur la littérature kurde*, publié dans cette même Revue en 1955, p. 201-239. — L'auteur s'étonne ensuite qu'on ait traduit en arabe ce texte original kurde et ne voit pas l'utilité que les Kurdes peuvent en retirer. Sans doute, mais les Yézidis savent très bien l'intérêt que les étrangers portaient à tout ce qui touchait à leur secte. Mingana félicite alors le traducteur d'un texte qui «donne du fil à retordre aux meilleurs scholars en langues touraniennes et sémitiques». C'est tout naturel, puisque le kurde n'est ni touranien, ni sémitique, mais indo-européen. En tout cas, si ce texte pouvait avoir alors des difficultés pour un orientaliste en chambre

⁹ Dans *Rouytavéli*, *L'Homme et la peau de léopard*, on lit:
et les mollahs le croyaient posséder de Béalzebuth ...

cf. *Azeja*, *Littératures Slaveiques* (Denoël, 1955), p. 208.

européen, peu familiarisé avec le kurde, il n'en allait pas de même pour un autochtone qui parle couramment le kurde, comme ce pouvait être le cas pour Érémiā, et qui, de toute façon, peut se faire aider sur place par un Kurde. La dernière chose qui tracasse notre critique et lui fait flairer la supercherie, c'est l'écriture «bien bizarre, ni hiéroglyphe, ni cunéiforme, ni syriaque, ni araméenne, ni hébraïque, ni arabe, ni oural-altaïque, ni ouïgour-tartare». — Eh! oui, mais c'est tout simplement parce que, si étrange que cela puisse paraître, il s'agit en réalité d'un alphabet spécifiquement kurde, ainsi que l'a reconnu l'orientaliste Decourdemanche pour l'avoir retrouvé dans un recueil d'alphabets qu'il possédait (cf. NAU, *Recueil*, p. 15, n. 1). Peut-être est-ce le même que celui dont parlait le P. CAMPANILE (*op. cit.*, p. 116-117): «L'Émir de Akar, Mûsa Bek, m'a montré un jour l'alphabet kurde que beaucoup de Kurdes croient ne pas exister. Il me disait qu'en vérité on ne trouvait aucun livre écrit en caractères kurdes, mais que pourtant on pouvait voir quelques feuilles volantes de poésies kurdes écrites en langue kurde que ledit Seigneur me montra. Mais, malgré mes plus chaudes prévenances, je n'ai pas réussi à l'amener à me donner une copie de cet alphabet. Il ressemble tout à fait au persan, sauf quelques lettres».

On peut reprocher à Mingana d'avoir fait porter sa critique sur la *traduction* arabe, sur des passages *hors-texte* et finalement sur un dialecte et une écriture kurdes qu'il *ignorait*. Dès lors que reste-t-il de son argumentation? Absolument rien. Ce n'est donc pas le Chemmas Érémiā qui a forgé ce texte, qui n'est pas né davantage dans le milieu chrétien de Mésopotamie et qui peut être considéré comme plus ancien que le milieu du XIX^e siècle. — Les auteurs qui citent ces deux livres sacrés ne se reportent *jamais* au texte kurde qu'ils ne connaissent vraisemblablement que par ouï-dire. Et cependant, bien que n'en admettant pas l'authenticité, certains, comme Lescot et Mingana en tête, reconnaissent qu'ils contiennent des éléments authentiques de la croyance et des pratiques des Yézidis.

(56) Je ne sais vraiment pas sur quoi se base cet auteur (*Testi*, p. 131) pour faire remonter ces textes au Moyen Age. Quant à l'affirmation d'Anastase (citée dans BRITNER, *op. cit.*, IV, 1913, p. 9, n. 1) que ce dialecte «n'est plus vivant aujourd'hui», elle ne me paraît pas non plus tout à fait conforme à la vérité.

(57) Plusieurs personnages sont connus sous le nom de *Hasan al-Basri*. On ne voit pas duquel il s'agit. — D'abord «une des plus fortes et des plus complètes personnalités de l'Islam naissant», Hasan al-Basri, né à Médine en 21/643 et mort à Basra en 110/728. (Cf. MASSIGNON, *Essai*, p. 174-201). Il ne peut s'agir de lui, bien qu'il soit parfaitement connu des Yézidis. — Un second mystique, Dja'far, b. 'Ali, b. Dja'far, b. Rachid al-Cheikh al-Mousnad al-Mou'ammār, Charaf ed-Din, al-Maqqari est connu aussi sous le nom de Hasan al-Basri. D'après Toghri-Berdi, il serait né à Mossoul en 604/1208 et serait mort à Damas en 698/1293 (cf. TEYMOUR, *op. cit.*, p. 18). Il a parfaitement pu connaître les *Adawiya* et être connu d'eux. Un troisième personnage à qui Chemmas Érémiā attribue nommément le *Livre Noir*, serait mort en 743/1342. Mais on ne le connaît pas par ailleurs. Reste Cheikh Hasan, Chems ed-Din, petit neveu du premier Cheikh 'Adi et dont les successeurs ont le pas sur tous les autres cheikhs yézidis (cf. LESCOT, *op. cit.*, p. 88). Lex Yézidis lui donnent également le *leqeb* de Basri (TEYMOUR, *op. cit.*, p. 18; A. HASANI, *op. cit.*, p. 9, n. 1). Mais il est mort en 652/1254. Ibn Chakir (m. 1361) l'accuse d'être à l'origine de l'hérésie yézidie (LESCOT, p. 36). On lui attribue un *Kitâb al-Djilwa li erbâb al-Khalwa*, dont le nom ressemble à celui du second livre sacré yézidi aujourd'hui entre nos mains, mais n'a rien à voir avec lui. Tel est l'avis motivé de juges compétents comme Teymour, Lescot, Damlooji.

(58) Au XVIII^e siècle, un moufti kurde, Abd Allah al-Rabatki, accuse les Yézidis de préférer les «bêtises de Cheikh Fakhr ed-Din aux beautés du Coran»,

mais il ne nous donne aucun détail sur le personnage. Chammas Erémia sans plus de précision nous affirme de son côté que le *Kitabé Cilwa* serait l'œuvre de Cheikh Fakhr ed-Din, secrétaire de Cheikh 'Adi, écrite en l'an 558/1162. C'est peu vraisemblable. On connaît d'autre part un Fakhr ed-Din, fils de Cheikh Hasan, fils du second Cheikh 'Adi, et qui dut s'enfuir en Égypte. A son retour dans le pays, il fut pris et mis à mort par les Mongols en 1281. Mais on n'est pas très renseigné sur ses activités et sa vie. Le *Baba Cheikh*, qui est le chef suprême des Yézidis au point de vue doctrinal, se dit être de sa descendance. En tout cas, c'est de la pure fantaisie d'identifier cet auteur présumé avec Cheikh Fakhr ed-Din du Tabaristan (1150-1210) dont parle EMPSON (*op. cit.*, p. 81) et à plus forte raison avec le chef druze Fakhr ed-Din ibn Qurqmas (1572-1635) (*ibid.* p. 181).

(59) La version arabe d'ISMAIL BEG (*op. cit.*, p. 101-103) s'arrête ici aussi; mais le texte d'A. AL-HASANI (*op. cit.*, p. 40-46) et d'autres auteurs est beaucoup plus long. On y retrouve des éléments sur Mahomet, les Sandjaks, des coutumes yézidies que Cacha Ishaq nous avait déjà fait connaître: donc plusieurs années avant l'activité connue de Chemmas Erémia en ce domaine. Rien ne permet de supposer que ce supplément faisait partie du texte kurde primitif que le copiste pressé du P. Anastase n'aurait pas eu le temps de transcrire.

(60) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 89, n. 1.

(61) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 135-140.

(62) A. TEYMOUR, *Al-Yazidiyya wa manshâ' nihlatihim* (Le Caire, 1347), 48 p.

(63) A. AZZAOU, *Tarikh al-Yazidiyya wa 'asl 'aqidatihim* (Baghdad, 1354/1935, 230 p.

(64) M. A. GUIDI, *Origine dei Yazidi e Storia religiosa dell'Islam e del dualismo*, dans *RSO*, 1932, p. 265-300; *Nuove ricerche sui Yazidi*, *ibid.*, p. 377-421.

(65) R. LESCOT, *Enquête sur les Yézidis de Syrie et du Djebel Sindjar* (Beyrouth, Imp. Cath., 1938).

(66) LITZBARSKI, *Ein Exposé dei Jeziden*, dans *Z.D.M.G.*, LI, p. 592-604.

(67) Dans *Rec. d'Archéol. Orient.*, t. III, p. 86. Cité dans NIKITINE, *Les Kurdes. Etude sociologique et historique* (Paris, 1956, 360 p.), p. 236, n. 1.

(68) *Sui Yezidi*, p. 116-119.

(69) WIGRAM, *Cradle*, p. 101.

(70) DROWER, *Peacock Angel*, p. 101. L'auteur est impressionnée aussi par les dessins de soleil, de lune, d'étoiles, qu'elle a relevés sur les montants des portes des sanctuaires yézidis. Mais ce sont là sujets d'ornementation qu'on peut voir un peu partout, notamment le soleil sur les tombes kurdes des hommes, sans signification particulière. cf. G. E. HOBARD, *From the Gulf to Ararat* (Edinburgh, Blackwood, 1917), p. 222; DR. K. BEDIR-KHAN, *Le Soleil Noir*, dans *Hawar*, no. 26, p.14/418.

(71) Cette identification remonte également à CHWOLSON, *Die Ssabien*, p. 296, qui écrit: «Le Temple de Sheikh Shams est sans aucun doute un Temple du Soleil, qui est construit de façon à ce que les premiers rayons y tombent autant que possible». Sans aucun doute est bien téméraire. Cette citation se trouve chez H. O. PARRY, *op. cit.*, p. 359 note.

(72) Cf. R. LESCOT, *op. cit.*, p. 86, n. 3; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 41-43.

(73) Sur les *Chemsiyé*, près de Mardin, qui n'étaient plus qu'une cinquantaine de familles au début du XIX^e siècle, qui n'ont rien à voir avec les Yézidis et qui doivent avoir disparu aujourd'hui, on pourra lire quelques lignes dans l'art. *Mardin* de V. MINORSKI dans *E.I.* et CAMPANILE, *Storia del Kurdistan*, p. 194-200.

(74) *Op. cit.*, p. 194, n. 5.

(75) J. M. FIEY, O.P., *Mossoul chrétienne. Essai sur l'histoire, l'archéologie*

et l'état actuel des monuments chrétiens de la ville de Mossoul (Beyrouth, Imp. Cath., 1959) donne p. 70-71 quelques explications de cette coutume d'après un très ancien écrivain nestorien. Nous en avons souligné quelques mots: «Le pseudo-GEORGES d'Arbil donne à cette orientation toutes sortes de belles raisons mystiques: nous nous tournons vers l'Orient pour adorer parce que c'est un lieu plus digne, le lieu de la vie, le lieu des saints, le lieu dont nous avons été chassés (Paradis terrestre), d'où le soleil se lève, dont nous avons tiré notre origine, un lieu loué par Dieu par la bouche des Prophètes, etc.».

(76) Feu Mgr Ph. Chauriz, évêque chaldéen, originaire de Se'ert, en Turquie, m'a rapporté autrefois que son père avait l'habitude de se tourner vers l'Orient pour faire sa prière du matin et il n'était probablement pas le seul. On peut ajouter que, dans la liturgie catholique, le Christ est souvent appelé Lumière et Soleil du monde. Par exemple, dans cette Hymne des Complies en carême: «O Christ, Toi qui es Lumière et Jour, Toi qui enlèves les ténèbres de la nuit, Nous Te croyons Lumière de lumière, Annonçant la Lumière du Bonheur». On trouverait beaucoup de textes analogues et personne, j'imagine, n'affirmera pour autant que les chrétiens adorent le soleil en le confondant avec le Christ. Pourtant, saint Augustin, commentant le passage de l'Évangile de S. Jean (VIII, 12) où Jésus se dit «la Lumière du monde» constate que les Manichéens ont identifié le soleil et le Christ Seigneur, mais il ajoute que la Foi de l'Église catholique réprovoe cette croyance qu'elle tient pour diabolique. (*Tract. 34 in Joannem*). P. L. XXXV, 1652. [Homélie de S. Augustin de la 4^e semaine de Carême]

(77) Sur les différents sens de ce mot, voir J. CHELHOD, *Introduction à la sociologie de l'Islam* (Paris, 1958), p. 30 et 31 et 36, n. 1).

(78) Sur ce phénomène phonétique fréquent et normal où le *q* arabe ou turc et le *gh* arabe, persan ou turc, deviennent *kh* en kurde, par ex. *wegh* devient *wext*, *teqsîr* *texsîr*, *neqs* *nexs* et le phénomène inverse où le *kh* arabe devient *q* en kurde, voir O. MANN, *Die Munqari den Mukri Kurden* (Berlin 1906) I, XXXVII et CELADET BÉDIR XAN, *Grammaire kurde*, (inachevée et hors commerce), n° 43, p. 34.

(79) ISYA JOSEPH, *Yazidi Texts*, p. 251, n. 40.

(80) Cf. C. BEZOLD, *Babylonisch-assyrisches Glossar* (Heidelberg, 1916), p. 284. — Ces deux derniers textes sont dans FURLANI, *Testi religiosi*, p. 52.

(81) D'après DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 146-150, voici tout ce que les Yézidis ont emprunté au Zoroastrisme, à travers le Manichéisme, avant leur conversion à l'Islam: Croyance à l'existence de deux dieux, celui du Bien et celui du Mal; croyance à la Métempsychose; culte du feu (ils n'ont pas de lieu spécial, mais des lumières partout); recours aux hommes pieux, au moyen de vœux, de dons, en faveur des vivants et des morts; culte du soleil; sacrifices et poèmes en l'honneur des défunts. Un examen attentif montrera ce qu'il faut penser de ces soi-disant emprunts.

(82) Le culte du feu est caractéristique de la religion de Zoroastre. On devrait donc en retrouver des traces claires et abondantes chez les Yézidis, s'ils sont vraiment les survivants des Zoroastriens, comme le sont par exemple les Parsis. Or aucun voyageur, aucun historien ne signale ce culte. C'est d'autant plus étonnant que les Kurdes, en général, avouent souvent que leurs ancêtres étaient *majûsi* (Mages) et adoraient le feu. (Cf. P. SYKES, *The Caliph's last heritage* (London, 1915, p. 425). A la suite de Eguiazaroff, Madame CHANTRE, *A travers l'Arménie russe* (Paris, 1893) a signalé à ce propos certains usages kurdes (p. 258): «Les Kurdes professent à l'égard du foyer paternel et de celui de leurs cheikhs un respect absolu. Le foyer, composé de quelques pierres est sacré, et le feu qui y brûle est regardé comme un élément pur. Y cracher est un outrage sanglant. Un Kurde jure par son foyer. Le nouveau-né est promené tout autour. La fille qui se marie en fait le tour avant de le quitter pour celui de son mari. Une mère

marie-t-elle son fils? Elle vient elle-même préparer le foyer des nouveaux époux avec du feu pris au logis paternel. Mais entre voisins on n'aime pas à se prêter du feu: c'est considéré comme de mauvais augure. On entretient le foyer, jour et nuit, pendant toute la durée du printemps jusqu'à ce que les brebis mettent bas». Ce même respect du feu et de la lumière se retrouve chez les *Kizilbash* kurdes d'Asie Mineure qui pourtant ne veulent avoir rien de commun avec les Adorateurs du Feu». (Cf. HASLUCK, *Christianity and Islam under the Sultans*, 2 vol., Oxford, 1929, I, p. 150. Ainsi donc si ces mêmes pratiques, qui ne sont pas un culte à proprement parler, se retrouvaient chez les Yézidis, ce serait, non point parce qu'ils sont Yézidis et que cela constituerait un aspect spécial de leur religion, mais parce qu'ils sont Kurdes tout simplement.

(83) Ainsi CHWOLSON, *op. cit.*, p. 812; A. MINGANA, *Devil-worshippers*, *op. cit.*, p. 512.

(84) LAMMENS, *Relations d'Orient*, p. 169.

(85) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 206.

(86) A. NEANDER, *Ueber die Elemente aus denen die Lehren der Jeziden hervorgegangen zu Sein Scheinen* (Berlin, 1850).

(87) Cité dans NIKITINE, *op. cit.*, p. 231.

(88) Cf. MINORSKY, art. *Kurdes* de l'*E.I.*

(89) DRIVER, *The religion of the Kurds*, dans *B.S.O.S.*, 1922, p. 197-215; WIGRAM, *op. cit.*, p. 100, 127, n. 1, 205. Mêmes coutumes chez les Bakhtyaris. cf. BISHOP, *Journeys in Persia* (London, 1891), II, p. 101.

(90) TEMPLE, *op. cit.*, p. 174.

(91) HASLUCK, *op. cit.*, p. 175-179; 238-239 et *passim*.

(92) NIKITINE, *Les Kurdes, étude sociologique et historique* (Paris, 1956), p. 228-241.

(93) T. MENZEL, art. *Yazidi* dans *E.I.* «La conception erronée d'après laquelle ils adoreraient le Soleil est due au fait que le dieu suprême (Melek Taous) est désigné comme «Seigneur de la lune et de l'obscurité», et comme «Seigneur du Soleil et de la Lumière», col. 1230.

(94) BARTHOLD, art. *čelebi* dans *E.I.*

(95) Rappelons que Marr rattache le nom même de Kurde au mot arménien «*kurt*» qui signifie «eunuque». A-t-il jamais rencontré dans sa vie un vrai Kurde pour avoir osé un tel rapprochement? Et maintenant libre à lui d'affirmer que l'excellence des chansons populaires kurdes est due au fait que, dans leurs normes principales et leurs motifs, elles se présentent comme une richesse héritée du paganisme, plutôt qu'aux vertus personnelles chevaleresques de ce peuple, comme l'affirment en général les voyageurs et les savants. N'est-ce point ici encore considérer comme résultat acquis ce qui est précisément problème posé?

(96) NIKITINE, *op. cit.*, p. 230.

(97) Sur les couvents anciens de la région, l'ouvrage fondamental est évidemment *Le Livre des Supérieurs* de THOMAS DE MARGA, éd. BUDGE, *The Book of Governors* (2 vol., London, 1893). — Sur les couvents cités ci-dessus, *ibid.*, II, p. 574-577. — Le P. FIEV, O.P., dans un article de *Proche-Orient Chrétien*, IX, 1959, p. 97-108, intitulé *A la recherche des anciens monastères du nord de l'Iraq*, a relevé le nom d'au moins 58 couvents. — Sur les lieux-dits, vestiges d'anciens couvents dans la région, cf. DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 168, n. 1.

(98) V. CUINET, *La Turquie d'Asie* (Paris, 1891), II, p. 841. — Par ailleurs sa *Notice sur les Yézidis*, *ibid.*, II, p. 772-778 est pratiquement sans valeur.

(99) LAMMENS, *Le Massif du Čebal Sim'an*, p. 369.

(100) On peut croire, et c'est tout ce qu'il faut retenir de la Lettre de: Rabban Ramicho, que le couvent de Mâr Yohanna et Ichô' Sabran est bien devenu en effet le sanctuaire yézidi de Cheikh 'Adi; mais ce dernier (ou l'un de

ses successeurs?), pour s'y installer, n'a pas dû nécessairement faire usage de la violence. Il a pu trouver le monastère plus ou moins ruiné et abandonné.

Ce travail était déjà à l'impression lorsque m'est parvenu l'article de mon confrère J. M. FIEY, O.P., *Jean de Dailam et l'imbroglia de ses fondations*, dans *R.O.C.*, X (1960), p. 195-211. On y trouve tout un long passage sur le temple yézidi de cheikh 'Adi (p. 205-209). A juste titre, l'auteur nous met en garde contre le texte de Rabban Ramicho. J'ai dit plus haut (note 27) ce que j'en pensais. — Mais je ne suis pas d'accord quand le R.P. se demande: «Les Yézidis sont-ils vraiment une secte musulmane?» (p. 208), (je crois que ce travail le convaincra); et quand il écarte «comme non probants les arguments apportés jusqu'ici en faveur de l'identification du temple de Cheikh 'Adi avec le couvent de Jean de Dailam et même avec aucun couvent» (p. 209). Qu'il ne s'agisse pas du couvent de Jean de Dailam, après tout c'est possible, et ce n'est pas là ce qui importe; mais qu'il ne s'agisse pas d'un couvent, c'est plus difficile à admettre. En effet, la cour avec son réservoir, les deux nefes, celle du nord étant surélevée de trois marches (vestige du Béma?), les chapelles latérales à gauche, où l'on pourrait reconnaître le martyrion et le diaconicon, avec sa réserve d'huile, ne diffèrent pas tellement du plan d'une ancienne église chrétienne, telle que la décrit le Révérend lui-même, dans *Mossoul chrétienne*, p. 70, 80-82. S'appuyer sur Badger pour renforcer une opinion contraire me paraît peu indiqué. Si Badger, en effet, est «un spécialiste, s'il en fût, des nestoriens et de leurs rites», il est malheureusement un mauvais guide en ce qui concerne les Yézidis, étant à l'origine de maintes erreurs sur leur compte, et tout spécialement dans le passage invoqué: «L'adoration du soleil par les Yézidis est un facteur suffisant pour expliquer l'orientation est-ouest» (p. 207). Les pages qui précèdent ont fait justice, je l'espère, de ce prétendu culte solaire. Le R.P. admettrait «une occupation monastique individuelle et dispersée de la riante petite vallée de Lalesh» (p. 209), et il cite une tombe d'un Mâr Hanna. — L'Émir Ismail Beg (*op. cit.*, p. 107-108) y ajoute d'autres noms chrétiens: Andrisî (André) Khayât, un Pir Khoshaba (Dimanche ou Dominique en chaldéen), un Mâr Gorguis, un certain Isibîa (Eusébie?). Ces mêmes noms se retrouvent dans la liste de DAMLOOJI (*op. cit.*, p. 184-185). Le Rév. WIGRAM (*Cradle*, p. 94, note), tributaire sans doute de Badger, considère aussi comme «highly improbable» que le sanctuaire de Cheikh 'Adi soit une ancienne église chrétienne, mais il ne nous en fournit pas les raisons. Par contre il en donne un plan (p. 95) et dit (p. 97) que c'est là un plan suivi fréquemment dans les églises chrétiennes les plus orientales! Il admet en outre que ce sont des maçons chrétiens qui ont bâti cet édifice (*ibid.*). Il n'en conclut pas moins: «Le plus qu'on puisse concéder c'est que des moines chrétiens aient occupé, pour un temps, à l'époque de l'Empire Romain, ce lieu qui fut sacré bien avant les chrétiens ou les Yézidis» (p. 94, note). Comprenez qui pourra cette façon de tourner autour du pot! En outre, le chapitre V (p. 87-110) que Wigram a consacré aux Yézidis renferme tellement d'inexactitudes grossières qu'on peut hésiter à le suivre sur ce point, comme sur tant d'autres. — Pour terminer, je me bornerai à poser aux archéologues la simple question de savoir s'ils ont rencontré souvent dans les montagnes du Kurdistan beaucoup de bâtisses, reconnues comme mosquées ou tekkiés musulmanes dès l'origine, et qui seraient situées comme le sanctuaire de Cheikh 'Adi dans une vallée semblable à celle de Lalesh et dont les constructions auraient même orientation et mêmes dispositions intérieures? Si oui, Cheikh 'Adi serait un cas parmi bien d'autres: sinon, il ne peut être qu'une ancienne église chrétienne!

(101) *La vie de Rabban Joseph Bousnaya* (+ 979), écrite par Jean Bar-Kaldoun en 1186, a été éditée et traduite par J. B. CHABOT (Paris, 1896). — Parmi les disciples de Cheikh 'Adi figure un certain Cheikh Q'â'id al-Bûzî (LESCOT, *op. cit.*, p. 232). Ne serait-il pas lui aussi originaire de ce même village?

(102) L'abbé TFINKDJI, qui a traduit les textes chaldéens publiés par NAU, avec certains commentaires, a composé également une notice, restée manuscrite, où il rappelle que les villages du Cheikhan, aujourd'hui yézidis, portent des noms chaldéens, comme *Ba'adré*, lieu de refuge, *Ba'chiqa*, lieu des contristés, *Ba-Hzani*, maison de vision; de même, au Sindjar, *Gabara* veut dire héros en chaldéen, *Tappa*, rivage, etc. Et il en concluait bien naïvement que les Yézidis étaient d'origine assyro-chaldéenne, au sens moderne du mot, car c'est ainsi qu'on désigne les Nestoriens aujourd'hui.

(103) Le P. ANASTASE, dans *Al-Machriq*, 1899, p. 397, rapporte également que des chrétiens lui ont certifié l'existence d'inscriptions indiquant le nom du fondateur du couvent (de Cheikh 'Adi) et du Patriarche de l'époque. Mais les Yézidis les auraient enlevées et enterrées à l'entrée, par crainte que les Nestoriens ne revendiquent l'église. — En 1933, un prêtre chaldéen d'Alcoche, Cacha Yousseph Abaya, m'a affirmé avoir vu lui-même ces inscriptions autrefois. Mais peut-on se fier à ces témoignages? — La tradition n'est pas moins vivante en ce qui concerne les livres. WIGRAM, *The Cradle of Mankind*, p. 154, n. 1, note qu'un prêtre syrien lui aurait affirmé avoir vu entre autres livres les «Œuvres de Dioscore». — Un moine chaldéen, Cacha Ablahad, à la suite de sa traduction du travail de Cacha Ishaq rapporte que, d'après un cheikh ami, il y aurait dans une grotte du Sindjar, beaucoup de livres qui seraient des Bréviaires, des Antiphonaires, des Évangiles, etc.

(104) Il y a d'ailleurs plusieurs versions de cette aventure, v.g. ISMAIL BEG, *op. cit.*, p. 107-108; fr. BEHNAME, dans CHÉBLI, *op. cit.*, p. 544-545; I. JOSEPH, *Devil worship*, p. 96-103.

(105) Cette histoire signalée avec confusion par le P. CAMPANILE, *op. cit.*, p. 146, a été reprise par H. POGNON, qui en a publié dans *ROC*, 1915-1917, p. 327-329, la traduction d'un texte syriaque.

(106) Comme tout barde qui se respecte et, pour capter la bienveillance de ses auditeurs, fait dans ses chants allusion à leur présence et à leurs vertus, le Yézidi qui rapporte, par exemple, un récit ou une prière devant un chrétien attentif et sympathique, n'hésite pas à y introduire les noms de Jésus et de Marie. Ainsi Pir Hasan: «Tu nous as créé le Bonheur et le Plaisir; Tu nous as créé Jésus et Marie» (cf. NAU, *Recueil*, p. 26-27). Ces pieuses allusions ne sont pas forcément authentiques.

(107) Voir à ce propos une curieuse légende yézidie, sur le crucifiement et l'intervention du Paon, rapportée par BROWNE, *op. cit.*, p. 364-365.

(108) Au sujet du Baptême, Lady DROWER, *op. cit.*, p. 160, met les choses au point: «Yazidis, like Christians, go through the ceremony once only, but baptism is not vital to salvation, nor is looked upon as an admittance to the sect. It merely confers sanctity, purity and a blessing. It can be performed nowhere else, and if circumstance prevents a person from ever coming to Cheikh 'Adi, he is in danger of no pains or penalties. The ceremony may be performed late in life, but it is the duty of every yazidi parent to try to bring his children to the holy valley of the rite... The baby, child or youth is divested of all garments and immersed completely three times». — Mais rien sur la confession ou la communion.

(109) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 138, n. 1, dit que les Yézidis n'ont jamais entendu parler de «vin consacré». — Quant à l'excommunication, fulminée par l'Émir à l'égard de certains chrétiens, le même auteur (p. 65) lui donne une origine musulmane et non chrétienne, comme certains l'avaient suggéré. Et il cite le *Coran*, IX, 119. Cf. GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Mahomet* (1957), p. 206-207. Il existe une histoire romancée de l'aveu public d'une faute grave et de son châtiement dans A. BRUNEL, *Gulusar* (Paris, 1946), *Chez les Yézidis, Adorateurs du Diable. Le suicide de Cheikh Gamo*, p. 121-143.

(110) Un simple exemple suffira. Dans l'*Hymne de Cheikh 'Adi*, au vers 58 (52 chez Damlooji), on a ce texte: «Je suis 'Adi, le Damascain, le Mousâfir». Le texte est clair et confirme la tradition des Yézidis qui fait de Cheikh 'Adi un Arabe, fils de Mousâfir, originaire de Syrie. Badger traduit de l'arabe: «I am Adi of the mark, a wanderer», et met en note de la page 114: «Le mot original est *esh-shami* que les Yézidis ignorants pensent signifier «le Damascène», d'où ils disent fréquemment que Cheikh 'Adi vint de Damas. L'esprit du passage m'a guidé dans la traduction donnée ci-dessus qui est supposée par le contexte». — Dans ce cas, l'ignorant n'est pas celui qu'il pense!

(111) On retrouve en presque chaque religion des actes de culte quasi universels: prière, jeûne, pèlerinage, aumône rituelle, sans que l'on puisse parler d'influence et d'emprunt, Mais la manière de pratiquer ces actes religieux a déjà un caractère plus restrictif: prier en commun ou isolément, prier debout, prosterné, à genoux; jeûner jusqu'au coucher du soleil ou jusqu'à midi, en s'abstenant de toute nourriture et de toute boisson, en interdisant tels aliments ou tels autres, en telle saison de l'année, à l'occasion de telle ou telle fête; le pèlerinage sera collectif ou privé, facultatif ou obligatoire, à tel sanctuaire ou à tel autre; l'aumône peut se faire aux pauvres comme tels, ou à tels chefs religieux, à tel sanctuaire, au tombeau de tel saint. — Ces variations sont souvent en dépendance de l'intervention d'un chef religieux ou d'un point particulier de doctrine. En définitive les religions diffèrent moins entre elles par les pratiques extérieures du culte que par les idées, à base de doctrine plus ou moins élaborée, qui les motivent.

(112) Le nom même de Yézidi a été longtemps sujet à controverse. Nous avons déjà signalé ci-dessus (p. 14) la théorie de ceux qui en trouvaient l'étymologie en *Yezd* ou *Yezdan*, Dieu en persan, ou en *Yezdem*, ville de Perse où se maintenait le culte du feu. Ces explications sont à rejeter. On soutient parfois que le nom Yézidi ne peut venir de Yézid, parce que les Kurdes prononcent Êzdî, qui viendrait du persan Ized qui signifie Dieu, et on aurait ainsi un nouvel argument en faveur de l'origine purement iranienne de la secte. — Mais c'est là ignorer un phénomène phonétique kurde. En effet, dans des mots d'origine étrangère, l'initiale *ya* se transforme en *ê*. Ainsi le mot arabe *yatîm*, orphelin et les mots turcs: *yêlek*, gilet, *yemis*, fruit, *yegane*, sanglier, deviennent en kurde: *êtîm*, *êlek*, *êmîs*, *êkane* (cf. Q. KURDOEV, *Kurdsko Russkiy Slovar* (Moscou, 1960), p. 399-401. — Certains auteurs (P. Anastase, I. Joseph) suggèrent une autre hypothèse, et disent, d'après Chahrestani (1074-1138) que les Yézidis seraient les sectateurs d'un certain Yézid ibn Unaiassa; mais celui-ci était un Kharidjite dont les partisans ont disparu avec lui (cf. DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 165). Mais ainsi qu'ils le disent eux-mêmes, les Yézidis se rattachent au Calife Yézid I^{er} (680-683), fils de Mo'awia. Dans le folklore yézidi, des légendes circulent en effet sur Mo'awia, barbier de Mohamed (?), et sur Sultan Êzi. D'aucuns récusent ce lien, sous prétexte que ce Calife n'a jamais fondé de religion et que Cheikh 'Adi n'a pu avoir de relations avec lui puisqu'il vécut plusieurs siècles plus tard. C'est bien évident. Mais cet anachronisme supposé est dû, non aux Yézidis, mais aux commentateurs qui ont mal compris et interprété leurs informations. Aussi n'est-ce pas de cela qu'il s'agit. Ibn Qoteiba (m. 276/889) constate que ce Calife fut critiqué par les uns et loué par les autres, même des sunnites des plus orthodoxes. Les uns insistaient sur ses qualités, d'autres sur ses crimes, surtout l'assassinat du neveu du Prophète, dont on l'accusa, mais aussi sa vie facile, son goût exagéré des plaisirs, du vin, de la chasse et Ibn Teymiya (1263-1328) fait remarquer qu'à cause de cela, les uns n'hésiteront pas à le maudire, en l'opposant à 'Ali; mais d'autres s'en garderont bien, tout en reconnaissant ses torts. Les Karamiya le regardaient comme le véritable Imam. — On doit donc s'attendre à rencontrer beaucoup de ses partisans, qui s'appelleront Yézidis, naturellement. As-Samani (m. 562/1166), dans son livre *Al-Ansâb*, dit qu'il a rencontré au cours de ses voyages en

Irak, à Hulwan, tout un groupe de partisans de Yézid ibn Mo'awia et qu'il nomme *Yézidiya*. Nous savons d'autre part que «outre les Hambalites, beaucoup de Chaféites s'abstenaient de maudire Yézid» (cf. LAMMENS, *Le Califat de Yézid I^{er}*, Beyrouth, 1921, p. 492) et, d'après le chiite Ibn al-Da'i (vers 1252), les Yézidis sont des Chaféites (*ibid.*, p. 513). Quoi qu'il en soit de ces partisans divers de Yézid, nos Yézidis, Kurdes du Cheikhan et du Sindjar, chez qui ils se recrutèrent d'abord, et les Kurdes sont dans l'ensemble chaféites, se rattachent à Yézid, par le truchement de Cheikh 'Adi, le merwanide. Le premier auteur à reconnaître ce lien et l'équivalence entre *Adawiya* et *Yézidiya* est Abou Firas 'Obeid Allah, dans son livre de la *Réfutation des Rafadis et des Yezidis*, écrit en 725/1324 (cf. DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 163). — Les Yézidis célèbrent la fête de la naissance de Yézid, le 1^{er} décembre. L'Émir Ismail fait remarquer (*op. cit.*, p. 82 et 92) que c'est l'occasion de réjouissances spéciales, de danses, où l'on boit du vin et où l'on fait un gâteau, appelé *klétcha*. Les Yézidis semblent avoir hérité de Yézid son goût de la musique, de la danse et du vin, ce vin «la base de notre religion», comme le disait, en 1926, à un de nos amis, Hasan Beg à Ba'adré! — (Cf. *Tableau*).

(113) C'est l'ère des Séleucides qui commence l'an 312 avant notre ère. Ainsi sont datés les événements chez les historiens, Bar Hebraeus, par exemple, et cette façon de dater se retrouve dans les colophons de nombreux manuscrits syriaques, tel celui de Rabban Ramicho.

(114) Dans son autobiographie, *Le Berger Kurde* (Beyrouth, 1947, p. 75, EREB ŞEMO raconte que cette particularité l'a fait prendre pour un Juif par les Russes Blancs qui l'avaient fait prisonnier. La même aventure est reproduite dans la deuxième édition, *Berbang* (Érivan, 1958), p. 136-137.

(115) GIAMIL, *op. cit.*, p. 54.

(116) BADGER, *op. cit.*, p. 106.

(117) BADGER, *ibid.*, p. 129. C'est dans le Coran qu'aujourd'hui encore apprennent à lire les enfants de la famille de Cheikh Hasan, à qui seule sont autorisées lecture et écriture; cf. DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 302.

(118) E. DERMENGHEM, *Le Culte des Saints dans l'Islam Maghrébin* (Paris, 1954). Cf. aussi G.-BOUSQUET, *Les grandes pratiques rituelles de l'Islam* (Paris, 1949).

(119) Cf. H. MASSÉ, *Croyances et Coutumes persanes* (Paris, 1938), p. 392-396.

(120) Certains mystiques musulmans, comme Hasan al-Basri et Hallaj, dont nous reparlerons plus loin, étaient déjà partisans du remplacement votif du Hadj (cf. L. MASSIGNON, *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane* (2^e éd. Paris, 1954), p. 62-63.

(121) Cette pierre noire est suspendue «*Beré reşê mieleq*». On doit la toucher de la main pour terminer son pèlerinage. Cf. O. SEBRI, *op. cit.*, p. 115.

(122) Ainsi l'avait déjà remarqué CHEMS AL-DIN AL-MOQADDASI (m. 1000), dans ses Voyages dans «Les Régions de la Terre», *Ahsar al-Taqâsim*. Cf. SAUVAGET, *Historiens arabes* (Paris, Maisonneuve, 1946), p. 68.

(123) *Op. cit.*, p. 208.

(124) H. LAMMENS, *L'Islam* (2^e éd. Beyrouth, 1941), p. 229.

(125) MËNZEL suppose, art. *Yazîdî*, dans *Enc. Isl.*, que les Yézidis ont emprunté aux Soufis Rafadis : 1) le secret de la doctrine ; 2) *al-waadjd* ; 3) l'importance donnée à beaucoup de cheikhs soufis. — Nous verrons qu'il y a beaucoup plus.

(126) Cf. R. LESCOT, *op. cit.*, p. 24, n. 3).

(127) On remarquera, avec A. J. ARBERRY, *Le Soufisme* (Paris, Cahiers du Sud, 1952), p. 61, 68, 69, que les Yézidis ont une vénération spéciale pour les soufis «ivres», c'est-à-dire dont les théories sont extrêmes, comme Bistamî, par exemple, ou al-Hallaj, qui allait jusqu'à reconnaître qu'Iblis était un de ses «amis et maîtres».

(128) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 22, n. 1).

(129) GIAMIL, *op. cit.*, n° 61; KHALIFÉ, *op. cit.*, p. 577.

(130) Ces questions de généalogies sont naturellement sujettes à caution, mais ce qui importe en l'occurrence est moins la réalité du fait que la croyance, réelle ou supposée, des descendants bénéficiaires. — On sait que les grandes familles princières kurdes s'enorgueillissent ainsi de remonter au Prophète et aux premiers Califes, ainsi que le rapporte le *Cherefname*.

(131) Sultan et Calife au petit pied, si l'on peut dire, l'Émir, au point de vue spirituel a pouvoir de juridiction, il n'a pas l'autorité doctrinale. Il est (ou était) maître de la vie et des biens des fidèles, il n'est pas maître de l'arcane des dogmes. Il représente la secte auprès du Gouvernement et jouit de privilèges pécuniers importants, il n'est pas chargé d'enseigner la doctrine. Il tient le sabre, il ne détient pas le Livre. Il est la main et non le cerveau. Il peut être la force, il n'est certes pas la Connaissance. Ce rôle est tenu par le Baba Cheikh, conseiller religieux officiel de l'Émir. Il arrive que des conflits surgissent entre les deux autorités, la politique et la mystique, entre le Pape et l'Empereur.

(132) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 88.

(133) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 89; EMPSON, *op. cit.*, p. 101; DROWER, *op. cit.*, p. 27.

(134) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 44-46.

(135) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 90.

(136) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 91, n. 2; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 51-53; MASSIGNON *Essai*, p. 105.

(137) FEBVRE, *Teatro...* (éd. ital.), p. 348-349.

(138) *Op. cit.*, p. 50-51.

(139) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 50, 69, 92, 93.

(140) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 95.

(141) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 54-63.

(142) Il ne semble pas qu'il faille considérer comme une catégorie à part le *ferres* ni le *micewir*, sorte de sacristain que R. LESCOT (*op. cit.*, p. 97) croit être le premier à avoir signalé. En fait, GIAMIL (*op. cit.*, p. 40) et ISMAIL BEG (*op. cit.*, p. 82) en avaient déjà parlé.

(143) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 83-84.

(144) Les prières yézidies publiées par le P. ANASTASE (*Al-Machriq*, II, p. 312-313), ISMAIL BEG, (*op. cit.*, p. 103-105) et ABD AL-REZZAQ (*op. cit.*, p. 56-57) sont pratiquement inutilisables, tant elles fourmillent de fautes dues à une mauvaise lecture des éditeurs qui, en outre, y ont introduit des gloses ou traductions. Mais on peut tenir compte de la prière dictée par Pir Hâsan et publiée en kurde, avec traduction allemande, par MAKAS, *Kurdische Studien*, 1900, p. 40-41 et 42-43; ISYA JOSEPH a donné le même texte kurde et sa traduction en anglais dans *A. J. S. L.*, t. XXV. On en trouvera la traduction française dans NAU, *Recueil*, p. 26-27. — L'Émir Celadet BÉDIR XAN a publié *Quatre prières authentiques inédites des Kurdes Yézidis* (8 pages) dans *Kitêbxana Hawarê*, n° 5 (Damas, 1933). La première, Prière de l'aube, lui a été dictée par Şêx Heyder, fils de Şêx Nezir: les trois autres lui ont été fournies par Ismaïl Beg. — R. LESCOT en a publié une aussi (*op. cit.*, p. 70). «Le texte, écrit-il, nous a été dicté par 'Eli Wûso; il n'est valable que pour les prières adressées au soleil» (p. 70, n. 1). Mais, en fait, seule l'apostrophe du début, *O Şê Şims*, fait allusion (?) au soleil:

O Şê Şims, protège-nous contre le malheur et l'adversité;

Seigneur, sois bienfaisant pour Ta nation;

Seigneur, fais prospérer Ta nation;

Seigneur, protège nos enfants;

Seigneur, protège nos troupeaux;

Seigneur, notre témoignage est le nom de Tawûsê Melek!

(145) Texte anglais dans BADGER (*op. cit.*, p. 113-115); traduction française dans NAU, *Recueil*, p. 160-165; texte arabe, avec quelques variantes et lacunes, dans DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 94-95.

(146) Prière de Pir Hasan, dans Makas.

(147) Même prière, *ibid.*

(148) *Quatre Prières authentiques...* p. 6.

(149) Texte kurde, dans *Quatre Prières*, p. 7; traduction française dans TH. BOIS, *Les Yézidis et leur culte des morts*, dans Cahiers de l'Est, Beyrouth, 1947, n. 1, p. 52-58.

(150) Il est assez curieux de rapprocher ce rappel de Salomon et de Belkis d'une reprise de la muqatta'a XXVIII de Hallaj: «Comment Satan a refusé d'adorer Adam», par Muayyad Janadi. Cf. MASSIGNON, *Diwân de Hallāj*, Cahiers du Sud, 1955, p. 71.

Qu'est-ce que Adam dans l'Être et qu'est-ce qu'Iblis?

Qu'est-ce que le trône de Salomon et que Belqis?

(151) Le journal kurde *Raja Nû* de Beyrouth, 1943-1945, a publié un assez bon nombre de *Qawil* ou *Şin*, prononcés par des cheikhs kurdes musulmans à l'occasion de funérailles. Mais il faut bien reconnaître que, tant pour le fond bien maigre que pour la forme assez vulgaire, ces élégies modernes restent bien loin derrière le *Dies irae* yézidi reproduit ci-dessus.

(151bis) Dans le *Livre Noir*, dès le premier verset on lit que Dieu, après avoir créé une Perle Blanche, créa un Oiseau appelé... Comment se nommait cet Oiseau? Les différents auteurs ont tous lu son nom à leur manière: انغر, *Anghar* (Browne, p. 377 et A. Hasani, p. 40); انفر, *Anfar* (Bittner, p. 24 et Azzaoui p. 188); l'Émir Ismaïl Beg a النجر, *al-Fakhr* (p. 101) et le P. Khalifé اتر, *Atghar* (p. 586). Cela fait donc au moins quatre noms différents.

Nous verrons plus bas (note 157) d'autres fautes de lecture de noms propres dans les textes yézidis du Livre Noir. En outre, j'ai relevé au passage que, dans la seule page 382, Browne a écrit *Masquq*, au lieu de *Mosqof* (Russie) et *Bakhrâfi*, au lieu de *Bahzani*, village du Cheikhan. — Le P. Anastase, qui était membre de l'Académie arabe, n'en a pas moins fait lui aussi quelques erreurs de lecture. Dans ses articles de *Al-Machriq* de 1899, repris par le fr. Behnam, il parle d'un sandjak *al-ser hedâr* (1950, p. 547), et ailleurs du balâd *al-sed hadâr* (1951, p. 40) Moutran qui a traduit le P. Anastase (*op. cit.*, p. 405) parle à son tour des *Sarahdar* du Caucase. Or, dans ces trois cas, il s'agit en réalité de la seule et même région kurde de *Serhedan* ou les Confins, à la frontière entre la Turquie et le Caucase.

Toutes ces erreurs — et on pourrait en citer bien d'autres — s'expliquent par une lecture défectueuse des manuscrits arabes où les points diacritiques voltigent au gré de la vivacité du scripteur, ce qui met le lecteur dans l'embarras, surtout lorsqu'il s'agit de noms propres de personnes ou de pays qu'il ne connaît pas.

Mais revenons à notre oiseau. Il est bien évident qu'aucune des lectures précédentes ne peut nous satisfaire et l'on a beau jeu alors d'incriminer un faussaire possible. Pour ma part, je propose de lire انقا, 'Anqâ', oiseau fabuleux et que les dictionnaires arabes, persans ou turcs, traduisent par *Phénix*, ce qui irait parfaitement dans notre texte et son contexte. Sur cet oiseau, cf. CH. PELLAT, art. 'Anka dans *Enc. Isl.* (2^e éd. 1956).

J'explique mon interprétation. Aucune difficulté pour la finale. Le *yâ* final ى pouvait très bien être confondu avec un *râ* ر manuscrit.

Le *qâf* médian ق, peut très bien se confondre également avec le *fâ* ف ou le *ghain* غ. Remarquons que le P. Khalifé, qui a lu un *tâ*, ت a donc trouvé les 3 points nécessaires: T GH et N Q, par simple déplacement.

Reste le 'ain initial. C'est ici qu'il convient de se rappeler que les Yézidis sont des kurdes, pour qui les gutturales et emphatiques arabes n'existent pas.

A part les lettrés et les puristes — et les Yézidis n'en sont guère — les kurdes se soucient peu de l'orthographe arabe. C'est ce qu'avait déjà constaté Justi dans la Préface (p. VI) du *Dictionnaire Kurde-Français* de JABA (St Pétersbourg, 1879), où il donne de nombreux exemples où le Mollah kurde qui l'a aidé a écrit avec un *alif* beaucoup de mots arabes commençant par 'ain; cf. aussi sur ce point, C. BÉDIR-XAN, *L'alphabet kurde*, n° 12, dans *Hawar*, n. 15 (23 janv. 1933), p. 7; *ibid.*, n. 17, p. 9 et 10. Dans une grammaire kurde récente, publiée à Baghdad en 1959, ABD ER-RAHMAN OUFÏ, *Keyfa tata'allim al-loghat al-kurdîyya bidîn mo'allim* p. 65, je trouve également le mot arabe عقل intelligent, écrit à la kurde عقل.

La cause me paraît donc entendue et l'oiseau mystérieux est le *Anqâ* ou le Phénix.

Et ce nom est un lien nouveau entre les Yézidis et les mystiques musulmans, pour qui cet oiseau n'est pas un inconnu. C'est ainsi que le poète persan 'Iraqî (m. 1289), dans l'introduction à ses *Lama'ât*, composées à l'imitation de Ibn 'Arabi, écrit ceci :

Je suis Anqa de l'Occident: invisible je rôde.

J'ai pris le Ciel et la Terre, de l'œil et du front...

Toute langue porte ma parole, j'entends par toutes les oreilles:

Étrange mystère, je n'ai ni langue ni oreille!

Puisque Moi Seul suis Toute chose qui vit.

Au Ciel et sur la Terre rien n'est pareil à moi.

On constate ici encore, dans ces vers cités par A. J. ARBERRY, *Le Soufisme*, Cahiers du Sud, 1952, p. 122, l'analogie d'idées et d'expressions entre ce poème et les prières ou textes yézidis.

(152) TH. MENZEL, art. *Yazîdî*, dans *Enc. Isl.*

(153) *Op. cit.*, p. 226.

(154) F. MEIER, *Soufisme et déclin culturel*, dans *Classicisme et déclin culturel dans l'Histoire de l'Islam* (Paris, 1957, p. 233). Du même auteur: *Der Name der Yazîdî's*, dans *Westöstliche Abhandlungen, Festschrift für Rudolf Tschudi*, Wiesbaden, 1954, p. 244 sqq.

(155) Dans son *Histoire des Yézidis*, AZZAOUÏ relève chez eux maintes pratiques ou croyances soufies qu'ils ont poussées à l'extrême, par exemple les théories sur le Diable qu'il ne faut point maudire (p. 53-57); la métempsychose (p. 138) et toute l'organisation religieuse (p. 176).

(156) MASSIGNON, *Essai*, p. 237; cf. LESCOT, *op. cit.*, p. 55, n. 3.

(157) Voici la liste des sept Anges, telle qu'elle se trouve dans le texte kurde du *Livre Noir*, publié par Bittner: AZRAÏL, DARDAIL, ISRAFAÏL, MIKAIL, GIBRAÏL, SEMNAIL, TURAIL. Ce texte kurde est le seul à donner TURAIL, dont la lecture est on ne peut plus claire, remplacé partout par NURAIL. — Il y a quelques variantes dues la plupart du temps à des fautes de lecture des éditeurs. Le P. Anastase écrit MIXAIL et SEMMAIL. Signalons que, dans les écrits rabbiniques, Sammael identifié à l'Ange de la mort, prend la place de Satan, après le II^e siècle (cf. BONSIIVEN, S.J. *Le Judaïsme palestinien au temps de J. C.*, Paris, 1935, I, p. 245). Ismaïl Beg, que l'on eût pu croire mieux informé, nous donne deux listes (p. 73 et 101), dont l'ordre diffère entre elles et dont les noms ne coïncident pas avec ceux des listes habituelles. C'est ainsi qu'il n'a pas GIBRAÏL, ce qui est pour le moins étrange, étant donné le rôle de cet Ange dans la Création. Il est remplacé ici, dans les deux listes, par ZARZAIL ? Il a aussi les deux fois SEMXAIL. NUAIL (p. 101) est un lapsus évident. — De ces sept noms, quatre sont ceux de l'Islam officiel: «Jebra'il, the interpreter; Mikha'il, the rain-bringer; Azra'il, the angel of death; ...Azazil, the Devil masquarandung as Asrâfil; Isrâfil, who is the same personage in Islam as the last, is the trumpeter at the Day of Judgment» (TEMPLE, *op. cit.*, p. 197). On retrouve ces quatre anges officiels, tant chez les Druzes que chez les Ahl-é Haqq, qui les uns et les autres y ajoutent un

cinquième. Chez les premiers, MATHATRON, de la tradition rabbinique (cf. H. GUYS, *La nation druze, son histoire, sa religion, ses mœurs et son état politique*, Paris, 1863, p. 207-208). De leur côté, les Ahl-é Haqq ont RAZBAR «chargée de mystère» et qui serait ou féminin ou hermaphrodite (cf. MINORSKY, art. *Ahl-i Hakk*, dans *Enc. Isl.* (2^e éd. 1956), p. 269 a. — On retrouve également chez les Druzes et les Ahl-é Haqq ce même phénomène d'«incarnation» de ces Anges et de leur assimilation aux éponymes des familles de cheikhs actuels.

(158) Voici dans l'ordre ordinaire ces «incarnations» des Anges: TAWÛS MELEK, ŞÊX HESEN, ŞÊX ŞEMS, ŞÊX ABU BEKR, ŞÊX SECADIN, ŞÊX NASREDIN, ŞÊX FEXREDIN. — Ici encore Ismail Beg s'éloigne des sources communes. Voici sa liste: ŞEMSEDIN, FEXREDIN, AMADIN, ABÛ BEKR, SECADIN, NASREDIN, YÉZID. Dans son autre liste (p. 73), MELEK TAWÛS remplace ABÛ BEKR. — On constate qu'il est le seul à nommer Yézid et à éliminer Cheikh Hasan. Il est le seul aussi à mettre en ligne Amadin. — On peut trouver étrange l'apparition de Tawus Melek dans la liste, puisqu'en principe il est identique à Azraïl, qui est un ange aussi; et on remarquera avec étonnement que *Cheikh 'Adi* ne figure sur aucune liste. La raison en est sans doute qu'étant célibataire il n'a pas de descendants bénéficiaires directs. En effet DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 41-44, nous fait connaître les 3 dynasties de familles de cheikhs: 1) les *Adâni*, avec 6 lignées: Ş. HESEN, qui a le privilège de la lecture et de l'écriture; Şerefedin, Zending, Ibrahim, Mûs, Yétime; — 2) les *Şemsâni*, avec 7 lignées: Ş. ŞEMS, qui garde le siège (*Ber Şebakê*) de Cheikh 'Adi, FEXREDIN, d'où sort le Baba Cheikh, Mend, SECADIN, NASREDIN, Behadin, AMADIN; — 3) les *Qâtâni*, avec deux seules lignées: les Émirs et ABÛ BEKR. De cette nomenclature pourrait-on dégager quelque lumière sur la fraction familiale d'où est sorti l'auteur du *Livre Noir* et sa date de composition? Peut-être? En tout cas, les Emirs sont hors jeu.

(159) Cf. AZZAOU, *op. cit.*, p. 69; ISMAIL BEG, *op. cit.*, p. 76.

(160) ISMAIL BEG, *op. cit.*, p. 76; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 6-7; A. HASANI, *op. cit.*, p. 28. C'est à partir du Déluge qu'on nous signale que Dieu parla en kurde à Adam. — Peut-être est-ce le moment de parler du rôle du Serpent chez les Yézidis? Sur un montant de la porte du sanctuaire de Cheikh 'Adi, un serpent noir sculpté en relief a de tout temps excité la curiosité et la sagacité des visiteurs. En outre, dans la cour même du Temple, au-dessus de la porte de la chambre où est conservé du pain sacré, on peut voir des lions qui se font face, la gueule ouverte. Nulle part n'apparaît gravée une figure humaine. Un serpent figure également à droite de la porte du sanctuaire de Cheikh Chems, et tandis qu'un lion garde la gauche, un serpent levé se tient à droite de l'entrée du sanctuaire de Nasr ed-Din (cf. DROWER, *op. cit.*, p. 152, 153, 155, 161, 165). Faut-il voir là des traces d'un culte du Serpent, comme l'ont pensé certains auteurs, et qui serait, bien sûr, une survivance païenne? (WIGRAM, *op. cit.*, p. 101; NIKITINE, *op. cit.*, p. 248-252). Dans les récits de voyageurs au Kurdistan on parle souvent de grottes, où vivent des serpents, considérés plus ou moins comme sacrés, par exemple au Ilan Dagh (cf. MULLER-SIMONIS, *Du Caucase au Golfe Persique*, Paris, 1892, p. 292-294). Nous avons déjà signalé plus haut (p. 26) que les cheikhs de la fraction Mend sont renommés comme charmeurs de serpents et guérisseurs de leurs morsures. Ce sont aussi des avaleurs de serpents. Les photos de Gidal, dans l'article de R. Mason et celle de Lady Drower, p. 16, sont évocatrices; mais on ne peut guère considérer ce geste comme un acte de culte, pas plus que le fait de jeter le serpent au feu, comme le fit Noé. R. C. TEMPLE (*op. cit.*, p. 196-197) estime «qu'il n'est pas nécessaire de sortir de l'Islam pour expliquer l'importance donnée au serpent noir sculpté au portail du sanctuaire de Cheikh 'Adi et que baissent tous les pèlerins». Et il raconte une légende arabe en rapport avec la Ka'ba à La Mecque: «Ibrahim creusa un trou, connu des musulmans du Hadj comme al-Akhsaf, dans la Ka'ba, pour un trésor, qui était fréquemment pillé

par les Arabes Jurhum, depuis longtemps disparus. En conséquence, un serpent, commandé par Allah s'installa dans le trou et garda le trésor. Mais plus tard il s'opposa à la restauration de la Ka'ba par les Koreichites et Dieu envoya un oiseau qui fit déguerpir le serpent». C'est évidemment une explication plausible. Mais je crois que c'est encore plus simple. Notons d'abord que le lion est le symbole des Atabeks, et que c'est à leur époque qu'apparut le Yézidisme. Des lions vont ainsi se retrouver partout, même au couvent de Mâr Behnam, près de Nemroud. — Mais, dans le poème de Cheikh 'Adi que nous avons déjà cité, on peut lire ces vers (v. 35-38), mis dans la bouche même du saint:

Je suis Celui vers qui vint le Lion du désert:

Je l'ai réprimandé et il est devenu comme la pierre.

Je suis Celui vers qui vint le Serpent,

Et, par ma volonté, je l'ai fait ressembler à la poussière!

Signalons toutefois que ces vers ne sont pas cités dans DAMLOOJI, car ils sont illisibles, dit-il (*op. cit.*, p. 94). Ils ne l'étaient pas dans la copie lue par Badger un siècle plus tôt. — Masi, de toute façon, dans la légende du saint, rapportée par Mohamed Amin al-Omari (1728-1788) et citée dans SIOUFFI, *J. A.*, 1885, p. 80, on lui attribue plusieurs miracles. Entre autres «des lions et les serpents, qui vivaient dans son voisinage et le fréquentaient, étaient doués d'une douceur surnaturelle». Ne peut-on penser que ces récits légendaires ont été concrétisés en ces sculptures, dont les spectateurs d'aujourd'hui ne reconnaissent plus le symbolisme?

(161) GUIDI, *Nuove ricerche*, p. 407.

(162) TEMPLE, *op. cit.*, p. 163-164, est également d'avis qu'il faut traiter les Yézidis comme des *ghulât*. Il les compare aux 'Aliyu'llahî qui divisèrent Ali, et à d'autres sectes qui adoptèrent des croyances étrangères à l'Islam, comme l'incarnation (*hulûl*) ou la métempsychose (*tanâsukh*). Et il conclut (p. 166): «Les idées inorthodoxes attribuées aux Yézidis ne sont aucunement les plus étranges et il n'est pas plus difficile de les inclure dans le groupe (*fold*) musulman que mainte autre communauté hétérodoxe».

(163) MASSIGNON, *Essai*, p. 52.

(164) ANASTASE, *Al-Machriq*, 1899, p. 153.

(165) On peut rapprocher des rêves des kotchaks et de leurs révélations sensationnelles sur le sort des défunts, certains rêves de 'Abd al-Wahhâb al-Sha'rânî (1493-1565) que nous rapporte A. J. ARBERRY (*Le Soufisme*, p. 148-150). On ne met pas en doute la probité et la droiture de cet auteur soufi, ni sa culture. Mais son manque de sens critique et ses tendances superstitieuses nous permettent de comprendre les extravagances de nos cheikhs yézidis. Quand il n'y a pas de contrôle doctrinal, on ne doit s'étonner de rien.

(166) MASSIGNON, *Essai*, p. 296.

(167) Cité dans ARBERRY, *op. cit.*, p. 68.

(168) MASSIGNON, *Al-Hallâj, le phantasme crucifié des docètes et Satan selon les Yézidis*, dans *Rev. Hist. des Relig.* 1911.

(169) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 52; cf. AZZAOU, *op. cit.* p. 56-57.

(170) *Op. cit.*, p. 321.

(171) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 51.

(172) Cf. H. RITTER, art. *al-Djîlî*, dans *Enc. Isl.*

(173) Cf. AZZAOU, *op. cit.*, p. 53-60; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 154-161.

(174) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 9.

(175) J. PETERSEN, art. *Adam* dans *Enc. Isl.*, cf. aussi FURLANI, *Testi*, p. 29; AZZAOU, *op. cit.*, p. 63-64.

(176) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 50.

(177) D. STEWART, J. HAYLOCK, *New Babylon*, p. 161.

(178) Nous avons déjà signalé bien des points de contact. On peut y ajouter

que de nombreux tabous ou prescriptions sont mis en relation avec Cheikh 'Adi. Par exemple, le col de la chemise est arrondi, comme la sienne; on ne mange pas de viande de gazelle, parce qu'il en avait un troupeau, ou parce que les yeux de la gazelle ressemblent aux siens; on ne mange pas non plus de laitue, parce que lui-même l'a dit; le *cercle magique* provient également d'une habitude du cheikh, etc. De plus on conserve précieusement un certain nombre de reliques du saint: son siège, *Ber şebake*, dans une famille de Cheikh Chems; son tapis de prière, *secadé*, chez le baba Cheikh; sa lampe, *sîrac*, qui se trouvait chez Ismail Beg.

(179) Les renseignements de ce paragraphe concernant l'islamisation des Kurdes proviennent de Ibn al-Athir (m. 1223). Ils ont été relevés par MINORSKY, art. *Kurdes* dans *Enc. Isl.* Les renseignements sur la christianisation se trouvent dans les ouvrages déjà indiqués de THOMAS DE MARGA, éd. BUDGE, II, p. 606-607; 633-636, et *la Vie de Yousseph Bousnaya*, éd. CHABOT (Paris, 1900), p. 54-55. Voir aussi J. B. CHABOT, *Synodicon Orientale* ou *Recueil de Synodes nestoriens* (Paris, 1902), p. 53, et passim.

(179bis) A. MAZAHÉRI, *La vie quotidienne des Musulmans au Moyen-Age* (Hachette, 1959), 6^e éd., p. 12.

(180) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 23-24.

(181) R. FRANK, *Scheikh 'Adi, der Grosse Heilige der Yesidis* (Berlin, 1911). On trouvera quelques textes du cheikh dans LESCOT, *op. cit.*, p. 27; AZZAOUÏ, *op. cit.*, p. 34-38; DAMLOOÏ, *op. cit.*, p. 78-80.

(182) MOHAMED AMIN AL-OMARI, *Minhal al-Awliâ wa mishrab al-'esliyâ'*, cité dans STOUFFI, *J. A.*, 1885, p. 80.

(183) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 28-29, n. 1, en rapporte quelques-uns d'après le *Kitâb Manâqib*. — Il n'est pas toujours facile de se représenter l'enthousiasme de certaines foules pour les miracles faits ou à faire. Lorsque Mgr Berré, Délégué Apostolique pour la Mésopotamie et le Kurdistan mourut à Mossoul, en avril 1929, on dut faire appel à la police pour maintenir l'ordre. Par dizaines de milliers des femmes — chrétiennes et musulmanes — qui probablement ne l'avaient jamais vu de son vivant, défilerent devant son cadavre qui resta exposé une journée entière dans l'église des Dominicains. Elles voulaient toucher ou baiser ses mains pour en recevoir sa bénédiction. Des femmes stériles passaient sous le cercueil pour en obtenir un enfant. C'est à la virginité du défunt qu'elles attribuaient cette grâce.

(184) Cf. ARBERRY, *op. cit.*, p. 97.

(185) Cf. ARBERRY, *op. cit.*, p. 97-103.

(186) Sur Cheikh Hasan, voir TEYMOUR, *op. cit.*, p. 18-21; AZZAOUÏ, *op. cit.*, p. 46-48; DAMLOOÏ, *op. cit.*, p. 84-99.

(187) D'après l'historien AL-FOUTI, cité dans AZZAOUÏ, *op. cit.*, p. 46-47.

(188) Cf. *Histoire du Patriarche Jabalaha III*, trad. CHABOT (Paris, 1895).

(189) D'après BAR HEBRAEUS (m. 1286), *Chronicon syriacum*, éd. BEDJAN, p. 544. Sur Charaf ed-Din: TEYMOUR, *op. cit.*, p. 23-24; DAMLOOÏ, p. 99-100; sur Fakhr ed-Din DAMLOOÏ, *op. cit.*, p. 100-101.

(190) Sur Zeyn ed-Din et son fils 'Izz ed-Din: TEYMOUR, *op. cit.*, p. 24-28; R. LESCOT, *op. cit.*, p. 104-106; DAMLOOÏ, *op. cit.*, p. 101-111.

(191) DAMLOOÏ, *op. cit.*, p. 106-111.

(192) La *zaouïa* de Carafa est devenue lieu de sépulture des cheikhs de la fraternité *Adawiya*, qui elle est restée orthodoxe. Six tombes datent du IX^e siècle (hég.). La dernière est celle de Chems ed-Din qui avait reçu la *khîrqa* des mains de Ibn Touloun (1485-1548). Par la suite, ce sont les cheikhs de la confrérie des *Qadiriyya* qui s'y sont fait enterrer. Cf. TEYMOUR, *op. cit.*, p. 29-41. La *zaouïa* a été incendiée en 1907.

(193) Sur l'expansion du Yézidisme au Kurdistan voir *Charef-Name*, trad.

arabe de ROJBEYANI (Baghdad, 1953), p. 314-321; 322-336 et *passim*; R. LESCOT, p. 108-112.

(194) DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 87; R. LESCOT, *op. cit.*, p. 206.

(195) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 225-234; 234-235.

(196) Sur Abou'l-Firas, cf. AZZAOUÏ, *op. cit.*, p. 81-83.

(197) Sur Ibn Teymiya, cf. TEYMOUR, *op. cit.*, p. 44-45; AZZAOUÏ, *op. cit.*, p. 16-17; DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 422-427.

(198) Récit d'après *Al-Souloûk li ma'rifa dawl al-Mouloûk* de MAQRIZÏ (1364-1442) cité dans AZZAOUÏ, *op. cit.*, p. 112-113.

(199) Les causes ne furent pas uniquement politiques sans doute et on peut retrouver chez les Yézidis les mêmes motifs que A. J. ARBERRY signale pour le déclin du Soufisme en général (*Le Soufisme*, Cahiers du Sud, 1952, p. 139) «Du jour où des légendes de miracles vinrent s'attacher au nom des grands mystiques, les masses crédules devaient nécessairement aller à l'imposture plutôt qu'à la vraie dévotion; le culte des saints, contre lequel l'Islam orthodoxe s'insurgea en vain, encouragea l'ignorance et la superstition et confondit le charlatanisme avec la haute spéculation. Le scandale et l'insolence de la conduite, l'obscurité du langage devinrent la recette facile de la renommée, de la richesse et du pouvoir». Ne croirait-on pas que cet auteur fait la description du déclin du Yézidisme lui-même?

(200) R. LESCOT, *op. cit.*, p. 120-121.

(201) Cf. DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 428-432. Cet auteur semble mettre en doute l'authenticité du document, parce que le célèbre moufti cite des autorités antérieures à Cheikh 'Adi. Seulement on constate que le moufti n'utilise les autorités en question que pour blâmer Yézid et ceux qui le prônent trop, et il y en eut avant 'Adi. Dès lors l'argument de Damlooji n'a pas la valeur qu'il lui prête.

(202) Cf. AZZAOUÏ, *op. cit.*, p. 114.

(203) FEBVRE, *Teatro*, p. 346-349.

(204) Il semble bien que ce soit en effet le Cheikh 'Abd Allah al-Rabatki qui soit l'auteur de cette *fetwa* célèbre. DAMLOOJI, *op. cit.*, p. 433-434 l'a publiée en entier et d'autres encore, p. 428-444; ainsi que AZZAOUÏ, *op. cit.*, p. 84-89. TEYMOUR en a édité, sans nom d'auteur, le début (*op. cit.*, 7-9) qu'il avait trouvé à la suite d'un manuscrit de 'Alâ ed-Din al-Qonawî (m. 1329). De même, A. HASANI, *op. cit.*, p. 104-105, qui suit Teymour. Puis il en donne la 2e partie qu'il attribue à Rabatki, d'après Azzaoui (p. 106-108). Le Dr Daoud Tchelebi (d'après Damlooji, p. 434) l'attribue à Cheikh Hasan al-Chivki, d'un village près de Khnés. Cette même *fetwa* sera reprise, sans indication de source, avec quelques éléments nouveaux, mais non originaux, par le Cheikh Abd al-Salâm al-Mardînîen 1258/1842 (Damlooji, p. 407), dont AZZAOUÏ, *op. cit.*, p. 79-81 publie le texte.

(205) Nous ne savons malheureusement rien de ce Fakhr ed-Din qui ne peut être le fils de Cheikh Hasan. Nous ignorons de même l'époque exacte à laquelle il vécut. Peut-être pourrait-on le situer vers le milieu du XVII^e siècle, ce laps de temps paraissant nécessaire pour qu'il puisse parvenir à la connaissance des étrangers à la secte, en l'occurrence à Rabatki qui en parla le premier.

(206) Le mot *sandjak* est un mot turc qui signifie deux choses: un étendard, puis une province, un district. Chaque province était représentée par un étendard spécial. Chez les Yézidis, les sandjaks sont des petites statuettes de paons, consacrées à divers personnages de la confrérie. Rabatki dit d'ailleurs sandjak de 'Adi et non de Malek Taous. Au début du XIX^e siècle sans doute, chaque statuette sera déterminée pour la visite de telle ou telle province, par ex. sandjak d'Alep, de Beyazid, etc. — On a fait remarquer que ce *paon* ressemble plutôt à un pigeon ou à un canard, et n'a rien à voir avec le magnifique paon, édité par Empson et Hasani. On a parlé parfois aussi de *Cog*. Cela nous ramènerait

aux croyances soufies au coq du Trône, dont parle al-Kasâî (cf. AZZAOUÏ, *op. cit.*, p. 62-67). Dans la reprise de la *fetwa* de Rabatki, le Cheikh Abd al-Salâm al-Mardîni (1842), au lieu d'un paon, parle de la figurine d'un veau. Il y a là sans doute une méprise, due peut-être au fait qu'on prête aux Druzes l'adoration de la statue d'un veau (cf. H. GUYS, *La Nation Druze, son histoire, sa religion, ses mœurs et son état politique*, Paris, 1863, p. 146).

(207) Par ex. AZZAOUÏ, *op. cit.*, p. 110-131; LESCOT, p. 122-128; DAMLOOJÏ, p. 485-514.

(208) Dans sa préface, p. *Sin* (XIII).

(209) *Op. cit.*, p. 443-444.

(210) Certaines coutumes, comme nous l'avons indiqué à la note 178, trouvent leur origine en une pratique qui remonterait à Cheikh 'Adi lui-même. Mais il en est une qui, jusqu'à présent, est restée inexplicable: l'interdiction de porter des vêtements bleus. LESCOT, *op. cit.*, p. 76, n. 1, fait remarquer que «cette couleur joue un grand rôle dans les superstitions orientales». En effet les yeux bleus, chez les Kurdes, passent pour maléfiques et chez eux, comme chez les autres populations orientales, c'est une amulette de couleur bleue qui doit préserver leurs enfants du mauvais œil. AL-HASANI, *op. cit.*, p. 69, n. 1, fait appel au témoignage de Zamakhchari (1075-1144) qui, dans son *Al-Kachchâf*, dit que les Arabes détestaient les yeux bleus, parce que les Byzantins les avaient tels, et rappelle le proverbe qui définit l'ennemi celui qui a le «foie noir, les moustaches rousses et les yeux bleus». — Notre auteur ajoute que les tribus kurdes du nord ont toujours de la répulsion pour les vêtements bleus, surtout s'ils sont teints et conclut qu'on ignore la vraie raison pour laquelle Yézidis et Sabéens interdisent les vêtements de cette couleur. L'explication de DAMLOOJÏ, *op. cit.*, p. 292, n. 2, n'explique rien du tout. C'est sans doute, dit-il, que les Yézidis ont voulu se distinguer des Chiïtes qui ont coutume de s'habiller de noir les jours de 'Achowra pour le deuil de Husein, et comme le bleu est proche du noir (?); ou bien, ajoute-t-il, par imitation des Omeyyades dont les vêtements de dessous étaient blancs, au contraire des Abbassides. Mais le bleu n'est ni blanc ni noir, que je sache! Et comment avec cela Damlooji va-t-il expliquer que les *Feqîr*, qui sont précisément les disciples les plus authentiques de Cheikh 'Adi ne s'habillent que de noir? — Un missionnaire Dominicain, le R. P. Jacques Rhétoré (1841-1921) qui a passé près de cinquante ans de sa vie au Kurdistan et en Arménie, surtout au service des Nestoriens, a laissé une quantité de notes manuscrites, parmi lesquelles de nombreuses pages sur les Yézidis. J'y ai relevé ce détail que je n'ai revu nulle part ailleurs. Les Yézidis, dit-il, «prétendent que leurs défunts se lèvent d'eux-mêmes de leur lit de mort et s'enfuient. On peut les retenir en les couvrant d'une pièce de toile bleue tissée par un chrétien et dans chaque maison il y en a toujours une de réserve pour cet usage». Cette croyance donne peut-être la clef de l'interdiction du bleu. En effet, bleu en kurde se dit *şîn*. Mais ce même mot *şîn* signifie également deuil, cérémonie funèbre, oraison funèbre. On va parfois chercher des explications au bout du monde. Ne serait-ce pas tout simplement cette association, purement verbale, qui aurait donné à la couleur bleue cette répulsion qui ne serait autre que celle de la mort? *

(211) L'Islam orthodoxe n'est pas plus responsable des déviations doctrinales et morales du Yézidisme que l'Église catholique ne l'est de l'Antoinisme et des fantaisies du Christ de Montfavet. Pourtant ces deux dernières sectes ne s'expliqueraient pas sans le catholicisme et bien des traits de leur Credo (?) ou de leurs pratiques ne se comprendraient pas dans l'Islam. Ainsi du Yézidisme qui ne peut s'expliquer, en ce qui le constitue essentiellement, que par ses attaches à l'Islam.

(212) En ce qui concerne le Soufisme en général, certains orientalistes se sont efforcés d'en dégager les sources. On y a «dépensé beaucoup de peine et

* cf. C. Becker - *Les* Grammaire Kurde (indéterminé) no 157, p. 157

" *Şîn*, aller; *şandin* (*şiyandin*) envoyer (d'un an ou d'un infinitif qui existe avec en *şîn*, aller, mais qui ne s'emploie plus, en kurde, que n

d'érudition à montrer l'influence des diverses formes du mysticisme», dit ARBERRY *op. cit.*, p. 78, qui ajoute: «On ne s'attardera donc ni à réviser ni à confirmer la thèse, en cours depuis plus d'un siècle, que les soufis ont dû, peu ou prou de leur pensée et de leur mode de vie aux précédents chrétiens, juifs, gnostiques, néo-platoniciens, hermétiques, zoroastriens ou bouddhiques». Tel a été également notre façon d'envisager cette étude du Yézidisme, où nous avons considéré comme déjà acquis entièrement par l'Islam et transmis dès lors aux Yézidis, ce que les Soufis en général avaient pu emprunter aux autres religions.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
INTRODUCTION	1
I. — A LA RECHERCHE DES YÉZIDIS	
1. — Voyageurs et journalistes	2
2. — Étrangers en contact avec eux	4
3. — Orientalistes en chambre	6
4. — Auteurs et textes yézidis	7
5. — Historiens à la rescousse	10
II. — FAUSSES PISTES ENTRE LE SOLEIL ET LA CROIX	
1. — Les anciens cultes babyloniens	12
2. — Le dualisme iranien	14
3. — Le paganisme kurde originel	16
4. — Les origines soi-disant chrétiennes	17
III. — CHEMINEMENTS INCERTAINS DANS LES VOIES DE L'ISLAM	
1. — Une ambiance musulmane	21
2. — Une atmosphère soufie	24
a) Dévotion à d'authentiques soufis	24
b) Organisation religieuse à caractère soufi	25
c) Prières à saveur soufie	28
3. — Une mystique extrémiste	31
a) Récits légendaires des origines	32
b) Incarnationisme et Métempsychose	32
c) Le Diable: réprouvé ou digne d'amour?	33
IV. — DE L'ISLAM A SATAN	
1. — Un terrain se prépare	36
2. — L'aube radieuse d'une <i>Tarîqa</i> mystique (1130-1220)	39
a) Un saint fondateur	39
b) Des disciples trop zélés	41
c) Des successeurs fidèles à l'esprit du Maître	41

	Page
3. — Luittes intérieures et extérieures: Politique ou Mystique ? (1220-1414)	42
a) Cheikh Chems ed-Din Hasan, l'hérésiarque (1197-1246) .	42
b) La retraite mystique de Carafa après les ambitions de Damas	43
c) L'expansion au Kurdistan.....	45
d) Premières réactions orthodoxes	45
4. — Les ténèbres de la superstition (1414 à nos jours).....	46
a) Abandon progressif de l'Islam	46
b) Les «bêtises» de Cheikh Fakhr et avilissement de la doctrine.....	47
c) Le prix sanglant du fanatisme	48
CONCLUSION.....	50
NOTES.....	51

